BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV.
GG
65
NAPOLI

Digitized by Google

VII L -

XLV
gg
65

Digitized by Google

VOYAGE

DE

LA TRAPPE A ROME.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Grégoire XVI

SOUVERAIN PONTIFE

Né le 18 Septembre 1765 Elu le 2 Février 1831.

JUSTITIA ET JUDICIUM CORRECTIO SEDIS EJUS
Ps XCVII V 2

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

Digitized by Google

VOYAGE

DE

LA TRAPPE A ROME,

PAR LE RÉVÉREND PÈRE

MARIE-JOSEPH DE GÉRAMB,

ABBÉ ET PROCUREUR-GÉNÉRAL DE LA TRAPPE.

« Lui seul, lui partout, toujours lui! »

Paris.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE Mgr L'ARCHEVÊQUE,

RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

Laval.

P. A. GENESLEY-PORTIER.

1838.

Digitized by Google

AU

CLERGÉ DE FRANCE.

VÉNÉRABLES PRÊTRES,

C'est à vous que j'ai dédié mon Pélerinage à Jérusalem, permettez que je vous dédie aujourd'hui mon Voyage à Rome. Votre dévoûment au saint Siége, & la tendre affection du souverain Pontife pour le Clergé de l'Eglise de France, vous donnent un double droit à ce nouvel Hommage.

Frère MARIE-JOSEPH DE GÉRAMB,

ABBÉ ET PROCUREUR-GÉNÉRAL DE LA TRAPPE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR qui met une préface à la tête de son livre, se propose ordinairement de faire connoître et sa personne et son ouvrage. Quant à ma personne, je n'en parlerai pas ici, parce que je n'ai pu me dispenser de le faire dans mon *Pélerinage à Jérusalem*, et que ceux qui l'ont lu, savent déjà par quelles voies il a plu à Dieu de me conduire, dans quelles circonstances j'ai écrit, et quels sont les motifs qui m'ont porté à écrire. Il me reste donc à parler de ce nouvel ouvrage; mais comment en parler? Si je l'avois entrepris par un motif de

Digitized by Google

gloire, je rappellerois les éloges prodigués à l'ouvrage précédent; et comme celui-ci peut en être regardé comme la suite, je promettrois le même intérêt, et je tâcherois par là d'assurer le même succès. Mais loin de moi une pareille prétention. Dans mon *Pélerinage*, j'avois deux moyens d'intéresser les lecteurs : je peignois des lieux auxquels les plus grands souvenirs seront toujours attachés; je traçois des mœurs que la précipitation n'avoit pas permis de bien saisir, que des passions secrètes avoient même empêché de bien rendre : ainsi, pendant que je pouvois attacher les uns par la fidélité de mes peintures, j'obtenois encore les suffrages de ceux qui ne lisent l'Écriture sainte que pour nourrir leur piété, et ne veulent voir à Jérusalem que les mystères qui s'y sont

opérés. Un voyage à Rome ne fournissoit pas les mêmes avantages. Pour les lecteurs pieux, Rome est sans doute la nouvelle Jérusalem, et je suis persuadé que ceux-là m'entendront avec plaisir parler du souverain Pontife, et qu'ils me sauront même gré de m'être élevé contre les imputations suggérées par l'envie et propagées par une indolente curiosité. Mais qu'offrir à la place des scènes variées que présentoient les mœurs des Arabes et le nouvel état de l'Égypte? Peut-être aurois-je dû m'attacher à décrire et Rome ancienne et Rome moderne, je me serois par là procuré une espèce de dédommagement, et j'aurois satisfait le plus grand nombre des lecteurs, parce que j'aurois fourni un plus grand aliment à la curiosité. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Pourquoi

n'ai-je pas donné à cet ouvrage la parure des descriptions, et ne me suis-je arrêté aux plus beaux monumens qu'autant que l'exigeoit la matière que j'avois à traiter? Voici ma réponse, et cette réponse renferme tout mon dessein.

Il n'est aucun pays au monde, qui, sous le rapport de ses monumens, soit aussi bien connu que l'Italie; mille voyageurs la visitent chaque année, et la plupart nous laissent la relation de leur voyage. Dans ces relations, on reconnoît des hommes qui ont cultivé les beaux arts; aucun défaut, aucune beauté n'échappe à leurs observations, et l'on se fait un plaisir d'applaudir à la variété de leurs connoissances, et à la délicatesse de leur goût. Mais est-il question d'usages, de mœurs et de reli-

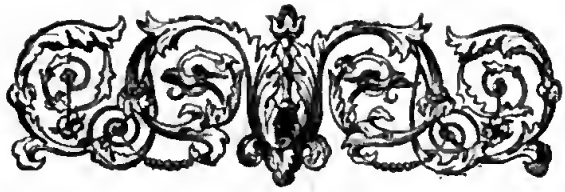
gion, ce ne sont plus les mêmes hommes; ils ont beau protester qu'ils sont exempts de partialité, ce vice paroît jusque dans les précautions qu'ils prennent pour s'en défendre. Au reste, la chose n'a rien d'étonnant; ces voyageurs sont pour la plupart des Luthériens ou des Calvinistes, qui ont été nourris dans la haine de notre sainte religion, qui traitent Rome de Babylone nouvelle, et qui, par esprit de secte, profèrent contre le Pape des injures que condamne leur raison.

Profondément affligé des outrages faits à Jésus-Christ, dans la personne de son Vicaire, je me suis proposé de consigner dans ces lettres quelques observations sur la cour Romaine, sur l'esprit de l'Église, et sur le caractère des Italiens; je ne dirai rien que je

n'aie vu de mes yeux, rien dont je ne puisse fournir la preuve; et je croirai avoir répondu à ma vocation, si, sans m'éloigner de ce style simple qui fut toujours celui de la charité, je viens à bout de détruire quelques préventions, de dissiper quelques erreurs, de rétablir quelques vérités.

Ainsi soit-il.

GÉRAMB, Abbé.



VOYAGE

DE

LA TRAPPE A ROME.

Lettre Première.

Dieu seul.

Mont-des-Olives de Notre-Dame de la Trappe,
le 3 avril 1837.

Mon *Pélerinage* étoit terminé; je l'avois fait imprimer pour la plus grande gloire de Dieu, et ne songeant plus, mon cher Charles, qu'à rentrer dans la solitude d'où j'étois sorti momentanément, je quittai la bonne ville de Lyon, où j'avois passé plus d'un an, et je pris le chemin de mont des Olives. Arrivé dans cette province que le Rhin sépare de l'Al-

lemagne, et dont les mœurs et le langage rappellent encore une domination étrangère, je n'avois plus que quelques lieues à faire pour revoir notre monastère, et déjà je me félicitois de toucher au terme de mes désirs, quand je me sentis indisposé. Je n'en continuai pas moins ma route, j'arrivai à Colmar, et j'y tombai sérieusement malade. Dieu qui, dans sa justice, me réservoit cette épreuve, m'avoit aussi, dans sa miséricorde, préparé de touchantes consolations. Le respectable curé de cette ville, vieil ami, me donna une généreuse hospitalité, et mes souffrances furent allégées par les égards et les soins dont il ne cessa de m'entourer. MM. ses vicaires se montrèrent animés du même esprit, et rivalisèrent de zèle avec lui. Tel est le digne prêtre de Jésus-Christ, sa charité s'étend à tout, il verse de l'huile et du vin sur toutes les plaies:

C'est un ange venu sur la terre où nous sommes,
C'est l'homme presque Dieu, consolant d'autres hommes.

Je me levai, dès que je crus pouvoir le faire, et quoique le médecin me conseillât de différer mon départ, et que mes hôtes n'oubliassent rien pour me retenir, je m'arrachai de leurs

bras, et me remis en route. Je ne tardai pas à me repentir de cette précipitation; car, en arrivant à Cernay, je fus obligé de recourir au médecin de l'endroit. Il me soulagea; et le même jour, 15 septembre, je me rendis, mais non sans peine, au mont des Olives.

Qu'il est doux au retour d'un long pélerinage, après tant d'événemens et de dangers, de retrouver le calme, le silence, et jusqu'à l'uniformité de la Trappe! Aussi ne chercherai-je pas à décrire ce que j'éprouvai, lorsque de Reiningen je découvris les murs de ce pieux monastère, où j'avois tant souffert, et où j'avois été si heureux. Reverrai-je tous les religieux que j'y ai laissés? Vivent-ils encore ces bons vieillards, ces anges, ces modèles, qui, dans les austérités, retrouvoient leur première vigueur? En me faisant cette question, je passe devant le cimetière; car nos Pères ont placé le cimetière à l'entrée du couvent, pour que l'image de la mort nous menât à la pénitence, et nous en fît supporter les rigueurs. Je jette les yeux sur cette terre où je reposerai un jour : en plus d'un endroit elle étoit fraîchement remuée; combien de nos frères y ont été déposés depuis mon départ? Cette agitation redouble quand je me trouve

devant la couche qui doit me recevoir quelques heures seulement dans les plus longues nuits, et sur laquelle je chercherai souvent un sommeil qui se refusera à mes yeux; quand je m'assieds au réfectoire commun, devant quelques légumes dont le sel fait tout l'assaisonnement, et devant un morceau d'un pain qui ne se cuit que tous les dix jours. Tout cela est bien dur, me direz-vous, et doit coûter beaucoup à la nature. Mon cher Charles, c'est ainsi que parle le monde; mais le monde qui censure les austérités de la religion, ne connoît pas les douceurs qui les accompagnent. Comme mon cœur palpita, quelle impression je ressentis lorsqu'au milieu de la première nuit la cloche m'appela à la prière! Les ténèbres du cloître éclairées par la pâle lueur d'une lampe, les pas graves et mesurés des religieux qui s'acheminoient vers le temple, ces salutations lentes et profondes à l'entrée du sanctuaire, ces voûtes qui retentissent du chant des cantiques, ces soupirs qui entrecoupoient les paroles du roi pénitent; tout cela pénétroit mon ame, et l'inondoit de délices que je n'avois pas goûtées depuis longtemps! Si la grâce qui, dans ce moment, parloit, sans doute, à mon cœur, ne se fait pas

toujours sentir aussi puissamment, je n'oublierai pas pour cela que je suis soldat de Jésus-Christ, et que le ciel souffre violence. Permettez-moi de vous rapporter ici la réflexion que faisoit à ce sujet un autre trappiste, qui, après avoir, comme moi, servi son prince et sa patrie dans le rude métier des armes, est allé finir ses jours dans un monastère d'Espagne. « Quand je pense, écrivoit-il, aux entreprises des aventuriers américains, à leur passage de la mer Atlantique à la mer du Sud, à travers l'isthme de Panama, et à ce qu'ils ont dû souffrir pour se faire un chemin à travers des arbres et des épines qui n'avoient cessé de s'entrelacer depuis l'origine du monde; à ce qu'ils ont éprouvé dans ces vallées désertes, sous les feux de l'équateur, passant de là tout à coup sur des glaciers, et tout cela pour le seul désir de s'emparer de l'or des Indiens: considérant que tous ces efforts étoient pour des biens trompeurs, et sachant d'ailleurs que l'espérance de ceux qui travaillent pour Dieu ne sera pas frustrée, je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Hélas ! que nous faisons » peu de chose pour le ciel ! »

Je le dis aussi, mon cher Charles, et pour être persuadé de cette vérité, pour en faire le sujet

le plus ordinaire de mes méditations, je n'en sens pas moins que l'homme n'est pas mort tout entier, et qu'il veut encore quelquefois disputer à Dieu sa victoire. Vous parlerai-je du combat qui se livra dans mon intérieur, quand il me fallut reprendre tous les usages du monastère? Que de souvenirs se réveillèrent alors, que d'images, que d'illusions! La grâce me portoit à la mortification, vouloit que je m'assujétisse, que je me regardasse comme le dernier de mes frères, que je renvoyasse à Dieu toute gloire, et que je misse mon trésor dans le ciel où rien ne périt; la nature, au contraire, n'ayant d'autre fin qu'elle-même, ne vouloit être ni gênée ni abaissée; elle se soumettoit difficilement à la règle, elle prétendoit à des respects, et se tournant vers le passé, sourioit parfois à de vains honneurs et à de faux biens. Tels sont les sentimens qui partagèrent alors mon esprit; et, dans ce moment difficile, je priai le Seigneur de me prévenir par sa grâce; car sa grâce me suffira quand je n'obtiendrois plus rien de tout ce que la nature désire.

A peine étois-je arrivé au monastère, que le Père prieur vint me trouver avec un autre religieux; ils se précipitèrent l'un et l'autre à

mes pieds qu'ils couvrirent de baisers : « Nous baisons, dit le saint prieur en se relevant et en s'inclinant de nouveau profondément devant moi, nous baisons les pieds qui viennent de parcourir la terre que le Sauveur du monde, le Fils unique de Dieu, a habitée trente-trois ans, et qu'il a arrosée de son sang. » Cet acte d'humilité me toucha singulièrement, mais il ne me surprit point; car ce prieur étoit un des hommes les plus vénérables que j'eusse connus. Hélas ! nous devions le perdre bientôt! Plein de jours et de mérites, il est allé, quelques mois après, partager la gloire des saints dont il avoit mené la vie sur la terre.

Ce bon Père étoit, depuis quarante ans, religieux de la Trappe; il avoit eu un frère religieux, comme lui, au même monastère. Ces deux frères étoient jumeaux : sortis à la même heure du sein de leur mère, ils ne s'étoient jamais quittés; le même lait les avoit nourris. Confiés aux soins des mêmes maîtres, ils avoient reçu les mêmes principes; et cette éducation, achevant l'ouvrage de la nature, avoit développé chez eux les mêmes inclinations. Dociles à la même voix, ils étoient entrés ensemble au couvent de la Trappe, avoient fait leurs vœux solennels le même jour, à

l'ombre du même autel, l'un à côté de l'autre; et, pendant plus de trente ans, le chœur ne retentit pas une fois des chants des religieux, sans porter au pied du trône de l'Éternel les accens réunis de ces deux frères. La mort seule devoit les séparer : le Père Charles, le frère du prieur, mourut le premier; et le prieur, en l'absence de l'abbé, enterra son frère. Avec quelle résignation il rendit la poussière à la poussière! avec quel attendrissement il prononça les prières accoutumées! Quelques larmes tombèrent de ses yeux, quand sous la terre que jetoient les religieux disparurent des dépouilles si chères; mais à travers ces larmes brilloit le sourire de l'espérance.

Ce bon Père, en sa qualité de prieur, pouvoit me parler quelquefois : son plus grand plaisir alors, étoit de m'entretenir de la mort. Tout ce qu'il disoit alloit à mon ame; car la mort, qui a toujours quelque chose de terrible pour les ames même les plus justes, n'étoit cependant pour lui que le terme heureux de sa course. Il l'attendoit, il la désiroit; et ce désir, animant toute sa conduite, lui faisoit des délices de ses privations et de ses peines. Durant sa maladie, il donna des

preuves d'un courage héroïque; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, il reçut l'extrême-onction, demanda pardon des mauvais exemples qu'il pouvoit avoir donnés, et témoigna ensuite le désir d'expirer sur la cendre. Là, tranquille, ne voyant pas la mort de plus près qu'il ne l'avoit toujours vue, ne mourant pas plus à lui-même qu'il n'y mouroit chaque jour, il ferma les yeux avec une sainte joie, et rendit son ame à Dieu, entouré de la communauté agenouillée, qui ne savoit plus si elle devoit prier pour lui ou l'invoquer.

Quelque temps auparavant, le 13 novembre, un événement affreux avoit jeté le trouble et la consternation dans les deux monastères de mont des Olives. Je dis les deux monastères, car non loin de notre maison est une maison de religieuses du même ordre. C'étoit un dimanche : pendant que chaque communauté chantoit les vêpres dans son église, tout à coup se manifeste un violent incendie. Nous y accourons; mais, malgré nos efforts, malgré le dévoûment des habitans de Reiningen et des environs, qui s'étoient tous empressés de voler à notre secours, en l'espace de deux heures, cet incendie réduisit en cendres les granges, les récoltes et les écuries. Les flam-

mes s'élevant jusqu'aux nues répandoient au loin l'épouvante; et, poussées par le vent, couvroient par intervalles les deux monastères, qu'elles menaçoient d'une entière destruction. Dans un danger si imminent, quel étoit l'état des religieuses? Les voix confuses des personnes qui nous prêtoient le secours de leurs bras, le tintement de la cloche, le jeu des pompes, le sifflement des eaux dont les colonnes refouloient les flammes, le bruit des poutres embrasées qui tomboient, le fracas des murs calcinés qui s'écrouloient, le tumulte inévitable en pareilles circonstances; tout remplissoit de terreur ces épouses de Jésus-Christ, colombes timides, accoutumées au silence du sanctuaire, et n'entendant guère d'autre bruit que celui des soupirs qui s'exhalent à toute heure de leurs cœurs innocens. Une seule porte pouvoit leur fournir une issue, c'étoit la porte principale, porte qu'on n'ouvre jamais que pour recevoir les vierges qui veulent se consacrer à la pénitence, ou pour introduire le ministre du Seigneur quand il vient administrer les derniers sacremens aux mourantes, et renfermer leurs dépouilles dans le sein de la terre; mais les flammes interdisoient même l'approche de cette porte,

et il étoit naturellement à craindre que les progrès du mal ne fussent mortels pour ces pauvres filles, dont plusieurs, déjà malades et alitées, n'avoient pu mettre en commun que des gémissemens et des vœux. Ces vœux furent exaucés : le vent perdit de sa violence, le feu de son activité; on parvint à maîtriser l'incendie, on l'éteignit enfin entièrement : mais une Sœur de chœur en devint plus tard la victime.

Cependant, quelques-uns des paysans accourus à notre secours avoient aperçu un jeune homme fuyant à travers les champs et s'éloignant du théâtre de l'incendie : ils l'arrêtent et l'interrogent. Celui-ci répond qu'il vient de la Trappe, qu'il y a passé quelques heures, et que la peur de l'incendie le force de s'en éloigner. Il alloit être relâché, quand d'autres paysans surviennent, et jugent à propos de le conduire devant le premier magistrat de la commune. Ce magistrat l'interroge à son tour, et ne trouve d'abord aucun grief contre lui; cependant, soit qu'il crût avoir besoin de plus de circonspection au moment d'un malheur dont personne ne pouvoit imaginer la cause; soit que, par un juste jugement de Dieu, il commençât à voir quelque

trouble dans la personne du prévenu, il ordonne, comme par mesure de sûreté et jusqu'à plus ample informé, qu'il soit sur-le-champ mené à Alkirch et mis en prison. Hélas! c'étoit ce jeune homme qui avoit mis le feu à la maison de nos sœurs! Le malheureux! né de parens chrétiens, et élevé même dans des sentimens de piété, il avoit voulu être trappiste. Dans cette pensée, il avoit demandé à entrer dans notre monastère; il y avoit été novice durant sept à huit mois; mais il en avoit ensuite été renvoyé, parce qu'il n'annonçoit pas les qualités nécessaires. Qui croiroit que l'orgueil avoit pu le porter à un si grand crime, si l'on ne savoit pas que cette passion s'est plus d'une fois cachée sous le manteau de la religion, et qu'elle a allumé des incendies plus funestes qui durent encore, et ne s'éteindront peut-être jamais?

Une affaire si grave devoit avoir des suites: il se fit des enquêtes, et le Père abbé fut appelé devant la cour d'assises de Colmar. Il s'y rendit accompagné de deux religieux (1). A son retour, il nous apporta cette singulière maladie, connue sous le nom de *grippe*, laquelle exer-

(1) Voyez les *Pièces justificatives*.

çoit alors ses ravages au milieu de l'Alsace. Dans l'espace de trois jours, trente religieux en furent atteints. Deux y ont succombé, l'un est mort en entrant à l'infirmerie; l'autre, le Frère chargé du vestiaire, est mort à l'église en priant Dieu.

Adieu, mon cher Charles, je vous réitère l'assurance des tendres et inviolables sentimens que vous me connoissez depuis si longtemps, et qui lient mon ame à la vôtre.

Digitized by Google

Lettre Deuxième.

Paris, le 17 juillet 1837.

J'ai été bien souffrant tout cet hiver, mon cher Charles; à mes maux ordinaires étoit venue se joindre la maladie régnante; et, comme depuis ma détention au donjon de Vincennes, où je n'entendois que le bruit des verroux et les pas des geôliers, je suis singulièrement affecté du moindre son, je me trouvois moins de forces pour les austérités de la Trappe. Cependant, par une disposition particulière de la Providence, qui vouloit, sans doute, en augmenter pour moi les rigueurs, la chambre que j'occupois dans les intervalles des exercices, étoit précisément exposée à tout ce qui se faisoit de bruyant dans la communauté: à ma droite, étoit le Frère cordonnier, dont le marteau sembloit faire le prin-

cipal instrument; à ma gauche, le charpentier, dont la scie crioit sans cesse; et au-dessus de ma tête, la chambre du Père abbé, laquelle ne désemplissoit pas. Si vous joignez à cela deux dogues affreux qui ne cessoient d'aboyer, vous aurez une idée assez juste de ma situation, et pourrez juger de mes souffrances. Rassurez-vous pourtant; j'ai de l'expérience, et il ne me siéroit pas de me plaindre. Je prie seulement Dieu de m'accorder la patience, sachant que ces tribulations passagères peuvent me mériter une part immense de gloire.

En revenant de mon long pélerinage, je me proposois d'aller à Rome prier au tombeau de saint Pierre, et baiser les pieds de son successeur. Diverses circonstances m'en ont empêché. Le souverain Pontife ayant été instruit de mon dessein, a daigné du haut de son trône étendre sur moi sa houlette et me permettre de venir à Rome.

Je quittai donc une seconde fois mon monastère, et je pris le chemin de la Suisse où m'appeloient quelques affaires.

J'étois parti tellement abattu, que les personnes qui ne m'avoient pas vu depuis un an pouvoient à peine me reconnoître; mais quand je fus arrivé dans ce pays, quand j'eus

respiré le parfum des herbes salutaires dont il abonde, je me sentis renaître, et ma santé se raffermit. D'abord assis dans les chalets, ou me promenant dans de rians vallons, je caressois la génisse, et je prêtois l'oreille aux chants du pasteur; mais bientôt devenu plus fort je traversai les lacs, je gravis les montagnes, je parcourus différens sites, et je m'approchai des hautes cascades, des rochers couronnés de neige, et des éternels glaciers.

Je me plus surtout à visiter cette célèbre chapelle de Notre-Dame-des-Ermites, où des flots de chrétiens arrivant de toutes parts se succèdent sans interruption, et se pressent autour de l'autel de la madone.

Un prompt soulagement par elle est apporté
Aux souffrances du corps, aux maux plus grands de l'ame;
Elle a pour les guérir un merveilleux dictame,
Et toujours on la voit sourire avec bonté
A l'affligé qui la réclame.

Car les foibles mortels ont tous besoin d'appui.
Quels yeux n'ont pas pleuré sur la terre où nous sommes?
Quel cœur ne gémit pas, et ne dérobe aux hommes,
Sous des dehors joyeux, quelque secret ennui?

Des confins les plus reculés de l'Alsace et de la Lorraine, se rendent chaque année à

Notre-Dame-des-Ermites, de nombreux pélerins. Ce sont surtout de pauvres femmes, ce sont surtout des jeunes filles qui viennent remercier Marie, les unes de la conservation d'un enfant malade, les autres de la guérison d'un vieux père. On les trouve marchant par troupes et en silence, quelquefois les pieds nus, et toujours le chapelet à la main; un morceau de pain noir les nourrit, et la claire fontaine qu'elles rencontrent sur la route suffit pour étancher leur soif. Suivez-les jusqu'au pied de l'autel : qui ne seroit touché de la vivacité de leur foi ! qui refuseroit de s'associer à leurs hommages ! qui ne voudroit partager leurs consolations !

Tout ce qu'il y a de hardi, de grand et de sublime; tout ce qui peut inspirer l'admiration, la crainte et la terreur; tout ce que la providence dans ses divers ouvrages a répandu de gracieux, de sombre et de touchant; en un mot, tout ce que la nature dans son immensité offre de scènes coordonnées ou romantiques, riantes ou tristes, pastorales ou effrayantes; tout cela semble se réunir dans l'Helvétie, et en faire l'abrégé de l'univers. En effet, à l'exception du feu des volcans et de la vue de la mer, il n'est aucun

genre de beautés naturelles que les yeux aient à désirer en Suisse; encore est-il vrai que les grands lacs simulent quelquefois des vues maritimes, surtout quand de légers brouillards se répandent sur leurs rives lointaines; ce qui a fait dire à un bel esprit, que l'*Océan a envoyé à la Suisse son portrait en miniature.*

C'est donc en Suisse, plus que partout ailleurs, que le voyageur chrétien doit partager l'enthousiasme de Daniel, et chanter avec lui :

« OEuvres de Dieu, bénissez le créateur, louez-le, exaltez-le dans tous les siècles.

» Cieux, bénissez le Seigneur;

» Etoiles du ciel, bénissez le Seigneur;

» Pluie et rosée, brumes et frimas, neiges et glaces, éclairs et nuées, montagnes et collines, herbes et plantes qui germez dans la terre, sources et fontaines, bénissez le Seigneur, louez-le, et exaltez-le dans tous les siècles. »

Les années ne marquent point leur passage sur la terre de l'Helvétie; mais les mœurs de ses habitans, si renommés par leur douceur,

leur fidélité, leur attachement aux vieux usages, que deviennent-elles? Hélas! tout change, jusqu'au costume national, ce costume si svelte, si varié, si pittoresque, que les étrangers n'observoient jamais sans admiration. J'ai vu des jeunes paysannes habillées à la française marcher lentement derrière des charrettes de foin, fredonnant des airs nouveaux; mais ce qui m'a le plus affligé, ce qui m'a navré l'ame d'une profonde douleur, j'ai vu la religion catholique entravée dans son culte, persécutée dans ses ministres, insultée même dans la personne du représentant du chef suprême de l'Eglise; j'ai vu de pauvres catholiques poursuivis par les clameurs de la prévention, par les invectives de la calomnie; et ils n'avoient cependant d'autre tort que de tenir à des droits qui leur étoient légitimement acquis, et dont plusieurs siècles leur garantissoient encore la jouissance; j'ai vu les sectateurs de Calvin envahir d'antiques monastères, profaner ces asiles de la piété, se saisir de leurs biens, et confier ensuite à des administrateurs avides et ignorans les fruits précieux du goût, du travail et de l'économie; enfin j'ai vu des soldats, créés pour le maintien de l'ordre et la défense de la patrie, marcher contre les

habitans paisibles d'une ville qui n'étoit coupable que d'attachement à la religion de ses pères, et, au mépris des traités les plus solennels, lever sur eux le fer dont ils devoient les protéger. Et tout cela se passe dans le dix-neuvième siècle, siècle de lumières et de progrès, sur la terre classique de la liberté, au nom même de la liberté, et sous le spécieux prétexte d'accélérer le bonheur des peuples et de les conduire à un nouvel âge d'or, qui ne sera, n'en doutons pas, qu'un nouvel âge de barbarie.

En partant de la Trappe j'écrivis à M. de La Mennais (1) : ma lettre, répétée par presque tous les journaux, ne m'avoit été dictée que par la charité la plus pure.

Plein d'admiration pour le talent de l'écrivain, plein de respect pour le prêtre du Seigneur, j'espérois qu'à la voix d'un Trappiste, âgé déjà et revenant de la Terre-Sainte, il voudroit bien ouvrir les yeux, et, prenant avec moi le bâton de pélerin, venir à Rome, se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, et reconnoître enfin que la raison de l'homme n'est que ténèbres quand elle

(1) Voyez *Pièces justificatives*.

n'est éclairée que par ses propres lumières. Que de fois n'a-t-on pas vu la providence se servir des plus petits moyens pour opérer les plus grandes merveilles ! Il me sembloit d'ailleurs que l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, naguère éloquent défenseur du catholicisme, comprendroit aisément ma pensée, et seroit encore assez grand pour couvrir le scandale de ses erreurs, de l'éclat de sa soumission et de la sincérité de son repentir. Je n'avois point reçu de réponse à la lettre que je lui avois adressée, et je ne perdois pas pour cela toute espérance. Arrivé à Paris, ma tendresse pour cet homme célèbre sembloit avoir pris une nouvelle activité; je le cherchois partout, j'interrogeois ses amis et ses ennemis; j'aurois voulu le rencontrer dans un coin de cette capitale, m'attacher à ses pas, le presser sur mon cœur, et l'entraîner vers cette Rome, où les grandeurs déchues trouvent des consolations, et les fautes une fois reconnues, la miséricorde et la paix. Je m'étois un moment flatté de le trouver au rendez-vous que je lui avois donné à Marseille; mais bientôt ce que j'appris sur son compte dissipa cet espoir, j'eus lieu de craindre que mon souhait le plus cher ne se réalisât pas, et cette crainte

me remplissoit de tristesse. Tout occupé de mon projet, je croyois quelquefois voir celui que je cherchois inutilement, et je lui disois alors avec un jeune poète :

Hé quoi! vivant écho de la foi de nos pères,
Miraculeux prophète en ce temps de malheur,
Trompette du lieu saint qui réveillas naguères
Les mortels assoupis dans leur fatale erreur ;

Veux-tu, semant la haine, égarer ta patrie?
Du chrétien libre et pur flétrir le nom si beau?
Veux-tu, loup ravissant, souiller la bergerie,
Et du pasteur divin immoler le troupeau?

Non, non, j'en crois plutôt ta candeur infinie :
Homme, tu pus faillir..... tu sauras expier ;
Ton repentir profond, plus grand que ton génie,
A nos cœurs attendris va tout faire oublier.

Cependant j'apprends tout à coup que Marseille est pour la troisième fois envahie par le choléra ; que Rome n'est pas épargnée, et que le terrible fléau exerce déjà ses ravages autour du Capitole. Il fallut bien alors me décider à rester encore quelque temps à Paris, mais je cherchai à me faire une solitude au milieu de cette capitale, me promettant bien toutefois d'en sortir le plus tôt possible. Qu'on

ne me parle ni des monumens qui la décorent, ni des sciences et des arts qu'on y cultive. Cette capitale rappelle tant de tristes souvenirs, lorsque la pensée se rejette surtout à cette époque sanguinaire pendant laquelle la société crut encore exister après avoir vécu! Et, ô mon ami, n'est-ce pas de son sein, comme d'une source empoisonnée, que sont sortis et que s'élancent encore tous les jours tant d'écrits impies qui inondent la terre?

Forcé par les circonstances de prolonger mon séjour à Paris, qu'y pourrois-je faire de mieux, mon cher Charles, que de vous instruire des nouvelles impressions que j'y recevrai? Ce sera tout à la fois ma seule occupation et mon seul plaisir.

Lettre Troisième.

Paris, le 6 août 1837.

J'avois conçu le projet de visiter le donjon de Vincennes où j'ai été détenu deux ans, et je viens d'exécuter ce projet. Que de contradictions en ce monde! J'étois entré dans ce donjon la première fois sans le vouloir, et cette fois j'eus besoin d'une permission pour y entrer. Je ne me doutois pas de cette formalité, aussi la porte me fut-elle d'abord refusée; mais le lendemain, ayant écrit un billet à M. le lieutenant-général baron de Gourgaud, j'en obtins la permission nécessaire, et je me rendis à Vincennes.

Que de souvenirs rappelle ce lieu! C'est là que saint Louis, assis au pied d'un chêne, rendoit lui-même la justice; c'est là que l'infortuné duc d'Enghien fut assassiné par l'ordre de celui dont le glaive pesa si long-temps sur l'Europe; c'est dans ce donjon qu'ont été

renfermés tant de grands coupables et tant d'innocentes victimes. C'est là que j'ai vu de saints évêques, d'illustres cardinaux expiant, sous les verroux, leur fidélité à l'Eglise dont ils étoient les défenseurs. Mais aussi, mon cher Charles, c'est là que la voix de Dieu s'est fait entendre à mon cœur; c'est dans le donjon de Vincennes, pendant les jours de ma captivité, que j'ai retrouvé la véritable liberté, celle du chrétien.

J'entrai dans la chapelle, je jetai un coup d'œil sur l'arsenal, et de là je m'avançai vers la tour. Je n'essaierai point de vous décrire ce que j'éprouvai lorsque je passai cette porte qui, en 1812, se ferma sur moi, sans que rien alors me laissât l'espérance de la voir jamais se rouvrir; lorsque je montai cet escalier sombre, étroit, tortueux, au haut duquel est la chambre que j'ai occupée, si toutefois on peut appeler chambre une pièce octogone, à pilastres de dix pieds, éclairée par une seule fenêtre petite, et garnie encore, pour plus de sûreté, de gros barreaux de fer, à travers lesquels je pouvois à peine voir le ciel et respirer un nouvel air. Je tombai à genoux sur le seuil de la porte, et remerciai Dieu, non pas de m'avoir rendu à la liberté, mais de m'en avoir

privé quelque temps, pour me faire connoître la vanité des grandeurs de la terre, et m'apprendre à ne plus servir que lui.

Quel moment que celui où j'humiliai mon front sous la main du Tout-puissant, où, renouvelé par sa grâce, je mis toute ma confiance en ses miséricordes! Moment délicieux! Le monde avec tous ses plaisirs n'offre rien de comparable à ses adorateurs. C'est alors que je compris la patience des martyrs et la satisfaction qu'ils témoignoient, quand, jetés dans les cachots, et déjà couverts de plaies, ils chantoient l'hymne de la victoire. Dans l'ardeur de ma reconnoissance, j'appliquai mes lèvres brûlantes sur les barreaux de ma fenêtre et sur les serrures de la porte qui me séparoit de l'univers. Quelle lumière brilloit à mes yeux! combien d'obscurités s'étoient dissipées! combien de vérités avoient repris sur moi leur empire, que de réflexions salutaires, que de pieuses résolutions! O silence de ma prison! ô nuits mystérieuses, durant lesquelles je n'entendois que les vents soufflant dans les créneaux, et se perdant comme les soupirs des habitans de ce séjour! Heures tout à la fois et bien douces et bien longues, où devant l'espérance de la vie future disparois-

soient les injustices des hommes et les autres peines de la vie présente ! Non, je ne vous ai pas oubliées, et je ne vous oublierai jamais.

On a tant parlé, dans les temps de leur mise en liberté, des détenus au donjon de Vincennes, que je crois devoir, du moins quant à ce qui me concerne, rectifier quelques erreurs dans lesquelles on est tombé.

J'avois été arrêté en 1812, à plus de deux cents lieues de la France, à Husum, port de mer appartenant au Danemarck; j'arrivois alors d'Angleterre. Conduit d'abord à Hambourg, de Hambourg à Paris, je fus jeté au donjon de Vincennes. Je ne dirai rien d'une semblable arrestation : sujet de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, sans rapport avec la France, que je n'avois pas vue depuis 1790, je suis encore à concevoir ce qui pouvoit donner lieu à cette violation manifeste du droit des gens. Je m'étois, il est vrai, toujours prononcé contre Bonaparte; et, en 1807, lorsqu'il s'approchoit de Vienne, j'avois fait une proclamation où j'appelois sous l'étendard d'un corps qui portoit le nom de feue l'impératrice Marie-Thérèse, la jeunesse de la capitale. Ma proclamation n'avoit rien d'insultant, elle finissoit ainsi : « Pour voler à

l'ennemi, je m'arrache des bras d'une épouse chérie et de ceux de six petits enfans; mais j'étois citoyen avant d'être époux et père. » J'avois aussi servi en Espagne contre lui; mais, en tout cela, je n'avois rempli que mon devoir. A Hambourg, je fus privé de mon valet de chambre, et conduit depuis par la gendarmerie, à mes frais, bien entendu : j'avois deux gendarmes dans ma voiture, et un sur le siége.

Je ne puis m'empêcher de parler ici de ce qui m'arriva à Aix-la-Chapelle; car il n'est point de voyageur qui, retournant en esprit sur ses pas, et rappelant le souvenir des tempêtes qu'il a essuyées, ne fasse aussi mention des rayons de lumière qui en ont un moment tempéré les horreurs.

J'étois seul dans ma chambre, lorsqu'un homme fort bien mis se présente, et me dit qu'il vient d'apprendre mon nom, et qu'il me délivrera si je le veux. Je le remercie, et lui réponds que je le compromettrois, et d'autant plus que la chose ne réussiroit probablement pas. Voyant qu'il ne peut vaincre ma résistance, il me dit les choses les plus honnêtes, et entendant quelque bruit, s'éloigne précipitamment en mettant sur ma table un rouleau d'or, et en ajoutant à demi-voix : « Quand on

est prisonnier on ne prévoit pas toutes les privations qu'on aura à souffrir. » Quel est cet homme généreux? quel est son nom? d'où naît l'intérêt qu'il prend à mon sort? où le retrouver? Je me perdois en conjectures.

Trois ans s'étoient déjà écoulés, lorsque mon frère m'envoya à la Trappe une lettre qui lui avoit été adressée en Hongrie. Le contenu de cette lettre lui avoit fait juger qu'elle étoit pour moi; elle étoit ainsi conçue :

« Mon Général,

» J'ai appris par les journaux vos beaux » faits d'armes dans la dernière campagne, et » c'étoit un besoin pour mon cœur de vous » témoigner la joie que j'en ressens, parce » que c'est en même temps une preuve que » votre captivité n'a pas été longue. Je compte » parmi mes jours heureux, celui où j'ai eu » l'honneur de faire votre connoissance à Aix-» la-Chapelle. Je regretterai cependant tou-» jours que vous n'ayez pas accepté l'offre que » j'osois vous faire, de travailler à votre déli-» vrance.

» Baron Després des Coudrais,
» *Lieutenant-Colonel.*

» Au château de Vireux, département des Ardennes. »

Je le connoissois donc enfin l'homme admirable qui, sans autre motif que celui d'obliger un infortuné, avoit fait une action au-dessus de tout éloge. Je m'en estimois d'autant plus heureux, que j'avois envers lui des devoirs à remplir. Je lui réponds tout de suite qu'il a pris mon frère pour moi, que j'ai été deux ans prisonnier, et qu'au sortir du donjon de Vincennes, je me suis retiré à la Trappe. Cette nouvelle lui fit plaisir : ayant beaucoup de piété, il apprécia mon sacrifice. M. le baron Després des Coudrais est un ancien émigré qui est rentré en France, je crois en 1805, pour soigner un père et une mère octogénaires, à qui il a prodigué les soins les plus tendres, dans un château que la révolution leur a laissé.

En revenant de Jérusalem, peu de jours après mon débarquement à Marseille, je reçus une lettre de cet excellent ami. Ayant appris par les journaux que j'étois de retour de mon pélerinage, il m'en félicitoit, et me faisoit part tout à la fois de la perte de son père et de sa mère, et de son mariage avec une Anglaise. Il me pressoit aussi de venir passer quelque temps chez lui : malheureusement

je n'ai pas pu me rendre à cette invitation. Je reprends :

J'avois été arrêté au moment où Napoléon, parvenu au comble de la prospérité, à la tête des puissances qu'il avoit attachées à son char, marchoit contre la Russie, avec d'innombrables armées. Depuis ce jour, séquestré du monde, ne voyant que mes gardiens, et le dimanche seulement, le commandant du donjon, lequel venoit, suivi du chirurgien, s'informer de l'état de ma santé, j'ignorois absolument tout ce qui se passoit hors de ma chambre. Ces visiteurs obligés avoient probablement l'ordre de garder avec moi le silence le plus profond sur toutes choses, et ils le gardoient à merveille. Les questions les plus ordinaires ou les plus simples ne recevoient d'eux qu'une réponse évasive, qui n'en étoit pas une. Ainsi, quand me promenant sur la plate-forme du donjon, ce qui n'arrivoit qu'à de longs intervalles, je fixois mes regards sur Paris, que je ne connoissois pas, si je demandois à mes gardiens comment s'appeloit tel ou tel édifice dont j'apercevois le faîte, le dôme des Invalides, par exemple, il me répondoit sèchement : *Je ne sais pas*, et je n'en obtenois jamais d'autre réponse.

Dégoûté de cet éternel *je ne sais pas*, je pris le parti de ne plus questionner personne; mais quoi, cet état est-il naturel à l'homme? Que dans le cloître, le religieux garde le silence, je n'en suis pas surpris; ce silence est entré dans son sacrifice, c'est un article de la règle qu'il a volontairement embrassée, et les grâces attachées à son état lui en rendent l'observance plus facile. Ceux avec qui il vit ne font qu'un cœur et qu'une ame avec lui; ayant rompu les liens qui l'attachoient aux autres hommes, il n'a plus rien à en espérer, mais il n'a plus rien à en craindre; ainsi, tranquille sur le présent, il est encore rassuré contre les terreurs de l'avenir, par les exercices qu'il pratique et par les privations qu'il s'impose. Si cependant quelque nuage vient à troubler la sérénité de son ame, il peut du moins communiquer sa peine à son supérieur, et il est sûr de trouver en lui un consolateur. Il n'en est pas de même pour le prisonnier d'état: condamné à un silence absolu, séparé de tout ce qu'il a de plus cher, ne voyant près de soi que des fronts sourcilleux, forcé de receler ses pensées dans son cœur, il s'inquiète, il s'irrite, et les maux qu'il appréhende le frappent encore plus que ceux

qu'il ressent. Voilà comme j'ai vécu pendant les deux années qu'a duré ma captivité; que de fois je me suis abandonné à la tristesse! Souvent, au déclin du jour, j'ai cru voir errer autour de moi l'ombre du duc d'Enghien; et je me disois alors: Que sais-je, si par une belle nuit on ne viendra pas me chercher pour me fusiller à mon tour?

Dieu avoit sur moi d'autres desseins, et déjà, sans le savoir, j'étois à la veille de ma délivrance.

Le 6 février je m'étois couché de meilleure heure que de coutume, lorsqu'entre huit et neuf heures j'entendis un bruit inaccoutumé: c'étoit celui d'hommes montant rapidement l'escalier. Aussitôt je me mets sur mon séant, je penche la tête, je prête l'oreille, je retiens ma respiration pour mieux entendre, et je distingue le bruit de sabres retombant à intervalles égaux sur les marches humides, et celui des clefs qui servoient à ouvrir et à fermer les cachots. Je crus d'abord que la cohorte s'arrêteroit au premier étage, puis au second; je fus bientôt détrompé: on montoit au troisième; on s'arrête devant ma porte, elle s'ouvre avec fracas, et voilà ma chambre remplie de gardiens et de soldats. Le commandant du don-

jon, une lanterne à la main, s'approchant alors de mon lit : « Général, veuillez vous lever. — Me lever! et pourquoi? — Vous allez être transféré. — Mais où? — On vous le dira. » J'avoue que je me crus perdu, et je le crus d'autant plus que me voyant emporter quelques effets : « Laissez tout cela, me dit-il, on vous l'enverra demain. »

Cependant je recommande mon ame à Dieu, et je descends entouré de mes gardes. Au second étage, je vois sortir d'une chambre-cachot un homme d'un certain âge, enveloppé dans une douillette de soie grise ; il me parut être ecclésiastique : — Voilà encore, dis-je en moi-même, une victime de la police inquiéte et soupçonneuse de l'empire. Nous étions dans la cour lorsque cet inconnu s'approcha de mon oreille et me dit : « Je parie que les alliés sont près de Paris. — Quels alliés? répliquai-je. — Mais les Russes, les Autrichiens, les Prussiens. » A ces mots, je l'avoue, je fis un pas en arrière, et mesurant de l'œil mon singulier interlocuteur : « Ah ! pour le coup, me dis-je, c'est un fou. Le malheureux ! la captivité lui aura tourné la tête. Les Russes, les Autrichiens, les Prussiens près de Paris... » Cependant

une voiture s'approche, on nous ordonne d'y monter; j'y fais monter mon compagnon le premier, et je me place aussi loin que possible de sa personne, ayant souvent ouï dire qu'il faut se défier des fous. Deux agens de police se placent en même temps sur le devant, crient au cocher : A la Force; et nous marchons.

Une heure après je connus que la Force étoit une autre prison d'état. Quand nous eûmes passé le guichet, on nous demanda nos noms. Je prêtai avidement l'oreille à ce qu'alloit répondre mon homme : il répondit qu'il étoit l'évêque de Troyes. — Bon, le voilà évêque, il ne lui en coûtoit pas plus de se faire pape : et je riois tout bas. J'appris cependant bientôt, à mon grand étonnement, que non-seulement ce n'étoit pas un fou, mais que c'étoit réellement l'évêque de Troyes, ce célèbre abbé de Boulogne, aussi renommé par ses vertus que par ses talens oratoires; et c'est alors que je fus instruit des grands événemens qui s'étoient succédé si rapidement pendant ma captivité. « Monseigneur, lui dis-je, je vous ai pris pour un fou, me le pardonnerez-vous? »

Arrêté seulement depuis la fin de novem-

bre, M. de Boulogne avoit eu connoissance de tous les revers qui depuis la campagne de Moscow étoient venus fondre sur l'armée Française, et il avoit jugé avec raison que le gouvernement transféroit les prisonniers dans la crainte d'un coup de main sur Vincennes de la part des alliés; mais moi qui, au moment où j'y fus renfermé, laissois, comme je vous l'ai dit, Napoléon marchant contre la Russie à la tête des armées des autres puissances de l'Europe, et qui au bout de dix-huit à vingt mois entendois dire tout à coup que cet homme extraordinaire étoit tombé comme un plomb, et que les Russes, les Autrichiens, les Prussiens s'approchoient de Paris, je devois naturellement supposer que c'étoit une folie.

Dans la même nuit arrivérent Mgr Grégorio, prélat romain, aujourd'hui cardinal; le Père Fontana, général des Barnabites, qui depuis fut aussi revêtu de la pourpre romaine, et mourut, il y a quelques années, en odeur de sainteté; enfin l'abbé Pedicini, secrétaire du cardinal Pacca. Je fus logé seul; Mgr de Troyes fut logé d'abord avec Mgr de Grégorio et le Père Fontana; mais au bout de quelques jours, pour laisser plus de place à

ces messieurs, il me pria de le recevoir dans ma chambre, ce que je fis avec plaisir. Je n'oublierai jamais les cinq à six semaines que j'ai passées avec ce digne prélat : ses manières étoient aisées et nobles; et sa conversation, tantôt enjouée, tantôt grave, attestoit la bonté de son cœur, la droiture de son esprit, et la variété de ses connoissances. En tout autre circonstance, ce temps m'auroit paru bien court.

Le 30 mars, les troupes alliées parurent sous les murs de Paris : le canon se faisoit entendre, et je n'en dormois pas moins, lorsque l'évêque me réveilla en sursaut, s'écriant d'une voix assez burlesque cette fois : « Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers. » Le 1er avril, les souverains étoient dans la capitale, où un de leurs premiers soins fut d'ordonner l'élargissement des prisonniers politiques. Je me trouvai libre.

Adieu, mon cher Charles.

Lettre Quatrième.

Paris, le 20 août 1837.

Je viens, mon cher Charles, de visiter l'église de Notre-Dame-de-Lorette. Cette église est trop jolie, ou plutôt, ce qui vous en donnera une idée plus juste, elle est trop ornée et trop riche. Les peintures et les dorures y sont prodiguées à l'excès; on en trouve partout, et les tribunaux mêmes de la pénitence, qui ont ailleurs quelque chose d'austère, conforme aux sentimens qu'ils doivent inspirer, ne présentent ici que des idées riantes et légères. Non, ce monument n'a rien qui commande le respect, rien qui fasse naître ces douces émotions, aliment de la ferveur et délices de l'ame chrétienne. Le voyageur y peut être amené par curiosité, mais je doute que le coupable y vienne implorer le Dieu de miséricorde.

M. de Chateaubriand a dit avec raison que, plus les âges qui ont élevé nos monumens ont eu de piété et de foi, plus ces monumens ont été frappans par la grandeur et la noblesse de leur caractère. Il n'est donc pas étonnant que dans notre siècle d'indifférence, on confonde tous les genres, et qu'on ne sache plus faire une église. Témoin encore celle de la Madeleine : je me suis approché de ce monument colossal et majestueux, j'ai considéré ces nombreuses colonnes corinthiennes, qui forment une barrière de géans autour de l'édifice; j'ai admiré l'élévation de ce péristyle, sur lequel affluent dans les beaux jours, des nouvellistes, des désœuvrés; ensuite je me suis demandé : Est-ce un temple chrétien fait pour les fidèles qui veulent prier et se recueillir, ou un théâtre profane consacré aux jeux scéniques et à la licence? Quelle fin s'est proposée l'architecte? quel effet a-t-il voulu produire? Pourquoi ces barrières de fer? la maison du Dieu de bonté ne doit-elle pas être toujours accessible? est-il un moment dans la vie où les pauvres humains n'aient besoin de grâces et de consolations! Oui, encore une fois, c'est grand, hardi, colossal, mais ce n'est pas une église.

Un soir, après m'être promené sous le péristyle de ce temple, qui, sous certains rapports, me rappeloit celui de Balbeck, et avoir joui de l'effet magique qu'à cette heure surtout produit sa colonnade, je m'arrêtai pour contempler de nouveau le fameux obélisque qui se trouvoit devant moi. J'étois en Égypte quand il fut enlevé de Luxor, et j'aurois pu lui dire alors : « Nous nous reverrons à Paris; » mais je ne me serois jamais douté qu'immobile depuis tant de siècles, il y arriveroit pourtant le premier. Je contemplois donc ce géant du désert, j'en mesurois en esprit les proportions, je cherchois à remonter à l'époque qui l'avoit vu naître, quand tout à coup il disparut, pour ainsi dire, et ne me laissa voir à sa place qu'un échafaud entouré d'une populace innombrable, qui, les yeux fixés sur l'instrument de mort, attendoit avec impatience une victime... La victime approche!.. Voyez-vous cet homme au front élevé, à la démarche majestueuse? C'est Louis XVI, le petit-fils de saint Louis, de Henri IV, de Louis-le-Grand, le chef de la maison de Bourbon, le souverain du plus beau royaume de l'univers : ses mains ont porté le sceptre, et elles sont liées par de viles cordes; sa tête

a porté la couronne, et elle tombe sous la hache du bourreau.

A cette image je frémis, je recule, et par un mouvement involontaire et subit de mes deux mains je me couvre les yeux, comme pour ne pas être témoin du crime qui se consomme. Mais un autre crime se prépare : il me semble voir au même endroit la même multitude entourer encore un échafaud. Une charrette arrive lentement, sur cette charrette sont plusieurs condamnés; et parmi ces condamnés, je remarque une femme les bras liés derrière le dos. Ses traits altérés par les souffrances sont pâles, mais nobles, et sa contenance est majestueuse. Je reconnois la reine de France, la fille des Césars, de cette auguste maison d'Autriche, où, comme dit Bossuet, on ne trouve depuis tant de siècles que des rois et des empereurs. Qui le croiroit? Cette reine, qui avoit été vingt ans l'idole des Français, cette reine et si belle et si bonne, Marie-Antoinette, avant de recevoir le coup fatal, est insultée par la plus vile populace !

Jamais, depuis que le monde existe, il n'avoit été donné un plus grand exemple du néant des grandeurs d'ici bas ; jamais on n'avoit vu, comme dans cette sanglante cata-

strophe, à quels excès peuvent se porter les hommes, quand Dieu, pour les punir de leurs déréglemens, répand sur eux l'esprit d'erreur et les abandonne à leur propre sens.

Et à la place du monument expiatoire qui devroit être élevé au lieu même où coula le sang de l'oint du Seigneur, monument qui seroit resté comme une terrible leçon pour les peuples et pour les rois, on a élevé à grands frais un monolithe, dont le style ne peut s'accorder ni avec le lieu où il se trouve, ni avec les monumens qui l'avoisinent. Auroit-on voulu, en appelant l'attention du voyageur sur cet obélisque, témoignage authentique de la grandeur des Égyptiens, me transporter, pour ainsi dire, sur une autre terre, me présenter d'autres temps, d'autres mœurs, et par là me faire oublier le crime qui a souillé la France et épouvanté l'univers? Vains efforts! il n'est pas aussi facile d'oublier que de se taire; et au tribunal du genre humain, comme à celui du souverain juge, la grâce n'est accordée qu'au repentir.

Non loin de l'obélisque, s'élève l'arc de triomphe de l'Étoile. Ce monument, commencé par Napoléon, n'a été achevé que sous le roi actuel. On y a travaillé trente ans : il

coûte environ dix millions. Cet arc de triomphe, par ses proportions colossales, laisse loin derrière lui tout ce qui existe en ce genre : ni celui de Constantin, ni celui de Septime, ni rien de ce que j'ai vu à Karnack, à Thèbes, ne peut lui être comparé. C'est donc, sous le rapport de l'art, une des merveilles du monde; mais qu'est-ce sous un autre rapport? Vous en conviendrez, mon cher Charles, c'est un magnifique témoignage de la vanité des choses humaines. Que reste-t-il à la France de tant de conquêtes dont il est destiné à perpétuer le souvenir? Aussi ambitieux qu'Alexandre, Napoléon ne trouvoit pas la terre assez vaste pour ses exploits; moins heureux que lui, il a vécu plus que son empire. Je ne pense jamais à cet homme extraordinaire, sans lui appliquer le passage suivant de Massillon. L'orateur, après avoir fait le portrait d'un de ces rois qui n'élèvent l'idole de leur grandeur que sur les débris des peuples et des nations, s'écrie : « Grand Dieu ! quel fléau pour la terre ! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître ! Sa gloire sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes,

les campagnes en pleureront : on lui dressera des monumens superbes, pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs, sous lesquelles les citoyens paisibles ont été ensevelis; mais tant de calamités qui subsisteront après lui seront des monumens lugubres, qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérans, mais il ne le sera pas parmi les bons rois; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans les nuées, ses succès auront égalé ses désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre. »

De l'arc de l'Etoile je me suis rendu à Versailles, et j'en reviens tout étonné encore des belles choses que j'y ai vues. Qui n'a pas au

moins entendu parler de ce palais où Louis XIV avoit fixé sa résidence, et qui tout seul est comme une grande ville! L'œil étonné y passe de merveille en merveille, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la pompe de l'architecture, ou de l'étendue des jardins décorés de statues, et arrosés d'eaux abondantes qui en font un lieu de délices. Ce palais cependant étoit devenu solitaire, et ne servoit plus qu'à rappeler les extrémités des choses humaines. Le roi Louis-Philippe, voulant lui rendre sa première splendeur, a eu l'heureuse idée d'en faire le musée national. Il a pensé avec raison que le roi qui avoit fait fleurir tous les arts, les accueilleroit volontiers dans sa demeure et les protégeroit encore de son ombre. Il ne s'est pas trompé : le musée national est si beau, que depuis trois mois qu'il est ouvert au public, les salles immenses qui le renferment sont inondées d'une multitude de curieux qui se succèdent sans interruption. J'ai voulu le visiter aussi, mais je n'y ai passé que quelques momens, parce que cette multitude, semblable aux vagues d'une mer agitée, ne me laissoit arrêter mes regards sur aucun objet. Je m'en séparai donc, et

m'adressant à quelques gardiens j'obtins la permission de visiter en particulier différens salons.

Je m'attachai de préférence à ce qui appartenoit au siècle de Louis XIV, et plein de ce roi, qui semble respirer encore dans plusieurs parties de son ancienne demeure, je ne pouvois me lasser de contempler tout ce qui me rappeloit et la magnificence de sa cour, et les divers événemens de son règne. Là je retrouvai ces hommes illustres, dont la gloire ajoute à sa gloire, parce qu'il les fit naître par son génie, les employa avec discernement, et les récompensa en roi. Il me sembloit voir encore les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Catinat, les Villars commandant ses armées; les Colbert, les Louvois dirigeant ses conseils; les Boileau, les Racine écrivant les fastes de son règne, ou charmant ses loisirs; les Bossuet, les Fénelon instruisant ses enfans; les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon l'instruisant lui-même, et lui annonçant de leur voix prophétique que Dieu seul est grand. D'autres tableaux me firent baisser les yeux, car ils me rappeloient de tristes foiblesses, plus que des foiblesses peut-être; mais ce monarque, comme David,

a reconnu sa faute, et comme lui il a offert à Dieu un cœur contrit et humilié.

Je passai de là dans la chambre où mourut Louis XIV, et je m'arrêtai long-temps devant le lit où il expira. Oh! mon cher Charles, que cette couche est éloquente, et, pour me servir des termes de Bossuet, qu'elle étale bien aux yeux du monde sa vanité tout entière! Ce roi dont l'Europe avoit admiré la grandeur, ne vit plus, à ses derniers momens, que quelques serviteurs fidèles autour de son lit; et cette voix, qui naguère étoit entendue avec respect et obéie avec promptitude dans les provinces les plus reculées de son royaume, étoit à peine écoutée dans l'intérieur de son palais. Heureusement, la pensée de Dieu ne l'abandonna pas dans ces momens décisifs, et sa résignation fut même si grande, qu'il répondit à un de ses serviteurs éplorés : « Pourquoi me pleurez-vous? me croyiez-vous immortel? » et à un autre qui l'appeloit Majesté : « Il n'y a ici de majesté que celle de la mort qui m'entoure. »

Me voici dans la galerie des Batailles : que d'héroïsme! que de gloire! Non, à quelque nation que vous appartenziez, quelque opinion que vous professiez, sous quelque drapeau

que vous ayez combattu, vous ne pouvez vous empêcher d'admirer ces batailles gagnées, ces villes prises d'assaut, ces morts glorieuses, ces retraites savantes, ces marches triomphales, en un mot, ces beaux faits d'armes qui ont porté si haut la gloire militaire de la France. Mais, hélas ! parmi tant d'illustres capitaines en est-il beaucoup qui aient mis leur confiance dans le Seigneur, et lui aient rapporté leurs succès ! Pourquoi la religion n'est-elle pour rien dans ces tableaux ? N'est-ce pas à elle qu'il appartient d'animer le guerrier combattant pour sa patrie, de le soutenir dans ses efforts, de l'accompagner dans son triomphe, ou de jeter sur sa tombe un rayon d'immortalité? Les preux chevaliers n'ignoroient pas ces vérités : je me rappelois ce brave Duguesclin, qui après avoir donné pendant sa vie plusieurs preuves de son attachement à la foi chrétienne, répétoit encore en mourant aux compagnons de sa gloire, qu'en quelque lieu qu'ils fissent la guerre, ils devoient respecter les gens d'église, les femmes et les enfans. Je me rappelois Bayard, qui, blessé à mort à la retraite de Rebec, s'étoit fait porter sous un arbre : là, le visage tourné vers l'ennemi, il baisoit la garde de

son épée dont la forme lui retraçoit le signe de notre rédemption, et il demandoit humblement à Dieu pardon de ses fautes. Sans remonter si haut, je trouvois dans le siècle de Louis XIV, siècle fertile en héros, Turenne faisant célébrer chaque jour la messe dans son camp, et disant à ses officiers, dans un moment où ils se flattoient, et le flattoient lui-même de l'assurance de la victoire : « Notre sort n'est pas entre nos mains, et si Dieu n'achève pas son ouvrage, nous serons nous-mêmes battus. » Je me représentois, à ses derniers momens, le maréchal de Luxembourg, dont la mort fut si chrétienne, que Bourdaloue qui l'assistoit, dit : « Je n'ai pas vécu comme lui, mais je voudrois bien mourir comme lui. » Pouvois-je oublier le rival d'Eugène, Villars, qui, blessé à la bataille de Malplaquet, ne rougit pas de demander les secours de la religion, ajoutant : « Puisque l'armée ne voit pas Villars mourir en héros, qu'elle le voie mourir en chrétien. »

Les grands capitaines que la France a produits depuis cinquante ans, ne le cèdent point en bravoure aux capitaines des siècles passés; mais on diroit qu'ils ne connoissent pas le même Dieu, ou que ce Dieu n'est plus le Dieu

des armées. J'en vois plusieurs mourir glorieusement au milieu des combats; pourquoi ne vois-je pas aussi la religion verser sur leurs blessures le baume de ses consolations, et d'une vie pleine de troubles et de périls, les conduire à l'éternel repos? Croiroit-on que l'oreille du soldat, endurcie par le bruit du canon, doit être insensible à la voix du prêtre, et accuseroit-on de foiblesse celui qui, atteint du plomb mortel, et perdant tout son sang, se souviendroit de la recommandation de sa mère, appelleroit le ministre de la réconciliation, et lui demanderoit des secours qu'il auroit au moins trouvés sous le chaume de son village? Affligeante pensée! on exalte dans le soldat le sentiment de l'honneur, et quand ce sentiment le conduit à la mort, on oublie qu'il a une ame.

Je suis rentré à Paris en me laissant aller à ces tristes réflexions, et je ne puis faire un pas dans cette immense capitale, sans trouver matière à d'autres réflexions plus tristes encore.

Hier, comme je passois avec rapidité sur les boulevarts, mon cocher s'arrête tout à coup pour me montrer... quoi? vous ne le devineriez jamais, la chétive maison d'où l'infâme Fieschi, avec sa machine infernale, a

fait tant de victimes! A cette vue, j'éprouvai ce sentiment d'horreur qu'inspire toujours le repaire d'un lâche assassin. Oser attenter à la vie d'un prince, d'un prince dépositaire de l'autorité souveraine, d'un prince qui est père, et au moment où il est entouré de ses enfans et de l'élite du royaume : quelle fureur! quelle rage! Le procès de ce scélérat a manifesté dans les Parisiens, dans ceux au moins qui ont suivi cette affaire, un caractère de dépravation inconnu jusqu'ici chez les nations les plus corrompues. La concubine de ce monstre, cette malheureuse éhontée, a d'abord été entourée de certains égards, et quand son Fieschi a eu porté sa tête sur l'échafaud, elle a encore osé montrer la sienne pour de l'argent dans un lieu public, et il y avoit foule pour la contempler! Tout cela s'est passé au centre de la civilisation européenne, au milieu du peuple qui se dit le plus aimable de l'univers.

De la maison de Fieschi je passe au temple érigé par Châtel. Ce temple est une espèce de hangar malpropre, hérissé de petits drapeaux aux trois couleurs, rempli de mauvaises chaises, et tapissé de détestables tableaux. Sur la porte sont écrits ces mots :

Eglise Française. Ce n'est qu'après avoir traversé une vaste cour, encombrée de marchandises, de ballots, de charrettes, que l'on arrive au sanctuaire. A l'entrée je vis la lithographie du prétendu primat des Gaules, sous une grille de fer, en signe de respect, sans doute; quelques livres à l'usage de la nouvelle église, et enfin cette singulière annonce bien et dûment imprimée en grosses lettres : *Mardi prochain le primat Chatel prêchera sur la dignité de la femme, et remettra après le sermon un bouquet à chaque dame.* C'en étoit trop; je baissai les yeux, secouai la poussière de mes pieds, et me retirai. En vérité, semblable jonglerie ne seroit que ridicule, si elle n'étoit pas un horrible scandale et même un affreux sacrilége. Les Français virent, il y a quarante ans, dans leurs églises profanées, l'apothéose de la déesse Raison : c'étoit une époque de terreur, de délire et de sang; mais quand de nos jours les préventions et les haines contre la religion tendent à se calmer, quand tous les esprits élevés semblent revenir au bon sens, et que le corps social cherche à s'appuyer sur des idées d'ordre et de conservation, voir un prêtre catholique qui a publiquement abjuré son caractère et ses vœux, mentir ainsi à sa conscience, prêcher

soir et matin l'erreur, insulter sans détour à l'Église qu'il a quittée, et à la religion de trente millions d'habitans; certes il ne faut pas être catholique pour se sentir le cœur soulevé d'indignation; il suffit d'être honnête homme! Seroit-il possible qu'il n'y eût dans la législation française aucun moyen de défendre la société contre de pareils excès?

Cependant la doctrine empoisonnée de Chatel ne se répand pas avec autant de rapidité qu'on pourroit le craindre : un siècle indifférent ne se passionne pas plus pour le mensonge que pour la vérité, et parmi cette multitude qui habite la capitale, ceux qui sont les adeptes de l'incrédulité laissent les temples quels qu'ils soient, et, étrangers pour la plupart à toute espèce de culte, ils ne fréquentent que les théâtres. Quant à ceux qui ont conservé la foi, et ils sont encore en grand nombre, ils vivent conformément à ses maximes, et remplissent même avec ferveur les devoirs que la religion leur impose.

Qu'il est beau, lorsque tant d'autres se reposent encore des fatigues de la débauche, de voir auprès des autels de Jésus-Christ, des jeunes gens, de jeunes vierges, venir puiser à la source intarissable de tous les biens la force de résister aux séductions innombrables

que leur présente cette nouvelle Babylone ! C'est un spectacle que peu d'étrangers se procurent, et qui n'en mérite pas moins d'attirer leur attention. On parle mal de la capitale, on la fait toute profane, et je ne voudrois pas me charger de la justifier sur ce point : elle a cependant ses élus; mais c'est avant le lever du soleil, à l'ouverture des églises, qu'il faut voir ces ames fidèles voler sans bruit auprès des sacrés tabernacles, et y cueillir, abeilles diligentes, la manne salutaire qui les nourrit et les fortifie.

Je parlois, il y a quelques jours, de tous les crimes qui se sont commis à Paris, et qui s'y commettent encore. Quelqu'un me répondit que, malgré cela, Dieu protégeoit visiblement la France, et surtout la capitale qui croissoit chaque année en richesse et en population. « Et savez-vous, monsieur, lui dis-je en l'interrompant, si cette ville pécheresse existe encore, à qui vous en êtes redevable? Hé bien ! je vais vous l'apprendre : C'est au sacrifice de la messe qui s'y célèbre chaque jour; c'est aux prières de ces vierges qui se consacrent si généreusement, ou à l'éducation chrétienne de la jeunesse, ou aux soins les plus dégoûtans des infirmités humaines; c'est aux

prières de ce pauvre honteux qui se retire le soir dans un grenier, après avoir été froissé par l'équipage d'un financier inhumain; c'est aux prières d'une mère qui réunit chaque soir ses enfans autour de l'image de Marie, et leur apprend à intercéder pour les coupables; que sais-je? c'est peut-être aux prières d'une vieille domestique, dont on reconnoît les services et dont on raille la dévotion. » Tel est Paris, mon cher Charles, on y trouve de grandes vertus et de grands vices : d'un côté, vous voyez la foi la plus vive, la piété la plus tendre, la conduite la plus régulière; de l'autre, le scepticisme le plus hardi, l'impiété la plus noire, le cynisme le plus dégoûtant. C'est ce contraste que l'on remarque aussi dans beaucoup d'autres villes, qui a fait dire plaisamment à un cardinal qu'il n'y a point de purgatoire pour les Français, qu'ils vont tout droit ou en paradis ou en enfer.

C'est surtout à l'église de Saint-Sulpice que j'aime à porter mes pas : là, non-seulement je me trouve dans un beau vaisseau, qui élève l'ame et la remplit de grandes pensées; non-seulement je contemple à loisir une des plus jolies chapelles consacrées à Marie, mais encore j'ai la facilité d'admirer cette pépinière

de jeunes lévites, qui, sous d'habiles maîtres, étudient les règles de la morale et les principes du dogme. En les voyant inclinés respectueusement autour de l'autel, je crois voir des anges descendus un moment sur la terre pour adorer la majesté du Dieu qui vient y renouveler son sacrifice. Que de jeunes prêtres sortent chaque année de ce cénacle pour aller au milieu du monde porter la parole de vie, et exercer l'art des arts, celui de la direction des ames ! Que d'illustres prélats doivent à Saint-Sulpice les trésors de leur érudition, la pureté de leur doctrine, et l'éminence de leurs vertus ! Il ne m'appartient pas de faire l'éloge des directeurs de séminaires; je dirai cependant des Sulpiciens, pour vous mettre à même de les apprécier, qu'ils n'ont pas d'autre but que de former de jeunes ecclésiastiques aux diverses fonctions du saint ministère, et que, fidèles à leur institution, bien pénétrés de l'esprit qui convient à la dignité du sacerdoce, ils donnent à leurs élèves le goût des études sérieuses, et l'habitude des vertus chrétiennes. D'une soumission sans bornes à l'autorité des premiers pasteurs, ils ne s'en écartent jamais; aussi ont-ils toujours été aimés et estimés de ceux même dont ils ne partageoient pas les

opinions. D'une modestie inaltérable, ils redoutent la gloire, se dérobent à la célébrité, et restent étrangers à tous les mouvemens que l'ambition, l'intérêt ou l'orgueil peuvent exciter parmi les hommes. J'ajouterai que cette modestie doit faire leur sûreté; en effet, quelque ombrageux que puisse être un gouvernement, qu'auroit-il à craindre d'instituteurs qui, libres dans leur association, se renferment si constamment et dans le cercle de leurs fonctions, et dans l'enceinte de leur maison, que souvent, ignorés de la plupart des habitans des villes où ils ont un établissement, ils n'y sont connus que de la portion de la jeunesse qu'ils instruisent, et des différens ordres du clergé qu'ils édifient.

Je vais aussi quelquefois à l'église de Saint-Roch : c'est là, c'est dans ce temple qu'une princesse bonne et pieuse vient humblement se mêler avec la foule; c'est là qu'elle vient sans bruit s'anéantir devant le Dieu de saint Louis et de Marie-Thérèse ses ancêtres; c'est là qu'elle vient avec confiance offrir à Dieu les tendres sollicitudes d'une épouse et d'une mère. Dans cette église, la plus belle harmonie préside au chant des cantiques sacrés, et les voix les plus douces, les instrumens

les plus variés s'unissent aux sons graves et prolongés de l'orgue qui fait vibrer les voûtes du temple. On croiroit entendre la musique des anges; piége innocent que le zèle du pasteur tend à la curiosité d'un grand nombre de personnes. Tel qui n'étoit venu que pour entendre la musique, voyant ensuite monter en chaire un prédicateur célèbre, se trouve comme forcé de prêter aussi l'oreille à sa voix; il l'écoute, il le goûte, et la soif de la justice succède insensiblement à celle des plaisirs.

Après vous avoir parlé des églises de Saint-Sulpice et de Saint-Roch, oserai-je, mon cher Charles, vous parler de celle que Clovis avoit commencée en l'honneur de saint Pierre et saint Paul, et qui portoit le nom de Sainte-Geneviève, depuis l'an 512 que cette vierge y fut enterrée. Cet édifice fut remplacé par un des plus beaux temples que les hommes eussent consacrés à l'Eternel, en accomplissement d'un vœu que Louis XV fit pendant sa maladie à Metz. Néanmoins, en 1791, ce temple fut enlevé au culte divin et destiné à recevoir les cendres des citoyens qui avoient bien mérité de la patrie. C'est alors qu'y furent transférés en triomphe les os du

chef des philosophes modernes, et ce cadavre odieux, pour lequel jadis la terre avoit refusé d'ouvrir son sein, fut ainsi déposé dans ce temple avec les corps de ses complices. Cette enceinte avoit été depuis rendue à sa première destination : mais je dois le dire, jamais je n'ai éprouvé une plus profonde douleur qu'en apprenant que cette destination avoit été changée de nouveau, et que les décrets de 1791 avoient été remis en vigueur; alors un nouveau fronton a constaté sa métamorphose, et depuis ce moment on y voit représentés à l'admiration publique, Voltaire, J. J. Rousseau et Mirabeau. Mais, bon Dieu, dans quel siècle vivons-nous! Voilà les grands hommes dont on s'honore; voilà les modèles qu'on offre à la génération présente et aux générations futures! Quoi! le porte-étendard de l'irréligion, le cynique Voltaire n'a donc pas encore assez corrompu de cœurs! le sophiste de Genève n'a donc pas assez faussé d'esprits! le fougueux Mirabeau n'a donc pas assez crié à l'émeute, à la sédition, à la révolte!

J'étois plein de ces pensées, qui affligeoient profondément mon ame, quand on m'a apporté un recueil religieux, où l'œuvre du fronton est considéré sous plu-

sieurs rapports. Les réflexions de l'auteur sont fort justes, et vous transcrire ce morceau est déjà un soulagement pour moi. Le voici :

« . . . . . .
» . . . . . Hé quoi!
» la France n'a point de passé : elle est
» d'hier ; d'hier seulement, elle peut comp-
» ter des enfans grands par leurs vertus,
» par leur génie, par leur courage! Charle-
» magne, saint Louis, Bayard, Henri IV n'ont
» pas honoré la patrie qui les a vus naître,
» qui les a nourris! Quelques sophistes dont
» la cendre n'est pas refroidie, et que déjà
» renie la postérité, quelques hommes assez
» malheureux pour avoir été mêlés aux agita-
» tions sanglantes de leur pays, des soldats
» heureux qui ont fait peser sur leurs conci-
» toyens un joug de fer ; voilà les grands
» hommes de la France. Je me trompe ; on
» prétend que Fénelon figure dans les grou-
» pes ; j'avoue que je n'ai pu le découvrir; on
» l'aura dissimulé sur quelque arrière-plan ;
» c'est une demi-convenance gardée par l'ar-
» tiste ; il aura compris que le saint archevêque
» de Cambrai étoit déplacé dans la compagnie

» qu'il lui avoit faite. C'est ainsi qu'il n'a pas
» dû y placer Jeanne d'Arc, lorsqu'il y met-
» toit le mauvais citoyen, l'impur auteur qui
» s'est efforcé de salir la sainte héroïne ; c'est
» ainsi qu'il n'a pas dû y placer saint Vincent
» de Paul, ce grand bienfaiteur des hommes,
» le sauveur des enfans délaissés, puisqu'il y
» faisoit figurer Jean-Jacques Rousseau, qui
» remplissoit les asiles dus à la charité de ce
» saint, des malheureuses créatures auxquelles
» ses vices donnoient le jour. »

A ces réflexions, je joindrai le portrait de Voltaire, tracé par un écrivain d'autant plus estimable qu'il sentoit fortement, et qu'à une érudition peu commune il joignoit une foi vive et franche, qui ne connoissoit ni les détours de la flatterie, ni les petits manéges de la vanité. Voici une partie de ce qu'il dit de cet homme, dont la coterie impie auroit voulu faire un Dieu :

« N'avez-vous jamais remarqué que l'ana-
» thême divin fut écrit sur son visage? Après
» tant d'années, il est temps encore d'en faire
» l'expérience. Allez contempler sa figure au
» palais de l'Ermitage : jamais je ne la re-

» garde sans me féliciter de ce qu'elle ne
» nous a point été transmise par quelque ci-
» seau héritier des Grecs, qui auroit su peut-
» être y répandre un certain beau idéal. Ici
» tout est naturel. Il y a autant de vérité sur
» cette tête qu'il y en auroit dans un plâtre
» pris sur le cadavre. Voyez ce front abject
» que la pudeur ne colore jamais, ces deux
» cratères éteints où semblent bouillonner en-
» core la luxure et la haine. Cette bouche, je
» dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma
» faute, ce *rictus* épouvantable courant d'une
» oreille à l'autre, et ces lèvres, pincées par
» la cruelle malice comme un ressort prêt à
» se détendre pour lancer le blasphême ou
» le sarcasme. Ne me parlez pas de cet homme,
» je ne puis en soutenir l'idée. Ah! qu'il nous
» a fait de mal! Semblable à cet insecte, le
» fléau de nos jardins, qui n'adresse sa mor-
» sure qu'à la racine des plantes les plus pré-
» cieuses, Voltaire, avec son aiguillon, ne
» cesse de piquer les deux racines de la so-
» ciété, les femmes et les jeunes gens; il les
» imbibe de ses poisons, qu'il transmet ainsi
» d'une génération à l'autre. C'est en vain
» que, pour voiler d'inexprimables attentats,
« ses stupides admirateurs nous assourdissent

» de tirades sonores où il a parlé supérieure-
» ment des objets les plus vénérés. Ces aveu-
» gles volontaires ne voient pas qu'ils achèvent
» ainsi la condamnation de ce coupable écri-
» vain. Si Fénelon, avec la même plume qui
» peignit les joies de l'Elysée, avoit écrit le livre
» *du Prince*, il seroit mille fois plus vil et plus
» coupable que Machiavel. Le grand crime
» de Voltaire est l'abus d'un talent et la pro-
» stitution réfléchie du génie créé pour cé-
» lébrer Dieu et la vertu. Il ne sauroit comme
» tant d'autres alléguer la jeunesse, l'incon-
» sidération, l'entraînement des passions, et
» pour terminer enfin, la triste foiblesse de
» notre nature. Rien ne l'absout : sa corrup-
» tion est d'un genre qui n'appartient qu'à
» lui; elle s'enracine dans les dernières fibres
» de son cœur et se fortifie de toutes les forces
» de son entendement. Toujours alliée au
» sacrilége, elle brave Dieu en perdant les
» hommes. Avec une fureur qui n'a pas
» d'exemple, cet insolent blasphémateur en
» vient à se déclarer l'ennemi personnel du
» Sauveur des hommes; il ose du fond de
» son néant lui donner un nom ridicule, et
» cette loi adorable que l'Homme-Dieu ap-
» porta sur la terre, il l'appelle l'*Infâme*.

» Abandonné de Dieu, qui punit en se reti-
» rant, il ne connoit plus de frein. D'autres
» cyniques étonnèrent la vertu ; Voltaire
» étonne le vice. Il se plonge dans la fange,
» il s'y roule, il s'en abreuve. Il livre son ima-
» gination à l'enthousiasme de l'enfer qui lui
» prête toutes ses forces pour le traîner jus-
» qu'aux limites du mal. Il invente des pro-
» diges, des monstres qui font pâlir. Paris le
» couronna ; Sodome l'eût banni. Profana-
» teur effronté de la langue universelle et de
» ses plus grands noms, le dernier des hommes
» après ceux qui l'aiment! comment vous
» peindrai-je ce qu'il me fait éprouver?
» Quand je vois ce qu'il pouvoit faire et ce
» qu'il a fait, ses inimitables talens ne m'in-
» spirent plus qu'une espèce de rage sainte
» qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'ad-
» miration et l'horreur, quelquefois je vou-
» drois lui élever une statue... par la main
» du bourreau. »

Non, mon cher, je ne puis plus rester à Paris. Un poids terrible y oppresse mon ame. L'ordre de mon départ est donné. Adieu, mon ami, je vous embrasse bien tendrement, et vous aime de tout mon cœur dans celui de notre commun Maître.

Lettre Cinquième.

Lyon, le 15 septembre 1837.

Je viens d'arriver à Lyon. J'avois pris à Châlons le bateau à vapeur pour pouvoir jouir des sites admirables qu'offrent les bords enchanteurs de la Saône. Le jour étoit magnifique, le ciel sans nuage, et les rayons du soleil reflétés dans les eaux y traçoient des sillons de feu. Nous descendions, pour ainsi dire, à travers des flots de lumière. La rivière, par son calme et sa tranquillité, m'inspira bientôt de salutaires réflexions : je croyois voir dans son cours l'image de la vie que la grâce m'a fait embrasser ; je me sentois heureux, et je remerciai la providence qui m'a sauvé du naufrage auquel j'ai été si souvent exposé sur la mer orageuse de ce monde.

De Châlons à Mâcon, la Saône ne baigne

guère que de vastes plaines; mais au-dessous de Mâcon le sol paroît meilleur, la végétation plus belle, et la culture plus variée. Sur la rive droite se trouvent des villages considérables, et des collines couvertes de vignes que coupent de rians vallons et que couronnent de beaux châteaux ou d'élégantes habitations. Sur la rive gauche, les villages sont moins rapprochés; mais les habitans n'en paroissent ni moins industrieux ni moins riches. Les terres plus étendues portent de riches moissons, et de gras pâturages sont couverts en tout temps d'innombrables troupeaux. Les eaux de la rivière forment plusieurs sinuosités qui charment le voyageur par une grande variété d'aspects. Quelquefois elles se partagent et embrassent des îlots que peuplent des saules modestes et que protégent de superbes peupliers.

Plus bas, et à une lieue encore de Lyon, on rencontre l'Ile-Barbe : cette île, autrefois si fréquentée, a environ douze cents pas de longueur sur trois cents seulement de largeur. Dans sa partie septentrionale existent encore quelques pans de muraille, restes précieux d'un des premiers monastères qu'a possédés la France. Ce monastère ayant été renversé par les Sarrasins, Charlemagne le releva, y

ajouta de nouveaux édifices, y appela des religieux du Mont-Cassin, et pour honorer les sciences et les vertus dont il étoit l'asile, l'enrichit encore de ses dons et le combla de priviléges. Ce monastère devint bientôt une grande abbaye, et l'on y célébroit des fêtes solennelles en l'honneur de Notre-Dame. Il est difficile de se former une idée de l'affluence que la célébration de ces fêtes attiroit dans l'île. Comme on y venoit de toutes les provinces voisines, six autres églises y furent successivement construites. A la suite des cérémonies religieuses, le peuple se livroit à toute l'effusion de sa joie : on n'entendoit dans l'île que le son des instrumens; partout on voyoit des repas et des danses. Que reste-t-il aujourd'hui de ces anciennes pratiques? En 1562 les hérétiques firent ce qu'avoient fait les Sarrasins dans les siècles de barbarie; ils renversèrent l'abbaye et massacrèrent les religieux. Quelques tours avoient été épargnées, quelques clochers attestoient encore la foi des anciens habitans; la révolution les a abattus, et l'île conserve à peine plusieurs restes de ces respectables monumens auxquels se rattachoient tant de souvenirs. Toutefois on s'y rend encore à Pâque et à la Pentecôte : les chemins qui

bordent les deux rives de la Saône sont en ces jours-là couverts de gens à pied, de jeunes gens à cheval, de carrioles et de brillantes voitures; de petits bateaux sillonnent la rivière, et sous des allées d'arbres qui ombragent la pointe méridionale de l'île, sont des orchestres, des danses, des buffets chargés de comestibles; mais, hélas! ces fêtes n'ont plus rien de religieux. Près de l'Ile-Barbe, les coteaux se resserrent, le bassin de la Saône se rétrécit, ses eaux même semblent couler plus lentement; le voyageur voit alors plus distinctement les vignobles, les vergers, les jardins, les fontaines jaillissantes, les maisons de plaisance aux frais ombrages, aux longues avenues, et il jouit d'un nouveau plaisir.

C'est par cette voie si commode, si douce, si pittoresque, que je suis arrivé à Lyon. Cette ville, la seconde du royaume en grandeur et en richesses, est sans contredit la première en piété, et je ne doute pas que cette foi vive qui caractérise les Lyonnais, que ce dévouement à la religion qui les distingue, ne soient dus à leur vénération pour les nombreux martyrs dont ils possèdent les ossemens, et à leur dévotion envers Marie, à laquelle ils rendent un culte particulier.

La foi doit se montrer par les œuvres; les Lyonnais n'ignorent pas ce précepte, aussi y a-t-il peu de villes, je ne dis pas en France, mais en Europe, qui contiennent autant d'établissemens de charité. Vous en voyez ici pour tous les âges, pour tous les sexes, pour tous les genres d'infirmités : l'enfant qui vient de naître, le vieillard près de terminer sa carrière, l'incurable sans ressources, l'orphelin abandonné, la jeune fille repentante, la mère de famille dont le sein est desséché par la misère; tout est soulagé, tout est pourvu des choses nécessaires à la vie. Ici la providence se fait petite pour entrer dans les détails les plus ordinaires et les plus minutieux; ici encore la misère n'attend pas, elle n'a pas besoin de se faire humble pour demander, on la prévient, on la ménage, on lui épargne la peine de se produire. Oui, tous les jours, et à toute heure du jour, des jeunes gens pleins de courage, de jeunes et timides vierges, des mères de famille dans l'opulence, quittent leurs salons dorés pour aller dans des galetas, dans des greniers infects, à la recherche des nécessiteux, et se réjouissent plus de les avoir trouvés, que d'autres ne feroient de la découverte d'un trésor. Et tout cela se fait sans bruit, sans ostentation,

car les malheureux ne voient que la main qui les soulage, et ils ignorent presque toujours le nom de l'ange qui vient leur apporter de si douces consolations.

Si vous me demandez à présent comment les Lyonnais peuvent fournir à tant d'actes de bienfaisance, je vous répondrai, mon cher Charles, qu'à Lyon, dans les familles les plus distinguées, parmi les personnes les plus recommandables, les conversations les plus ordinaires roulent sur les pauvres. Dans cette ville, les pauvres participent, pour ainsi dire, à toutes les affaires, à tous les jeux, à tous les plaisirs; le négociant les intéresse à ses spéculations, l'ouvrier leur abandonne les prémices de sa journée, et l'enfant lui-même partage avec eux ses récompenses. En un mot, la charité industrieuse des Lyonnais se sert de tout, profite de tout pour l'objet de ses plus tendres affections, les pauvres.

Il appartenoit à une ville si charitable d'être le berceau de l'œuvre la plus utile dont l'Église ait eu à se glorifier de nos jours; je veux parler de l'œuvre de la Propagation de la Foi, œuvre de véritable progrès, dit un savant évêque, puisqu'elle est destinée à faire passer les peuples de l'abrutissement à la civilisation, de la

férocité à la mansuétude, de la rapacité et de la dissolution à la justice et à la tempérance; œuvre cependant si riche dans ses résultats, si simple dans ses moyens, si facile dans son exécution, qu'elle fait briller une grande lumière aux yeux des nations assises dans les ténèbres, et que, pour avoir part aux mérites de ces missionnaires qui affrontent tant de dangers, qui s'imposent tant de privations, il suffit d'une légère aumône et d'une courte prière.

Cette œuvre enrichie des faveurs des trois derniers souverains pontifes, et recommandée de la manière la plus pressante par tous les évêques de France, commence à s'étendre dans les États voisins, et sera bientôt universelle. Puisse la foi, en se répandant ainsi dans les îles lointaines, ne pas abandonner nos contrées ! Puissent ces nouveaux chrétiens n'avoir jamais à nous rappeler aux vérités que nous leur aurons enseignées ! Quoi qu'il arrive, ils tourneront souvent leurs regards vers l'Europe, d'où leur seront venus des secours plus abondans, ils prieront pour tous les membres de cette sainte association, ils prieront pour la France, mais leurs premières prières seront pour Lyon.

Que vous dirai-je, mon cher Charles, du spectacle que présentent les églises de Lyon, les dimanches et les jours de fête? Dix-huit églises paroissiales, où le saint sacrifice se renouvelle toutes les heures, peuvent à peine contenir les fidèles qui s'y succèdent sans interruption. La même affluence a lieu dans les chapelles particulières dispersées en divers quartiers, celles des colléges, des hôpitaux, des maisons religieuses. Mais c'est surtout aux fêtes de la sainte Vierge, et le samedi, jour plus particulièrement consacré à son culte, qu'il faut pour s'édifier faire le pélerinage de Fourvières. Quel concours! Dans ce chemin montant et tortueux, la foi soutient et fortifie les femmes, les enfans, les vieillards; l'amour est dans tous les cœurs, l'espérance sur tous les visages. Entrez dans la chapelle, si cependant vous le pouvez, tant la foule est quelquefois serrée; quel sentiment n'éprouvez-vous pas! quelle impression ne font pas sur votre cœur, et cette multitude en prières, et ces flambeaux qui brûlent devant l'autel, et ces nombreux *ex-voto* qui tapissent les murs, tableaux où le talent n'a pas toujours imprimé son cachet, et qui n'en attestent pas moins la bonté de Marie, sa protection toute-puissante,

et une vive reconnoissance! Oui, cette chapelle est véritablement celle de Marie; c'est là qu'elle se plaît à être invoquée, et qu'on ne l'invoque jamais en vain. Deux fois le choléra-morbus s'est approché de Lyon; les habitans ont alors redoublé de ferveur, ils ont multiplié leurs offrandes; et durant neuf jours, le respectable prélat administrateur de ce diocèse, malgré son grand âge et ses infirmités, y est allé avec une partie de son clergé s'offrir en victime pour son troupeau. Ces vœux n'ont pas été perdus, Marie les a portés au pied du trône de son Fils, et l'ange exterminateur s'est détourné. Une inscription placée au-dessus de la porte principale perpétuera le souvenir du danger, et les Lyonnais ne cesseront pas d'élever les yeux vers la colline d'où leur est venu le secours.

Un peu au-dessous de Fourvières est la place de l'Antiquaille, ainsi nommée des ruines des monumens antiques dont cette colline étoit couverte. Là, sous l'emplacement d'un palais où, selon la tradition, naquirent Claude et Caracalla, est un édifice fort vaste, qui a bien changé de destination. Jusqu'en 1792 c'étoit un couvent de religieuses; c'est aujourd'hui un hospice destiné au traitement

de ces maladies que la corruption des mœurs a rendues si communes. On y reçoit aussi des aliénés : une administration gratuite est à la tête de cet établissement; des Sœurs Hospitalières et plusieurs Frères sont chargés de tous les détails du service. Sous l'église, qui est consacrée aux martyrs de Lyon, est le cachot où le vénérable saint Pothin fut renfermé pour avoir refusé de sacrifier aux divinités de l'Empire : il étoit foible, infirme, âgé de plus de quatre-vingt-dix-ans, et deux jours après il y rendit le dernier soupir.

Ce lieu a toujours attiré la vénération des fidèles : en 1660, Louis XIV le visita la tête découverte; et en 1805, le Pape Pie VII, se rendant à Fourvières, y fit une station.

A quelque distance est la place des Minimes, où, en l'an 177, sous l'empire de Marc-Aurèle, coula le sang des premiers martyrs des Gaules : de ce nombre fut sainte Blandine, jeune esclave, qui après avoir été respectée des bêtes auxquelles elles avoit été d'abord exposée, lassa par sa constance ses juges, ses bourreaux, et fut enfin égorgée.

De là, en se dirigeant vers le midi, on arrive à l'église de Saint-Irénée. Cette église, un des premiers monumens du christianisme

dans les Gaules, n'étoit dans le principe qu'un oratoire souterrain, construit sur les tombeaux de saint Épipode et de saint Alexandre. Les fidèles s'y réunissoient pour puiser dans la prière et dans la fraction du pain, la force dont ils avoient besoin contre la persécution. En 470, saint Patient, évêque de Lyon, voulant honorer cette crypte, la répara, et fit bâtir, au-dessus, l'église, qui forme aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Irénée. Sur le pavé de cette église, qu'on peut appeler l'église supérieure, est une inscription en vers latins, laquelle porte à dix-neuf mille le nombre des chrétiens immolés à Lyon sous l'empire de Sévère. La même inscription se lit en français sur la porte de l'église souterraine; la voici :

A l'abord de ces lieux, frappez votre poitrine,
Gémissez, répandez des larmes de vos yeux;
Les chrétiens immolés pour la saine doctrine
Vous y montrent encor le vrai chemin des cieux.
Le prélat Irénée, avec sa troupe sainte,
Gisent martyrisés dessous ce monument.
Cette terre est encor de leur sang toute teinte;
Leurs esprits glorieux sont dans le firmament.
Le nombre de ces saints est de dix et neuf mille,
Sans comprendre avec eux les femmes, les enfans.
Ils ont souffert la mort pour suivre l'Évangile;
Honorez de ces saints les exploits triomphans.

Pour honorer ces glorieux martyrs, plusieurs Lyonnais, héritiers de leur foi, ont formé une confrérie, et aux jours de leurs solennités ces pieux associés se pressent autour de leurs autels. Cette église souterraine, avec ses murs épais, son entrée sombre et son enceinte obscure, inspire le respect et la vénération. Au bas de l'escalier qui y conduit est un puits où ont été jetés les ossemens de la plupart de ces martyrs. La terre qu'on en retire est encore teinte de leur sang.

Derrière l'église supérieure, sur une esplanade, d'où la vue domine tous les environs, est une représentation du Calvaire. Trois croix en fonte supportent les statues en marbre blanc de Jésus-Christ et des deux larrons. Marie-Madeleine arrose de ses larmes les pieds du Sauveur; saint Jean et Marie Salomé les accompagnent. Ces trois figures et celles de deux anges en adoration sont aussi de marbre blanc. Autour de la cour, quatorze petits autels uniformes, surmontés chacun d'un tableau d'albâtre en relief, représentent les quatorze stations du chemin de la croix. Ce monument fut élevé en 1815 par les Lyonnais, en action de grâces du rétablissement de Pie VII sur la chaire de saint Pierre, et

de celui de Louis XVIII sur le trône de ses pères.

La bonne ville que la ville de Lyon! Adieu.

Digitized by Google

Lettre Sixième.

Marseille, le 13 décembre 1837.

Il me seroit impossible de vous décrire, mon cher Charles, ce que je souffre, quand, sur le point de quitter une ville où j'ai fait quelque séjour, je dois faire mes malles, mes paquets. C'est un embarras, un tourment inexplicable, et vous ririez, tout en ayant les larmes aux yeux, si vous pouviez m'apercevoir. Entouré de cinq ou six coffres, je vais de l'un à l'autre, sans savoir par où commencer; je les ouvre, je contemple les objets qui doivent y entrer, et qui se trouvent pêle-mêle dans mon appartement..... A cette vue, sans esprit d'ordre, ne me baissant que difficilement, je m'effraie, je soupire; je commence

cependant..... Bien des choses échappent de mes mains... Alors je perds courage, et, déja fatigué, je vais m'asseoir à quelque distance, et je ferme les yeux pour ne plus voir les objets qui font mon tourment. Devrois-je connoître encore l'embarras des richesses? N'est-il pas honteux qu'un Trappiste traine à sa suite un semblable bagage? Est-ce là ce dépouillement si recommandé à ceux qui veulent suivre Jésus-Christ?... Quand je me suis fait ces questions, mille mauvaises raisons se présentent à mon esprit, pour m'assurer que je n'ai rien de trop, et qu'on ne sauroit en retrancher un chausson. D'ailleurs, cette fois, j'avois avec moi mes habits monastiques, et puis une foule d'objets dont j'étois chargé pour Rome, et qu'il m'avoit été impossible de refuser. Effectivement, la veille de mon départ, frappoit-on à ma porte, j'étois sûr que c'étoit encore un bienheureux petit paquet recommandé à ma bienveillance; et le nombre s'en étoit singulièrement augmenté. Comment ranger tous ces effets? C'est alors que je sentois le prix de ces bons domestiques, dont je n'avois pas assez estimé le zèle et l'intelligence. Dociles à mes ordres, ils les suivoient ponctuellement; et cependant, combien de fois, par des inégalités d'humeur,

ne les ai-je pas attristés? Pour être dénués des biens de la fortune, en étoient-ils moins mes frères? pouvois-je leur témoigner trop de charité, et les devoirs que la religion m'imposoit envers eux se bornoient-ils à un misérable salaire?

Priez pour moi, mon cher Charles, afin que chaque fois que je me sers péniblement, je l'offre à Dieu en esprit de pénitence, pour le temps où j'étois bien servi.

Je devois partir le jour de la Conception par le bateau à vapeur. Je me levai à trois heures, et à cinq et demie, je me rendis à Saint-François-de-Sales. Les rues étoient inondées : il avoit plu toute la nuit, et il pleuvoit encore; le vent enlevoit mon chapeau, et m'empêchoit de tenir mon parapluie. L'obscurité étoit encore profonde : je trouvai cependant l'église presque pleine, la chapelle de la sainte Vierge comme envahie; et, quand il fallut me retirer, je remarquai avec attendrissement que les ministres du Seigneur suffisoient à peine à distribuer le pain de vie à ces bons paroissiens, qui, pour se rendre plus agréables à Jésus-Christ, venoient, avant l'aurore, s'asseoir à sa table, et proclamer hautement une des plus belles prérogatives de sa mère.

A neuf heures nous nous embarquâmes, et nous eûmes bientôt laissé derrière nous

L'opulente cité, la gloire de ces bords,
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.

Le soir, nous couchâmes à Valence. Ne connoissant personne sur le bateau, j'y vivois pour moi. Tout entier à mes réflexions, je lisois, priois, contemplois les rives du Rhône; je prenois quelques notes, et ne me mêlois point à la conversation des autres voyageurs. Je ne laissois pas cependant d'entendre quelquefois ce qu'ils disoient, et je remarquai qu'ils se plaignoient assez unanimement des désagrémens que l'on éprouve en débarquant à Avignon. J'en fis bientôt l'expérience.

Nous arrivions, il pleuvoit à verse, et j'étois sur le pont pour reconnoître mes effets qu'on alloit tirer du fond de cale. A peine avons-nous touché l'endroit du débarquement, qu'une nuée d'individus, en haillons pour la plupart, se précipitant sur le pont, poussent et renversent tout ce qu'ils rencontrent. Tels d'avides pirates prennent à l'abordage de foibles navires, massacrent l'équipage, et..... J'achèverai ma comparaison une autre fois;

c'est assez de ceux qui viennent m'assaillir. Ils sont déjà maîtres du lieu où ont été déposés les effets des voyageurs, effets qu'ils regardent comme une proie qui ne doit pas leur échapper. Je voulois m'approcher de mes malles, quand tout à coup l'un d'eux, se retournant, me dit d'une voix fière : « Monsieur, ne me frappez pas. — Mais qui vous frappe? mon ami. — Vous! — Moi? — Oui, vous me poussez. — Otez-vous de là, et vous ne serez pas poussé? — C'est ma place. — Comment votre place? sur mes effets? — Ah! ce sont vos effets! tant mieux, monsieur, nous allons les emporter; soyez tranquille. Vous partirez sans doute pour Marseille, par la diligence de M. Galine? — Point du tout; » et je me retourne pour parler au capitaine. Mais, mon cher Charles, jugez de ma surprise, lorsque, voulant revenir près de mes coffres, je ne les vois plus à la place où ils étoient, mais sur le dos de six à sept drôles, qui avoient déjà franchi le bord du bateau, et courant vers la ville à toutes jambes en criant : Chez Galine! Galine! Galine! Devant eux sautoit un gaillard de près de six pieds, qui tenoit en l'air mes deux cannes et l'étui de mon parapluie dont il s'étoit emparé, et les agitoit comme eût fait un tambour-

major. Je m'élance hors du bateau en criant : Arrête ! arrête ! je cours après eux.... Ils ont déjà disparu ; et moi, accablé du poids de mon manteau, fatigué du mouvement que je viens de me donner, je suis obligé de m'arrêter, et j'entre chez une bonne femme qui vendoit des pommes de terre, en lui demandant la permission de m'asseoir et de me reposer. Je lui raconte mon malheur. J'étois surtout en peine d'un petit sac noir, sans cadenas, où j'avois plusieurs choses de prix. Elle me tranquillisa à ce sujet. Ces portefaix, ajouta-t-elle, le fléau des voyageurs, étoient encore pires autrefois : ils crioient, en 1830, au voyageur qui vouloit s'opposer à leur rapine : Voilà un carliste ! à l'eau, à l'eau ! En 1814, ils avoient crié : Voilà un bonapartiste ! Ils ont maintenant un tarif.—Ainsi tout s'améliore, lui répondis-je en la remerciant; et je repris mon chemin.

Arrivé à l'hôtel de l'Europe, j'y trouvai un de ces portefaix qui venoit réclamer le paiement. Mes coffres étoient tous là, le petit sac aussi. Je payai tout ce qu'il me demanda, sans lui faire aucun reproche, sans lui adresser une seule parole, et remerciai encore Dieu d'en être quitte à ce prix.

Le lendemain, j'allai visiter différentes choses remarquables à Avignon. Ma première course étoit due à la chapelle de la Miséricorde, où l'on conserve un christ en ivoire d'un rare beauté, et que Canova lui-même admiroit. Un portier m'ayant d'abord introduit dans la chapelle, qui est grande, belle et ornée de plusieurs bons tableaux, m'y laissa seul, me disant que la Sœur chargée de montrer le christ ne tarderoit pas à venir; et bientôt, en effet, je vis paroître une de ces vierges qui se dévouent au soulagement de nos infirmités. Après s'être prosternée devant le tabernacle, elle me fit signe de la suivre à la sacristie, où elle me présenta ce chef-d'œuvre, qui me frappa d'admiration, et dont mes yeux ne pouvoient plus se détourner. Je voulois en tracer une esquisse légère; mais vous ne serez pas fâché qu'à ma mauvaise prose je substitue des vers inspirés pas un autre chef-d'œuvre, à ce que je crois, le beau christ de Michel-Ange :

A ces efforts de la chair expirante,
Dans les horreurs du tourment de la croix ;
Ces yeux éteints, cette bouche mourante,
Ces pieds meurtris, et ces mains où tu vois
Des clous aigus la trace déchirante;

Aux flots de sang qui semblent s'échapper
De chaque plaie, et gonflent chaque veine,
Ton cœur ému ne sauroit se tromper :
Voilà les traits de la nature humaine.

Mais à ce front brillant de majesté,
Dans les tourmens, soumis, calme, sublime ;
A ce regard où se peint la bonté,
Dans le pardon du plus horrible crime ;
A tous ces traits d'amour et de grandeur,
Cette beauté, ce divin caractère,
Connois, admire, adore un Dieu sauveur,
Dont le trépas a racheté la terre.

Ce christ de l'église de la Miséricorde fut inventé et sculpté dans la même ville, l'an 1659, par Jean Guillermain, et l'auteur le donna ensuite pour obtenir la grâce de son neveu condamné à mort pour crime capital.

La ville d'Avignon est une de celles où la hache révolutionnaire a immolé le plus de victimes, et où les enfans de la patrie, au nom de la liberté et de l'égalité, ont employé avec le plus d'activité le fer et la flamme pour procurer à leurs frères une plus grande somme de bonheur. Que de sang a coulé ! Que d'objets d'arts, que de monumens ont été anéantis !

A l'ancien couvent des Célestins, auquel on

a joint depuis le noviciat des Jésuites, on conservoit un tableau représentant un squelette à moitié rongé des vers. Ce squelette, de grandeur naturelle, étoit peint avec beaucoup de force et de vérité. A côté étoit le cercueil d'où il sortoit, et dans un coin du tableau, on voyoit une toile d'araignée qu'il falloit toucher pour s'assurer qu'elle n'étoit pas réelle. Au-dessous étoient les vers suivans (1) :

Une fois fus sur toute femme belle,
Mais par la mort suis devenue telle ;
Ma chair estoit très-belle, fraische et tendre,
Or elle est toute tournée en cendre.
Mon corps estoit très-plaisant et très-gent,
Or est hideux à voir à toute gent.
Je me souloye souvent vestir la soye,
Fourrée estois de gris et même vair,
Or sont en moy partout fourrés les vers.
En grand palais me logeois à mon veuil,
Or suis logée en ce petit cercueil.
Ma chambre estoit de beaux tapis ornée,
Or est d'araigne ma fosse environnée.
De tous costés nommée dame chière,
Or qui me voit ne fait semblant ni chière.
Maint me louoit qui près de moi passoit,
Or à présent tout le monde se tait.
Partout estoit ma beauté racontée,
Or n'en est vent, ni nouvelle comptée.

(1) Guérin, *Panorama d'Avignon*.

Si pense celle qu'en beauté va croissant,
Que toujours va sa vie décroissant,
Soit ores, dame, demoiselle ou bourgeoise;
Fasse donc bien, tandis qu'elle en a l'oise,
Ains que devienne comme moi pourvoye-t-elle,
Car chacun est comme ay esté mortelle.

Ces vers, ainsi que le tableau, étoient de ce bon roi René, comte de Provence et d'Anjou, qui après avoir tenté inutilement de conquérir le royaume de Naples, sur lequel il avoit des droits, se retira à Avignon, où il cultiva les arts de la paix, pour se consoler des revers qu'il avoit eus à la guerre. Le sujet, mon cher Charles, n'en étoit pas riant, mais il pouvoit provoquer des réflexions salutaires, et s'ils avoient échappé à l'ennemi commun des religieux et des rois, je conseillerois à ces gens qui, à peine arrivés à Avignon, veulent courir à Vaucluse, et lire encore sur l'écorce des hêtres le nom de Laure gravé par la main de Pétrarque, de ne pas commencer leur pélerinage sentimental sans avoir jeté un coup d'œil sur l'état d'une femme, qui fut peut-être plus belle que Laure, et sans avoir médité un moment sur les vérités que lui avoient enseignées le cercueil. Ceux qui profiteroient de mon conseil, s'il en étoit toutefois qui voulussent en

profiter, verroient bientôt les choses d'un autre œil, et confessant la vanité du sentiment qui les avoit d'abord dirigés, finiroient par porter ailleurs leurs pas et leurs soupirs. Ce n'est pas que je veuille toucher à la couronne dont le poète fut honoré : je sais qu'il passe pour le père de la bonne poésie italienne, qu'il en a déterminé la forme, qu'il a même fixé les destinées de sa langue, et qu'encore aujourd'hui les Italiens ne parlent de Pétrarque qu'avec un enthousiasme qui ne permet ni la critique, ni même en quelque sorte l'examen; mais, pour être estimable, suffit-il de posséder l'art des vers? Les différens états de la vie ne nous imposent-ils pas des obligations diverses, et le talent de charmer les esprits et de séduire les cœurs devoit-il être le premier titre d'un homme qui, attaché à l'état ecclésiastique, étoit chargé de fonctions sacrées, et jouissoit de bénéfices considérables? Comment, plein de sa Laure, pouvoit-il élever ses mains vers le ciel et chanter les louanges du Seigneur? C'est donc à une affection criminelle que Pétrarque doit toute sa renommée; cette passion, qui fut l'éternel objet de ses chants, devroit être mise au rang des foiblesses, au rang même des

crimes, et cependant, telle est la corruption de notre nature, c'est par l'expression de ses égaremens, qu'il s'est placé dans le souvenir des hommes. Tout homme a des passions, sans doute; mais c'est à les combattre qu'il doit s'attacher; c'est à les vaincre qu'il doit mettre sa véritable gloire. Pétrarque ne pouvoit pas ignorer cette vérité; et s'il eût cherché dans la religion les remèdes dont il avoit besoin, il ne se seroit pas amusé à confier au monde entier les agitations de son ame; et les jeunes gens ne trouveroient pas dans ses écrits de quoi égarer leur raison, enflammer leur imagination, nourrir et perpétuer leurs désordres.

Je ne vous dirai qu'un mot de Laure : Elle avoit un mari, et cette union lui imposoit des devoirs; elle étoit mère, elle le fut même onze fois, et neuf de ses enfans lui survécurent. Qu'on cherche à présent dans les mœurs de son siècle les moyens de la justifier; pour moi je la juge d'après les lois invariables de la morale, et je crois qu'à son nom la vertu doit baisser les yeux.

Cette femme trop célèbre mourut de la peste en 1348, et fut enterrée aux Cordeliers; Pétrarque lui survécut, il ne mourut qu'en 1374.

Dans la même église étoit un cénotaphe érigé à la mémoire du brave Crillon, avec cette inscription :

Ci git Louis Berton de Crillon, surnommé le Brave, conseiller d'État, chevalier des ordres du Roi, mestre de camp du régiment des gardes, gouverneur de Boulogne, du Boulenois, de Toulon et de Tours, lieutenant-colonel de l'infanterie française.

Passant, l'histoire t'en dira davantage.
Il mourut le 2 décembre MDCXV.

Crillon avoit rendu de grands services à Henri III et à Henri IV; or les républicains qui poursuivoient les rois jusque dans leurs tombeaux, ne devoient pas mieux traiter leurs amis : en 1793, ce monument fut anéanti.

L'ancienne académie d'Avignon a compté parmi ses membres les premiers savans de l'Europe, et des hommes qui, par leurs vertus et leur érudition, s'étoient élevés, des rangs les plus obscurs, au cardinalat et même à la papauté. Au nombre de ces derniers, se trouve Benoît XII, dont un auteur du seizième siècle rapporte le trait suivant : « Durant son pontificat, son père le vint voir » avec plusieurs gentils-hommes, lesquels » l'avoient vestu et habillé de drap de soye;

» et quand il vint à saluer et à faire la révé-
» rence au dit pape, son fils, le pape dit qu'il
» ne le connoissoit point, et qu'il n'estoit
» point son père, car son père ne portoit
» pas des habits de soye. Alors donc le bon
» homme tout dolent s'en alla et laissa les dits
» habillemens, et se vestit ainsi qu'il l'avoit
» accoutumé, puis retourna devers son fils le
» pape, lequel alors le recognut pour son
» père, et lui donna de l'argent pour achepter
» un moulin et vivre de son mestier de mus-
» nier, disant qu'il ne falloit pas pour ses pa-
» rens aliéner les biens de l'Eglise (1). ».

La ville d'Avignon appartenoit au Saint-Siége depuis 1348. Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence, l'avoit vendue à Clément VI, et les papes y ont fait leur résidence jusqu'en 1376, que Grégoire XI retourna à Rome. Il étoit assez naturel que cette ville revînt un jour à la province où elle est enclavée, mais il falloit une négociation, et la révolution trouva plus simple de s'en emparer. Néanmoins, chose digne de remarque, dans les jours de terreur, tandis que des séditieux insultoient à l'autorité pontificale,

(1) J. Guérin.

une cruelle disette s'étant fait sentir à Avignon, Pie VI, digne vicaire de Jésus-Christ, envoyoit à ses frais, à cette ville infidèle, des navires chargés de blé. Je pense que ce trait n'échappera pas à l'histoire; au reste, il doit être gravé dans tous les cœurs.

Voici les vers que l'abbé Delile a faits pour le portrait de Pie VI; vous trouverez comme moi qu'ils le caractérisent fort bien :

Pontife révéré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,
Il honore à la fois par sa vertu sublime
Le malheur, la vieillesse, et le trône, et l'autel.

En allant à la cathédrale, que fait en ce moment restaurer le respectable prélat qui occupe le siége d'Avignon, j'avois aperçu un amas de murs sans régularité, la plupart d'une hauteur prodigieuse, bâtiment gothique flanqué de donjons, couronné de créneaux, et percé de meurtrières. J'entrai, et après avoir traversé plusieurs cours, parcouru des salles immenses, passé sous des voûtes obscures, monté des escaliers délabrés, remarqué par-ci, par-là, quelques restes de peinture, indices d'une ancienne grandeur, et remarqué que diverses parties étoient occupées et servoient

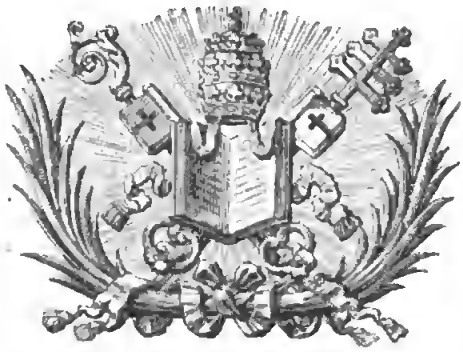
de magasins, de prison, de caserne, je demandai où je me trouvois? — Dans l'ancien palais des Papes, me repondit-on.

Non loin de là s'élève une tour qui inspire l'épouvante et l'horreur; c'est la Glacière..... effroyable tombeau d'une foule de victimes de tout sexe, de tout âge, froidement égorgées par des monstres à figure humaine, se disant républicains. O mon ami! que ne puis-je amener ici tous ces jeunes gens inquiets, ambitieux, qui ne rèvent que révolutions; je leur montrerois ces murs où sont encore des taches de sang, et je leur dirois : Ce sang fut répandu au nom de cette liberté que vous ne cessez d'invoquer, c'est le sang de citoyens vertueux, de bonnes mères de famille, de vierges innocentes, de vieillards à cheveux blancs; c'est le sang de vos aïeux... Mais, hélas! m'écouteroient-ils? Si, comme on l'a dit, les fautes des pères sont perdues pour leurs enfans, est-il étonnant qu'elles le soient pour les générations suivantes, et pour les peuples voisins!

Je suis arrivé ici bien souffrant; il m'a fallu tenir la chambre quelques jours, prendre même un garde-malade; j'espère cependant, avec la grâce de Dieu, pouvoir partir par le premier bateau à vapeur. Le temps est su-

perbe, et je me trouve mieux. J'allai un soir au sermon, et je fis la remarque que l'on n'entendoit tousser personne, tandis que dans les églises de Lyon, il n'y a pas une seule personne qui ne tousse. Quel climat que celui de Lyon!... Mais il y a des compensations.

Recevez, mon cher Charles, la nouvelle expression de ma sincère amitié.



Lettre Septième.

Civita-Vecchia, le 19 décembre 1837.

Mon cher Charles, vous comptiez recevoir une lettre sur Marseille, et vous n'en recevrez point : j'ai été dans un état habituel de souffrances pendant les six à sept jours qu'il m'a fallu y rester pour attendre le bateau à vapeur qui devoit me porter à Civita-Vecchia. Je ne m'en suis pas moins embarqué le 16 à bord du *Marie-Christine*, où je m'étois fait préparer un cabinet sur le pont. Ayant un trajet de plusieurs jours à faire, j'étois bien aise de pouvoir être quelquefois seul pour faire mon oraison, réciter mes offices, etc. Avant de m'embarquer j'eus affaire à quelques employés de la douane qui vinrent visiter mes malles avec assez de sévérité : j'avois beau demander à ces messieurs ce qui étoit de contre-

bande, ils ne paroissoient pas le savoir plus que moi, et je crois que ce n'étoit pas là leur principale fonction. Le temps étoit magnifique : nous eûmes bientôt laissé derrière nous cette forêt de mâts qui remplit le port de Marseille. Cette ville a souffert pendant les guerres de l'empire; mais au retour de la paix elle a réparé ses pertes, et son commerce augmente tous les jours. Nous passâmes devant Toulon, les îles d'Hyères, Nice, et nous arrivâmes à Gènes au bout de trente heures.

Avant de vous parler de Gènes, je vous dirai un mot de Nice : Nice, comme Marseille, a été fondée par les Phocéens. Ces heureux navigateurs, voyant que leur colonie s'accroissoit considérablement, s'étendirent le long de la côte, et ayant trouvé sur le Var un endroit fort agréable, ils y fondèrent cette ville. Le comté dont elle est la capitale, quoique entrecoupé de hautes montagnes, fournit du vin, de l'huile et des fruits délicieux. Nice a été très-peuplée, et l'on voyoit encore, il n'y a pas long-temps, les ruines de ses anciens faubourgs. Les relations changent avec les siècles, et cette ville a pu perdre les avantages que lui avoit d'abord procurés le commerce; mais il en est d'autres qu'elle tient de la nature,

et qu'elle ne perdra jamais. Sa situation, son climat, la bonté de l'air qu'on y respire, y attireront toujours beaucoup d'étrangers, et surtout beaucoup de malades. Il faut aller passer l'hiver à Nice; ce voyage est indispensable : telle est souvent la dernière ordonnance d'un médecin qui n'attend plus rien de son art, et cette ordonnance cache quelquefois un arrêt de mort qu'il se garderoit bien de prononcer devant une famille désolée. Il n'espère plus rien, et veut qu'on espère encore. Je m'arrêtai dans cette ville, il y a quelques années, et j'y vis une mère accompagnant son fils qui se mouroit de la poitrine. Penché sur le sein de celle qui lui avoit donné le jour, le jeune homme ne se doutoit pas de son état, et se flattoit d'une guérison prochaine : « Oui, ma mère, n'en doute pas, l'air de Nice me rétablira... » Et la mère détournoit la tête pour ne pas laisser tomber, sur les joues de son fils, des larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir.

Le comté de Nice a produit un homme bien célèbre, Cassini, le premier des astronomes de son temps. A vingt-cinq ans il étoit connu de toute l'Europe, et le sénat de Bologne lui avoit donné une chaire et prodigué des honneurs, justes récompenses de ses travaux et de

ses succès. Colbert envia cet astronome à l'Italie, et Louis XIV le fit demander à Clément IX et au sénat de Bologne, pour quelques années seulement. On le lui accorda, et Cassini arriva à Paris au commencement de 1669. Le roi le reçut comme un homme rare, et lui assigna une pension proportionnée aux sacrifices qu'il lui faisoit faire; l'académie des sciences, dont il étoit déjà correspondant, lui ouvrit bientôt ses portes, et ce fut en vain que le Pape et le sénat de Bologne le redemandèrent quelques années après. Cassini s'étoit marié à Paris, il y est mort. Cette conquête est restée à la France. Fontenelle, dans l'éloge de cet académicien, remarque qu'il avoit l'esprit égal, tranquille, exempt de vaines inquiétudes, et il ne craint pas d'en faire honneur à la religion. « Un grand fond de religion, dit-il, et, ce qui est encore plus, la pratique de la religion aidoient beaucoup à ce calme perpétuel. Les cieux qui racontent la gloire de leur créateur, n'en avoient jamais plus parlé à personne qu'à lui, et n'avoient jamais mieux persuadé. » Je voudrois bien savoir si la foi et la pratique des devoirs de religion entrent aujourd'hui dans l'éloge des membres de l'Institut?

Je viens à Gènes : cette ville, une des principales d'Italie, est dans une heureuse et riante situation. S'élevant en forme d'amphithéâtre sur le penchant d'une colline, elle présente à ceux qui y arrivent par mer l'aspect le plus imposant. Son port, qui a mille toises de diamètre, est fermé par deux môles opposés, entre lesquels passent les vaisseaux. Protégée par la nature, elle est aussi défendue par l'art; et cependant elle a été prise plusieurs fois. Je crois même qu'il y a peu d'états en Europe qui aient éprouvé autant de révolutions que l'état de Gènes. Incorporé à la France en 1805, il a été en 1815 cédé au prince de Piémont, par une disposition du congrès de Vienne; et il est à croire que s'il a perdu cette indépendance qu'il avoit payée si cher, il trouvera en échange, sous le sceptre de ce prince, la tranquillité, et partant le bonheur.

L'ancre étoit à peine jetée, que les officiers du service *sanitaire* vinrent à bord pour visiter les voyageurs et en reconnoître le nombre. J'en fus averti par un mousse Napolitain qui me crioit de toutes ses forces : *Monsou, venez vous faire compter, car on attend votre nombre*. Je me présentai et je fus compté.

Comme le bateau à vapeur s'arrête trente heures à Gènes, les voyageurs doivent descendre à terre, se présenter à la police, et payer six francs pour la signature du passeport. Ces formalités remplies, ils peuvent parcourir l'intérieur de la ville.

Cette ville, qu'on nomme la Superbe, est renommée pour la beauté de ses palais. Il y a aussi de très-belles églises : la cathédrale est revêtue de marbre; l'église de l'Annonciade est toute brillante d'or; et celle de Saint-Siro le cède à peine à celle de l'Annonciade en éclat et en richesse. Les palais et les églises offrent aux connoisseurs, des tableaux des plus grands maîtres et d'admirables statues.

Je voulois visiter les hôpitaux, l'arsenal, le palais où résidoit le doge, et où le sénat tenoit ses séances; mais j'avois avant tout un devoir à remplir : c'étoit dimanche, et le voyageur n'est pas dispensé de sanctifier le jour du Seigneur. Je m'empressai donc de me rendre à Saint-Siro, où j'entendis le sermon. On chanta ensuite les litanies de la sainte Vierge, hymne de louanges, hommage de la persévérance, et ce fut pour moi une douce satisfaction que d'unir ma prière à

celle des assistans, que de mêler ma voix à leurs pieux concerts. Tout le monde étoit à genoux, le recueillement étoit profond, et je ne remarquai d'autre mouvement que celui de quelques mères qui faisoient agenouiller leurs petits enfans, et, leur montrant l'autel, sembloient leur dire que celle dont ils voyoient l'image étoit aussi leur mère.

Gènes a produit deux illustres marins, Christophe Colomb et André Doria. Ce dernier, moins connu, a joui d'un meilleur sort. Sa patrie apprécia ses services, l'honora de son vivant, l'appela même son libérateur et son père. Chargé de poursuivre les pirates qui infestoient alors la Méditerranée, il s'enrichit de leurs dépouilles, acheta quelques galères, et, sans sortir d'une condition privée, tint le rang d'une puissance maritime. François Ier et Charles-Quint admiroient son génie et se disputoient son appui. Colomb, au contraire..... Mais qui ne connoît pas Colomb! A Gènes l'enfant apprend son nom avant celui d'Alexandre; hommage tardif, inutiles regrets! Pour les états, comme pour les particuliers, il est un moment qui décide de leurs destinées, et qui, une fois passé, ne revient plus..... Cet homme extraordinaire aimoit

ses concitoyens, il désiroit qu'ils fussent les premiers à jouir de ses découvertes ; mais les Génois regardèrent sa proposition comme le rêve d'un homme à projets, ils la rejetèrent, et perdirent ainsi pour jamais l'occasion de rendre à leur république son ancienne splendeur.

Vainqueurs des Maures, au faîte de la gloire, Isabelle et Ferdinand se décidèrent enfin à confier à Colomb trois petits vaisseaux, et ils ne tardèrent pas à apprendre qu'il avoit parfaitement réussi dans son entreprise, et découvert un nouveau monde. Ce fut lui-même qui leur en apporta la nouvelle : il fut bien reçu, anobli, nommé grand-amiral, et étant reparti avec une flotte de dix-sept vaisseaux, il découvrit de nouvelles îles. Les premiers mouvemens de joie occasionnés par ces succès s'affoiblirent cependant bientôt. La reine, et le roi surtout, naturellement ingrats, soupçonneux, trop ignorans et trop intéressés pour apprécier la gloire de la découverte et la perspective d'un commerce éloigné, prêtèrent l'oreille aux clameurs de l'envie, attribuèrent à la mauvaise administration de Colomb le peu d'avantages qu'ils tiroient de ces régions que l'on disoit abonder en or, et d'a-

près cette opinion, envoyèrent sur ses traces Bovedilla, homme avare et cruel, avec plein pouvoir d'examiner la conduite de l'amiral et de le remplacer. Bovedilla avoit intérêt à trouver Colomb coupable; il le fit traîner à bord d'un vaisseau et charger de chaînes. Ainsi, condamné sans jugement, sans délit, sans l'ombre même d'un crime, Colomb écrivit à son souverain une lettre que l'histoire nous a conservée, et qui me paroît un sujet inépuisable de méditation.

Après avoir représenté en peu de mots l'importance des pays qu'il a conquis à la Castille, il parle des maux qu'il souffre et de ceux dont il est menacé. Dépouillé de tout, il ne lui reste que ses chaînes, et, plus généreux que ses ennemis, il voudroit pouvoir leur épargner la honte de leur ingratitude. « Hélas! dit-il, ces chaînes sont aujourd'hui » mon seul trésor, et elles seront enterrées » avec moi, si j'ai le bonheur d'avoir un tombeau; car je veux que le souvenir d'une » action si injuste meure avec moi, et que, » pour l'honneur du nom espagnol, elle soit » à jamais oubliée.... Puissent les siècles » futurs ne jamais savoir qu'il y a eu dans » celui-ci des misérables assez vils pour croire

» se faire un mérite auprès de Ferdinand, en
» détruisant l'infortuné Colomb, non pour
» des crimes, mais pour avoir découvert et
» donné à l'Espagne un nouveau monde. Ce
» fut vous, ô grand Dieu ! qui m'inspirâtes et
» qui me conduisîtes. Montrez-moi quelque
» pitié, daignez faire grâce à cette malheu-
» reuse entreprise ; que la terre entière pleure
» sur moi ; et vous, saints anges du ciel, qui
» connoissez mon innocence, pardonnez au
» siècle présent, trop envieux et trop endurci
» pour me plaindre. Sûrement ceux qui sont
» à naître pleureront, lorsqu'un jour on leur
» dira que Colomb, avec sa propre fortune,
» avec peu de frais, même sans frais de la
» part de la couronne, au péril de sa vie et
» de celle de son frère, en vingt années et
» quatre voyages, a rendu à l'Espagne plus
» de services que jamais prince ou royaume
» n'en a reçus d'aucun homme ; et que cepen-
» dant, sans l'accuser du moindre crime, on l'a
» laissé périr pauvre et misérable, après lui
» avoir tout enlevé, excepté ses chaînes : de
» manière que celui qui a donné à l'Espagne
» un nouveau monde, n'a pu trouver ni dans
» celui-ci, ni dans l'ancien, une chaumière
» pour sa famille et pour lui.

» Mais si le ciel doit me persécuter encore, » et semble mécontent de ce que j'ai fait, » comme si la découverte de ce nouveau » monde devoit être fatale à l'ancien ; s'il doit » par châtiment mettre un terme en ce lieu à » ma malheureuse vie ; ô vous, saints anges, » qui secourez l'innocent et l'opprimé, faites » parvenir ce papier à la reine Isabelle. Elle » sait combien j'ai souffert pour sa gloire et » son service, et elle aura assez de justice et de » piété pour ne pas permettre que le frère et » les enfans d'un homme qui a donné à l'Es- » pagne des richesses immenses, et ajouté à » ses domaines de vastes empires et des » royaumes inconnus, soient réduits à man- » quer de pain et à vivre d'aumônes. Elle » verra, si elle vit, que l'ingratitude et la » cruauté provoquent la colère céleste. Les » richesses que j'ai découvertes appelleront » tout le genre humain au pillage et me susci- » teront des vengeurs ; et la nation un jour » souffrira peut-être pour les crimes que » commettent aujourd'hui la méchanceté, » l'ingratitude et l'envie. »

Hé bien ! mon ami, me saurez-vous mauvais gré de vous avoir fait connoître ce morceau? Qu'il est beau ! qu'il est touchant ! C'est

bien là le cri de la nature et le témoignage de la vérité; non, jamais, si Colomb eût été coupable, il n'auroit pu ni s'adresser à Dieu avec tant de confiance, ni écrire avec tant d'assurance à sa Reine. Cependant, les malheurs de Colomb sont si loin de nous, et nous avons eu de nos jours tant d'autres injustices à déplorer, que je me serois abstenu de transcrire ce passage, si les dernières lignes ne m'avoient paru effrayantes. Si elles n'ont pas fait la même impression sur vous, relisez-les, entendez cette voix prophétique annonçant que les fils seront un jour punis des iniquités de leurs pères; jetez ensuite les yeux sur l'Espagne, et demandez à l'impie s'il faut croire à un Dieu vengeur.

Quinze heures après notre départ de Gènes nous étions à Livourne. On s'y arrêta dix à douze heures, et la plupart des voyageurs employèrent ce temps à visiter Pise. Pour moi, qui connoissois cette ville, je restai à bord, occupé à écrire différentes lettres. Quand nous eûmes quitté Livourne, je restai malgré le mauvais temps sur le tillac, enveloppé dans mon manteau, car je voulois voir, en passant, l'île d'Elbe. Elle se présenta bientôt à moi, et avec elle tous ses souvenirs.

C'est de cette île, me dis-je alors, que le lion de la Corse, après avoir rompu sa chaîne, s'élança sur le continent pour reconquérir *seul* un empire. Non, jamais Dieu, voulant donner aux maîtres de la terre une grande et terrible leçon, n'avoit montré d'une manière aussi solennelle qu'il est le Roi des rois, et qu'il dispose à son gré des sceptres et des couronnes.

Un homme se présente *seul* pour s'emparer de la France, et il s'en empare, parce que Dieu le permet; mais, quand il est remonté sur le trône, qu'il est entouré de ses vaillans guerriers, Dieu se retire, et l'on voit bientôt le même homme abandonné de tout le monde, et mené captif sur un rocher brûlant de l'Atlantique, pour y finir son aventureuse existence.

Bonaparte a inondé l'Europe de larmes et de sang, il a été le fléau de son époque; tant que je l'ai pu, j'ai combattu contre lui. Je défendois mon pays, je faisois mon devoir, avoit-il le droit de me faire enlever et conduire à Vincennes? A cette pensée j'ai frémi long-temps, mais quand j'ai eu considéré que sans cette détention je n'appartiendrois pas au Seigneur, que je serois encore du nombre

de ceux qui ne pensent pas à l'éternité, j'ai admiré les voies de la providence, j'ai respecté en Bonaparte l'instrument des miséricordes de Dieu sur mon ame, et du respect, j'ai passé à la reconnoissance. Que de fois j'ai prié pour le repos de son ame! et dans ce moment même, quand l'île d'Elbe disparoissoit à mes yeux, je priois, tête nue, et les yeux élevés vers le ciel, je priois encore pour le prisonnier de Sainte-Hélène.

Manzoni a composé sur la mort de cet homme extraordinaire, une ode admirée de toute l'Italie; elle est intitulée : *Le 5 mai.* Je vous en envoie la traduction, traduction que je dois à l'amitié de l'illustre auteur de l'*Histoire de Pie VII.*

Cette ode, d'un des plus grands écrivains de la Péninsule, a cela de remarquable, que l'auteur n'avoit jamais flatté Napoléon, et ne s'étoit pas courbé à ses pieds, comme tant d'adulateurs qui ensuite ont déchiré sa mémoire : Napoléon, abandonné par des ingrats, a reçu ces louanges d'un homme qui ne lui devoit rien. Pourquoi? c'est que Manzoni est un chrétien fervent, et qu'il avoit assez de charité pour croire que Napoléon

étoit revenu franchement à la religion à l'heure de sa mort.

SUR LA MORT DE NAPOLÉON [1].

(LE CINQ MAI.)

« Il a vécu : Aussitôt qu'après le dernier » soupir, la dépouille mortelle fut veuve » d'une ame si noble, l'univers, frappé de » cette nouvelle, demeura dans la stupeur. » Muet en pensant à la dernière heure de » l'homme des destins, il ne sait plus quand

[1] IN MORTE DI NAPOLEONE.

(IL CINQUE MAGGIO.)

ODE.

Ei fu; siccome immobile,
Dato il mortal sospiro,
Stette la spoglia immemore
Orba di tanto spiro,
Così percossa, attonita,
La terra al nunzio sta;
Muta pensando all'ultima
Ora dell'uom fatale,
Nè sa quando una simile

» une semblable trace d'un pied humain
» viendra fouler la poussière sanglante du
» monde.

» Mon esprit l'a vu étincelant sur son
» trône, et il s'est tu, quand par une vi-
» cissitude continue, il tomba, se releva,
» et retomba de nouveau. Alors ma voix
» ne s'est pas jointe au bruit de mille autres
» voix.

» Mon esprit, vierge de louange esclave et
» d'outrage couard, se dresse ému à la dispa-
» rition subite d'un tel rayon, et il adresse à

Orma di piè mortale
La sua cruenta polvere
A calpestar verrà.

Lui sfolgorante in soglio
Vide il mio genio e tacque,
Quando con vece assidua
Cadde, risorse, e giacque,
Di mille voci al sonito
Mista la sua non ha:
Vergin di servo encomio
E di codardo oltraggio
Sorge or commosso al subito
Sparir di tanto raggio,
E scioglie all'urna un cantico,
Che forse non morrà.

» l'urne un chant qui peut-être ne mourra
» point.

» Des Alpes aux Pyramides, du Mança-
» narez au Rhin, sa foudre, assurée de ses
» coups, suivoit de près l'éclair. Elle reten-
» tit de Scilla au Tanaïs, de l'une à l'autre
» mer.

» Fut-ce une vraie gloire? Ce sera une
» question arduë pour la postérité. Nous,
» nous abaissons notre front devant le maître
» suprême qui voulut imprimer en lui la
» plus vaste trace de son esprit créateur.

» Il éprouva tout : la tempétueuse et trem-

Dall'Alpi alle Piramidi,
Dal Mansanare al Reno,
Di quel securo il fulmine
Tenea dietro al baleno;
Scoppiò da Scilla al Tanai,
Dall'uno all'altro mar.
Fu vera gloria? ai posteri
L'ardua sentenza; nui
Chiniam la fronte al Massimo
Fattor, che volle in lui
Del creator suo spirito
Più vasta orma stampar.

La procellosa e trepida
Gioja d'un gran disegno,

» blante joie d'un grand dessein, l'anxiété
» d'un cœur qui brûle, indocile, pensant à
» l'empire, l'atteint, et reçoit cette récom-
» pense qu'on est fou d'espérer.

» Il éprouva tout : la gloire plus brillante
» après le péril, la fuite et la victoire, le
» trône, le triste exil; deux fois il fut jeté
» dans la poussière, deux fois rétabli sur les
» autels.

» Il se nomma : deux siècles armés l'un
» contre l'autre se tournèrent vers lui, comme
» attendant le destin. Il fit silence, et, devenu

L'ansia d'un cor, che indocile
Ferve pensando al regno,
E'l giunge, e tiene un premio
Ch'era follia sperar,
Tutto ei provò; la gloria
Maggior dopo il periglio,
La fuga, e la vittoria,
La reggia, e il triste esiglio,
Due volte nella polvere,
Due volte su gli altar.

Ei si nomò : due secoli,
L'un contro l'altro armato,
Sommessi a lui si volsero
Come aspettando il fato :
Ei fe'silenzio, ed arbitro
S'assise in mezzo a lor;

» arbitre, il s'assit entr'eux deux. Il dispa-
» rut, et il termina ses jours dans l'oisiveté
» sur un rivage si étroit; point de mire d'une
» immense envie, d'une pitié profonde, d'une
» haine inextinguible, d'un enthousiasme in-
» dompté.

» De même que sur la tête du naufragé
» l'onde s'amasse et l'engloutit, et qu'étendue
» au loin sur l'infortuné, elle défend à la vue
» d'apercevoir les rivages inutilement éloi-
» gnés; de même, sur cette ame s'appesantit
» la masse des souvenirs. Combien de fois il
» entreprit de se raconter lui-même aux

Ei sparve, e i dì nell'ozio
Chiuse in sì breve sponda,
Segno d'immensa invidia,
E di pietà profonda,
D'inestinguibil odio,
E d'indomato amor.

Come sul capo al naufrago
L'onda s'avvolve e pesa,
L'onda su cui del misero
Alta pur dianzi e tesa
Scorrea la vista a scernere
Prode remote invan;
Tal su quell'alma il cumulo
Delle memorie scese;

» âges futurs! Sa main fatiguée tomba tou-
» jours sur les pages qu'attendoit l'éternité !

» Combien de fois, sur le déclin silencieux
» d'une journée sans travaux, les rayons fou-
» droyans étant abaissés, il ramena ses bras
» sur son sein, s'arrêta, et fut assailli de la
» mémoire des jours qui s'étoient écoulés!
» Il repensa aux tentes mobiles, aux rem-
» parts abattus, à l'éclair des fantassins, à
» l'onde des coursiers, à l'ordre brusque, à
» la célérité de l'obéissance !

Oh! quante volte ai posteri
Narrar se stesso impresse,
E sulle eterne pagine
Cadde la stanca man!

Oh! quante volte al tacito
Morir d'un giorno inerte,
Chinati i rai fulminei,
Le braccia al sen conserte,
Stette, e dei dì che furono
L'assalse il sovvenir.
Ei ripensò le mobili
Tende, e i percossi valli,
E il lampo dei manipoli,
E l'onda dei cavalli,
E il concitato imperio,
E il celere obbedir.

» Hélas! peut-être à de tels déchiremens, » son esprit hors d'haleine désespéra, mais » une main puissante vint du ciel, et, dans sa » compassion, le transporta dans un air plus » respirable. Elle le dirigea vers les sentiers » fleuris de l'espérance, vers les champs éter- » nels, vers le prix qui surpasse les désirs, » où la gloire qui a passé, n'est que silence et » ténèbres.

» Belle, immortelle, bienfaisante FOI, ha- » bituée aux triomphes, enregistre encore

Ahi! forse a tanto strazio
Cadde lo spirto anelo;
E disperò; ma valida
Venne una man dal cielo,
E in più spirabil aere
Pietosa il trasportò;
E l'avviò su i floridi
Sentier della speranza,
Ai campi eterni, al premio
Che i desiderii avanza,
Ov'è silenzio e tenebre
La gloria che passò.

Bella, immortal, benefica
FEDE ai trionfi avvezza,
Scrivi ancor questo; allegrati:
Che più superba altezza

» ceci. Réjouis-toi ; jamais plus superbe hau-
» teur ne s'inclina devant ce qui fut le dés-
» honneur de Golgotha. Tu bannis toute pa-
» role coupable de ces dépouilles purifiées :
» le Dieu qui *atterre* et qui *relève*, qui *abat* et
» qui *console*, s'est posé près de Napoléon sur
» le lit du désert. »

J'arrivai à Civita-Vecchia extrêmement fatigué. J'avois une lettre pour notre consul autrichien, M. Palomba Caracciolo, dont je ne saurois assez louer la complaisance et l'affabilité. Il me remit un *lascia passare* qu'un prélat de Rome avoit bien voulu lui adresser pour moi, afin de m'épargner la visite des douaniers, qui sont un fléau pour les voyageurs.

Civita-Vecchia, petite ville sur le bord de la mer, doit son origine et son port à l'em-

Al disonor del Golgota
Giammai non si chinò.
Tu dalle stanche ceneri
Sperdi ogni ria parola ;
Il Dio che atterra e suscita,
Che affanna e che consola,
Sulla deserta coltrice
Accanto a lui posò.

pereur Trajan. Elle est assez bien bâtie; Urbain VIII l'a fortifiée. L'eau y est détestable et l'air malsain pendant l'été, ce qui est cause que la ville n'est pas bien peuplée; c'est cependant une ville épiscopale, la résidence d'un gouverneur, et il y a un tribunal de première instance. Civita-Vecchia a un arsenal, et c'est là que sont ordinairement les galères du Pape.

Me voilà donc, mon cher ami, sur les terres de l'Église, dans cet État qu'on nous a souvent représenté comme l'asile de l'ignorance et le foyer de la superstition. Si des voyageurs chrétiens m'en faisoient ce tableau, je gémirois sur les destinées des choses humaines, et je me demanderois comment se sont éteintes les lumières d'un peuple chez qui tant de merveilles doivent nourrir le feu sacré de la science et l'amour de la vérité; mais je remarque que ce sont les voyageurs philosophes qui se plaisent à revêtir de ces tristes couleurs les États soumis au saint Père, et je me tiens en garde contre les sarcasmes répandus dans leurs relations. Observateurs assez éclairés pour voir les choses telles qu'elles sont, écrivains assez habiles pour plaire sans cesser d'être vrais, ils ferment pourtant les yeux, se trompent, et s'amusent ensuite à tromper les lecteurs. Tel

est l'esprit de la secte : « Mentons, disoit un de leurs chefs, mentons, il en restera toujours quelque chose. » Ce n'est donc pas à leur philanthropie qu'il faut faire honneur de ce qu'ils ont écrit concernant l'État de l'Église ; cet État a pour souverain le vicaire de Jésus-Christ ; et comme ils n'aiment pas Jésus-Christ, ils ne sauroient aimer celui qui est son représentant sur la terre. Oui, ils ne font la guerre au clergé, que parce qu'ils ne veulent pas de la religion : c'est le catholicisme qu'ils attaquent dans le pontife romain ; mais ne nous en scandalisons pas, certaines attaques valent des éloges.

Vous pourriez croire, d'après ces observations, que je vais tomber dans l'excès contraire, et, rempli d'un beau zèle, faire, de mon voyage, un long panégyrique. Détrompez-vous, mon ami ; quoique je sois tout dévoué au saint Siége, ou plutôt, parce que je lui suis tout dévoué, que je suis même prêt à donner ma vie pour sa défense, rien ne me fera trahir la vérité, et l'on n'aura jamais à me reprocher d'avoir loué ce qui m'aura paru blâmable. Je sais que Dieu, qui a promis l'infaillibilité à son Église, ne l'a pas pour cela promise à tous les membres qui la composent. Il est donc

quelquefois permis de révéler un abus, de censurer un défaut; mais je ne saurois souffrir ces auteurs qui, profanant un beau talent, distillent sur la société un mortel venin, en corrompent les différentes classes, infectent de leurs doctrines même de jeunes ecclésiastiques, et déclament ensuite contre des vices qui n'auroient jamais eu lieu sans la publication de leurs perfides écrits.

S'il est un sentiment qui doive régner dans tous les cœurs, c'est l'amour du prochain : aussi ne voyez-vous personne qui ne se dise sensible aux maux de ses frères; mais cette sensibilité n'est pas toujours réelle, ce n'est souvent qu'un mot, et ce mot, proféré par la haine, peut devenir un cri de guerre.

M. de La Mennais, dans son ouvrage sur les affaires de Rome, s'apitoie beaucoup sur le sort *de pauvres prisonniers qu'il rencontra conduits par les sbires du Pape, enchaînés deux à deux. La figure de plusieurs*, dit-il, *annonçoit plutôt la souffrance que le crime. Tous se pressoient autour de lui, tendant la main et demandant, d'une voix lamentable, quelques* BAJOCHI PER CARITA. D'après cet exposé, j'étois curieux de connoître le régime des prisons dans l'État ecclésiastique : l'occa-

sion ne pouvoit être plus belle, puisque ce port renferme le bagne le plus considérable. Je m'y rendis, et ce n'est qu'après avoir tout vu, tout examiné, lu les registres, interrogé même les prisonniers, que j'ai levé l'état suivant :

Les galériens sont parfaitement vêtus ; ils ont deux habits complets, l'un pour l'été et l'autre pour l'hiver. Quant à la nourriture, ils reçoivent les jours gras un pain blanc de deux livres et demie, six onces de bœuf ou huit onces de mouton, seize onces de vin, ce qui revient à peu près à une bouteille, une excellente soupe bien apprêtée, accommodée au lard les jours gras, et les jours maigres à l'huile. Ces jours-là, ils ont à la place de la viande cinq onces de morue, ou trois œufs cuits, ou trois onces de fromage : à souper, chaque jour, neuf onces de pain, une demi-bouteille de vin et une bonne salade. Les malades sont traités d'une manière particulière : leur soupe est faite avec le meilleur bouillon ; la viande qu'on leur donne est plus délicate ; aucun soulagement ne leur est refusé.

Plusieurs centaines de galériens sont employés à une fabrique d'étoffes de coton établie dans le voisinage du bagne ; d'autres travaillent aux salines, ou sont occupés à la cons-

truction de machines hydrauliques pour le compte du gouvernement. Leur journée se paie à raison de huit à douze sous, et le gouvernement leur accorde de plus une remise sur le temps auquel ils ont été condamnés, de manière que chaque année leur est comptée pour seize mois. Quelques-uns exercent encore leur profession, font des habits, des souliers, ou servent des particuliers qui ne craignent pas de les employer à décharger les bâtimens, ou à d'autres travaux de confiance. L'argent que gagnent ainsi les galériens se partage en trois portions égales: la première est pour le gouvernement, la seconde est laissée à leur disposition, et la troisième est déposée dans une caisse, pour leur être remise, quand leur temps sera expiré. Par cette sage disposition le gouvernement pourvoit à leur avenir, et empêche qu'au jour de leur délivrance ils ne se trouvent sans ressources et ne commettent de nouveaux crimes.

Vous croirez sans peine qu'une administration si attentive aux besoins temporels des prisonniers, n'oublie pas leurs besoins spirituels : il y a dans le bagne cinq religieux capucins qui se dévouent à leur service, et qui

ont la consolation d'en ramener beaucoup à la vertu.

Convenez à présent qu'en aucun lieu du monde, la charité envers les condamnés n'est portée à un plus haut degré; je crois même qu'elle va trop loin, et que des galères régies avec tant d'indulgence n'inspirent plus cette crainte salutaire, seule capable d'arrêter le bras du misérable qui est sans talens, sans industrie, et compte pour rien l'honneur et la liberté. Le trait suivant confirme ce que j'avance : On annonça il y a quelques mois à un prisonnier que le temps de sa détention alloit expirer, et qu'il devoit se disposer à sortir. Rien n'égala son désespoir; il adressa à Sa Sainteté supplique sur supplique, pour en obtenir la permission de finir ses jours au bagne. L'obtiendra-t-il? je l'ignore. La réponse de Rome est encore à venir.

En 1823 l'Etat ecclésiastique étoit infesté d'assassins et de voleurs qui avoient pour chef un nommé Gasparone, dont le beau-frère, homme féroce, bourreau de la troupe, répandoit en tout lieu l'épouvante. Caché dans les forêts ou dans les antres des rochers, Gasparone se portoit d'un point à l'autre avec une inconcevable célérité; il étoit partout et

ne se trouvoit nulle part. On avoit offert de fortes récompenses à quiconque le livreroit mort ou vif, on avoit même fait marcher des troupes contre lui, mais tout étoit inutile, on ne pouvoit s'en emparer. Qui eût osé manifester contre lui des intentions hostiles? Gasparone avoit des espions, et malheur à celui qui lui devenoit suspect! Les vengeances qu'exerçoit son beau-frère, souvent malgré le chef, étoient promptes et terribles. La cruauté du bourreau tenoit de celle du tigre; il versoit le sang pour le seul plaisir de le verser. On célébroit un jour une noce dans un village : les deux familles étoient rassemblées, et autour d'une grande table elles se livroient à la joie, quand tout à coup des cris se font entendre; au même instant des brigands cernent la maison, Gasparone se précipite dans la salle, et y est suivi de plusieurs des siens; alors une lutte s'engage, le sang coule; le bourreau porte la main sur la nouvelle épouse, la saisit et l'entraîne dans son repaire, en déclarant aux parens qu'il ne la rendra pas à moins de deux mille écus de rançon. — Deux mille écus! quelle somme pour ces villageois! cependant on les trouve et l'on s'empresse de les lui porter. Il les reçoit d'une main, et de

l'autre remet un sac où se trouvoit..... la tête sanglante de la jeune personne.

Je pourrois vous raconter plusieurs traits de ce genre, mais je les omets pour passer à une singularité qui me paroît aussi monstrueuse. Ce scélérat altéré de sang, qui a commis plus de cent meurtres de sa main, et qui se plaisoit à torturer ses victimes, le beau-frère de Gasparone, c'est tout dire, ne tuoit pas le samedi, et jeûnoit ce jour-là en l'honneur de la sainte Vierge. — Ici, mon cher Charles, la plume me tombe des mains : depuis que le monde est monde, on n'a rien entendu de semblable.

Enfin le ciel a eu pitié du pays qu'il désoloit : serré de tous côtés, ayant déjà perdu beaucoup de monde, la troupe se vit réduite à capituler, et se rendit à condition d'avoir la vie sauve. Le bourreau est mort : mais Gasparone est aujourd'hui au bagne de cette ville, où il a été enfermé avec quelques-uns de ses complices. J'ai eu la curiosité de le voir, et je me suis approché de son cachot, mais non sans éprouver un sentiment d'horreur, que je ne saurois exprimer. Je m'étois figuré un de ces brigands à l'œil de feu, à la démarche altière, au geste menaçant, aux cheveux noirs et touffus, tel, en un mot que nous en

présente la fable; et quel fut mon étonnement, quand les yeux attachés sur la porte par laquelle il devoit sortir, je vis paroître un homme de soixante à soixante-cinq ans, haute taille, le regard timide, la démarche incertaine, qui, en veste et culotte courtes, avec de gros bas, portant sur la tête un bonnet gris se terminant en pointe, comme un pain de sucre, tricotoit fort tranquillement un bas. — C'étoit ce Gasparone naguère l'effroi de l'Italie.

On m'assura qu'il avoit autrefois sauvé un officier autrichien : je pris ce prétexte pour lui faire une aumône, et me retirai bien vite, ne voulant pas respirer le même air. Adieu, mon ami.

Digitized by Google

Lettre Onzième.

Rome, le 10 janvier 1838.

Mon cher Charles, je suis parti de Civita-Vecchia de grand matin, dans une chaise de poste attelée de trois chevaux qui alloient bon train. Il faisoit bien froid. A droite, j'avois la mer que je côtoyai pendant quelques heures; et à gauche, des terres incultes. La route est fort belle, c'est l'ancienne *via Aurelia;* elle fut restaurée, en 1565, par les soins de Pie IV. Il y a de Civita-Vecchia à Rome quarante-huit milles environ. Je changeai de chevaux à Monteroni. Monteroni n'est qu'une grange, et, dans cette grange, se trouve une auberge, ou, si vous l'aimez mieux, un café. On m'y offrit à déjeûner : je refusai, parce que mon postillon, entouré de plusieurs amis, me fai-

soit à ce sujet des instances si vives, que je soupçonnai peu charitablement que j'aurois à payer le déjeûner de tous ces messieurs-là, qui paroissoient ne pas manquer d'appétit. L'aubergiste, autre personnage intéressé, se tenoit respectueusement à une certaine distance, le bonnet à la main : son silence étoit éloquent; mais il connut bientôt que j'étois inexorable; il remit son bonnet sur sa tête, et se retira en murmurant.

J'étois encore à douze milles de Rome, quand je commençai à apercevoir la croix de la coupole de l'église de Saint-Pierre, et bientôt la coupole elle-même s'élevant majestueusement vers les cieux. Cet objet est le premier qui frappe les yeux, de quelque côté que l'on arrive; il domine sur tous les autres édifices, comme font les tours de Notre-Dame à Paris; mais l'effet que produit la coupole de Saint-Pierre est bien plus frappant, puisqu'elle a soixante-sept toises de hauteur, et que les tours de Notre-Dame n'en ont que trente-trois.

Je ne crois pas qu'un voyageur se soit jamais approché de Rome sans éprouver de vives émotions; et qui seroit assez dur, qui seroit assez étranger aux élémens de la religion et aux premiers principes des lettres, pour fouler

d'un pied tranquille, soit la cendre des premiers martyrs, soit le berceau de ces hommes dont, après tant de siècles, nous admirons encore les vertus, nous étudions encore les ouvrages? Les impressions que nous recevons à l'aspect de ces lieux, tiennent nécessairement à la vivacité de notre foi, à l'étendue de nos lumières, et doivent varier selon les motifs qui nous appellent dans ces lieux, selon les dispositions avec lesquelles nous les visitons. Pour moi, vous le savez, en m'approchant de Jérusalem, je ne pus me défendre d'un certain sentiment de terreur : tout rappeloit à mon ame affligée les tourmens et la mort de mon Dieu; et quand j'entrai dans cette ville de malédiction, dominé par cette première pensée, je ne vis que les instrumens de son supplice, une couronne d'épines, des clous, une croix, le Calvaire où il expira, et le tombeau dans lequel il fut déposé. Sur le chemin de Bethléem, j'éprouvai des émotions bien différentes; il me sembloit qu'un ange me disoit comme autrefois aux bergers : « Ne craignez pas. » Aussi, comme eux, je sentis une grande joie; et cette joie redoubla quand, arrivé à la grotte sacrée, je vis la place où naquit mon Sauveur, celle où les bergers vinrent l'adorer, et celle où Marie

l'allaitoit, le pressoit sur son cœur et le réchauffoit contre son sein.

Ainsi, dans ces deux villes, si toutefois il m'est permis d'en juger par ce que j'ai éprouvé, le chrétien reçoit d'abord une forte impression, et cette impression ne lui permet qu'un sentiment, ne lui suggère qu'une pensée. Il n'en est pas de même de Rome : quand nous abordons cette reine du monde, nous sommes assaillis par mille pensées à la fois; nos souvenirs se réveillent, et les siècles auxquels nous remontons, les révolutions qui se succèdent, partagent alors notre ame, et en remuent toutes les facultés. Quelle ville, en effet, a été aussi féconde en grands hommes! quelle terre a été arrosée de tant de sang, désolée par tant de désastres, sanctifiée par tant de vertus!

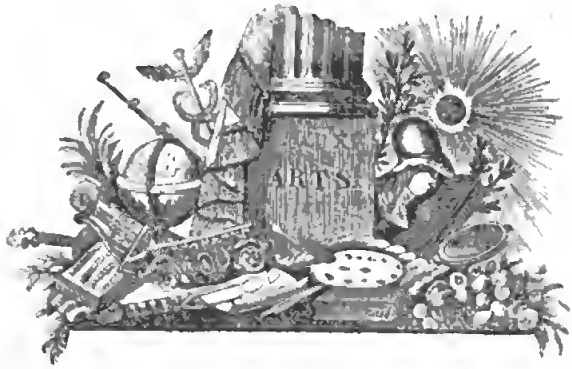
J'étois venu à Rome dans ma jeunesse : alors, il m'en souvient, passionné pour les armes et pour les lettres, je fus impatient de monter à ce Capitole où étoient montés les Scipion et les César; du Capitole, je descendis à ce Forum où Cicéron déconcerta Catilina, et mérita d'être surnommé le *Père de la Patrie;* du Forum je volai au Panthéon, du Panthéon au Colysée, du Colysée à l'arc de Titus, et

voulus ensuite admirer l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, et les autres chefs-d'œuvre qu'ont épargnés la faux du temps et la hache de la barbarie. A la vue de ces monumens et de ces chefs-d'œuvre, les annales de Rome se déroulèrent devant moi, et je me crus un moment environné de tout ce que cette ville a produit de plus grand. Cette impression fut profonde, et cependant elle ne dura pas, parce qu'elle agissoit plus sur mon esprit que sur mon cœur. Aujourd'hui que l'âge et la réflexion ont amorti mon imagination et rendu ma foi plus vive, Rome païenne m'intéresse moins, ou, si je me rappelle qu'elle a subjugué les nations, je me rappelle en même temps qu'elle a adopté leurs erreurs, qu'elle a été le centre de l'idolâtrie, et que, cependant, cet empire universel qu'elle affectoit et que lui avoient promis ses oracles, elle ne l'a obtenu qu'à la faveur du christianisme, quand devenue le sanctuaire de la vérité, elle n'a plus aspiré qu'à la conquête des ames, et n'a plus connu d'autres armes que la lumière de l'Évangile et la folie de la croix. C'est donc la capitale du monde chrétien que je viens à présent visiter, ce sont les monumens religieux que je suis empressé de connoître, et

c'est aux objets de piété que je dois m'attacher de préférence. Au reste, ne croyez pas que ces objets ne trouvent plus ici que des cœurs indifférens : quelque justes que soient les reproches qu'on fait à notre siècle, quelque violentes que soient les déclamations de l'hérésie, un grand nombre de pélerins viennent encore tous les jours prier sur le tombeau des apôtres, rendre hommage au saint Siége, et solliciter la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ. D'après cette déclaration, vous n'exigerez pas de moi des lettres bien suivies : les devoirs religieux, des visites de bienséance, et beaucoup d'affaires m'empêcheront de mettre dans ma correspondance l'ordre que vous trouvez dans les récits de quelques voyageurs.

D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui, n'étant venus que pour visiter les édifices, les statues et les tableaux, sortent le matin le *Guide de l'étranger* à la main, un *cicerone* à leur côté, et le soir rédigent avec méthode les mesures qu'ils ont prises, et les autres observations qu'ils ont faites sur ce qu'ils ont vu dans la journée. Mon voyage de la Trappe à Rome n'a pas été entrepris dans l'intention de vous donner la description de cette ville, décrite tant de fois; je la décrirai cependant, mais

parce que mon voyage est entrepris, parce que j'y suis. Ainsi, vous n'y perdrez rien, si toutefois vous voulez vous armer de patience, et me passer quelques écarts, quelques idées singulières, où vous reconnoîtrez mon caractère. C'est ce que j'attends de votre amitié.



Digitized by Google

Digitized by Google

Lettre Neuvième.

Rome, le 22 janvier 1838.

Je suis entré à Rome par la porte *Cavalligiera*. J'avois prié un prélat de mes amis de me trouver un monastère où je pusse loger; mais la chose n'avoit pas encore eu lieu, et je fus obligé de descendre à un hôtel et de garder mes habits séculiers, que j'étois impatient de quitter. A peine eus-je pris possession de mon appartement, que je me rendis à l'église de Saint-Pierre. Là, humblement prosterné devant le tombeau des apôtres, que nuit et jour éclairent cent lampes, je remerciai Dieu de mon heureuse arrivée, et suppliai ensuite saint Pierre et saint Paul de me prendre sous leur protection, afin que durant mon séjour à Rome je ne fisse rien qui pût déplaire au Seigneur. Je priai aussi Dieu pour mon pays,

je le priai pour toutes les personnes qui sont chères à mon cœur, pour vous, par conséquent, mon bon Charles.

Quoique dans mes voyages j'aie parcouru une partie de la terre, et recherché ce que la nature ou le génie de l'homme a produit de plus grand, je ne laissai pas d'être frappé d'admiration en entrant dans cet édifice, le plus beau, le plus vaste qui soit non-seulement à Rome, mais encore dans tout l'univers. Je n'y venois pas cette fois pour le contempler; mes prières finies je me retirai; mais j'y retournerai souvent, car plus on le voit, plus on l'admire, et, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, je ne manquerai pas de vous en reparler.

Il n'y a rien de plus connu que l'origine de Rome : cette ville si étonnante, soit qu'on remonte au temps de ses empereurs et de ses consuls, soit qu'on ne la considère que comme la capitale de l'Etat ecclésiastique, fut fondée par Romulus 753 ans avant Jésus-Christ, agrandie par Servius Tullius, renversée par les Gaulois, relevée bientôt après à la sollicitation de Camille, et ensuite embellie par Auguste, qui se glorifia en mourant de laisser toute de marbre, une ville qu'il avoit trouvée

toute de briques. Sous le règne de Néron, Rome fut livrée aux flammes et presque réduite en cendres; l'empereur fut accusé d'avoir allumé lui-même cet incendie, pour se procurer une image de l'embrasement de Troie; quoi qu'il en soit, il voulut se servir des ruines de sa patrie pour étaler sa magnificence, fit construire à ses dépens quelques palais et quelques portiques, et la ville fut rebâtie. Depuis ce temps-là Rome a été prise et saccagée à sept époques différentes.

Aujourd'hui, environnée de murs et fortifiée de tours, elle a de circonférence seize milles romains environ, ou plus de vingt-trois mille huit cents mètres de France, et ne renferme guère en cette vaste enceinte que cent soixante mille habitans.

Quelques auteurs ont avancé que Rome, avant la translation de l'empire, avoit cinquante milles de circuit, et plusieurs millions d'habitans. Il y a dans ce calcul une grande exagération, et tout ce que nous en devons conclure, c'est que les environs de Rome étoient alors fort peuplés. Vous ne serez pas surpris qu'ils le soient moins, si vous considérez que les grandes villes attirent tout à elles. Or dans l'Italie moderne se sont élevées des villes

que l'ancienne ne connoissoit pas ou qui n'avoient encore aucune importance; ainsi ces habitans dont on affecte de regretter la perte, n'ont fait que s'étendre, se disséminer, pour ainsi dire, sur la même terre, afin d'en cultiver toutes les parties, et de porter plus loin le commerce et l'industrie. Au reste cette Rome, dont la population est si fort déchue, n'en est pas moins la métropole de l'univers, et la ville la plus digne de notre curiosité par ses églises, ses palais, ses places, ses fontaines, et peut-être aussi par les restes de son ancienne splendeur, ses temples, ses arcs de triomphe, ses obélisques, ses statues, ses amphithéâtres, ses thermes, ses aqueducs, etc. Rome, en un mot, ne ressemble qu'à Rome.

Le Tibre partage cette ville en deux parties. N'en déplaise aux poètes latins, c'est un vilain fleuve : craignant pour ainsi dire de se montrer, il coule dans un lit fort étroit; ses rives sont sans quais, sans abord; son eau est presque toujours chargée d'un limon jaunâtre qui est d'une qualité pernicieuse, et le poisson qu'il nourrit n'est ni sain ni agréable au goût. Ce fleuve se jette dans la Méditerranée par deux embouchures : le bras qui conserve le nom de Tibre étoit autrefois le seul, et sur son

bord oriental étoit une ville qui avoit pris le nom d'*Ostia*, comme étant la porte par laquelle le fleuve alloit à la mer, et celle par laquelle entroient les marchandises nécessaires à la consommation de Rome. Cette ville, autrefois célèbre, est presque entièrement détruite aujourd'hui.

Au bout de quelques jours j'ai eu le bonheur de trouver un couvent, où le général même de l'ordre à bien voulu m'accorder un appartement. C'est ce que je demandois, et vous pouvez juger de ma joie. Je demeure donc à présent dans le couvent de Sainte-Madeleine, lequel est desservi par des religieux qui aux trois vœux ordinaires ajoutent celui d'assister les malades et les pestiférés. Toujours prêts à remplir ce quatrième vœu, à quelque heure du jour ou de la nuit que les appelle la douleur, ils courent exposer leur vie pour conserver celle de leurs frères. Ils ont pour fondateur saint Camille de Lellis, un vrai apôtre de la charité, un second Vincent de Paul. Leur costume me paroît fort beau : c'est une soutane et un manteau de drap noir, avec une grande croix rouge sur la poitrine. Leurs bâtimens sont vastes et les cloîtres superbes; l'escalier est magnifique. L'église est

du siècle dernier : elle n'est pas très-grande, mais elle est très-belle, étant couverte de marbre et garnie de bas-reliefs ; peut-être les ornemens y sont-ils un peu trop prodigués. L'orgue de cette église, ce qui est pour moi un surcroît de bonheur, passe à bon droit pour le meilleur de toute la ville de Rome. La porte du couvent ne reste pas ouverte à tout le monde : elle est confiée à des frères, et se ferme de bonne heure. Dans l'intérieur se fait remarquer la régularité, et par conséquent la sainteté. A ces avantages déjà si précieux pour moi, joignez celui d'avoir deux cellules, d'où je puis aller de plain pied à une tribune qui donne sur l'église; et ces deux cellules regardent sur une cour vaste et solitaire, où l'on n'entend que le bruit d'un jet d'eau et le mouvement de l'horloge. Ce jet d'eau et cette horloge m'invitent également à la méditation et me suggèrent quelques réflexions salutaires : l'un en me représentant la vanité de ces hommes qui, soutenus par la faveur, s'élèvent, brillent un moment, tombent d'eux-mêmes, rentrent dans la foule et disparoissent; l'autre en me répétant que le temps qu'elle mesure ne m'est laissé que pour me préparer à l'éternité qui s'avance et à laquelle je ne pense peut-être pas assez.

Une fois installé, je repris mes habits religieux, et commençai mes visites. La première fut à son Eminence le cardinal de Grégorio, dont j'ai partagé la captivité au donjon de Vincennes. Je ne chercherai pas à peindre la joie que nous éprouvâmes l'un et l'autre en nous revoyant : il me serroit sur son cœur et me combloit de témoignages d'amitié. Nous ne nous étions pas vus depuis vingt-quatre ans. Le temps avoit blanchi ses cheveux; à cela près je ne le trouvai pas changé : c'étoient la même vivacité, la même bonté, et ces manières nobles et aisées qui le distinguoient encore dans le cachot et sous les verroux de la police. Son Eminence jouit à Rome d'une grande considération : tout le monde l'aime et la vénère.

Je passai de là chez le cardinal Lambruschini, qui est aujourd'hui secrétaire d'État aux affaires étrangères, et qui a été long-temps nonce en France. Je désirois faire la connoissance de cet homme célèbre, de cet excellent diplomate, qui joint à de grands talens une prudence consommée, du courage au besoin, et une connoissance profonde des hommes et des choses. Son Eminence est extrêmement aimable, a des manières séduisantes, l'œil spi-

rituel, et parle le français avec beaucoup de grâce et de facilité. Malheureusement sa santé est bien foible : sa perte seroit pour le saint Siége une vraie calamité, et causeroit de justes regrets.

Sa Sainteté ayant désigné le jour où elle daigneroit me recevoir, je fus conduit au Vatican dans l'équipage du cardinal Lambruschini, par Mgr Viale, employé à la chancellerie des affaires étrangères. Mgr Viale a laissé en Suisse, où il a été long-temps attaché à la nonciature, une grande réputation de talens et de probité. Il alloit être nommé à l'internonciature de Bavière. Arrivés au Vatican, nous fûmes introduits, après avoir passé par la salle des gardes, des huissiers, des suisses, dans un salon où se trouvoient (c'étoit jour de conseil) plusieurs chefs d'ordres religieux, des prélats, des cardinaux, etc. Quelques cardinaux me firent l'honneur de m'entretenir, entre autres les cardinaux de Grégorio, Odescalchi, Sala, Polidori, etc.

Les approches de Sa Sainteté ont quelque chose d'imposant et de majestueux : outre les camériers d'honneur et les camériers secrets de cape ou d'épée, qui, avec ces ornemens d'où ils tirent leur nom, portent une robe noire

courte, un collier d'or, et le chapeau bordé de plumes blanches; outre la garde noble, et plusieurs prélats de service, il y a toujours là le maître de la chambre de Sa Sainteté, lequel est constamment en fonctions auprès d'elle. C'étoit Mgr Massimo, prélat très-affable et fort instruit, qui appartient à une des plus anciennes familles de Rome. Sa mère, qui étoit une princesse de Saxe, est morte du choléra. La place de maître de la chambre conduit au cardinalat.

Je fus introduit chez Sa Sainteté, qui me reçut avec une bonté toute paternelle, me fit asseoir, et me permit de m'entretenir trois quarts d'heure avec elle. Quand je me retirai, elle me fit encore la grâce de m'engager à venir la voir souvent, souvent; ce sont ses expressions : elles retentissent encore dans mon cœur.

Le Pape Grégoire XVI a soixante-treize ans, et ne paroît pas en avoir plus de soixante; d'une santé vigoureuse, il promet, pour le bonheur de l'Église, de vivre encore bien des années. Gracieux au-delà de toute expression, sa douceur, j'oserai même dire sa gaîté, tempère l'impression que tout fidèle éprouve naturellement en voyant le successeur de saint

Pierre, le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Théologien profond, savant distingué, homme de goût, il fait fleurir la religion, les sciences et les arts. Le chrétien trouve en lui un père, et l'artiste un protecteur. Dans les positions les plus difficiles, il a fait admirer sa prudence et sa fermeté. Les vertus les plus opposées en apparence lui sont cependant si naturelles, qu'il passe des unes aux autres sans ostentation ; il badinera avec un enfant, et le quittera, s'il le faut, pour aller au-devant d'Attila.

Grégoire XVI, avant son exaltation, étoit dans l'ordre des Camaldules, et il conserve une partie de leurs austérités. Celui dont le chef auguste est ceint de la triple couronne, et dont l'autorité s'étend sur toutes les nations, couche à côté d'un lit magnifique, sur une pauvre couchette où il n'y a qu'une paillasse. Sa vie est celle d'un gentilhomme peu fortuné. On raconte que quand il fut nommé Pape, son maître-d'hôtel étant venu lui demander de quelle manière il vouloit que sa table fût servie : « Crois-tu, lui répondit-il, que mon estomac ait changé ? » Une de ses parentes, qui étoit à la veille de marier sa fille, auroit bien désiré venir à Rome, pour que Sa Sainteté

célébrât le mariage : « Elle a son curé, dit-il, cela suffit. »

La place de grand bailli de l'ordre de Malte étant vacante, place qui rend 5,000 écus romains, on vint en députation chez Sa Sainteté, pour la supplier de vouloir bien permettre qu'on la lui offrît pour son neveu : « J'accepte avec plaisir, répondit le Pape, mais pour le cardinal Odescalchi. » Ainsi, loin d'enrichir ses parens, Grégoire XVI ne fait peut-être pas assez pour eux; il est cependant renommé pour ses saintes prodigalités; mais sa famille, c'est son peuple; ses enfans, les pauvres; et ses frères, les chrétiens. Le peu que l'État lui donne n'arrive jamais au fond de sa bourse; il est distribué avant d'y entrer.

Pontife vénéré, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
Dieu pour se faire aimer doit prolonger tes ans.

En terminant cette lettre, j'ai pensé que vous seriez bien aise d'avoir quelques détails sur l'habillement du Pape, sur sa cour et sur son autorité. Je vous en parlerai dans la lettre suivante.

Digitized by Google

Lettre Dixième.

Rome, le 30 janvier 1838.

Le Pape, dans l'intérieur de son palais, est vêtu d'une soutane de drap blanc et d'un rochet de fin lin. Il a sur les épaules une mozette, espèce de chaperon, de velours rouge, doublée d'hermine, et sur la tête, un camauro, grande calotte descendant sur les oreilles. Le camauro, de velours rouge comme la mozette, est aussi doublé d'hermine en hiver. En été, la mozette est de moire tabisée cramoisie. Ses souliers sont, selon la saison, d'un drap rouge tissu d'or, ou de maroquin rouge, avec une croix brodée au milieu. Il ne change jamais ni la couleur ni la forme de ses habits usuels, si ce n'est pendant l'Avent, le Carême ou les jours de jeûne; alors il prend une soutane de laine blanche. Depuis le samedi de la semaine

sainte, jusqu'au samedi suivant, il porte une mozette et un camauro de damas blanc. Lorsqu'il est dans le cas de sortir de son palais, il porte de plus une étole sur le cou.

Quant à ses habits pontificaux, il en a de deux sortes : ceux dont il se sert pour célébrer la messe, et ceux dont il se revêt dans les autres cérémonies publiques.

Lorsqu'il célèbre la messe, on lui met la soutane, les sandales, le rochet, l'amict, l'aube, une ceinture de soie tissue d'or, la croix pectorale, l'étole, le manipule, deux tuniques, la chasuble, le pallium, la mitre et des gants ornés d'une croix brodée au milieu. Ces ornemens sont d'une étoffe d'or et d'argent, dont la couleur varie selon la solennité. Le Pape n'officie jamais qu'en chape, et la mitre sur la tête, excepté cependant la nuit de Noël, où il prend une cape, manteau à capuchon, de velours rouge; et la semaine sainte, où il prend une cape de drap. Par-dessous la mitre, le Pape a toujours une calotte blanche.

Le saint Père garde son habillement usuel dans tous les consistoires; il se rend pourtant en chape et en mitre au premier qui se tient après son élection, et il y remercie le sacré collége par lequel il a été élu. Il faut encore

remarquer ici que toutes les fois que le Pape porte la mitre, il est précédé des cardinaux marchant deux à deux, les cardinaux-diacres d'abord, ensuite les cardinaux prêtres, et enfin les cardinaux évêques; mais dans les consistoires où il n'a ni la mitre, ni la tiare, l'ordre est renversé, et il marche devant les cardinaux qui le suivent également deux à deux, d'abord les cardinaux évêques, ensuite les prêtres, et enfin les diacres.

L'état de la maison du Pape a la pompe convenable au rang qu'il tient parmi les souverains. Sa dignité de chef de l'Église, dignité reconnue par tous les peuples catholiques, est annoncée par des cardinaux, des prélats et d'autres officiers qui forment sa cour, et dont une partie lui fait cortége quand il se montre en public. Les cardinaux sont ses conseillers : on appelle nonces les ambassadeurs ordinaires, et légats, les ambassadeurs extraordinaires et les gouverneurs de provinces. Les conseils et les assemblées où l'on traite, soit des intérêts de la religion, soit des affaires de l'État, se nomment Congrégations. Le tribunal où l'on prononce en dernier ressort sur les causes civiles les plus importantes, s'appelle *le tribunal de la Rote;* et celui où l'on expédie les bulles,

la Daterie. A ces premières notions, je joindrai quelques développemens, dussé-je vous paroître un peu long. Le nom de Pape, commun autrefois à tous les évêques, ne se donne plus qu'à l'évêque de Rome; il est formé d'un mot grec qui signifie père, et il est au-dessus des titres les plus éminens de la chrétienté. La tiare que le Pape porte dans la cérémonie de son couronnement, ressemble un peu à la coiffure des Chaldéens, laquelle étoit ronde, élevée en forme de tour, et, pour les souverains, environnée d'une couronne. Le Pape Boniface VIII ajouta à la tiare une seconde couronne, pour marquer l'union de la puissance temporelle avec la puissance spirituelle; et Benoît XII, en 1334, en ajouta une troisième, pour indiquer qu'aux deux autres puissances, se joignoit encore dans les souverains Pontifes la puissance paternelle. Cette triple couronne n'est cependant qu'une couronne d'épines, car le caractère pontifical exige une retenue, un asservissement que la gloire du rang suprême peut à peine compenser : le Pape ne connoît ni spectacle ni jeu; il mange seul, et sa table est servie de la manière la plus simple. Après avoir consacré la matinée tout entière au service divin et à l'administra-

tion des affaires publiques, il visite une église ou un hôpital, et c'est là son unique récréation. En un mot, les pratiques de dévotion et les soins du gouvernement remplissent tour à tour les heures du prince et du pontife. Y a-t-il beaucoup d'hommes qui voulussent, même au prix d'un trône, s'astreindre à d'aussi grandes privations ?

L'usage de baiser les pieds du Pape est une suite de son élévation au-dessus de tout autre puissance. L'empereur Constantin baisa les pieds de saint Silvestre; l'empereur Justin Ier, du Pape Jean; Justinien, du Pape Constantin; Charles-Quint, de Clément VIII. On pourroit citer d'autres exemples : c'est un hommage que le chrétien rend à Jésus-Christ dans la personne de son vicaire, et tous les ambassadeurs, tous les rois observent la même cérémonie.

Les cardinaux sont les personnes les plus éminentes de la cour de Rome, le conseil ordinaire du Pape, les dépositaires et les ministres de son autorité. Ils choisissent le souverain, et ne le choisissent que dans leur corps; ce qui leur donne à tous une espérance et un droit qui les élèvent au-dessus de tout ce qui n'est pas cardinal.

Le mot cardinal, dans son sens propre et naturel, exprime la qualité de premier, principal ou plus considérable. Il vient du mot latin *cardo*, qui signifie *gond*, parce qu'il semble que toutes les choses de même nature portent et roulent, pour ainsi dire, sur les points principaux. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a de tout temps appelé cardinaux les prêtres composant le conseil du souverain Pontife, et l'on conserve au Vatican une constitution du Pape Jean qui porte que, comme le Pape représente Moïse, ainsi les cardinaux représentent les soixante-dix anciens, qui, sous l'autorité pontificale, jugeoient et terminoient les différends particuliers.

Les cardinaux n'ont cependant pas toujours été au-dessus des évêques ; mais à la fin du onzième siècle, l'élection du Pape leur ayant été attribuée, ils s'assurèrent aisément la préséance non-seulement sur les évêques, mais encore sur les archevêques et les patriarches.

Comme il n'y a que les cardinaux qui créent le Pape, il n'y a aussi que le Pape qui crée les cardinaux. Leur nombre paroît fixé à soixante-dix : six cardinaux évêques, cinquante cardinaux prêtres, et quatorze cardinaux diacres.

Les habits des cardinaux sont la soutane et le rochet. La soutane est rouge ou violette selon le temps. Ils ne se montrent avec le chapeau rouge que dans les très-grandes cérémonies : ce fut Innocent IV qui leur donna ce chapeau en 1265, au concile de Lyon, comme une marque de l'obligation où ils sont de verser leur sang, s'il le faut, pour le service de Dieu et la défense de l'Église.

Les charges les plus importantes de la cour de Rome sont occupées par des cardinaux, les autres sont occupées par des prélats.

Le cardinal camerlingue, *camerlingo*, est ainsi appelé parce qu'il est l'administrateur des biens de la chambre Apostolique, de la *camera Apostolica;* c'est lui qui est chargé de tout ce qui concerne les finances. Cette dignité est la plus éminente de la cour de Rome. Il a cependant sous lui le trésorier-général, dont l'action est indépendante, et qui travaille avec le Pape.

Le cardinal secrétaire d'état est à la tête de l'administration, et rend compte à Sa Sainteté de toutes les affaires, soit ecclésiastiques, soit politiques.

Le cardinal dataire préside à la nomination des bénéfices. Il est ainsi appelé, parce que

sa principale fonction consistoit autrefois à mettre la date aux provisions des bénéfices. Il est encore chargé des dispenses de mariage et de tout ce qui concerne les annates.

Le cardinal vicaire est celui qui exerce dans Rome les fonctions épiscopales, qui confirme et fait les ordinations.

Les emplois qui sont les plus voisins du cardinalat, et que l'on ne quitte jamais sans y être parvenu, sont entre autres ceux de gouverneur de Rome, de trésorier, de major-dome, de ministre des finances, etc. etc.... Ils sont remplis par des prélats. Les prélats sont les officiers ecclésiastiques de la cour de Rome.

Le consistoire, *concistoro*, est l'assemblée des cardinaux tenue en présence du Pape. Il y en a de deux sortes : le consistoire extraordinaire ou secret, que le Pape assemble pour des affaires délicates, et auquel il n'appelle qu'un petit nombre de cardinaux choisis ; et le consistoire ordinaire et public, qui se tient tous les mois, et où les cardinaux réunis délibèrent sur les grâces ou priviléges qui sont sollicités du saint Siége.

Il y a des congrégations particulières : elles sont composées de cardinaux et de prélats,

qui discutent les matières, avant qu'elles soient portées au consistoire.

Je vous dirai un mot de la congrégation de l'Index, *dell'indice,* et de celle des Rites, parce qu'elles intéressent tous les chrétiens.

La première a pour objet la censure des livres dont la lecture doit être défendue à raison des maximes dangereuses qu'ils renferment. Elle est composée de plusieurs cardinaux et de plusieurs consulteurs, parmi lesquels est toujours le théologien appelé maître du sacré palais, lequel est le directeur de la librairie. L'*Index* est le catalogue de ces ouvrages. La première édition de ce catalogue fut publiée en 1559, sous Paul IV. Celle qui parut il y a quelques années, doit être considérablement augmentée, car depuis un siècle environ, s'est élevée en Europe une secte impie et audacieuse, qui a décoré sa fausse sagesse du nom de philosophie, et prétendu posséder toutes les connoissances. « Ses par-
» tisans, disoit M. Séguier, en 1770, se sont
» déclarés les précepteurs du genre hu-
» main : *Liberté de penser*, voilà leur cri;
» et ce cri s'est fait entendre, d'une extré-
» mité du monde à l'autre. D'une main, ils
» ont tenté d'enlever le trône; de l'autre, ils

» ont voulu renverser les autels. Les prosé-
» lytes se sont multipliés, leurs maximes se
» sont répandues, les royaumes ont senti
» chanceler leurs antiques fondemens; et les
» nations, étonnées de trouver leurs prin-
» cipes anéantis, se sont demandé par quelle
» fatalité elles étoient devenues si différentes
» d'elles-mêmes. »

Mon cher ami, que diroit ce magistrat si, rendu à la vie, il voyoit que la révolution prédite s'est opérée, et que les philosophes sont parvenus à éteindre l'ancienne croyance, et à faire prendre aux esprits un autre cours sur les institutions civiles et sur les institutions religieuses? Hélas! la congrégation de l'*Index* peut bien nous signaler ces ouvrages qui portent dans les ames la plus affreuse contagion; mais comment prévenir le mal, comment en arrêter la circulation? Dès l'année 1771, le Pape Clément XIV, effrayé des maux qui nous menaçoient, adressa un bref au roi de France, pour l'engager à employer toute son autorité contre les suppôts de l'irréligion. Qu'il dut alors se reprocher d'avoir détruit cette société célèbre, l'école de la science et de la vertu, qui n'avoit jamais été persécutée, que parce qu'elle attaquoit toutes les erreurs,

et parce qu'en élevant sagement la jeunesse, elle étendoit les lumières du siècle, ou affoiblissoit du moins sa perversité !

La seconde congrégation dont je me suis proposé de vous parler, c'est celle des Rites. Elle maintient la tradition de l'Eglise, règle les fêtes, et fixe les cérémonies ecclésiastiques dans toute l'étendue de la catholicité. C'est au sein de cette congrégation que le souverain Pontife déclare, au sujet d'une personne dont la vie a été marquée par des vertus chrétiennes dans un degré héroïque, et la mort suivie de quelques miracles, qu'il y a lieu à canoniser cette personne, c'est-à-dire à la mettre au nombre des saints que nous pouvons honorer. Les protestans se sont amusés à tourner en ridicule la canonisation des saints : les procédures, qui sont les préliminaires indispensables d'un jugement de canonisation, sont cependant longues et rigoureuses. La congrégation a ses juges, ses officiers, son notaire ; elle appelle des interprètes, quand il en est besoin pour des actes dressés en langues étrangères ; elle appelle aussi des médecins, des physiciens et des mathématiciens, quand les circonstances l'exigent ; il faut donc que les faits soient prouvés avec la même exactitude, et la procédure exa-

minée avec autant de sévérité que pour la punition des crimes. Les témoignages suspects ou peu concluans, qui ne suffiroient pas pour condamner à mort un accusé, sont, par les mêmes défauts, incapables de fonder une réputation de sainteté. Cette pratique si sage est appuyée sur l'importance de la matière, et sur le préjudice que porteroit à la religion même un jugement indiscret.

L'auteur de la vie de saint Jean-François Régis rapporte à cet égard le fait suivant, qu'il avoit appris de la bouche d'un personnage de la plus grande considération : « Un gentilhomme anglais étant venu à Rome, y manifestoit quelques préventions; un prélat romain lui donna à lire un procès qui contenoit la preuve de plusieurs miracles. Le protestant le lut avec beaucoup de plaisir; puis, en le rendant : « Voilà certainement, dit-il, la plus sûre ma-
» nière de prouver les miracles; si tous ceux
» que l'on reçoit dans l'Eglise romaine étoient
» établis sur des preuves aussi évidentes et
» aussi authentiques que le sont ceux-ci,
» nous n'aurions aucune peine à y souscrire;
» et par là vous vous sauveriez de toutes les
» railleries que nous faisons de vos prétendus
» miracles. — Hé bien, répliqua le prélat,

» sachez que de tous ces miracles qui parois-
» sent si avérés et si bien appuyés, aucun n'a
» été admis par la congrégation des Rites,
» parce qu'ils n'ont pas paru suffisamment
» prouvés. » Le protestant étonné de cette réponse, qu'il n'attendoit pas, avoua qu'il n'y avoit qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des saints, et qu'il ne se seroit jamais figuré que l'attention de l'Eglise romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles. » Les protestans n'ont pas aujourd'hui autant de bonne foi; d'ailleurs, mon cher ami, c'est dans les siècles où il y a le moins de saints, qu'on croit le moins à la sainteté.

Il me reste à vous dire un mot du tribunal de la Rote. La Rote, *sacra Ruota*, est un tribunal chargé de connoître des causes civiles les plus importantes qui peuvent avoir lieu soit entre les sujets du Pape, soit entre ceux des autres Etats qui sont quelquefois dans le cas de recourir au jugement du saint Siége. Les auditeurs de Rote ont été ainsi nommés, ou parce qu'ils sont placés autour d'un grand bureau rond, ou parce qu'ils sont chargés tour à tour du rapport des causes qui doivent se juger. Ils sont ordinairement douze, et dans ce nombre

il y a un Allemand, un Français, deux Espagnols, etc. Le tribunal de la Rote ayant à examiner des causes qui viennent de tous les pays du monde, il convenoit qu'il renfermât des juges de ces différens pays : c'étoit le moyen d'inspirer plus de confiance à chacun d'eux.

Je m'aperçois que cette lettre est bien longue, et je prends le parti de renvoyer à un autre courrier ce que j'ai à vous dire des Etats romains et de la double autorité du souverain Pontife.

Adieu, mon cher ami.

Lettre Onzième.

Rome, le 6 février 1838.

Le gouvernement des Etats romains est monarchique, et le peuple n'en est pas pour cela moins heureux. On peut dire qu'il n'y a point de monarchie aussi ancienne, qu'il n'y a point de souverain à qui l'on rende des hommages aussi marqués dans ses Etats, et qui, actuellement encore, soit aussi respecté dans un grand nombre de royaumes; et comment ne le seroit-il pas? il porte l'empreinte de la royauté et de la divinité tout à la fois, et si, comme prince de la terre, il n'étend pas son autorité au-delà de son petit domaine; comme vicaire de Jésus-Christ, il l'étend sur tout l'univers. Ainsi le Pape a deux domaines, l'un spirituel, et l'autre temporel : son domaine temporel, situé au centre de l'Italie,

c'est-à-dire dans la partie la plus riche et la plus agréable de cette contrée, embrasse treize provinces, auxquelles il faut ajouter la principauté de Bénévent et le duché de Ponte-Corvo, enclavés l'un et l'autre dans le royaume de Naples. Cet Etat a trois cents milles, ou cent lieues de longueur ; et cent milles, ou trente huit lieues environ de largeur. Il s'étend d'une mer à l'autre, du port de Civita-Vecchia sur la mer de Toscane, jusqu'à celui d'Ancône sur l'Adriatique; et des bouches du Pô, jusqu'au golfe de Terracine. Le Pape gouverne par lui-même les provinces voisines de Rome; celles qui sont éloignées ont des légats ou des vice-légats pour gouverneurs, et toutes jouissent également d'un bonheur qu'il est bien difficile de trouver ailleurs. En effet, je ne connois point d'Etat où règne une plus grande tranquillité, et cette tranquillité atteste la respectueuse soumission d'un peuple dont le gouvernement ne connoît d'autres principes que la justice et la vertu. Si la paix intérieure des Etats de l'Église fut quelquefois interrompue, ces interruptions passagères venoient du contact inévitable des peuples voisins, et elles n'eurent jamais pour but aucun changement ni dans les lois, ni dans la reli-

gion, ni dans la nature du gouvernement. Oui, je le répète, les causes en étoient étrangères, tandis que les troubles dont les autres Etats nous fournissent tant d'exemples, proviennent visiblement de la constitution même de ces Etats, et surtout de la variété des principes qui s'y introduisent. Cette assertion n'a pas besoin de preuves. Nous avons donc lieu de croire que la tranquillité qui règne dans l'intérieur des Etats romains, régneroit également dans l'intérieur des autres Etats, si les peuples, revenant à l'unité, reconnoissoient dans le souverain Pontife le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ.

Ce n'est pas aux vains discours des hommes que nous devons prêter l'oreille : la voix de Jésus-Christ est la seule qu'il nous faut écouter; or, Jésus-Christ parlant à Pierre, en présence des autres apôtres, lui a dit : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. » Les hérétiques chercheront en vain à éluder la force de ces divines paroles : elles

seront toujours le triomphe des catholiques romains, parce qu'elles suffisent pour établir l'autorité spirituelle du souverain Pontife. En effet, dans le style de l'Écriture sainte, *les portes de l'enfer* sont les puissances infernales, et les *clefs* sont le symbole de l'autorité et du gouvernement. Jésus-Christ a toujours appelé son Église le royaume des cieux, et c'est ainsi qu'il l'appelle encore ici; ce royaume, qu'il a acquis au prix de son sang, et dont lui seul est le Roi, est entièrement séparé et indépendant des royaumes de ce monde, et ne regarde l'homme que comme destiné à servir Dieu et à le posséder pendant l'éternité. Mais ce royaume des cieux, comment se gouvernera-t-il sur la terre, lorsque son Roi sera monté au ciel? Qui est-ce qui gouvernera à sa place jusqu'à la fin des siècles, temps promis à la durée de ce royaume? C'est saint Pierre, car c'est à lui que sont remises les clefs du royaume des cieux, et puisque ce royaume doit durer toujours, et que saint Pierre devoit mourir, il faut avec saint Pierre entendre aussi ses successeurs: c'est ainsi que l'ont entendu les catholiques, et que l'entendoient les hérétiques mêmes, avant leur apostasie. Ce pouvoir de lier et de délier s'exerce dans l'Église par le Pape, par

les évêques et par les prêtres; tout ce qu'ils font en ce genre, conformément aux règles prescrites, est ratifié dans le ciel; c'est la parole de Jésus-Christ même. Il n'y a donc que l'impiété et l'endurcissement qui puissent faire mépriser ces liens : pour être invisibles, ils n'en sont pas moins redoutables. Il ne m'appartient pas de rapporter les divers passages dont on se sert ordinairement pour confirmer l'autorité du saint Siége. Si je voulois le faire, je serois obligé de m'éloigner beaucoup du sentier que je me suis tracé; et je ne dirois rien que n'aient dit, avant moi, les cardinaux Bellarmin, Orsi et plusieurs autres écrivains ecclésiastiques; je me contenterai donc de citer des faits : celui que je vais vous rappeler s'est passé de nos jours, et prouve aussi bien qu'un traité de théologie, que Dieu veille sur son Église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Il seroit d'ailleurs difficile de mieux terminer mon petit commentaire sur le passage de saint Matthieu.

Au commencement de l'année 1799, les Français occupoient l'Italie. Ils avoient fait enlever Pie VI, vieillard à qui il ne restoit plus qu'un souffle de vie : ils avoient dispersé dans toutes les parties de l'Europe, les membres

du sacré collége, à qui seuls il appartenoit de lui donner un successeur légitime.

Maîtres des murs du Vatican, les révolutionnaires se flattoient de déchirer bientôt l'Église catholique par le simulacre d'une élection dont le plan étoit préparé, et déjà ils sourioient à l'espérance d'étendre à toutes les parties de l'Europe chrétienne les divisions religieuses qui désoloient la France. Mais Dieu n'avoit pas oublié les promesses faites à Simon-Pierre : il prolonge les jours de Pie VI; et tandis qu'il diffère de lui accorder la récompense de tant de vertus, il appelle du fond du nord les libérateurs du midi; il choisit le protecteur de l'Église grecque, pour en faire le défenseur de l'Église romaine; il lui ordonne de changer la face de l'Italie, d'écarter tous les obstacles, et de préparer toutes les voies pour qu'un conclave puisse s'assembler régulièrement, et sans offrir l'apparence, ni même le prétexte de la plus légère division. Les armées des puissances alliées se répandent aussitôt sur toute l'étendue de l'Italie; elles laissent passer les chefs des tribus chrétiennes; et lorsque tout est disposé pour donner à l'Église un chef légitime, Dieu rappelle à lui cet auguste vieillard, dont la mémoire durera

autant que la religion dont il fut le pontife et le martyr. Venise devient alors l'asile du sacré collége : tous ses membres s'y réunissent ; un seul sentiment les inspire dans ce moment décisif, celui de donner à l'Église un chef capable de réparer ses malheurs ; et, le 13 mars 1800, leur choix tombe sur le cardinal Chiaramonti, qui prend le nom de Pie VII, pour honorer la mémoire de son prédécesseur.

Mais il falloit que cet événement portât le caractère de l'intervention divine. Toutes les espérances que l'imagination avoit fondées sur les succès des armées russes s'évanouissent, et, le Pape élu, les Français reprennent le cours de leurs victoires.

Je crois, mon cher ami, qu'il est impossible de ne pas apercevoir dans le concours de tant d'événemens extraordinaires, l'action d'une providence qui est supérieure aux volontés humaines, et qui rapporte tout à la conservation de son Église (1).

Je ne sais si la révolution française, qui sembloit devoir être le tombeau du christianisme, ne sert pas, au contraire, à en mani-

(1) Mgr l'évêque d'Alais a fort bien développé cette belle considération : le morceau est trop long pour être rapporté.

fester la force et la beauté; mais un autre événement, une autre scène de ce grand drame peut servir à prouver que l'indépendance temporelle des Papes entre aussi dans les vues de la Providence. Écoutez là-dessus M. de Haller: « Les évêques de Rome, dit ce publiciste, les successeurs de saint Pierre, jouissant toujours d'une haute considération par leur dignité pontificale, dotés de divers domaines, tant par les premiers empereurs chrétiens, que par les libéralités des fidèles, et surtout par Pépin et Charlemagne, sont graduellement parvenus à l'indépendance sans la rechercher, ou plutôt ils ont été affranchis de fait, et abandonnés à eux-mêmes par la renonciation tacite ou formelle des empereurs de Constantinople et des rois d'Allemagne, qui ne pouvoient et ne vouloient plus exercer leur autorité dans ces contrées; de sorte qu'il n'est pas un trône qui ait été aussi légitimement acquis que celui des pontifes romains. Et n'est-ce pas une chose miraculeuse que la perpétuité de ce siége et de son indépendance; à travers toutes les catastrophes qui bouleversoient les empires et tant d'illustres siéges épiscopaux? Les évêques de Rome ont eu plus d'ennemis que tous les autres évêques du monde; et seuls, ils sont

encore debout avec ce qu'ils possédoient depuis dix siècles; seuls ils ne sont les sujets ni les salariés de personne. Rome a été prise et saccagée plusieurs fois, et toujours elle a recouvré son indépendance. De nos jours, les possessions territoriales du souverain Pontife avoient été enlevées, et en apparence sécularisées, tout aussi bien et aussi injustement que celles des évêques de France, et surtout des évêques d'Allemagne, dont plusieurs jouissoient chez eux d'une indépendance temporelle à peu près complète, et offroient même d'honorables apanages à de grandes maisons souveraines, au lieu qu'on n'élève ordinairement au siége de Rome que des Italiens. Néanmoins dans *ce célèbre congrès de Vienne, où les puissances protestantes prédominoient*, et où l'esprit du siècle n'a eu, sous d'autres rapports, que trop d'influence, pas une voix ne s'est élevée pour rétablir les évêques spoliés dans leurs domaines temporels, et *toutes ont concouru pour les rendre au souverain Pontife*. Explique qui pourra de tels événemens par la prudence et la politique humaine; il nous semble qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour n'y pas voir une protection invisible et toute divine. La philosophie auroit

au besoin consenti à ménager les branches pour détruire le tronc; mais des milliers de branches ont été coupées et le tronc est resté, afin qu'il pousse de nouvelles branches. L'édifice ébranlé de l'Église se reconstruit de nouveau sur le rocher de Saint-Pierre : Rome est encore aujourd'hui et visiblement la mère et la racine de toutes les autres églises. »

Avouez, mon cher ami, que ce fragment est remarquable; il est beau de voir les ennemis du saint Siége travailler eux-mêmes à l'affermir; et quand on pense que l'intérêt est l'arme la plus forte dont en tout temps se soit servie l'hérésie pour séduire les princes, et donner à l'erreur l'appui de l'autorité, on sent mieux ce que le Seigneur fit en cette occasion, et l'on ne peut s'empêcher de le remercier d'avoir bien voulu procurer ce triomphe à son vicaire. En effet, mon ami, si les Papes ne jouissoient pas de l'indépendance temporelle, comment exerceroient-ils leur autorité spirituelle ? Pour reconnoître jusqu'à quel point la première est nécessaire au maintien de la seconde, il suffit de se rappeler ce qui, en 356, arriva au pape Libère; en 537, au pape Silvère; et enfin, en 652, au pape Martin. Le premier, pour avoir anathématisé l'aria-

nisme, fut relégué dans la Thrace; le second, pour s'être opposé au progrès de l'eutychianisme, fut massacré; et le troisième, pour avoir condamné l'hérésie des monothélites, fut enlevé de Rome, et transporté dans la Crimée, où il mourut de misère. Certes, de pareilles persécutions n'auroient jamais eu lieu, si ces saints pontifes avoient dès lors possédé les domaines que possèdent aujourd'hui leurs successeurs. Nous citerons à ce sujet deux orateurs dont le nom ordinairement est assez bien reçu de nos adversaires. Bossuet dit dans sa *Défense de la déclaration du Clergé de France :* « Nous nous réjouissons » avec le saint Siége, de ce que la souveraineté » de Rome lui a été cédée, ainsi que d'autres » terres, afin qu'il puisse exercer plus libre- » ment, et avec plus de sûreté, le pouvoir apos- » tolique dans toute l'Eglise, et nous ne ces- » sons de prier avec la plus grande ferveur » pour cette souveraineté. »

« Depuis que, dit l'abbé Fleury, l'Europe » est partagée entre plusieurs princes indé- » pendans les uns des autres, si le Pape eût » été sous l'un d'eux, on auroit pu craindre » que les autres ne l'eussent pas regardé avec » plaisir comme le père commun, ce qui au-

» roit donné lieu à de fréquens schismes. On » peut donc croire que, par un effet particu- » lier de la providence, le Pape s'est trouvé » indépendant, et maître d'un pays, à ne pas » se laisser si facilement opprimer par d'autres » souverains. »

Ainsi, au jugement de l'abbé Fleury, comme à celui de l'évêque de Meaux, le Pape a besoin de son indépendance pour exercer dans toute sa plénitude le pouvoir des clefs; qu'il en soit privé, il ne pourra plus lier ni délier, il ne sera plus Pape, et, comme le dit fort bien en 1826 un abbé qui donnoit alors de si belles espérances : «Point de Pape, point » d'Eglise; point d'Eglise, point de christia- » nisme; point de christianisme, point de re- » ligion, et par conséquent point de société. » Oui, mon cher Charles, le christianisme est le plus ferme appui de la société, et je voudrois, par ce mot, pouvoir entendre la religion chrétienne en général; mais il est aisé de voir que ce privilége n'appartient qu'à l'Eglise catholique, parce qu'il n'y a d'unité que chez elle, et que là où il n'y a pas d'unité, il y a séparation, opposition, combat, désordre et malheur. Faut-il s'en étonner? L'homme a besoin de croire, et croire c'est recevoir

avec docilité l'impulsion et la direction d'un être supérieur à nous, par sa nature ou par ses fonctions, dans l'ordre légitime de la puissance qu'il a droit d'exercer à notre égard. Or, à la place de cette docilité, mettons l'esprit individuel avec ses prétentions, la philosophie avec ses doutes, le protestantisme avec ses incertitudes, et nous verrons les peuples, se détachant de leur ancienne croyance, se détacher aussi bientôt de leur ancien gouvernement. Las d'obéir, parce qu'on leur aura dit que l'obéissance est un esclavage, ils se croiront opprimés s'ils ne commandent, et cet esprit d'indépendance, plus ou moins développé, plus ou moins favorisé par les événemens, éclatera en révolutions, ou minera sourdement les bases de la société.

Qui pourra prévenir de si grands malheurs? « C'est la tâche des gouvernemens, a » fort bien dit l'abbé de La Mennais; l'avenir » des nations et leur propre avenir dépend » d'eux, du moins en partie. Qu'ils y réflé- » chissent sérieusement; il s'agit de la vie. » Qu'ont-ils fait jusqu'à présent, que conspi- » rer contre eux-mêmes? Le salut n'est pas » où ils l'ont cherché. Qu'ils le comprennent

» enfin, il n'existe aujourd'hui dans la société
» que deux forces : une force de conservation
» dont le christianisme est le principe, et
» dont l'Eglise est le centre ; une force de
» destruction qui pénètre tout pour tout dis-
» soudre, les doctrines, les institutions, le pou-
» voir même.

» La plupart des gouvernemens se sont
» placés entre ces deux forces pour les com-
» battre toutes deux. Ils combattent l'Eglise,
» parce qu'ils tiennent obstinément à un sys-
» tème d'indépendance absolue, qui, en abo-
» lissant la notion du droit, ébranle partout
» la souveraineté dans ses fondemens. Ils se
» défendent, comme ils peuvent, avec la po-
» lice et les baïonnettes, contre la force révo-
» lutionnaire, qui tourne contre eux leurs
» propres maximes.

» S'ils ne sortent pas, et bien vite, de cette
» position, leur ruine est certaine ; car il est
» évident qu'aucun pouvoir ne sauroit sub-
» sister, qu'en s'appuyant sur les forces de la
» société. On ne règne pas long-temps, lors-
» qu'on ne veut régner que par soi ; jamais
» l'homme ne subit volontairement le joug
» de l'homme. Il faut que la puissance des-
» cende de celui qui a dit : *Per me reges re-*

» *gnant*. On peut donc le prédire avec assu-
» rance : si les gouvernemens ne s'unissent pas
» étroitement avec l'Eglise, il ne restera pas
» en Europe un seul trône debout : quand
» viendra *le souffle des tempêtes*, dont parle
» l'Esprit de Dieu, ils seront emportés *comme*
» *la paille sèche et comme la poussière*. La
» révolution annonce ouvertement leur chute,
» et à cet égard elle ne se trompe point : ses
» prévoyances sont justes.

» Mais en quoi elle se trompe stupidement,
» c'est de penser qu'elle établira d'autres gou-
» vernemens à la place de ceux qu'elle aura
» renversés, et qu'avec des doctrines toutes
» destructives, elle créera quelque chose de
» stable, un ordre social nouveau. Son unique
» création sera l'anarchie, et le fruit de ses
» œuvres, des pleurs et du sang. »

Que ce morceau est beau, mon cher ami, que de vérités il renferme, que de réflexions il fait naître ! On y retrouve bien cet abbé de La Mennais, qui depuis..... Mais alors il étoit orthodoxe.

Adieu, mon ami.

Digitized by Google

Lettre Onzième.

Rome, le 8 février 1838.

Quoique les souverains Pontifes aient toujours été les protecteurs de la liberté civile, les conservateurs des arts et les bienfaiteurs du genre humain, il est des gens assez injustes pour les accuser de favoriser le despotisme, et d'asseoir leur autorité sur l'ignorance des peuples. Je ne sais, mon ami, quel peut être le fondement de cette accusation; car il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les nations qui se sont séparées de l'Eglise, et celles où Jésus-Christ est encore méconnu, restent courbées sous le joug du despotisme, tandis que l'Europe, qu'on peut appeler le siége du christianisme, est aussi celui de la liberté.

Comment l'Evangile a-t-il pu rendre

l'homme à sa dignité, et diminuer au moins la somme des maux auxquels il paroissoit condamné? Pour répondre à cette question, il suffiroit de dire que, sous l'Evangile, *il n'y a point d'autre loi que la charité*, et qu'accomplir ce seul précepte, c'est accomplir toute la loi. Voici cependant quelques observations sur les changemens qu'il a opérés dans les esprits.

Lorsque Jésus-Christ parut sur la terre, les droits de l'humanité étoient encore inconnus : les philosophes, au lieu de les éclaircir, les avoient rendus plus obscurs. Les Grecs et les Romains, ces deux nations si éclairées et si polies, avoient décidé que, parmi les hommes, les uns naissoient pour la liberté, les autres pour l'esclavage, et que tout étoit permis contre les barbares, c'est-à-dire contre les étrangers. Ces maximes, tout odieuses qu'elles sont, étoient soutenues par la force, propagées par la cupidité, et le réseau de l'esclavage enveloppoit presque toute la terre. Dans la seule ville d'Athènes, il y avoit deux cent mille esclaves pour vingt mille citoyens; et Rome, sous Tibère, eut plusieurs fois à craindre de la multitude d'esclaves qui l'inondoit, pendant que les familles de condition libre

diminuoient de jour en jour. Cette disproportion étoit si effrayante, que quelqu'un, ayant proposé d'assigner aux esclaves un habillement distinctif, le sénat s'y opposa, dans la crainte qu'il n'en connussent mieux leurs forces, et ne se révoltassent comme ils l'avoient fait sous la république. Une révolte n'auroit rien eu de surprenant, car la condition de ces esclaves n'étoit guère différente de celle des bêtes de somme, et l'on frissonne quand on lit la manière dont ces malheureux étoient traités. Gémissant sous le joug d'une affreuse oppression, ils n'étoient jamais admis à revendiquer les droits de la justice ; exposés à la question pour la plus mince cause, ils étoient battus de verges ou attachés à une croix. Ceux qui avoient le malheur de se trouver dans une maison dont le maître étoit assassiné, étoient tous, innocens ou coupables, impitoyablement condamnés. Ce cas arriva sous Néron : Un certain Pédanius, personnage consulaire, fut tué dans son lit ; le nombre de ses esclaves se montoit à quatre cents ; quelques voix s'élevèrent en leur faveur : on représenta leur nombre, l'âge, le sexe, l'innocence indubitable de plusieurs ; la loi de mort n'en prévalut pas moins, et ces

quatre cents malheureux furent envoyés au supplice.

Tel étoit, mon cher ami, le droit commun de toutes les nations, quand l'Eglise enseigna aux hommes qu'ils étoient les enfans du même père, les héritiers des mêmes promesses.

Nous voyons par les épîtres de saint Paul ce que dictoit sur ce point la morale évangélique : « Que chacun, dit cet apôtre, demeure » dans l'état où il a été appelé à la foi.... » Après le baptême, il n'y a plus ni Juif ni » Gentil, ni maître ni esclave ; vous êtes tous » un même corps en Jésus-Christ.... Escla- » ves, obéissez à vos maîtres temporels avec » crainte et simplicité de cœur, comme ser- » vant Dieu et non les hommes.... et vous, » maîtres, traitez de même vos esclaves, en » vous souvenant que vous avez dans le ciel » un Seigneur qui est votre maître et le leur, » et qu'il n'y a de sa part aucune acception de » personnes. »

Les philosophes s'étoient mis peu en peine d'instruire la classe inférieure ; ils la méprisoient trop pour l'admettre à leurs sublimes leçons : mais les apôtres et les successeurs des apôtres, ne regardoient ni à l'habit, ni à l'extérieur, et, sachant que toutes les ames

sont également précieuses devant Dieu, ils recevoient tous ceux qui vouloient les écouter; et après les avoir éclairés des mêmes lumières, les faisoient participer aux mêmes sacremens.

C'étoit sans doute un spectacle bien consolant pour la religion, que celui où se voyoient réunis, dans la même assemblée, le riche sénateur et l'indigent plébéien, le centurion et le soldat, le maître et l'esclave. Le premier fruit que produisoient les assemblées de ce genre, c'étoit l'union des cœurs. Au sortir des cérémonies où ils avoient rompu le même pain, fraternisé dans les mêmes agapes, quel maître auroit pu se porter à des actes de barbarie contre ceux que lui avoit soumis ou la fortune, ou la naissance? Ainsi tomboit le mur de séparation que le luxe avoit élevé entre les différens ordres, et l'esprit d'égalité religieuse fut bientôt assez fort dans ces nouveaux chrétiens, pour qu'ils en fissent, en quelque sorte, un article de leur symbole. Un martyr, d'un sang illustre, interrogé par le juge sur sa condition, répond qu'il est serviteur de Jésus-Christ; un autre, d'extraction servile, qu'il a été mis en liberté par le Sauveur; et un troisième, voulant démontrer

l'excellence de sa foi, fait observer qu'elle nous commande de nous aimer les uns les autres.

Que penser à présent de certains philosophes, qui n'ont pas craint d'avancer qu'il n'y a pas dans l'Évangile une seule parole qui rappelle le genre humain à liberté pour laquelle il est né, et que le christianisme n'a contribué en rien à l'adoucissement de l'esclavage? Les insensés, ils blasphèment ce qu'ils ignorent!

Cependant c'étoit peu pour l'Église de mettre en sûreté la vie des hommes, elle vouloit encore les affranchir. Quelques princes la secondèrent en ce point; et comprenant que le don de la liberté seroit plus précieux, lorsqu'il seroit consacré par la religion, ils autorisèrent les affranchissemens faits en présence des évêques, et voulurent que le baptême, qui donnoit aux esclaves la liberté des enfans de Dieu, leur assurât en même temps les avantages de la liberté civile.

En travaillant à l'affranchissement des esclaves, l'Église ne pouvoit pas se dissimuler que les maîtres avoient aussi leurs droits. Ces droits, elle les respecta; et une des bonnes œuvres les plus communes parmi les chrétiens de ce temps-là, ce fut d'acheter la liberté de leurs

frères. Plusieurs poussèrent l'héroïsme de la charité jusqu'à se rendre eux-mêmes esclaves pour en délivrer d'autres. Les évêques crurent ne pouvoir pas faire un meilleur usage des richesses de leurs églises que de les consacrer à ces rachats; et les Papes étendirent leur zèle partout où s'étendoit leur autorité.

Vous rappellerai-je à ce sujet ce qu'à la fin du sixième siècle, Grégoire-le-Grand fit en faveur des Anglais? Il n'étoit encore que diacre, quand passant un jour sur le marché de Rome, il vit des esclaves que l'on avoit exposés en vente, lesquels étoient d'une blancheur et d'une beauté extraordinaires. Il demanda au marchand de quel pays il les avoit amenés. « De l'île de Bretagne, répondit celui-ci, dont tous les habitans sont aussi bien faits.—Sont-ils chrétiens? —Non, ils sont encore païens. » Alors, Grégoire dit en soupirant : « Quel dommage que de si beaux hommes soient sous la tyrannie du démon! » Et sur-le-champ, il alla trouver le pape Benoît, et le pria instamment d'envoyer dans la Bretagne des ministres de la parole de Dieu. Quand ensuite il eut été placé sur le trône de saint Pierre, les affaires dont il se vit chargé ne lui firent point négliger la conversion des Bretons; il leur envoya quarante

missionnaires, auxquels il avoit donné pour chef un saint religieux, nommé Augustin; et ceux-ci, confirmant leur prédication par de nombreux miracles et par d'éclatantes vertus, convertirent au christianisme le roi de Kent, instruisirent ses peuples, les firent entrer dans le sein de l'Église, et les disposèrent ainsi à goûter les avantages de la civilisation.

Si nous ouvrons les annales du moyen âge, nous verrons qu'il en a été de même des autres peuples : c'est à la lumière de l'Évangile qu'ils sont entrés dans la voie qui devoit les mener au bonheur; c'est en devenant chrétiens qu'ils ont cessé d'être barbares. Cependant, il faut en convenir, même après l'établissement du christianisme, le partage des royaumes entre les membres d'une même dynastie, le peu de fixité des limites et le vague du droit donnèrent lieu à des incursions qui ne manquèrent pas de compromettre la liberté des particuliers; mais plus la violence osoit entreprendre contre les droits de l'humanité, plus les évêques faisoient d'efforts pour les défendre. On les voyoit alors former une ligue sainte, et, profitant du pouvoir sacré que leur donnoit la religion, défendre, sous les plus terribles peines, d'attenter à la liberté des hommes.

Enfin, en 1167, le Pape Alexandre III, au troisième Concile de Latran, abolit entièrement la servitude, et, par cette loi, mérita de vivre à jamais dans la mémoire de tous les hommes. La plupart de ses successeurs l'ont imité, autant qu'ils l'ont pu, en arrêtant le despotisme de quelques souverains, en remplaçant le défaut d'équilibre et en diminuant les inconvéniens du régime féodal, de sorte qu'on peut dire que Dieu, voulant faire chérir l'autorité pontificale, s'en est servi pour rendre aux peuples le don inappréciable de la liberté civile, que leur avoit enlevée la corruption du paganisme.

Comme il étoit naturellement impossible de travailler à civiliser les peuples sans travailler à les instruire, la ville à laquelle il étoit donné d'être le centre du christianisme, devoit être aussi la dépositaire des connoissances humaines. Si donc au milieu des ténèbres de l'ignorance, l'Italie conserva le feu sacré, si de son sein jaillirent ensuite de vives lumières, si plus tard elle enfanta des chefs-d'œuvre nouveaux, c'est à la religion, c'est aux souverains Pontifes qu'elle fut redevable de cette gloire.

Les écrivains qui s'illustrèrent les premiers à la renaissance des lettres, furent le Dante,

Pétrarque et Boccace. Ces beaux génies firent sentir à leurs concitoyens tout le prix des chefs-d'œuvre que leur avoit laissés le siècle d'Auguste; et, en réveillant le goût de la littérature romaine, ils excitèrent la curiosité pour la littérature grecque, qui a été la source de l'autre.

Ainsi, l'amour des lettres s'étoit déjà répandu en Italie, au commencement du quinzième siècle, avant que Constantinople eût été prise, et que les savans, effrayés de l'état de désolation où étoit cette ville, se fussent réfugiés dans nos régions occidentales. Plusieurs de ces fugitifs vinrent à Rome, et cette ville s'enrichit des trésors littéraires qu'ils apportoient avec eux.

Il fallut cependant bien du temps encore pour dégager l'esprit humain de toutes les entraves que lui avoient données les siècles d'ignorance. Les premières tentatives ne furent pas heureuses; mais le jour qui commençoit à luire s'épura, s'étendit peu à peu, et brilla enfin de l'éclat le plus vif au commencement du seizième siècle, sous le pontificat de Léon X.

Ce Pape, de l'illustre famille des Médicis, n'avoit que trente-six ans quand il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Confié dès son

enfance aux maîtres les plus habiles de son temps, il avoit l'esprit orné de toutes les belles connoissances. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe : il y avoit appelé les sciences et les arts, de sorte que les talens y trouvoient un accueil flatteur, de la considération, des honneurs et des récompenses. Les gens de lettres furent les amis de ce Pape : il vivoit avec eux dans un commerce habituel, il animoit leurs travaux par ses libéralités, les dirigeoit par ses conseils, et les jugeoit en connoisseur éclairé. Cet amour des beaux arts, ces faveurs répandues sur ceux qui les cultivoient, lui ont mérité l'honneur de donner son nom au siècle où il a vécu; honneur, que parmi cette foule de souverains qui ont régné sur la terre, trois seulement partagent avec lui : Alexandre, Auguste et Louis XIV.

Le siècle de Léon X paroissoit si beau à l'abbé Barthélemi, qu'il l'avoit choisi dans le principe pour en faire le sujet de ses veilles et le monument de sa gloire ; je ne sais ce qui lui fit ensuite préférer le siècle d'Alexandre. Ce n'est pas que je sois fâché d'avoir le voyage d'Anacharsis en Grèce : cet ouvrage est fort estimable, et je crois qu'il réuniroit tous les

Digitized by Google

suffrages, si l'on n'y trouvoit pas quelques passages qui se ressentent des doctrines du temps. Mais si l'auteur s'étoit décidé à conduire un autre voyageur dans l'Italie chrétienne, les recherches qu'il auroit été dans le cas de faire sur les habitans du Latium, ses réflexions sur l'influence d'une religion qui avoit changé la face de la terre, sa description de Rome antique, sa description de Rome chrétienne, tout cela nous auroit autant intéressés que des observations sur les mœurs et les usages de la Grèce; et nous n'aurions pas eu moins de plaisir à converser avec Michel-Ange, Raphaël, l'Arioste et le Tasse, que nous n'en avons eu à revoir Epaminondas, Aristote et Philippe, qui, plus éloignés de nous, nous étoient cependant mieux connus.

La plupart des successeurs de Léon X se sont montrés animés du même esprit; et s'il est vrai qu'honorer les talens soit le moyen le plus propre à en faire éclore, nous leur sommes redevables d'une multitude de grands hommes qui ont été les lumières de leur siècle, et les bienfaiteurs du genre humain.

Où trouver un prince qui ait récompensé les savans avec plus de magnificence que Clé-

ment VIII, qui éleva au cardinalat Baronius, Bellarmin, d'Ossat, du Perron, et décerna au Tasse les honneurs du triomphe?

Etoit-il ennemi de l'instruction? se plaisoit-il à perpétuer les ténèbres de l'ignorance, ce Grégoire XIII, dont le pontificat devient à jamais célèbre par la réforme du calendrier? Par cette réforme, il servoit à la fois l'astronomie et la religion; et cependant (que ne peuvent les préventions), il eut plus de peine à la faire recevoir de certaines nations, qu'il n'en avoit eu à la faire rédiger par ses mathématiciens. Les protestans la rejetèrent, parce qu'elle venoit du Pape; comme s'il étoit permis à un homme raisonnable de ne pas recevoir la raison, de quelque part qu'elle vienne; et les Russes la rejettent encore aujourd'hui, aimant mieux, dit un auteur judicieux, être brouillés avec tout le ciel, que de se rencontrer avec l'Eglise romaine.

N'embrassoit-il pas tous les peuples dans sa sollicitude, ce Grégoire XV, qui, en 1622, fonda le collége de la Propagande; institution dont les effets s'étendent jusqu'aux régions les plus reculées. Quand vous viendrez à Rome, vous ne manquerez pas de visiter ce

collége : vous y verrez une bibliothèque renfermant des livres en trente-six langues différentes, un pareil nombre de presses, employées à imprimer les ouvrages propres à pénétrer toutes les nations qui sont sous le ciel, de la connoissance du vrai Dieu; et, ce qui vous paroîtra plus admirable, deux cents jeunes ecclésiastiques qui, se destinant à porter l'Evangile aux infidèles, s'exercent à en parler d'avance les divers langages.

Ce seroit ici le lieu de vous parler des académies qui se trouvent à Rome ; mais n'ayant pas des connoissances assez variées pour pouvoir les bien apprécier, et payer ensuite à chacune le tribut d'éloges qu'elle mérite, je me contenterai de dire qu'il n'y a point de ville où elles soient aussi nombreuses; à quoi je ne crains pas d'ajouter que tous les arts, toutes les sciences, toutes les branches des connoissances humaines y sont cultivées; et que plusieurs auteurs, qui dans ces derniers temps se sont fait un nom chez les nations voisines, doivent la meilleure partie de leur gloire aux génies que l'Italie avoit produits dans les siècles précédens.

Les anciens Romains, se croyant destinés à la conquête du monde, n'aimoient que les

armes et les combats. Je ne sais quelle sibylle leur avoit dit :

D'autres avec plus d'art (cédez-leur cette gloire)
Coloreront la toile, ou d'une habile main
Feront vivre le marbre et respirer l'airain;
De discours plus flatteurs charmeront les oreilles,
Décriront mieux du ciel les pompeuses merveilles :
Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers;
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde.

Les choses sont changées, et les Romains modernes, exempts d'ambition, mettent leur gloire à cultiver les arts que dédaignoient leurs pères. Ils l'emportent même en ce genre sur tous les autres peuples, et Rome n'en sera pas moins la reine des nations; mais ce n'est plus par les armes, c'est par la parole qu'elle étendra son empire et régira l'univers.

Je vous parlerai dans ma première lettre des principales basiliques de Rome, et en voyant les dépenses que les Papes ont faites pour élever de nouveaux monumens, le soin qu'ils ont eu de conserver les monumens an-

ciens, vous acquerrez encore une preuve de leur goût pour tout ce qui tient aux sciences et aux arts.

Adieu, mon cher Charles.

Lettre Treizième.

Rome, le 28 février 1838.

Mon cher ami, pour être en état de faire la description de Rome, il faudroit y demeurer plusieurs années, réunir beaucoup de connoissances, avoir un goût délicat, une imagination vive, le talent de communiquer aux autres les sentimens dont on est pénétré, et composer ensuite plusieurs volumes.

Rome, comme je vous l'ai dit, ne ressemble qu'à Rome. Figurez-vous une ville à trente-cinq portes, contenant trente basiliques, deux cents églises, cent cinquante grandes chapelles qui sont comme des églises, cinquante palais remarquables, soixante temples anciens, vingt *villa*, seize arcs de triomphe, beaucoup d'obélisques tirés de l'Egypte, un grand nombre de musées remplis de statues, et un plus grand nombre encore de galeries

renfermant des milliers de tableaux. Dans ces monumens, dans ces statues, dans ces tableaux, qui appartiennent à des siècles différens, que de beautés, que de génie ! Ce seroit défigurer ces chefs-d'œuvre que de chercher à vous en donner une idée, même légère. En vain épuiserois-je toutes les ressources du langage, toutes les formules de l'admiration, je resterois encore bien au-dessous de la vérité. Je m'en console cependant, parce que, pour vous comme pour moi, Rome est moins le sanctuaire des arts que celui du christianisme; et, rassuré par cette considération, c'est principalement sous le rapport de la religion que je considérerai la capitale du monde chrétien.

Je vais vous entretenir aujourd'hui de ses quatre grandes basiliques : Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Paul et Sainte-Marie-Majeure. Je commence par la quatrième, et vous en devinez la cause : elle porte le nom de la mère de Dieu, et la mère de Dieu est aussi notre mère.

Marie, ineffable parole,
Qu'on diroit empruntée aux chants d'un Séraphin ;
Chaste émanation du langage divin
Qui nous remue et nous console ;

Marie! oh! quelle voix ne se trouble en nommant
Le nom dominateur qui peut tout sur le monde,
Ce nom si beau, si doux, limpide comme l'onde,
Et pur comme le diamant.

Sur le devant de cette basilique est une belle place, au milieu de laquelle s'élève une magnifique colonne de granit, haute de cent trente pieds, et surmontée d'une statue de Marie en bronze doré. On rapporte qu'en 353, sous le Pape Libère, un seigneur qui s'appeloit Patrizi ayant vu tomber de la neige le 5 août, comme la sainte Vierge le lui avoit annoncé pendant son sommeil, fit construire une petite église, qui, en mémoire de ce miracle, fut appelée l'église Notre-Dame-des-Neiges. En 442, le Pape Sixte III la fit rebâtir, lui donna l'étendue qu'elle a, et y fit porter la crèche du Sauveur; elle prit alors le nom de Sainte-Marie-de-la-Crèche, et elle a pris ensuite celui de Sainte-Marie-Majeure, parce qu'elle est la plus belle des églises érigées en l'honneur de Marie.

Il est des temples qui inspirent une certaine terreur, et où l'on ne peut s'empêcher de trembler comme au tribunal du souverain juge; mais ici, ce que cette pensée à d'accablant pour notre foiblesse, est tempéré par

ce que la religion a de plus consolant et de plus doux; on est dans la maison de Marie, et l'on y retrouve la crèche du Sauveur. Me prosterner devant la chapelle où cette crèche est déposée, fut la première chose que je fis en entrant dans l'église. Là je pensai à Bethléem, je me rappelai les jours que j'y avois passés, et je me crus un moment reporté au lieu où naquit Jésus, à cette grotte auguste que j'avois si souvent arrosée de mes larmes. Oui, mon ami, je pleurois de nouveau, mais je pleurois de plaisir; je me sentois heureux. Cependant, après m'être laissé aller quelque temps à des pensées délicieuses, je fis un retour sur moi-même, et un profond soupir sortit de mon cœur oppressé : Il y a six ans, me dis-je, que sur le marbre du sanctuaire de Bethléem tu imprimas tes lèvres brûlantes de reconnoissance et d'amour... Six ans! Tu savois que le chrétien, le religieux surtout doit tendre chaque jour à la perfection; tu le savois : jette aujourd'hui tes regards derrière toi, quels progrès as-tu faits depuis cette époque? es-tu meilleur? — Je ne répondis pas à cette question, je craignois d'être entendu de la crèche. Je me levai en me frappant la poitrine, et mes larmes coulèrent avec plus d'abon-

dance; mais ce n'étoient plus les mêmes larmes.

Sous le portique de cette église est une statue colossale en bronze, représentant Philippe III, roi d'Espagne. Les rois d'Espagne jouissent du titre et des prérogatives de premiers chanoines de Sainte-Marie-Majeure. J'ignore si Christine et Isabelle tiennent à en être chanoinesses.

L'église est formée de trois nefs, que soutiennent trente-six colonnes de marbre blanc, d'un ordre ionique. La nef du milieu, plus élevée que les nefs latérales, est d'une grande richesse et d'un goût exquis. Elle a été dorée du temps d'Alexandre VI, avec le premier or que Ferdinand et Isabelle reçurent d'Amérique. Que j'aime à voir les souverains rapporter à leur Dieu leurs succès, lui consacrer les prémices de leurs conquêtes, et confesser ainsi que *pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême !*

L'autel pontifical est isolé, comme dans les autres basiliques. Placé sous un pavillon, que soutiennent quatre colonnes de porphyre, il est formé d'une grande urne, que l'on dit avoir servi de tombeau au fondateur de cette

basilique. Le couvercle de l'urne, en marbre blanc et noir, soutenu par quatre enfans de bronze doré, sert de table à l'autel.

Non loin de là se trouvent deux superbes chapelles : dans l'une, qui a été fondée par Sixte V, et qui pour cette raison s'appelle Sixtine, on admire le mausolée de ce pontife. Ce mausolée est formé par quatre colonnes de vert antique, qui soutiennent un baldaquin sous lequel est placée la statue de ce Pape à genoux. Les statues de la Charité et de la Justice, de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue ornent ce monument. Vis-à-vis est le tombeau de Pie V, dont l'urne de vert antique est d'un excellent travail. Le saint Sacrement repose dans cette chapelle, dans un tabernacle magnifique.

L'autre chapelle est appelée Borghésienne : Paul V, de l'illustre famille des Borghèse, y est enterré, et il en est regardé comme le fondateur. Peut-être n'avoit-il fait que la restaurer, car Clément VIII, mort avant lui, y est enterré pareillement. Leurs tombeaux sont ornés de statues et de bas-reliefs. L'autel est d'une richesse extraordinaire, et l'on y trouve tout ce qu'on peut imaginer de plus précieux et de plus rare. Le fond est de lapis-lazuli, et au milieu,

sous une couronne de diamans, est l'image de la sainte Vierge, que l'on dit peinte par saint Luc. Le devant de l'autel offre un bas-relief représentant le miracle des neiges.

Parmi les autres tombeaux qui se trouvent dans cette basilique, on remarque encore celui de Nicolas IV, et celui de Clément IX.

A l'entrée de la sacristie est le baptistère, entouré d'une belle balustrade. L'eau de la régénération y est reçue dans une grande coupe de porphyre, au milieu de laquelle s'élève la statue du saint précurseur.

En vous parlant de ce qu'il y a de curieux à voir dans cette église, je ne dois pas oublier les peintures en mosaïque qui ont été placées dans le cinquième siècle par l'ordre de Sixte III, et que l'on voit encore sur l'arc qui sépare le chœur de la nef. Ce Pape y fit mettre la figure de la sainte Vierge, pour rendre témoignage à sa qualité de mère de Dieu, après que le concile général d'Ephèse eut condamné l'hérésie de Nestorius. Ce monument de l'antiquité chrétienne, auquel s'arrêtent peu de voyageurs, est cependant d'autant plus précieux, qu'au second concile de Nicée, il fut cité comme une preuve de la tradition de l'Eglise sur le culte des images.

C'est à la Noël qu'il faut visiter Sainte-Marie-Majeure, si l'on veut la voir dans toute sa magnificence : en ce jour solennel l'éclat de l'or, peut-être trop prodigué dans cette église, devient plus éblouissant par le reflet des flambeaux qui y sont allumés de toutes parts; et devant la crèche que l'on tient renfermée dans un reliquaire d'argent massif, viennent se prosterner, comme autrefois à Bethléem, des bergers et des rois.

Je vous communiquerai une observation qui m'a paru très-propre à augmenter le respect dû à cette église : la crèche qu'on y vénère est le bois de la vraie crèche, tandis que Bethléem n'offre plus au voyageur que l'endroit de la grotte où ce bois fut mis.

Quelques savans assurent que l'église de Sainte-Marie-Majeure est sur l'emplacement qu'occupoit autrefois le temple de Junon-Lucina, et que c'est des ruines du temple que proviennent les colonnes dont l'église est décorée.

D'autres combattent cette assertion. Quant à moi, mon cher Charles, qui ne suis pas un savant, je ne chercherai point à me faire une opinion là-dessus; mais les yeux fixés sur la crèche, je me nourrirai des sentimens qu'elle

inspire à tous les chrétiens, et je me rirai de Junon, de Jupiter, et de cette multitude de dieux et de déesses qu'a précipités de leur Olympe un enfant né dans l'obscurité d'une étable.

Passons maintenant, mon cher ami, à l'église de Saint-Pierre, et contemplons cet édifice auquel aucun autre ne peut être comparé pour l'étendue et la régularité des proportions, la richesse et l'élégance des ornemens, le soin et la propreté avec lesquels il est entretenu. Il faut l'avoir vu plusieurs fois, et l'avoir examiné dans un grand détail, pour juger de la noblesse du dessein, de la hardiesse de l'entreprise, et de la perfection avec laquelle elle a été suivie. Quand cet édifice seroit seul à Rome, il mériteroit un voyage, parce que Paris ni Londres n'offrent rien d'aussi admirable. Tous les arts ont contribué à l'embellir, et les meilleurs artistes y ont développé leurs talens. C'est le chef-d'œuvre de l'Italie, c'est la merveille du monde.

L'église de Saint-Pierre est située à l'extrémité nord-ouest de Rome, au pied du mont Vatican, vers l'endroit où étoient les jardins de Néron.

Dans l'an 323, Constantin avoit fait bâtir sur cet emplacement une église considérable

en l'honneur du prince des apôtres. Au milieu du quinzième siècle, on s'aperçut qu'elle menaçoit ruine, et le Pape Nicolas V forma dès lors le projet de la reconstruire. Cette gloire étoit réservée à un de ses successeurs.

Jules II, élu en 1503, étoit un génie fait pour les grandes entreprises; il voulut se distinguer par un monument remarquable, et, après avoir consulté les plus illustres architectes, il en posa la première pierre le 18 avril 1506.

La place qui la précède et lui sert d'avenue, annonce bien l'édifice pour lequel elle est faite. Elle est ornée d'un portique à quatre rangs de colonnes, qui vont rejoindre en demi-cercle la façade de l'église, et lui donnent une largeur analogue à son immense profondeur. Cette colonnade qui charme l'œil, forme une grande galerie couverte, laquelle est couronnée par une balustrade sur laquelle sont placées cent trente-six statues de saints martyrs, de fondateurs d'ordre, et, d'espace en espace, les armes des souverains Pontifes qui ont fait travailler à cette construction. Le Pape Alexandre VII posa, le 25 août 1661, la première pierre de ce portique, qui fut ensuite exécuté sur les dessins et sous les yeux du chevalier Bernini. Au milieu de la place est un obélisque d'un

seul morceau de granit, qui a soixante-quatorze pieds de longueur, et qui, en y comprenant le piédestal et la croix dont il est surmonté, s'élève de cent vingt-quatre pieds au-dessus du pavé.

Cet obélisque est un de ceux qu'on attribue à Phéron, fils de Sésostris, lequel, suivant Hérodote, avoit consacré deux obélisques dans le temple du Soleil. L'empereur Caligula le fit transporter d'Alexandrie à Rome. Le vaisseau, dont on se servit à cet effet, étoit, au rapport de Pline, le plus étonnant qu'on eût jamais vu sur la mer; ce vaisseau étoit lui-même une merveille.

Cet obélisque étoit resté debout dans le cirque de Néron, quand Nicolas V conçut l'idée de le faire transporter sur la place de Saint-Pierre; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. Paul III voulut charger de cette entreprise Michel-Ange Buonarroti, qui s'y refusa, craignant de ne pouvoir pas vaincre les difficultés qu'elle présentoit. Trente ans après, Sixte V monta sur le saint Siége. Doué d'un caractère entreprenant et ferme, tel que le demandoit le gouvernement de l'Église que tourmentoient alors de furieuses tempêtes, ce pontife ne fut peut-être pas fâché de montrer

à l'Europe que ce qui avoit arrêté quelques-uns de ses prédécesseurs, n'étoit pas en état de l'arrêter. Quoi qu'il en soit, son premier soin fut de chercher les moyens d'ajouter cet ornement à la place de Saint-Pierre. Dans cette intention, il appela à Rome tous les architectes et tous les mécaniciens; il en vint de toute l'Italie et même de la Grèce. Plus de cinq cents plans furent présentés, et une commission fut nommée pour les examiner. Après un long examen, cette commission adopta le plan de Dominique Fontana, en en réservant toutefois l'exécution à deux architectes plus âgés, et partant plus expérimentés. Mais le Pape trouva cette mesure injurieuse, et jugeant avec raison que l'inventeur d'un semblable plan étoit plus à même que tout autre de le faire exécuter, il l'en chargea, lui seul, et avec de grands pouvoirs.

La plus grande difficulté venoit de la masse de ce monument, qui, suivant les calculs de Fontana, pèse neuf cent soixante-trois mille cinq cent trente-sept livres romaines : cependant, le 15 avril 1586, il fut enlevé de deux palmes au-dessus de son piédestal; le 7 mai, il fut incliné vers la terre; et, malgré le peu de longueur du trajet, on eut ensuite besoin de

quatre mois pour le transporter sur la place où il devoit être érigé. Enfin, le 10 septembre, à l'aide de quarante-quatre machines que faisoient mouvoir huit cents hommes et cent cinquante chevaux, il fut élevé d'un mouvement égal, et posé perpendiculairement sur d'énormes barres de fer qui le tenoient dans son point d'appui. Ce fut l'affaire de cinq heures de temps.

Aussitôt le bruit des canons et des cloches annonça une réussite si glorieuse pour l'architecte, si satisfaisante pour le Pape. On raconte cependant que Fontana s'étoit trompé dans ses mesures relativement à la longueur des cordes, et que l'obélisque n'auroit pas été élevé, si parmi les spectateurs, il ne s'étoit trouvé un marin nommé Bresca, de San-Remo, qui, prévoyant ce qui alloit arriver, s'écria, malgré la défense qui avoit été faite de proférer la moindre parole : *Acqua alle funi !* De l'eau sur les cordes ! et par ce cri fournit à l'architecte l'idée de les mouiller et le moyen de les resserrer. On ajoute même que ce capitaine obtint en récompense, pour lui et pour ses descendans, le privilége de fournir de rameaux, les églises de Rome, le dimanche où l'on s'en sert. Peut-être, remarque

l'auteur, de qui j'ai emprunté cette anecdote, est-ce là un de ces mille contes avec lesquels l'infériorité se console des succès du génie. Cependant ce fait est représenté dans les fresques de la bibliothèque du Vatican.

Le 27 du même mois, l'obélisque fut béni après une procession solennelle, et au sommet fut posé le signe de notre rédemption, comme il l'est généralement sur tous les obélisques de Rome. Les frais se montèrent à 40,000 écus romains.

Le granit dont sont formés ces obélisques, est une pierre fort dure, composée d'un assemblage d'autres pierres rouges, mêlées de taches noires. Il étoit connu des anciens sous le nom de marbre siénite. « Les rois, dit Pline, » en parlant des rois pasteurs, employèrent à » l'envi le marbre siénite, à faire des espèces » de poutres, qu'ils nommoient obélisques : » ils les consacroient au soleil. Leur forme » représente en quelque sorte les rayons de » cet astre ; et le mot lui-même signifie rayon » en langue égyptienne. Celui qui commença » fut Nuncorée, qui régnoit dans la ville du » Soleil : il en avoit reçu l'ordre en songe. Il » eut bien des imitateurs. » Il est donc probable que ces obélisques sont de l'antiquité

la plus reculée. Les empereurs romains, devenus maîtres de l'Egypte, en firent transporter plusieurs à Rome, pour en décorer les places publiques, les cirques, et les autres lieux où ils se plaisoient à étaler leur puissance. Ce qu'il y a d'extraordinaire, dans l'obélisque dont nous venons de nous occuper, ainsi que dans deux obélisques moins considérables qui étoient autrefois devant le mausolée d'Auguste, et qui sont maintenant, l'un derrière Sainte-Marie-Majeure, et l'autre à Monte-Cavallo, c'est qu'on n'y voit point d'hiéroglyphes; cependant, selon M. Champollion, les monumens que l'on plaçoit devant les temples, ayant un caractère historique, demandoient une inscription.

Voici celles qu'y a fait mettre Sixte V; elles se rapportent à la croix, à laquelle il l'a consacré :

On lit au haut, vis-à-vis de l'église :

SANCTISSIMÆ CRUCI SACRAVIT SIXTUS V. PONT. MAX.
È PRIORI SEDE AVULSUM ET CÆSARIBUS AUGUSTO
ET TIBERIO ABLATUM (1).

(1) Sixte V, souverain Pontife, a consacré à la très-sainte croix cet obélisque, enlevé de sa première place et transporté sous les Césars Auguste et Tibère.

Sur le piédestal, regardant l'est :

ECCE CRUX DOMINI : FUGITE PARTES ADVERSÆ : VICIT LEO DE TRIBU JUDA (1).

Vers l'ouest :

CHRISTUS VINCIT, CHRISTUS REGNAT, CHRISTUS IMPERAT, CHRISTUS AB OMNI MALO PLEBEM SUAM DEFENDAT (2).

Vers le nord :

SIXTUS PONT. MAX. CRUCI INVICTÆ OBELISCUM VATICANUM AB IMPURA SUPERSTITIONE EXPIATUM JUSTIUS ET FELICIUS CONSECRAVIT ANNO MDLXXXVI. PONT. II (3).

Vers le midi :

SIXTUS V. PONT. MAX. OBELISCUM VATICANUM AD APOSTOLORUM LIMINA OPEROSO LABORE TRANSTULIT ANNO MDLXXXVI. PONT. II (4).

(1) Voici la croix du Seigneur ; fuyez, ennemis ; le lion de la tribu de Juda a vaincu.

(2) Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande ; que le Christ préserve son peuple de tout mal.

(3) Sixte, souverain Pontife, après avoir purifié l'obélisque du Vatican qu'avoit souillé la superstition, l'a plus justement et plus heureusement consacré à l'invincible croix, l'an MDLXXXVI, le deuxième de son pontificat.

(4) Sixte V, souverain Pontife, a transporté par un travail très-pénible l'obélisque du Vatican près le tombeau des apôtres, l'an MDLXXXVI, le deuxième de son pontificat.

Et tout-à-fait au bas, à la mémoire de l'architecte :

DOMINICUS FONTANA EX PAGO MILI AGRI NOVOCOMIENSIS TRANSTULIT ET EREXIT (1).

A droite et à gauche de l'obélisque, et à égale distance, on a construit des fontaines, qui jaillissent chacune, d'une double tasse de granit. Ces fontaines sont d'un grand effet, et contribuent singulièrement à l'ornement de la place, par la quantité d'eaux qu'elles donnent sans interruption, et à une telle hauteur, qu'elles forment, en s'élevant, une gerbe épaisse et blanche qui paroît se dissiper quand elles retombent.

La première fois que la reine Christine de Suède vit ce spectacle, elle en fut frappée, et s'imaginant qu'on ne le donnoit que pour elle, elle remercia les officiers qui l'accompagnoient, et demanda qu'on arrêtât les eaux. Elle ne fut pas peu surprise, quand elle apprit que, depuis près d'un siècle, elles ne cessoient de s'élever ainsi. Ces eaux viennent de huit lieues, montent à vingt-cinq palmes,

(1) Dominique Fontana, de Mili, territoire de Côme, l'a transporté et élevé.

et le bassin qui les reçoit en a cent vingt-six de circonférence. Elles suffisent pour de grands moulins.

Si la place de Saint-Pierre captive les amis des arts par les beautés qu'elle présente à leur admiration, elle ne captive pas moins les fidèles par les prodiges qu'elle rappelle à leur mémoire : cette place étoit le cirque de Néron : c'étoit le théâtre de ses fureurs, c'étoit là qu'il se rassasioit du meurtre et du carnage des chrétiens. L'incendie ayant consumé sous son règne presque toute la ville de Rome, on crut que Néron lui-même y avoit fait mettre le feu ; alors voulant apaiser les bruits séditieux qui couroient contre lui, et donner un autre objet à la haine publique, il rejeta ce crime sur les chrétiens, et ordonna de les persécuter. Ne se contentant pas à leur égard des supplices ordinaires, il en inventa d'inouis, et se surpassa lui-même. Il prenoit un grand nombre de chrétiens qu'il faisoit envelopper de peaux de bêtes sauvages, et exposer ensuite à des chiens pour être dévorés. D'autres étoient couverts de résine et attachés à des poteaux ; on y mettoit le feu, et, à la lueur de ces horribles flambeaux, l'empereur, insensible aux cris des victimes, au râlement de la mort, se prome-

noit la nuit dans ses jardins, conduisoit ses chariots et chantoit des vers. Ce fut dans cette persécution, ce fut au pied du Capitole, que saint Pierre et saint Paul terminèrent leur vie par le martyre, et c'est au même lieu, que depuis dix-huit siècles, on vient de toutes les parties du monde vénérer leurs restes précieux. Ainsi des autels se sont élevés sur le terrain qui avoit été imbibé du sang des chrétiens, et ce n'est pas sans une disposition particulière de la providence, que la basilique du prince des apôtres a été construite sur le sol où avoit été le palais du premier des persécuteurs. En effet, quoi de plus propre que ce rapprochement, à attester le triomphe de la patience sur la barbarie, de la vertu sur la dépravation, de la vérité sur l'erreur, du christianisme enfin sur les fables du paganisme ? Est-il un contraste plus frappant? est-il un objet plus digne de nos réflexions?

Cette place de Saint-Pierre étoit autrefois si vénérée, que Pie V, la traversant avec un ambassadeur polonais, qui lui demandoit des reliques pour emporter dans son pays, se baissa, prit de la terre dans ses deux mains, la mit dans son mouchoir, et, la donnant à l'ambassadeur : « Tenez, lui dit-il,

je ne saurois vous en donner de plus précieuses. »

On monte à l'église par un magnifique escalier, dont les marches sont presque toutes en marbre, et au pied duquel sont les statues de saint Pierre et de saint Paul. En montant, on en admire de plus en plus la façade, qui a deux cent cinquante-une palmes de hauteur, sur cinq cent trente-deux de largeur, et dont les proportions sont telles, que les colonnes qui s'y trouvent paroissent d'abord d'une grandeur médiocre, et qu'il faut s'approcher pour juger de leur dimension. Chaque colonne, piédestal et chapiteau compris, a cent vingt-huit palmes de hauteur. Quelque majestueuse que soit cette façade, on convient qu'elle est un peu basse à raison de sa longueur. Peut-être que Maderno, qui l'a construite, a mieux aimé lui laisser cette imperfection que de cacher une partie de la coupole, dont le coup d'œil imposant fait le plus bel ornement de cette basilique.

On pénètre dans le vestibule par cinq grandes ouvertures : sur les côtés de ce vestibule se prolongent deux galeries, qui présentent chacune à leur extrémité, une statue équestre, de taille héroïque, placée dans une

grande niche, en renfoncement sous des pavillons et des draperies. A droite, on reconnoît Constantin, et à gauche, Charlemagne. Constantin est représenté au moment où lui apparoît le signe sous lequel il devoit vaincre ; Charlemagne a la couronne de laurier sur la tête, comme l'avoient les empereurs romains. Ce vestibule est d'une rare magnificence ; aussi avance-t-on, qu'après l'avoir bien examiné, certain Suisse, qui étoit venu de son pays exprès pour voir l'église Saint-Pierre, s'en retourna sans y entrer, ne voulant jamais croire qu'il n'en avoit vu que le vestibule.

Aux cinq portes de la façade, correspondent cinq autres portes qui conduisent à l'intérieur de l'église. Celle de la droite est murée; on l'appelle la porte Sainte, et, depuis l'année 1500, on commence tous les vingt-cinq ans la solennité du jubilé par l'ouverture de cette porte, pour représenter l'ouverture d'un temps de grâce et d'indulgence. Elle se ferme à la fin du jubilé. Sur le mur qui ferme cette porte, est une grande croix de bronze doré ; les pélerins la baisent en passant, et en grattent le plâtre, dont ils sont bien aises d'emporter quelques parcelles, comme une reli-

que. Les deux battans de la porte du milieu sont tout en bronze : sur cette porte on voit quelques figures sacrées, et quelques faits de la vie d'Eugène IV ; au-dessus est un bas-relief du chevalier Bernini, lequel représente Jésus-Christ, prononçant les paroles par lesquelles il remet à saint Pierre le soin de son troupeau : « *Pasce oves meas*, paissez mes brebis ; » paroles authentiques qui suffiroient pour déconcerter le schisme et l'hérésie. Ces deux portes et les trois autres sont ornées de colonnes d'un fort beau marbre.

Entrons enfin dans l'intérieur. Cet édifice a, dans œuvre, six cent sept palmes de largeur, et huit cent trente-sept de longueur ; cependant, au premier coup d'œil, on n'est point surpris de cette grande étendue. Tout y est si bien à sa place, toutes les parties ont entre elles des rapports si naturels, une proportion si bien combinée, que rien n'y semble long, large ni haut, parce qu'il n'y a aucun objet de comparaison qui puisse faire paroître l'édifice tel, c'est-à-dire, parce qu'on n'y trouve rien qui soit court, bas ou étroit. Ainsi, ce qui vous surprend d'abord, à la vue de la plus belle église du monde, c'est de n'avoir aucune surprise. Oui, le premier sen-

timent qu'elle inspire, c'est celui du respect : on se sent pénétré de la majesté du Dieu au culte duquel elle est consacrée. C'est son temple, c'est le lieu dans lequel nous devons l'adorer. J'en parle ici, mon cher ami, d'après ce que j'ai éprouvé en y entrant pour la première fois; je n'y remarquai rien, parce que j'avois trop de choses à voir, et que je voulois tout voir en même temps. Ce n'est donc qu'après de fréquentes visites, qu'après l'avoir considérée dans tous ses détails, que l'on peut se former une idée de cette construction, qui est immense, et où l'on trouve toujours de nouvelles beautés à admirer. En l'examinant de cette manière, on trouvera sans doute quelques défauts; car l'homme est imparfait, et ses chefs-d'œuvre mêmes participent de sa nature; mais ces défauts ne blessent point le regard; ils se perdent dans la régularité de l'ensemble.

En entrant dans l'église, on remarque à droite, au bout de la grande nef, une ancienne statue de saint Pierre, en bronze. Cette statue excite la plus grande vénération. Le saint assis sur un fauteuil de marbre, bénit le peuple d'une main, et de l'autre il tient les clefs, symbole de l'autorité que

Dieu lui a donnée sur la terre. Les pélerins, à force d'en baiser les pieds, les ont rendus très-luisans. Le pied droit surtout est presque usé. Le jour de Saint-Pierre on revêt cette statue d'ornemens pontificaux. D'après les archives de l'église, saint Léon auroit fait faire cette statue lors de la délivrance de Rome menacée par Atila, délivrance à laquelle ce pontife eut la plus grande part, et qu'il rapporta tout entière à l'intercession des apôtres. Placée d'abord dans le monastère de Saint-Martin, Paul V la fit transporter là où elle est aujourd'hui.

A l'extrémité de cette même nef, se présente l'autel pontifical; il fut construit et bénit par Clément VIII en 1594. Le dessus est une belle table de marbre, longue de plus de dix-neuf palmes, et large de plus de neuf. Dans cet autel est renfermé, selon une pieuse tradition, un ancien autel dédié à saint Pierre, au temps de saint Silvestre et de Constantin, vers l'an 330. Le Pape officie au grand autel trois fois l'année : à Noël, à Pâque, et le jour de saint Pierre. Lui seul a droit d'y dire la messe, et si un cardinal le remplace, ce qui arrive ordinairement à la fête de la Chaire de saint Pierre, ce cardinal doit y être auto-

risé par un bref spécial; bref qui n'est jamais valable que pour une fois.

Sur l'autel pontifical est un tabernacle colossal, précieux, et de forme antique. Le dais qui le couronne est de bronze doré; il est en forme de baldaquin, et soutenu par quatre colonnes en spirale, de même métal, entourées de pampres qui s'élèvent jusqu'aux chapiteaux d'ordre corinthien. A chaque coin du pavillon sont des groupes d'anges, dont les uns tiennent la tiare, les clefs et les autres marques distinctives du souverain pontificat; les autres, des guirlandes de fleurs qu'ils semblent jeter sur l'autel. Cette admirable composition, le plus grand ouvrage de bronze qu'on connoisse, fut exécutée par Bernini, sous le pontificat d'Urbain VIII, et l'écusson de ce Pape se voit à la base de chaque colonne. La fonte de ce baldaquin a coûté 60,000 écus romains, et la dorure 40,000. Quant au métal, il a été acheté à Venise; on y a employé 186,000 livres romaines. (La livre est de douze onces.)

C'est sur les dessins du même Bernini, et par les ordres d'Alexandre VII, que quinze ans plus tard, au fond de l'église, au rond-point du chœur, fut élevé le superbe monument appelé la chaire de saint Pierre. Sur un

plafond que soutiennent deux Pères de l'Eglise latine, saint Ambroise et saint Augustin, et deux Pères de l'Eglise grecque, saint Jean-Chrysostôme et saint Athanase, est placée une chaire surmontée de deux génies qui paroissent la protéger. Au-dessus brille une grande gloire au milieu de laquelle est le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Les rayons de cette gloire sont éclatans, parce que l'ouvrage est tout entier de bronze doré, et qu'il est éclairé par des verres qui redoublent l'éclat de la dorure. Cette chaire de bronze est un reliquaire, où l'on conserve religieusement la chaire de saint Pierre. Elle est de bois et ornée de petites colonnes. Tout autour sont des figures d'ivoire. Le dossier étoit disloqué, il a été renforcé avec une bande de fer; et sur les côtés sont les crochets où l'on passoit les bâtons qui servoient à porter les Papes le jour de leur couronnement, comme cela s'est pratiqué pendant plusieurs siècles. Sous l'autel pontifical est une chapelle souterraine, et dans cette chapelle, où les premiers chrétiens alloient prier, et qu'ont embellie les fidèles des âges suivans, est le tombeau qui renferme les reliques des grands apôtres. C'est ce qu'on appelle la confession de saint Pierre,

quoique par extension on donne aussi ce nom au grand autel élevé au-dessus. On y descend par un double escalier de marbre blanc, qu'entoure une balustrade revêtue de marbres de différentes couleurs, et chargée de quatre-vingt-neuf lampes toujours ardentes. Ces lampes sont en cuivre doré. Autrefois elles étoient d'argent; on dit qu'aux jours de l'abomination, la France républicaine s'en empara, jugeant que c'étoit trop de luxe pour des *citoyens* qui avoient prêché le détachement des richesses. Les murs de l'intérieur sont incrustés de pierres précieuses. La porte qui conduit au tombeau est de bronze doré. Vis-à-vis de cette porte est la statue colossale du vénérable Pie VI, dans l'attitude de la prière. C'est un des bons ouvrages de Canova.

Les lampes de l'autel de saint Pierre sont éteintes le vendredi saint. Pour y suppléer par un autre spectacle non moins éclatant, il étoit d'usage de suspendre la veille vis-à-vis du baldaquin une croix de métal de vingt-cinq pieds de hauteur, illuminée de trois cent quatorze lampions, ce qui formoit un coup d'œil très-brillant, et produisoit un effet extraordinaire. Quelle que soit l'étendue de cette basilique, cette croix en éclai-

roit très-bien les deux grandes nefs, et se voyoit même de l'extrémité de la place; mais c'est précisément l'effet que produisoit cette illumination, qui, en 1824, porta Léon XII à l'interdire, et depuis cette époque elle n'a pas eu lieu. Les jeunes peintres attendoient ce moment pour saisir les clairs-obscurs et dessiner les reflets magnifiques de la lumière et des ombres. Il y avoit quelque chose de plus scandaleux. Une foule d'étrangers accouroient, et sans songer au signe de notre salut, ils profanoient la sainteté du lieu, et insultoient au mystère dont l'Eglise renouvelle en ce jour la mémoire. Ce jour est cependant celui de la tristesse chrétienne, le sanctuaire est en deuil, l'autel n'a plus de sacrifice, et si le fidèle ne s'abstient pas de tout travail, c'est que le travail est une des peines du péché, et que le jour de la mort du Sauveur doit être un jour de pénitence. Honneur donc au souverain Pontife, qui, en abolissant ce qu'il ne pouvoit corriger, a du moins épargné à la croix les nouveaux outrages dont n'auroient pas manqué de la couvrir encore l'hérésie et l'incrédulité! Quels étoient en effet les étrangers qui venoient en ce saint jour, dans la capitale du christianisme, dans le temple le plus

propre à inspirer de grandes pensées, se moquer de la foi des chrétiens, rire, parler, manger, et se permettre ce qu'ils ne se seroient certainement pas permis dans une mosquée? Le dirai-je? C'étoient des chrétiens, mais de ces chrétiens égarés que d'injustes préventions ou de secrets intérêts tiennent encore éloignés de l'Eglise où sont morts leurs aïeux. C'étoient de ces Anglais, qui se feroient un scrupule à Londres de toucher du piano un dimanche; des habitans d'une certaine partie de l'Allemagne, qui gardent un si profond silence dans leurs temples dépouillés. On y voyoit aussi de ces jeunes Français, en qui l'étude des sciences a étouffé tout sentiment, et qui, en matière de religion, n'admettent plus d'autres vérités que celles qui peuvent se démontrer par des chiffres. Voilà quels sont ceux qui venoient outrager Dieu jusque dans ses souffrances. Il y a sans doute des exceptions : tous les Français qui cultivent les sciences ne sont pas pour cela incrédules; beaucoup d'Anglais ont conservé du respect pour les choses saintes et ne choquent jamais les bienséances; tous les protestans d'Allemagne ne regardent pas la croix comme un signe de superstition, car je puis affirmer que plus d'un ministre a un crucifix

dans son oratoire domestique. Il n'en est pas moins vrai que les jours des grandes solennités, ceux où la religion déploie à Rome le plus de pompe et de magnificence, sont aussi ceux où les étrangers y viennent en plus grand nombre et y causent les plus grands scandales. La curiosité n'est pas le seul motif qui les conduise, ils y apportent de perfides intentions, et de retour dans leur patrie, ils mettent sur le compte de l'Eglise romaine, des désordres dont ils sont les seuls auteurs. Autrefois le Sauveur du monde, à la vue des profanations qui déshonoroient la maison de son Père, se montra embrasé d'un zèle ardent, chassa les vendeurs et les acheteurs, et tout le monde se tut et obéit. Nos temples sont plus saints que n'étoit celui de Jérusalem; de quel crime ne se rendent donc pas coupables ceux qui en font des salles de théâtre! Vous voyez cependant ces excès, ô mon Dieu, vous les voyez jusqu'au pied de l'autel où vous reposez, et dans le temps même où vous vous immolez pour ceux qui les commettent. Que cette patience est redoutable!... Pour moi, j'ai pris le parti de m'éloigner désormais de toutes ces cérémonies tumultueuses; je les ai vues heureusement dans mes premiers voyages, et

quoique je n'y aie pas assisté avec toute l'attention qu'elles demandoient, elles ont fait sur moi une impression que le temps n'a point effacée. Que seroit-ce aujourd'hui que l'habitude de l'oraison m'a rendu plus sensibles les vérités de la foi! Mais je connois mon caractère, l'irrévérence dans le lieu saint me met hors de moi, je pourrois avoir quelque altercation grave, et ajouter ainsi un scandale aux scandales que je déplore. Je fais donc, en m'en éloignant, ce que me conseille la prudence, et voulant satisfaire aussi aux devoirs que la religion me prescrit, je vais le lendemain me prosterner au pied des autels, et faire amende honorable à Jésus-Christ pour tous les outrages qu'il a reçus la veille. Que peuvent de foibles prières? D'ailleurs il ne suffit pas de gémir sur ces désordres; il faut que l'autorité publique les réprime, et s'ils sont déjà trop invétérés pour qu'elle le fasse avec succès, il faut au moins que l'autorité privée contribue à les arrêter : il faut alors que tout fidèle, par son exemple, par ses avis, par un air d'improbation, les condamne, et fasse rougir ceux qui en sont les auteurs.

Je vous ai parlé, mon cher ami, de la confession de saint Pierre, et de ce qui m'a le

plus frappé dans la grande nef de l'église ; je ne finirois pas, si, passant de là aux nefs latérales, je cherchois à décrire les chapelles particulières qui leur servent d'appui, et les beaux mausolées élevés sous leurs voûtes. Toutes ces chapelles sont remarquables par les mosaïques, les tableaux et les statues dont elles sont décorées ; mais ce qui frappe le plus le voyageur qui y entre pour la première fois, et les considère séparément, c'est qu'elles lui paroissent grandes comme des églises, et, à mesure qu'il s'en éloigne, elles rentrent, pour ainsi dire, dans les proportions convenables, et sont encore chapelles à ses yeux. Par ce déplacement, il apprend à connoître l'étendue de chaque partie, et juge mieux de la dimension du tout.

Dans une de ces chapelles, on admire la statue de la sainte Vierge tenant son fils mort entre ses bras. Ce groupe est regardé comme un des chefs-d'œuvre de Michel-Ange ; il n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il le composa.

La chapelle Grégorienne tire son nom de Grégoire XIII, qui la fit construire, et qui eut la satisfaction de la voir terminer pendant son pontificat. Elle lui coûta plus de 600,000 écus romains. Sous l'autel, qui est extrêmement

riche, repose le corps de saint Grégoire de Nazianze, qu'il y avoit fait transférer en 1580. Près de là est le mausolée de ce Pape, mort en 1585. Le bas-relief qui est sur le devant du tombeau, exprime la réformation du calendrier, qui fut faite en 1582 par les soins de ce pontife, et qui a enfin été adoptée par les états protestans eux-mêmes.

Deux autres mausolées m'ont singulièrement frappé : l'un est celui de la reine Christine de Suède, qui mourut à Rome en 1689. Il y a un bas-relief représentant l'abjuration du luthéranisme qu'elle fit en 1655, à Inspruck. L'autre est celui de la célèbre comtesse Mathilde, dont les cendres furent transférées de Mantoue à Rome par les soins d'Urbain VIII. Cette comtesse, ayant défendu les Papes, est représentée ayant un sceptre dans la main droite, et sur le bras gauche la tiare et les clefs. Sur le bas-relief de ce monument, on voit Grégoire VII à Canossa, donnant l'absolution à l'empereur Henri IV, humblement prosterné à ses pieds.

Après avoir présenté une idée des parties basses de l'église de Saint-Pierre, je voudrois vous entretenir de la coupole, qui est l'objet principal de cette étonnante construction. Je

ne vous en dirai cependant qu'un mot. Ce n'est pas que je veuille vous renvoyer aux volumineuses descriptions qui en ont été faites ; ces descriptions sont fort exactes, sans doute ; mais il est des choses qu'on ne sauroit bien saisir sans les avoir vues, et même plusieurs fois. J'aime donc mieux vous engager à venir à Rome, et si vous y venez, comme je l'espère, non content d'examiner l'intérieur de l'église, vous voudrez bien examiner aussi l'extérieur. Alors, accompagné d'un artiste qui en aura étudié le plan, qui en connoîtra bien la distribution, vous ne craindrez pas de monter sur les terrasses, vous pénétrerez dans l'épaisseur des murs et des piliers qui soutiennent la coupole, et vous conviendrez que c'est l'ouvrage le plus hardi qu'ait tenté l'architecture.

« On pouvoit, dit un écrivain célèbre, » amonceler à une plus grande hauteur, sur » une plus grande superficie, une plus grande » quantité de pierres : mais de tant de parties » colossales composer un ensemble qui ne » paroisse que grand; de tant de richesses » accumulées faire un monument qui ne pa- » roisse que magnifique; et par l'étonnante » harmonie des proportions, former un seul

» prodige de tant de prodiges réunis ; voilà
» le chef-d'œuvre de l'art et l'ouvrage de
» Michel-Ange.

» La coupole de Saint-Pierre en est peut-
» être la partie la plus étonnante. On ne peut
» douter que le Panthéon n'en ait donné la
» première idée. Les artistes admiroient la
» masse imposante du temple de tous les
» dieux : le peuple paroissoit étonné que la
» terre la soutînt. Michel-Ange dit : *Je la*
» *mettrai dans les airs ;* et il éleva le dôme de
» Saint-Pierre. »

Le tambour de la coupole de Saint-Pierre est porté par des arcs, qui ont pour appuis des pilastres de trois cent vingt palmes de circonférence. Au bas de ces pilastres sont quatre chapelles, décorées des statues colossales de saint André, de sainte Véronique, de sainte Hélène et de saint Longin. Ces statues sont fort belles, et elles ont rapport aux quatre reliques les plus précieuses de l'église, après celles des saints apôtres : ce sont, le linge avec lequel sainte Véronique essuya la face sacrée de Jésus sur le chemin du Calvaire ; un morceau du bois de la vraie croix que sainte Hélène eut le bonheur de découvrir ; la lance avec laquelle le soldat, connu depuis sous le nom

de Longin, perça le côté du Seigneur; la tête de saint André. Ces reliques, que l'on montre au peuple en certains jours, se conservent dans des niches d'une grande élégance, qui sont au-dessus des statues, et où l'on monte par des degrés pratiqués dans l'épaisseur des pilastres. Les chanoines de Saint-Pierre peuvent seuls y monter, et qui désire les voir doit se faire auparavant nommer chanoine titulaire de cette église, faveur qui ne s'accorde qu'à des étrangers de haute distinction. Dans l'année 1625, Urbain VIII donna ce titre à Ladislas, qui fut depuis roi de Pologne; et en 1700, Innocent XII le donna à Côme III, grand duc de Toscane. Dans des temps plus reculés, en l'an 1425, l'empereur Frédéric III, se trouvant à Rome pour son couronnement, reçut de Nicolas V la permission de voir, habillé en chanoine, le linge de sainte Véronique. Cette coupole est couronnée d'une lanterne, et cette lanterne, qui, de la place, paroît si légère, n'en est pas moins une seconde coupole, autour de laquelle on peut se promener en sûreté. La boule de bronze doré qui est au-dessus a huit pieds de diamètre; quinze personnes peuvent y entrer fort à leur aise. La croix

dont elle est surmontée a treize pieds de haut.

J'avois dix-sept ans quand je vins à Rome pour la première fois : c'étoit un voyage d'agrément que mon père faisoit faire à ses enfans, et toute la famille s'y trouvoit réunie. Après avoir parcouru Rome ancienne, m'être arrêté quelque temps devant tous les arcs de triomphe, je parcourus la Rome de Léon X, et plus empressé de visiter la coupole de Saint-Pierre que le tombeau des apôtres, je montai jusque dans la boule, et ensuite sur la croix qui la surmonte. Il y a peu de personnes qui à ce degré d'élévation puissent se défendre d'un certain effroi; pour moi, j'y fus à peine, que j'y écrivis mon nom avec de la craie dont je m'étois muni dans cette intention, comme si de là mon nom eût dû voler plus rapidement au temple de Mémoire, et je n'aspirai plus qu'à en sortir. Sous mes yeux étoit une petite échelle de fer, en dehors de la coupole : c'est par cette voie que j'étois monté, c'est par cette voie qu'il me falloit descendre; mais en montant, forcé d'attacher mes regards à l'échelon sur lequel se portoit d'abord ma main, je n'avois qu'un point à contempler, tandis qu'en descendant,

je ne pouvois m'empêcher de plonger sur cette place de Saint-Pierre, que je voyois à six cents pieds au-dessous de moi, et qui ne me présentoit qu'un abîme. Que devins-je alors, moi qui n'avois jamais pu regarder, sans éblouissement, d'un quatrième étage en bas? La tête me tourna tellement, que je criai à mon frère qui avoit passé devant, qu'il m'étoit impossible de descendre sans risquer ma vie, que réduit à rester où j'étois, je le priois de faire mes adieux à ma famille, de ne pas m'oublier, et de vouloir bien donner à mes amis ma nouvelle adresse : *A M. le baron Ferdinand de Géramb, en dehors de la boule du dôme de la basilique de Saint-Pierre à Rome.*

Je ne sais si ces adieux parvinrent jusqu'à ma famille, ou s'ils furent emportés par le vent; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne me reste aucune idée de la manière dont je sortis de là. Ce dont je puis encore vous assurer, c'est que je n'ai pas envie d'y remonter, quoiqu'on y monte maintenant plus commodément.

Je voulois terminer ici ma lettre; mais j'ai pensé qu'en vous présentant en peu de mots le temps qu'a exigé la construction de Saint-Pierre, le nombre des Papes qui y ont tra-

vaillé, et les sommes qui y ont été dépensées, j'ajouterois à ma description un nouveau trait, plus propre que tout ce qui précède à vous faire juger de la grandeur de l'entreprise et du mérite de l'exécution.

Je vous ai dit en commençant que Jules II posa la première pierre de cette église, le 18 avril 1506. Il avoit adopté le plan du célèbre Bramante, à qui est due l'idée de la coupole. L'impatience du pontife fut secondée avec zèle; et, quoiqu'il fût déjà septuagénaire, il eut avant de mourir la satisfaction de voir les piliers destinés à porter la coupole, élevés déjà jusqu'à la corniche.

Cette précipitation pouvoit avoir nui à la solidité : après la mort de Jules et de Bramante, Léon X prit des architectes qui renforcèrent les piliers commencés, et changèrent quelque chose au plan de Bramante, à cause de la dépense énorme qu'il devoit entraîner.

A la mort de Léon X, les travaux restèrent suspendus, et ne furent repris que par Paul III. L'architecte, choisi par ce Pape, proposa un plan nouveau; et l'on commençoit à travailler sur ce plan, quand parut le célèbre Michel-Ange, à qui il appartenoit d'en donner un, qui

ne devoit plus varier. Tous ses dessins furent approuvés. Ce célèbre artiste, se voyant avancé en âge, fit faire un modèle en bois, afin que sa mort ne changeât rien à son plan; et, après avoir travaillé à la basilique de Saint-Pierre sous cinq Papes différens, il mourut en 1564. Les architectes, qui lui furent donnés pour successeurs, eurent ordre de se conformer exactement à ses dessins; l'un d'eux perdit sa place pour s'en être écarté.

Enfin, quarante-six ans après, sous Paul V, Maderno acheva l'église, et en éleva la façade; sous Alexandre VII, le chevalier Bernini construisit le portique qui règne autour de la place; et en dernier lieu, presque de nos jours, l'infortuné Pie VI a achevé ce bel ensemble en y ajoutant une sacristie, que réclamoit l'usage habituel du service divin, et pour laquelle Michel-Ange n'avoit cependant réservé aucune place, ni dans l'intérieur, ni à l'extérieur, voulant, sans doute, que sa basilique fût dégagée de toutes parts, et très-régulière dans ses contours. Cette sacristie, commencée en 1776, fut finie en 1780, et consacrée le 15 juin 1784. Si, de ce jour, auquel nous pouvons sans doute fixer l'achèvement de l'ouvrage entier, nous remontons au

jour où Jules II posa la première pierre du temple, nous trouverons un intervalle de trois siècles environ; et, dans cet intervalle, trente-quatre Papes se sont succédé.

Il n'est pas aussi facile de déterminer les sommes qui ont été employées à cette immense construction. Suivant le calcul du chevalier Fontana, qui en a laissé une description complète, la dépense, en 1693, montoit déjà à quarante-sept millions d'écus romains. Joignons à cette somme ce qu'ont dû coûter les dorures, les sculptures, les peintures, tant de belles choses ajoutées depuis Fontana, enfin la nouvelle sacristie; et nous ne serons pas éloignés de croire que la dépense totale s'élève à cinquante millions d'écus romains, ou à deux cent soixante-quinze millions de France.

Quand je considère ce qu'il doit encore en coûter chaque année pour tant de réparations inévitables dans un si grand édifice, je me demande pourquoi les princes chrétiens ne se feroient pas un honneur de contribuer à l'entretenir? Sous l'ancienne loi, Dieu ne vouloit être adoré que dans le temple de Jérusalem; et c'est dans ce temple que les Israélites devoient apporter leurs offrandes pour qu'elles fussent agréables au Seigneur : mais, sous la

loi de grâce, depuis que l'Évangile a été prêché aux nations, il n'est aucun lieu sur la terre d'où nos prières ne puissent monter au trône de l'Éternel. Je crois cependant qu'elles nous attireroient plus de faveurs, si nous tournions quelquefois nos regards vers la basilique de Saint-Pierre, qui, comme je vous l'ai déjà dit, est aussi la merveille du monde. Cet hommage rendu au prince des apôtres, entretiendroit dans les cœurs le respect et l'amour dus à ses successeurs; accoutumés à reconnoître en eux la même autorité, nous croirions fermement tout ce que croit l'Église : nous rejeterions avec horreur tout ce qu'elle condamne, et, par cet acte de foi, nous mériterions peut-être de voir la fin des calamités qu'ont accumulées sur nos têtes l'oubli de la religion et l'amour des doctrines nouvelles.

A l'église de Saint-Pierre tient le palais du Vatican; ce palais où résident les Papes est immense, et l'on peut comparer son étendue à celle d'une ville.

Donné par Constantin aux souverains Pontifes, il fut rebâti en entier par Eugène III, au milieu du douzième siècle. Sur la fin du quinzième, Sixte IV y ajouta la chapelle, appelée de son nom *Sixtine;* et Paul III, vers le milieu

du siècle suivant, la chapelle *Pauline :* Sixte V, en 1588, y fit faire de nouveaux appartemens, et y plaça une bibliothèque qui est devenue la plus riche de l'Europe. Il commença même un nouveau palais, qu'ont achevé ses successeurs. Enfin, Urbain VIII, en 1625, fit faire la salle d'armes, où l'on conserve de quoi armer dix-huit mille hommes.

Vous comprenez, mon ami, que cet édifice, ouvrage de différens Papes, ne sauroit être régulier; aussi, quoique les plus habiles architectes y aient exercé leurs talens, la disparité des parties qui composent l'ensemble fait qu'il n'a qu'un foible mérite du côté de l'architecture.

Je ne vous parlerai ni des peintures de Raphaël, ni des statues antiques qu'on y admire; mais je ne puis me dispenser de vous dire un mot de la chapelle Sixtine et de la chapelle Pauline.

La première, célèbre par les cérémonies qui s'y font pendant la semaine sainte, l'est encore par le tableau du *Jugement dernier.* Ce tableau, peint à fresque par Michel-Ange, occupe tout le fond de cette chapelle, depuis la hauteur du plafond, jusqu'à cinq ou six pieds du pavé. Rien n'est plus propre que cette composition à donner une idée du génie

vaste et hardi de l'auteur. Au haut du tableau, des anges portent en triomphe les attributs de la passion; au milieu est placé Jésus-Christ, ayant à sa droite les élus, et à sa gauche les réprouvés; plus bas est un groupe d'anges qui sonnent de la trompette : à la droite de ces anges, on voit les justes monter au ciel, et à la gauche, les pécheurs qui sont précipités dans l'enfer. Au-dessous coule un fleuve, et le vieux Caron rassemble les ombres dans sa barque. On trouve aussi dans le fond du tableau des spectres, des furies, des figures monstrueuses et des écarts d'imagination. L'artiste y avoit placé jusqu'à des figures obscènes et des nudités, sur lesquelles les Papes ont eu soin de faire jeter des draperies, malheureusement par des mains peu habiles.

Malgré cette incohérence d'idées et ce mélange indéfinissable du profane et du sacré, le *Jugement dernier* de Michel-Ange est réputé un des premiers des grands ouvrages à fresque; il y a même des connoisseurs qui soutiennent qu'on n'a rien fait de plus beau en ce genre. Le sujet admettoit un certain désordre, et c'est une des raisons qui ont assuré le succès de cette composition plus étonnante qu'agréable.

Digitized by Google

La chapelle Pauline, que Grégoire XVI vient de faire restaurer avec autant de goût que de magnificence, a deux grands tableaux du même Michel-Ange; l'un représente la *Conversion de saint Paul*, et l'autre le *Martyre de saint Pierre*. Ces deux tableaux sont dans le même goût de force et de singularité. Michel-Ange étoit âgé de soixante-quinze ans quand il les composa, et il est à croire que ce sont les derniers ouvrages de cet illustre maître.

Non loin de cette chapelle, sont les appartemens où le Pape fait le lavement des pieds.

Je ne m'arrêterai pas à parler des autres appartemens qui composent la totalité du palais du Vatican : il y a dans tous des peintures excellentes et quelques meubles précieux; mais la description n'en seroit pas moins longue et monotone. La vue et l'esprit se fatiguent à les parcourir; que seroit-ce s'il falloit les décrire !

Adieu, mon cher ami, je vous parlerai dans ma première lettre de la basilique de Saint-Jean-de-Latran et de celle de Saint-Paul.

Digitized by Google

Lettre Quatorzième.

Rome, le 5 mars 1838.

La basilique de Saint-Jean-de-Latran est la première église patriarcale d'Occident, c'est la mère de toutes les églises de Rome et de l'univers : *Ecclesia urbis et orbis mater et caput.* Elle porte plusieurs noms : on l'appelle *basilique Constantinienne*, de Constantin-le-Grand, qui, vers l'an 323, la fit bâtir près de son palais de Latran, et la donna aux souverains Pontifes; *basilique du Sauveur*, de la dédicace que le pape Silvestre en fit au Sauveur, *Christo Salvatori*, le 9 novembre 324; *basilique d'or*, *basilica aurea*, à cause des choses précieuses dont elle a été enrichie; enfin, dans le septième siècle elle fut dédiée

à saint Jean-Baptiste; et depuis, elle est appelée plus communément *basilique de Saint-Jean-de-Latran*.

Sous le portique de cette église est la statue de Constantin, faite du temps de cet empereur, et trouvée dans ses thermes au Quirinal. Ce portique est un des plus beaux de Rome : orné de quatre colonnes et de six pilastres, il est surmonté d'une balustrade, sur laquelle sont placées douze statues colossales. Entre ces statues s'élève celle du Sauveur, en marbre blanc.

Cinq portes donnent entrée à l'eglise : la porte du milieu est de bronze; à droite, il en est une qui est murée : c'est la porte sainte; car les quatre églises principales de Rome ont chacune la porte sainte, dont l'ouverture ne se fait que l'année du jubilé : celle de Saint-Pierre, par le Pape; et celles de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Paul, par des cardinaux députés à cet effet.

L'intérieur de l'église est très-grand, et, en étendue comme en richesse, il ne le cède qu'à Saint-Pierre. Il se divise aussi en cinq nefs : dans la nef du milieu on remarque douze niches, où sont les statues des apô-

tres, en marbre. Ces statues sont fort bonnes, et les niches, décorées de vingt-quatre colonnes de vert antique, produisent un grand effet. Le fond du chœur est revêtu de mosaïques très-anciennes, représentant Jésus-Christ au milieu de ses saints. Le plafond est enrichi de dorures entremêlées de compartimens de différentes couleurs; mais ce qui mérite le plus d'attirer nos regards, c'est le grand autel, où, sous un pavillon de marbre ciselé, que soutiennent quatre colonnes de porphyre, sont conservés le chef de saint Pierre et celui de saint Paul, qu'y plaça saint Silvestre, quand il fit le partage de ce qui restoit des reliques de ces apôtres aux deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Ces têtes sont renfermées dans deux bustes d'argent qui ont sur la poitrine une fleur de lis en diamans, présent fait à l'église par un roi de France, Charles V, surnommé le Sage.

Dans cette église sont de très-belles chapelles : la plus remarquable est celle des Corsini. Clément XII, de cette illustre famille, y a son tombeau. Ce tombeau est formé d'une urne de porphyre qui étoit depuis long-temps sous le portique du Panthéon, et que l'on croit avoir renfermé les cendres d'Agrippa.

Cette urne est d'une belle forme, et son couvercle, ouvrage moderne, a été fait par d'habiles artistes. Au-dessus est la statue de ce Pape : il est représenté assis, et donnant sa bénédiction. Vis-à-vis est un autre monument élevé à la mémoire du cardinal Néri Corsini, son oncle. On voit, en entrant par la porte latérale, une statue pédestre de Henri IV. On dit que les rois de France ont, depuis l'abjuration de ce prince, le titre de premiers chanoines de Saint-Jean-de-Latran.

Vis-à-vis de Saint-Jean-de-Latran, est une église célèbre, ayant un magnifique portique avec cinq escaliers. L'escalier du milieu, *la scala santa*, étoit dans le palais de Pilate à Jérusalem, et a été de là transporté à Rome par les soins de Sixte V. Il se compose de vingt-huit marches de marbre blanc, marches sacrées, que notre Sauveur monta et descendit deux fois, les arrosant de son sang et de ses larmes. Les pélerins l'ont en grande vénération, ils ne le montent qu'à genoux, et descendent ensuite par un des escaliers latéraux. De grandes indulgences sont attachées à cette dévotion; aussi le marbre a-t-il été creusé par le concours des fidèles, ce qui a obligé Clément XII de le faire couvrir de grosses plan-

ches de noyer, pour empêcher qu'on ne le creusât d'avantage.

L'ornement le plus apparent de la place de Latran, est un obélisque de granit rouge, chargé d'hiéroglyphes, et haut de cent huit pieds.

Cet obélisque, fait par l'ordre de Ramsès, qui, suivant l'opinion commune, vivoit l'an 1300 avant Jésus-Christ, fut d'abord placé à Thèbes dans le temple du soleil. Renversé par Cambise, il étoit entouré de ruines, quand Constantin, jaloux de procurer cet ornement à sa nouvelle capitale, donna ordre de le transporter par le Nil jusqu'à Alexandrie. Mais la mort l'ayant prévenu, Constance, son fils et son successeur, le fit conduire d'Alexandrie à Rome, et voulut qu'il fût élevé au milieu du grand cirque. Renversé de nouveau par les Goths, et cassé en trois morceaux, il resta enfoui dans la terre à vingt-cinq pieds de profondeur, jusqu'au temps de Sixte V, qui le fit découvrir et restaurer. Il fut mis en place le 10 août 1583, et dédié à la croix du Sauveur. C'est le plus grand obélisque que l'on connoisse.

Aux quatre faces du piédestal sont au-

tant d'inscriptions, dont voici les deux principales :

FL. CONSTANTIUS AUG. CONSTANTINI AUG. F. OBELISCUM A PATRE LOCO SUO MOTUM, DIUQUE ALEXANDRIÆ JACENTEM, TRECENTORUM REMIGUM IMPOSITUM NAVI MIRANDÆ VASTITATIS, PER MARE TIBERIMQUE MAGNIS MOLIBUS ROMAM CONVECTUM, IN CIRCO MAX. PONENDUM S. P. Q. R. D. D. (1).

SIXTUS V PONT. MAX. OBELISCUM HUNC SPECIE EXIMIA TEMPORUM CALAMITATE FRACTUM, CIRCI MAX. A RUINIS, HUMO LIMOQUE ALTÈ DEMERSUM, MULTA IMPENSA EXTRAXIT, HUNC IN LOCUM MAGNO LABORE TRANSTULIT, FORMÆQUE PRISTINÆ ACCURATE RESTITUTUM CRUCI INVICTISSIMÆ DICAVIT, A. MDLXXXVIII. PONT. IV (2).

(1) Flavius Constantius Auguste, fils de Constantin Auguste, a fait élever dans le grand Cirque, et dédié au sénat et au peuple Romain, cet obélisque, (son père l'avoit fait enlever de sa place, et il étoit demeuré long-temps couché à Alexandrie) après l'avoir fait placer sur un navire d'une merveilleuse grandeur, monté par trois cents rameurs, et l'avoir fait transporter à Rome, par mer et sur le Tibre, avec des travaux immenses.

(2) Sixte-Quint, souverain Pontife, a relevé des ruines du grand Cirque, avec de grandes dépenses, cet obélisque d'une beauté admirable, qui avoit été renversé par les calamités des temps, et profondément plongé dans la terre et dans le limon ; il l'a fait transporter péniblement dans ce lieu, et après l'avoir rendu à sa forme antique, il l'a dédié à l'invincible Croix l'an MDLXXXVIII, de son pontificat le quatrième.

Je vous ai dit, mon cher ami, que l'église Saint-Jean-de-Latran a la primauté sur toutes les autres églises de l'univers; c'est l'église épiscopale de Rome, la première où les Papes ont siégé, et leurs successeurs ne manquent pas d'en aller prendre possession quelque temps après leur couronnement.

Le jour destiné à cette grande cérémonie, toutes les rues par où la cavalcade doit passer sont magnifiquement pavoisées : les fenêtres, les façades des églises et celles des palais sont couvertes de draperies et d'étoffes de prix. Un arc de triomphe est élevé sur le Forum au nom du duc de Parme, et le sénat en fait aussi élever un sur la place du Capitole, lorsque le nouveau Pape est Romain. A l'heure marquée, le Pape, en surplis, monte au palais du Vatican où il trouve les cardinaux assemblés, et de là on se rend à Saint-Jean-de-Latran dans l'ordre suivant : un peloton de dragons et un détachement de la garde de Sa Sainteté ouvrent la marche et fraient le passage; s'avancent ensuite, rangés sur deux files, le fourrier et les intendans des écuries pontificales, les écuyers des cardinaux, les gentilshommes attachés au service du palais, les écuyers de Sa Sainteté, les camériers, le

fiscal de Rome, le commissaire de la chambre apostolique, les chapelains, les avocats consistoriaux, les barons et les princes Romains avec leurs pages et leurs estafiers en grande livrée, enfin le capitaine de la garde Suisse et quatre soldats Suisses, la hallebarde à la main. Après eux viennent les prélats-clercs, montés sur des mules caparaçonnées de noir; les auditeurs de Rote, montés sur des mules caparaçonnées de violet; l'ambassadeur de Bologne, et le gouverneur de Rome à la droite d'un des princes du trône, c'est-à-dire, d'un de ceux qui ont le droit d'être toujours à côté du trône pontifical. La croix papale est portée par le dernier auditeur de Rote, et, immédiatement après, paroît Sa Sainteté, entourée de gardes Suisses et montée sur un cheval blanc, paré de velours cramoisi à franges d'or. La bride du cheval est tenue par un des princes du trône jusqu'à la place de Saint-Pierre, et de là jusqu'à Saint-Jean, par les conservateurs de Rome, vêtus de longues robes de drap d'or.

Le Pape est suivi de vingt-cinq pages habillés de drap d'argent : l'un d'entre eux porte le chapeau pontifical; un autre, un voile cramoisi, bordé d'une dentelle d'or,

dans lequel il y a des gants, et autres choses semblables à l'usage de Sa Sainteté. Des gardes à pied marchent derrière les pages, et ferment, pour ainsi dire, la première partie du cortége. Dans la seconde, qu'ouvre un escadron de cavalerie, on voit le maître de la chambre monté sur une mule caparaçonnée de violet; le médecin du Pape, le custode des vêtemens, et différens officiers de la maison. Le siége du Pape, *la sedia Papale*, est porté par deux mulets couverts de caparaçons de velours cramoisi brodés d'or. Paroissent ensuite les cardinaux, deux à deux, par ordre d'ancienneté, en capes, le chapeau rouge sur la tête, montés sur des mules caparaçonnées de rouge, conduites chacune par deux écuyers qui tiennent des masses marquées aux armes de leur maître. Après les cardinaux viennent les patriarches, les archevêques, les évêques assistans, *assistenti al soglio*, l'auditeur de la chambre, le trésorier, le majordome, les protonotaires apostoliques, les archevêques et les évêques non-assistans, et le référendaire des signatures. Ensuite paroît le carrosse de Sa Sainteté, couvert de velours cramoisi, et tiré par six chevaux blancs. Auprès du carrosse sont deux capitaines de la

garde, précédés de deux pages qui portent leur lance et leur casque ; et entre ces deux capitaines est le porte-étendard de la sainte Eglise, enseigne déployée. Une compagnie de gardes-nobles, une de dragons, et un régiment d'infanterie, ferment la marche et mettent fin à cette majestueuse cavalcade.

Si le Pape ne peut pas monter à cheval, à cause de son âge ou de quelque infirmité, il est porté dans une litière à moitié découverte.

Sa Sainteté ne s'arrête dans ce trajet que sur la place du Capitole, où se trouvent rangées en bataille les troupes urbaines, sous les ordres du sénateur de Rome. Ce sénateur, en toge, le collier d'or au cou, le sceptre d'ivoire à la main, adresse au souverain Pontife, au nom de tout le peuple Romain, un discours en latin, par lequel il lui promet obéissance et fidélité. Sa Sainteté répond à ce discours par les formules d'usage.

De là, reprenant sa marche, elle s'avance vers Saint-Jean-de-Latran. Le clergé et le chapitre de cette basilique viennent à sa rencontre avec la croix et deux pavillons. Dès que le Pape est descendu de cheval et entré sous le portique, le cardinal-archi-

prêtre, chef du chapitre, se met à genoux sur le seuil du portique, lui donne à baiser une croix d'or, et le chœur chante, *Ecce sacerdos magnus....* etc. Dans cet intervalle le Saint-Père se tourne vers le trône pontifical élevé près de la porte sainte, se revêt des ornemens pontificaux, et reçoit sur sa tête la mitre précieuse. Alors l'archiprêtre, parlant au nom du chapitre, lui présente les clefs de l'église, l'une d'or, l'autre d'argent, sur un bassin de vermeil couvert de fleurs, et prie Sa Sainteté d'admettre le clergé de la basilique au baisement des pieds, ce qui est accordé.

Cette cérémonie terminée, et les cardinaux s'étant revêtus des ornemens sacrés, le Saint-Père arrive à la grande porte; il y est encensé trois fois par le cardinal-archiprêtre, et va ensuite à l'autel du Crucifix où est exposé le très-saint Sacrement. Pendant qu'il y fait sa prière, les musiciens chantent le *Te Deum laudamus....* etc. De l'autel du Crucifix il passe au grand autel, se met sous la protection de saint Pierre et de saint Paul, et quand il a vénéré leurs bustes sacrés, il va s'asseoir sur le trône qui lui est érigé au milieu de la tribune, et au pied duquel les cardinaux viennent lui promettre obéissance, et rece-

voir le *presbiterium*, c'est-à-dire deux médailles, l'une d'or, l'autre d'argent. Lorsqu'il descend du trône, il retourne à l'autel, d'où il donne sa bénédiction; puis, montant à la loge de la façade de la basilique, il la donne de nouveau à tout le peuple, au son des cloches, au bruit du canon et des décharges de la troupe stationnée sur la place.

Après cette bénédiction, le pontife quitte les ornemens sacrés, reprend ses habits ordinaires, et, accompagné des pages, des conservateurs de Rome, du gouverneur de la ville et du prince assistant, il retourne à son palais.

Je voulois vous parler de la basilique de Saint-Paul, mais j'éprouve en y pensant un sentiment trop douloureux. Cet édifice, commencé par le grand Théodose, achevé par son fils Honorius, embelli par tant d'empereurs et de pontifes, étoit un des plus beaux de l'antiquité chrétienne. Il a été brûlé en 1823. On travaille cependant avec zèle à le reconstruire.... Approchera-t-il jamais de ce qu'il fut?

Adieu, mon cher Charles.

Digitized by Google

Lettre Quinzième.

Rome, le 11 mars 1838.

C'est chose digne et juste, mon bon ami, c'est chose salutaire que les églises du monde catholique trouvent dans l'église mère le modèle de la piété, de la décence et de la pompe qui doivent présider aux saintes cérémonies. Les Papes, sur ce point, n'ont jamais été en défaut. Au troisième siècle, Zéphirin, qui gouvernoit l'Eglise, et qui reçut la couronne du martyre, vouloit que le secret des maisons, la profondeur des grottes, et, alors encore, le vénérable et vaste reliquaire des catacombes, étant témoins des saints mystères, le fussent aussi de tout l'appareil que les circonstances, bien que calamiteuses,

permettoient d'y apporter. Le siècle suivant, quand il eut plu à Dieu de mettre fin aux persécutions, alors le roi des ames après Jésus-Christ, le pontife éternel dans son chef, put se présenter au monde avec son caractère sublime, et lui montrer, comme un signe de sa puissance, l'étole de Melchisedech. Ce jour-là, libre de ses sanglantes entraves, l'Eglise dépouilla ses habits de deuil, et le pasteur des agneaux du divin bercail étala un saint luxe dans la célébration des saints mystères, y afficha, pour ainsi dire, une louable magnificence. Insensiblement, les Papes se formèrent une couronne d'évêques, dont ils se paroient à l'autel, et qui concouroient, avec eux, à relever l'éclat des saintes solennités. Les catholiques du monde entier, que la piété amène à Rome à l'époque de certaines fêtes, savent sans doute tout ce qui s'y passe alors de remarquable; quant à vous, mon cher Charles, à qui j'adresse ces lignes, et pour qui Rome n'est encore qu'une ville de désirs, il est bon que vous puissiez vous faire dès ce moment une idée des cérémonies qui ont lieu dans la basilique de Saint-Pierre, et dans le sanctuaire privé de ses successeurs. Aussi me proposé-je de vous les exposer tant bien que

mal. Je commence par celles de la chapelle papale.

Le clergé qui assiste le souverain Pontife dans les cérémonies auxquelles il intervient, et que l'on désigne sous le nom de chapelles papales, se compose de soixante-dix cardinaux, ou princes de la sainte Eglise, lesquels forment son chœur. La messe est ordinairement chantée par un cardinal, ou par un évêque assistant au trône; et le Pape, vêtu du pluvial, espèce de chape ample et longue, l'entend assis sur son trône, d'où il ne descend que pour l'adoration. A ses côtés siégent deux cardinaux-diacres, et en face un cardinal-prêtre. A gauche sont les prélats-évêques, assistans au trône; à droite les princes à qui est déféré le même honneur. Sur le troisième degré sont assis les conservateurs de Rome; et, sur le dernier, les auditeurs de Rote, le maître du sacré palais de l'ordre des Dominicains, les clercs de la chambre et plusieurs autres dignitaires. Derrière les cardinaux-diacres, qui occupent une aile du chœur, prennent place les protonotaires apostoliques et les prélats domestiques de Sa Sainteté. Après ces derniers, j'ai remarqué des généraux d'ordres religieux, le prédica-

teur apostolique, le gouverneur de Rome, le vice-camerlingue, l'auditeur de la Chambre, le trésorier, le majordome, les évêques et les procureurs-généraux de chaque ordre. Au pied de l'autel sont les maîtres de cérémonies, les acolytes et les autres officiers attachés à la chapelle pontificale. Cette cérémonie a lieu, ou au Vatican, dans la chapelle Sixtine, moins célèbre par la richesse de son autel que par la beauté de ses peintures; ou au Quirinal, dans la chapelle de ce palais, que je trouve moins riche, mais plus ornée.

Le Pape célèbre lui-même trois fois par an : le jour de Pâque et le jour de saint Pierre, dans la basilique du prince des apôtres; le jour de Noël, dans celle de Sainte-Marie-Majeure. On diroit, ces jours-là, que tous les catholiques se sont donné rendez-vous à Rome, pour s'unir à leur chef, et resserrer les liens de l'unité; c'est pour la Jérusalem nouvelle une autre Pentecôte; on y voit des gens de toutes les nations, on y entend parler toutes les langues, et, comme à la naissance du christianisme, les Arméniens et les Mèdes, les Parthes et les Cophtes s'embrassent et se donnent la main. Quel pin-

ceau, mon cher Charles, pourroit rendre les traits de ce magnifique tableau !

Peuples de la terre, chantez,
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.

Tournez à présent vos yeux vers le Saint-Père : porté sur son siége dans l'attitude d'une victime, il souffre des honneurs rendus à sa dignité; c'est à lui que toute puissance a été donnée sur la terre, c'est la première majesté du monde, et il veut être appelé le serviteur des serviteurs de Dieu; sous la tiare qui le couronne paroît toute l'humilité d'un enfant de saint Benoît; c'est le plus petit et le plus grand, le plus foible et le plus fort, le plus pauvre et le plus riche, c'est l'alpha et l'oméga.

Grégoire XVI, que j'ai vu ainsi suspendu entre le ciel qui le contemple avec amour, et la terre qu'il édifie par sa vertu, pleure ordinairement dans ces cérémonies, et, littéralement, il pleure. De quoi, me dis-je alors, peut-il pleurer, quand tout, autour de lui, chante l'hymne de la victoire? J'oubliois en ce moment que les larmes ne sont pas toujours filles de la douleur, qu'il en est de bien douces qui naissent de la satisfaction du cœur;

et c'étoient sans doute celles-là qu'il versoit alors : il se voyoit au milieu de ses enfans.

Lorsque le Pape, dans cette célébration du saint sacrifice, est arrivé à l'évangile, deux diacres, l'un du rit latin, et l'autre du rit grec, chantent successivement l'évangile en signe de communion. Que cet usage est significatif, qu'il est chrétien, et que je fis de vœux alors pour hâter le beau jour où les nations divisées doivent se réunir sous la houlette du même pasteur, et ne former qu'un seul troupeau ! Vous le voyez, Grecs infortunés, les Latins n'ont oublié ni la paix de Lyon, ni celle de Florence; embrassons-nous de nouveau, et pour ne nous séparer jamais ! Des considérations politiques vous ont affranchis naguère d'un cruel esclavage, et vous réglez peut-être vos espérances sur l'affinité des cultes. Cessez de vous flatter, vous dit à ce sujet un diplomate célèbre : « On n'a point de frères, quand on n'a pas une mère commune. »

Grâce pour cette digression; je reviens à mon sujet. Le Saint-Père descend de son trône à l'offertoire, pour commencer le sacrifice, et reste à l'autel jusqu'à l'*Agnus Dei*. Après l'*Agnus Dei*, il remonte sur son trône, où il fait les prières qui doivent précéder la commu-

nion, et où on lui apporte les espèces eucharistiques à consommer. Il prend l'hostie qu'il partage en deux, il en consomme une moitié, et distribue l'autre au diacre et au sous-diacre; ensuite avec un chalumeau d'or il prend une partie du précieux sang, et remet le calice au diacre qui le reporte sur l'autel, où il consomme le reste avec le sous-diacre.

La messe finie, le Pape est porté à la grande tribune qui est au-dessus du vestibule de l'église; là, après avoir prié à haute voix, il bénit un peuple immense prosterné la face contre terre; et, se tournant ensuite vers les quatre vents, il bénit encore avec la ville éternelle le vaste royaume des enfans de Dieu. Cette cérémonie se fait avec autant de majesté que de pompe : dès que le Saint-Père paroît, le bruit des cloches annonce au peuple sa présence, et le canon du château Saint-Ange l'annonce ensuite à tout l'univers.

La Fête-Dieu ne se célèbre point ici comme en France. Chaque pays, chaque ville a des usages qui lui sont particuliers, et Rome a les siens. Si le tableau qu'elle offre, en cette solennité, n'a ni la même grâce, ni la même élégance, il reçoit de la présence du chef de l'Eglise plus de grandeur et de majesté.

Aussitôt que la brillante aurore a annoncé la fête du Roi des rois, le canon du vieux château Saint-Ange se fait entendre, et sur-le-champ la ville et la campagne s'ébranlent comme un seul homme. L'étranger lui-même, amené par la curiosité, s'abandonne au mouvement général, et court avec la foule sur cette place célèbre où sont écrites les victoires, la puissance et les éternelles destinées de la croix. Cependant le pontife et les cardinaux se réunissent dans la chapelle Sixtine, et tandis que la messe s'y célèbre, la procession commence à défiler.

La croix ouvre la marche, et l'on voit paroître immédiatement après les enfans de l'hospice apostolique, vêtus de serge noire; ceux de la maison des orphelins, en robe blanche et en surplis; les ordres religieux, tels que les Pères de la Pénitence, les ermites déchaussés de Saint-Augustin, les Capucins, les Minimes, les Bénédictins, les Camaldules, les chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, etc... Après le clergé régulier vient le clergé séculier : ce sont les élèves du séminaire romain, les cinquante-quatre curés de la ville, les chanoines des collégiales, les chapitres des basiliques mineures, et ceux des trois patriar-

cales, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Pierre et Saint-Jean-de-Latran. Chaque chapitre a un conopée ou pavillon; la basilique de Saint-Jean-de-Latran, mère et maîtresse de la ville, a le droit d'en faire porter deux. Ainsi précédée de tout le clergé apparoit enfin la chapelle du Pape, laquelle se compose de camériers d'honneur, d'épée et de cape, avec le collier d'or, et le plumet blanc au chapeau; d'écuyers en soutane violette et chape de serge rouge; de procureurs collégiaux, du confesseur de la maison de Sa Sainteté, du prédicateur apostolique, des procureurs-généraux des ordres religieux, du commissaire de la chambre, des avocats consistoriaux, des chapelains-chantres, des auditeurs de Rote, du maître du sacré palais, d'aumôniers secrets portant la tiare et la mitre dont se sert le Pontife, du sous-diacre portant la croix pontificale, de deux officiers de la verge rouge; des pénitenciers des patriarcales, précédés de deux jeunes clercs en soutane et surplis, tenant d'une main un bouquet de fleurs, du milieu duquel s'élève une longue baguette, emblème du pouvoir spirituel; des abbés mitrés, de l'archimandrite de Messine, du commandeur du Saint-Esprit, des évêques, archevêques et pa-

triarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, en mitre et en chape; des évêques Grecs, Arméniens, Syriens, et d'autres patriarches orientaux, vêtus selon leur rite; des cardinaux-diacres en dalmatique, des cardinaux-prêtres en chasuble, des cardinaux-évêques en chape, mitrés chacun, suivis de leur caudataire, et accompagnés à droite d'un gentilhomme portant une énorme torche allumée, à gauche de leur maître de chambre, portant leur barrette; du doyen en habit de ville, portant le grand chapeau rouge nommé pastoral. Le sacré collége est escorté de la garde suisse armée de cuirasses et de hallebardes, ainsi que de la garde du Capitole en chapeau rehaussé d'un plumet. Viennent ensuite les conservateurs du peuple romain, le gouverneur de Rome, à la droite du prince assistant au trône, en habit de velours noir; et enfin le Pape porté sur son siége, tenant le saint Sacrement sous un magnifique dais, dont les bâtons sont soutenus successivement par des députés de diverses nations. Deux cardinaux le précèdent; à ses côtés, quatre écuyers portent des lanternes d'argent, et deux camériers, deux énormes panaches blancs (*flabelli*) en forme d'éventail; quatre réfé-

rendaires donnent l'encens; douze écuyers portent des cierges, des deux côtés du dais. Le saint Sacrement est suivi de huit chapelains-chantres, de l'auditeur de la chambre, du trésorier-général, du majordome, des protonotaires apostoliques, des généraux des ordres religieux, des référendaires de la signature, et des massiers pontificaux. Les gardes du corps à cheval, le porte-bannière de la sainte Eglise en gala, un escadron de carabiniers, un de dragons, l'infanterie et l'élite de la garde nationale, avec leur musique, ferment la marche et terminent cette superbe procession. Sortie de la chapelle Sixtine, elle parcourt les galeries de la place Saint-Pierre, et revient par-dessous la colonnade. Dès que le souverain Pontife entre dans le temple, deux voix entonnent l'hymne ambroisienne, le *Te Deum;* les clameurs des cloches se joignent au roulement des canons, et le Pape, après avoir déposé et adoré le saint Sacrement, donne de l'autel au peuple sa triple bénédiction.

Ainsi se célèbre cette solennité dont la présence du chef de l'Église, celle du sacré collége et le concours de tant d'autres corps édifians, font réellement la Fête-Dieu; mais, en

France, et en France seulement, il faut le dire, cette fête est en même temps celle de la terre. Vous ne voyez ici ni ces groupes d'adolescens qui, pour me servir des expressions de M. de Chateaubriand, « au signal répété par le maître des pompes, se retournent » vers l'image du Soleil éternel, et font voler » des roses effeuillées sur son passage; ni » ces lévites, en tuniques blanches, balançant » devant le Très-Haut les urnes flottantes des » feux. » J'ai parcouru la cité, et je n'ai point trouvé de reposoirs sur les places publiques; j'ai cherché en vain ces tentures blanches, relevées de guirlandes, semées de roses et drapées avec art; je n'ai point senti cette agréable odeur dont vos villes et vos hameaux sont parfumés en ce beau jour, et j'ai dit à quelques Romains: « Vos fêtes seroient incomparables, si vous saviez unir le gracieux au sublime, le bouton de rose au bouton d'or. » Cette procession n'en est pas moins un des spectacles les plus magnifiques qu'on puisse voir en Italie, et les étrangers disposent ordinairement leur marche de manière à se trouver à Rome ce jour-là.

Le quatrième dimanche de Carême, que l'Église appelle le dimanche de réjouissance,

Lætare, le Pape, revêtu de ses habits pontificaux, bénit une rose d'or ornée de pierres précieuses, en prononçant sur elle ces belles et touchantes paroles : « A Dieu, dont la puis-
» sance a tout fait, et dont la puissance règle
» et conserve tout. Dieu, qui êtes l'allégresse
» et la joie des fidèles, daignez bénir et sanc-
» tifier cette rose si brillante et d'une si douce
» odeur. Votre peuple, délivré de la servitude
» de Babylone par la grâce de votre Verbe,
» devenu, en se faisant chair, la gloire et la joie
» d'Israël, le roi de la Jérusalem d'en haut,
» notre bien heureuse patrie ; votre peuple la
» portera cette rose en signe de bonheur et de
» joie, comme le symbole de cette tige mys-
» tique de Jessé, de cette fleur des champs,
» de ce lis des vallées que vos prophètes ont
» annoncé et chanté, et sous l'image duquel
» ils ont prédit et figuré le Sauveur, fleur éter-
» nelle, engendrée dans votre sein, et qui a
» réjoui et embaumé l'univers. » Cette invocation terminée, le Pape l'oint de baume, et y répand de la poudre de musc, de l'eau bénite, l'encense et la dépose sur l'autel où elle reste exposée pendant le saint sacrifice. Le préfet de Rome recevoit autrefois cette rose bénite, en échange des hommages qu'il ren-

doit au saint Père ; à présent le Pape l'envoie à un roi ou à une reine de la chrétienté, à moins qu'il ne se trouve à Rome le jour de cette cérémonie un monarque, ou quelque haut personnage à qui il juge convenable de faire ce cadeau. Que de touchans souvenirs rappelle cette rose ! quelle source féconde de pieuses allégories ! Ainsi, mon cher Charles, la religion agrandit tout, et il n'y a rien dans la nature qui ne nous ramène à son auteur.

Voici une autre cérémonie que j'ai vue avec plaisir, et qui, à proprement parler, est gracieuse et gentille. Pardonnez-moi de passer ainsi brusquement du style grave au style enjoué, et du sérieux des mystères à la liberté des détails. J'ai promis de vous transmettre et mes réflexions et mes sentimens, tout, en un mot, jusqu'aux images qui peuvent se présenter à mon imagination ; je ne vous ferai donc grâce de rien, et j'en userai avec vous en toute familiarité.

La première année de leur pontificat, et tous les sept ans, les Papes, dans l'octave de Pâque, bénissent un certain nombre de médailles à l'effigie d'un agneau, symbole de la douceur et de la patience de Jésus-Christ. Il

n'entre dans la composition de ces médailles ni or, ni argent; elles sont faites avec ce qui reste de la cire du cierge pascal de l'année précédente. Le Pape fait le mardi saint un mélange d'eau bénite, de baume et de chrême, dans lequel il les plonge, et elles prennent à cet odoriférant baptême le nom d'*Agnus Dei*. Le samedi saint un sous-diacre, précédé de la croix, se présente à la porte de la chapelle où se célèbre la sainte messe; et, tenant un bassin plein de ces médailles, il entonne à haute voix les paroles suivantes : « Père saint, voici » les agneaux qui vous ont annoncé la résur- » rection; les messagers qui vous ont annoncé » la victoire : ils viennent maintenant aux » sources, ils sont éblouissans de clarté. — Al- » leluia, répond un chœur, louange à Dieu, » alleluia. » Il s'avance ensuite jusqu'au trône, et le Pape prenant les médailles, les distribue par ordre de préséance aux dignitaires de la chapelle. Urbain V, en en envoyant trois à l'empereur grec, Jean Paléologue, faisoit ressortir la grandeur du présent par l'énumération des grâces qui y sont attachées : « Elles atti- » rent, lui disoit-il, les bénédictions du ciel » sur ceux qui les possèdent et les honorent » par la sainteté de leur vie; elles préservent

» du feu, du naufrage, et sont un gage de » paix et de tranquillité. »

Encore un souvenir de jeunesse : le jour de sainte Agnès, vierge et martyre..... Que ce nom me plaît, je le trouve si doux; il a une fleur d'innocence, un cachet de force, un je ne sais quoi qui vient du ciel. Quand je l'entends prononcer, je me figure, et ce qu'il y a de plus touchant dans un sexe timide, et ce qu'il y a de plus étonnant dans les héros. Le jour, dis-je, où l'Église célèbre la fête de cette jeune martyre, le Pape bénit deux agneaux dont la laine doit servir à tisser le pallium. Cet ornement, qui devroit être réservé aux souverains Pontifes, a été accordé par eux-mêmes aux patriarches, aux archevêques et à quelques évêques privilégiés. Ces deux agneaux sont amenés de l'église de Sainte-Agnès, où ils ont reçu une première consécration, jusqu'aux pieds de Sa Sainteté qui leur donne une seconde bénédiction. Le camerlingue des sous-diacres apostoliques les confie ensuite à un monastère de religieuses, qui se chargent de les nourrir et de leur donner les soins nécessaires. Hé bien ! mon cher ami, le croirez-vous ? une de mes envies a été de voir ces deux petites bêtes de prédilection,

broutant une herbe que ne foule jamais un pied profane; quel plaisir j'aurois eu à les caresser ! Rien de si innocent, rien de si pur, mais rien de si difficile à voir. Ces petits hôtes partagent la clôture de leurs chastes hospitalières qu'un retranchement impénétrable dérobe à tous les regards. La veille de saint Pierre on dépose les *pallium* sur le tombeau des saints apôtres; le lendemain, on les place parmi les reliques, où ils restent jusqu'au moment où le doyen des cardinaux-diacres les envoie aux candidats, sur un vœu formel de leur part.

J'aurois assez aimé que les Pontifes, successeurs de saint Marcel, au lieu d'attacher cette distinction à certains siéges, l'eussent donnée, comme lui, seulement en récompense de quelque action faite dans l'intérêt de la religion ou pour la gloire de l'Église. Le pallium devroit être la marque distinctive des confesseurs de la foi, comme la palme est celle des martyrs.

Adieu ! mon bon ami.

Digitized by Google

Lettre Seizième.

Rome, le 20 mars 1838.

Mon cher ami, de tous les temples de l'antiquité païenne, le mieux conservé et le plus beau dans son genre, c'est le Panthéon. On croit communément qu'Agrippa, gendre d'Auguste, le fit construire et le dédia à Jupiter Vengeur, en mémoire de la célèbre victoire d'Actium. Cybèle et d'autres divinités y furent ensuite adorées; et c'est de cette assemblée de dieux et de déesses, que ce temple paroît avoir tiré son nom.

On y entre par un portique formé de seize colonnes de granit, lesquelles sont chacune d'une seule pièce. Il y en a huit de front, qui soutiennent un entablement et un frontispice de la plus belle proportion que l'architecture puisse fournir. On montoit anciennement à

ce portique par sept degrés, ce qui le rendoit bien plus majestueux qu'il n'est aujourd'hui : on n'y monte plus que par deux degrés, les seuls que l'élévation du terrain n'ait pas encore couverts.

L'intérieur est d'une forme circulaire, qui a fait substituer à son ancien nom celui de Rotonde. Son diamètre est de cent cinquante-quatre pieds, il en a tout autant de hauteur, et n'est éclairé que par un œil-de-bœuf, qui est au milieu de la voûte, et qui a vingt-huit pieds d'ouverture.

Quoique, par la solidité de sa construction, ce temple ait résisté aux efforts des Barbares, qui, à diverses reprises, ont tenté de le détruire, il auroit enfin cédé aux injures du temps, si le Pape Boniface IV, voulant abolir le souvenir de l'idolâtrie, n'eût obtenu de l'empereur Phocas la permission de le changer en une église, qu'il dédia, l'an 607, à la sainte Vierge et à tous les martyrs. Alors, là, où avoit été honorée l'impudique Vénus, fut honorée la plus chaste des créatures; et un Dieu sur une croix prit la place d'un Jupiter armé de la foudre.

Grégoire IV, en 830, consacra cette église à tous les Saints qui règnent dans le ciel; et

telle est probablement l'origine de la fête que les catholiques célèbrent le 1er de novembre. Le lendemain, jour des Morts, est aussi une grande fête à la Rotonde.

Urbain VIII, en 1640, restaura cette église, et fit placer, entre le péristyle et la coupole, deux clochers, qui étoient nécessaires sans doute, mais qui ne s'accordent pas fort bien avec l'ensemble du reste de l'édifice.

Enfin, Benoît XIV, vers le milieu du siècle dernier, y fit faire de nouvelles réparations; et les artistes se plaignent de ce qu'en en blanchissant la voûte, on en a diminué la majesté. « Blanchir un édifice antique, s'est écrié l'un d'eux, c'est pis que si on noircissoit un édifice moderne. »

Il est certain que les cendres de Raphaël ont été placées sous le pavé de ce temple; et le plus grand des peintres dont se glorifie l'Italie, méritoit bien d'avoir pour tombeau le chef-d'œuvre du siècle d'Auguste Il n'y a pas long-temps qu'on y voyoit son buste et ceux de plusieurs hommes illustres; mais Pie VII, considérant que si ces bustes se multiplioient encore, le lieu changeroit insensiblement de destination, et qu'après être devenu saint, de profane qu'il avoit été sous les

empereurs, il redeviendroit profane sous les Pontifes, fit transporter tous ces bustes dans une des salles du palais des conservateurs de Rome, et rédigea lui-même le réglement qu'il seroit à propos de suivre, si les artistes avoient à cœur de continuer cette intéressante collection.

Je terminerois ici ma lettre, si je ne vous avois promis de vous exposer toutes mes pensées, et de vous rendre compte de toutes les impressions que j'éprouve. Il faut donc que je vous le dise, mon cher ami, je ne vais jamais au Panthéon sans penser à tout ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour fonder son Église, et faire passer les nations, des ténèbres du paganisme à la lumière de l'Évangile. Quand ensuite je considère que, quoique cette lumière doive éclairer tout l'univers, il est des peuples qui sont encore assis à l'ombre de la mort; et que, parmi ceux qu'elle a déjà éclairés, dans le sein même du christianisme, il en est qui ne veulent pas comprendre cette lumière, et qui, par orgueil, par attachement à leur propre sens, font tourner à leur perte les moyens qu'ils avoient pour opérer leur salut : je gémis sur leur sort, je me sens pénétré d'une vive douleur; et, faisant un retour

sur moi-même, je remercie le Seigneur qui m'a maintenu dans la pureté de la foi, moi qui, dans ma jeunesse, ai compté parmi mes maîtres des hommes que l'erreur avoit infectés. Je n'ai jamais prétendu juger nos frères, et vous ne me verrez point raisonner en théologien sur les dissensions qui déchirent l'Église; mais je ne puis m'empêcher de me faire ici cette question : Parloient-ils sincèrement ces hommes qui ont fait verser tant de sang, ces fondateurs de la prétendue réforme, quand, pour avoir des raisons de se séparer de l'Église romaine, ils sont allés jusqu'à taxer d'idolâtrie le culte que nous rendons aux Saints, prétendant que nous ne pouvions pas les invoquer sans déroger aux mérites de Jésus-Christ, et faire injure à sa qualité de médiateur? Ces hommes ont aussi défendu de prier pour les morts. Les insensés! ils n'ont pas considéré qu'en rompant ainsi la chaîne mystérieuse par laquelle nous sommes liés, d'un côté, aux ames qui, dans le ciel, s'enivrent déjà de délices; et, de l'autre, à celles qui, dans un lieu d'expiation, ont encore des peines à souffrir, ils ôtoient en même temps aux premières un sujet de joie, aux secondes un moyen de soulagement, et à nous, qui sommes

encore sur la terre, le moyen le plus propre à nous soutenir dans l'exercice des œuvres de charité.

Hier je rentrai dans ma chambre, tout plein de ces réflexions : les œuvres spirituelles de Fénelon se trouvoient sur ma table; j'en ouvris un tome au hasard, et je trouvai précisément l'endroit où l'auteur établit la doctrine de l'Église sur ces deux points-là. Vous lirez ce morceau avec plaisir; le voici : « Je vois, par l'histoire des Machabées, que la prière pour les morts étoit en usage dans la synagogue long-temps avant Jésus-Christ : je vois qu'elle a été continuée par l'Église chrétienne dès ses commencemens les plus purs. Cette prière ne peut pas être faite en vain ni d'une façon aveugle. L'Église, demandant le soulagement des fidèles, suppose visiblement qu'ils sont dans quelque peine dont ils peuvent être soulagés par son intercession. C'est, dit saint Augustin, qu'il y a des chrétiens qui n'ont pas vécu assez mal pour être exclus du royaume du ciel, ni assez bien pour y entrer sur-le-champ, parce que *rien n'y entre avec la moindre tache :* ils ont besoin d'expier certains péchés qui ne vont point *à la mort.* Ce pénible retardement de leur bon-

heur est un purgatoire où ils passent *comme par le feu*. L'Église a toujours cru que ses prières pouvoient contribuer à leur soulagement et à l'avancement de leur repos. Peut-on refuser à l'épouse du Fils de Dieu de s'unir à elle dans une si pieuse demande ?

» L'Église nous invite à prier nos frères qui sont déjà au ciel, comme ceux qui sont encore sur la terre, afin qu'ils prient pour nous par Jésus-Christ notre commun et unique médiateur. Dieu lui-même, qui pouvoit accorder immédiatement leur pardon aux ennemis de Job sur leur demande immédiate, les assujétit à le demander par l'entremise de Job qu'ils avoient condamné. C'est ainsi que Dieu nous accorde, en faveur des prières pures des Saints qui sont ses amis, ce qu'il ne nous accorderoit peut-être pas sur nos seules prières moins dignes de lui. Si nous ne blessons point notre unique médiateur en demandant les prières des hommes pécheurs et exposés aux tentations du pélerinage, à combien plus forte raison devons-nous unir nos prières à celles de l'Église, pour obtenir les suffrages de la Mère de Dieu et des autres Saints qui voient Dieu face à face, et qui sont impeccables à jamais dans son sein.

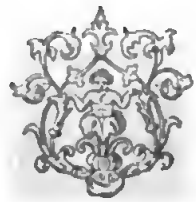
» L'Église, dès les premiers temps, a honoré les tombeaux des martyrs, où elle alloit chanter leur victoire et offrir le sang de l'Agneau pour lequel ils avoient répandu le leur : elle conservoit précieusement leurs reliques ; et les reliques faisoient une infinité de miracles, comme nous l'apprenons des anciens Pères. Peut-on craindre la superstition en imitant, par un culte si pur, l'antiquité la plus éclairée?

» L'Écriture a dit, il est vrai, *Vous ne ferez point d'images taillées ;* mais elle ajoute aussitôt, *pour les servir*, c'est-à-dire pour les adorer. D'ailleurs, il y avoit des images dans le temple et jusque sur l'arche. A Dieu ne plaise que nous adorions les images comme des divinités ! Nous ne les servons pas ; au contraire, nous nous en servons. Elles ne sont que de simples représentations des visions miraculeuses de l'Écriture, des actions de Jésus-Christ et des Saints. Si elles sont gâtées ou indécentes, nous les brisons sans scrupule. Les images instruisent les ignorans, et touchent les personnes les mieux instruites ; elles mettent les mystères du salut comme devant nos yeux. Pourquoi refuserions-nous de nous unir à l'Église dans une pratique si ancienne, si pure, si exempte

d'idolâtrie, si dégagée des superstitions populaires qu'on tâche d'en écarter, enfin si propre à nourrir la piété des fidèles ? »

Les mêmes vérités sont présentées avec plus de force dans un petit ouvrage de Bossuet, ayant pour titre : *Exposition de la Doctrine de l'Église catholique sur les matières de controverse*. Les bons livres ne manquent pas; mais y a-t-il beaucoup d'aveugles qui disent comme celui de Jéricho : *Seigneur, faites que je voie ?*

Adieu, mon cher ami.



Google

Lettre Dix-septième.

Rome, le 23 mars 1838.

Le Colisée, cette construction dont la magnificence l'emportoit sur les pyramides d'Égypte, le temple d'Éphèse et les autres merveilles du monde, est un amphithéâtre immense qui étoit destiné aux combats des gladiateurs, et qui fut souvent arrosé du sang des chrétiens. L'empereur Vespasien le bâtit, l'an 71 de Jésus-Christ, à peu près au milieu de Rome, à la place où étoient les étangs de Néron; il y fit travailler douze mille Juifs qu'il avoit amenés de Jérusalem, et il y employa dix millions d'écus. Titus, son fils, l'acheva, et en fit la dédicace. Ces dédicaces étoient différentes suivant la destination des édifices qui en étoient l'objet : la dédicace des théâtres se

faisoit par un drame; celle des cirques, par la course des chars; celle des naumachies, par des combats sur l'eau; et celle des amphithéâtres, par les jeux des gladiateurs et par des chasses de bêtes féroces. Dans celle-ci, Titus fit paroître cinq mille de ces animaux, qui furent tous tués. Les jeux durèrent cent jours.

La figure du Colisée est un ovale qui a cinq cent quatre-vingt-un pieds de longueur, quatre cent quatre-vingt-un de largeur, et mille six cent quatre-vingt de circonférence. On assure qu'il contenoit quatre-vingt-sept mille spectateurs assis, et vingt mille debout. Quoiqu'il soit bien dégradé, nous voyons par ce qui nous en reste, que toutes les précautions avoient été prises pour assurer à cet ouvrage une durée éternelle; aussi les Romains disoient-ils en forme de proverbe, que quand le Colisée tomberoit, Rome tomberoit avec lui; et que quand Rome tomberoit, le monde entier s'écrouleroit.

Ce monument subsistoit encore dans toute sa beauté au commencement du sixième siècle; mais, en 546, les Barbares, qui ravagèrent Rome, voulurent enlever le bronze qui lioit les pierres ensemble, et furent ainsi les premiers à l'endommager. Cet exemple ne fut

que trop suivi; et, pendant que les Papes résidoient à Avignon, quelques personnages puissans en firent abattre une partie, et en prirent les matériaux pour se construire à moins de frais de magnifiques palais. C'est ainsi, dit-on, qu'ont été construits le palais Farnèse et le palais Barberini; et c'est à l'occasion de ce dernier qu'un plaisant se permit de dire dans le temps : « Les Barberins en ont plus fait que les Barbares. » Des Papes eux-mêmes, en des temps d'ignorance, ont porté la main sur ce monument, et Paul II, Pierre Barbe, Vénitien, en tira toutes les pierres dont il avoit besoin pour bâtir le palais de Venise.

Cet amphithéâtre n'étoit donc plus regardé que comme une carrière, et il alloit être abandonné à la rapacité des entrepreneurs, quand Clément X, considérant son origine et son usage, résolut de le conserver à la religion et aux arts. Dans ce dessein, il fit construire autour de l'arène quatorze autels découverts, en mémoire des mystères de la passion, et au milieu une petite chapelle qui fut dédiée à Notre-Dame de Pitié. Dans la suite, Benoît XIV ajouta quelques ornemens à l'ouvrage de Clément X, et accorda des indulgences à ceux qui

viendroient y faire les exercices du chemin de la croix.

Dès ce moment tout changea, le Colisée fut respecté, et l'on n'y a plus fait aucune dégradation. J'allois m'écrier à ce sujet : « O puissance admirable de la croix ! » mais je me rappelle qu'elle avoit déjà sauvé Rome des fureurs d'Attila, et je ne suis plus surpris qu'elle ait triomphé plus tard des prétentions de l'avarice, et conservé un monument qui, même en l'état où on l'a réduit, est plus propre que tout autre à donner une haute idée de la puissance romaine. Oui, mon ami, si la croix n'eût été plantée dans cette arène, il ne resteroit pas aujourd'hui une pierre du Colisée, et le voyageur étonné demanderoit où il a été. Ce fut donc une marque d'esprit, ce fut même une idée sublime que d'élever des autels en ce lieu. J'ajoute que ce fut un devoir : le sang des premiers chrétiens a coulé à grands flots sur cette arène, ils y ont péri par milliers, non en combattant comme ces gladiateurs qui se dévouoient par métier à la mort, mais livrés sans défense à des animaux sauvages amenés à grands frais des sables brûlans de l'Afrique. Pendant trois siècles, ces massacres se renouvelèrent chaque jour. Oh ! quand un

chrétien entre dans le Colisée, il doit en baiser les murs, et se dire ce que l'ange dit autrefois à Moïse sur le mont Horeb : « Déliez les souliers de vos pieds, parce que la terre où vous êtes est une terre sainte. » En effet, le sang de nos frères, de nos aînés dans la foi, a lavé cette enceinte; couverts de poix et de résine, ils y brûloient vivans comme des flambeaux pour éclairer les dames romaines, ou bien on jetoit ces courageux martyrs aux bêtes féroces, et le peuple assemblé se repaissoit de leurs tourmens.

C'étoit beaucoup, sans doute, que d'avoir garanti le Colisée du marteau de la barbarie et des rapines de la cupidité; mais il falloit encore réparer les outrages du temps, et c'est à quoi continuoit de travailler le vénérable Pie VII, quand il fut arraché de ses États. Sous le gouvernement impérial, ce travail ne fut pas interrompu : les Français, dociles instrumens de la Providence, nettoyèrent l'arène à moitié couverte de débris; et, depuis leur départ, les Papes se sont occupés des parties extérieures qui menaçoient de s'écrouler. Ainsi, grâces au zèle d'un gouvernement réparateur, les siècles à venir jouiront, comme nous, de ce monument, lequel, d'un côté,

selon l'observation d'un voyageur, est assez conservé pour que l'imagination le reconstruise facilement tout entier; et, de l'autre côté, presque démoli, il offre à la vue les plus belles ruines qui existent.

Un pauvre franciscain vient tous les vendredis au Colisée, et là où les prêtres de Jupiter prodiguoient l'encens à leur idole, il apprend au peuple à méditer sur la passion du Sauveur. Ne croyez pas, mon cher ami, que, pour toucher ses auditeurs, il ait besoin d'une grande éloquence. Les faits persuadent mieux que les paroles; et, pour faire couler les larmes, il lui suffit de leur rappeler les noms des chrétiens immolés dans cette enceinte. A ces noms vénérés, les cœurs les plus durs sont attendris, les obscurités de la foi se dissipent, et ils prennent la ferme résolution de se conformer aux modèles qui leur ont été proposés.

Le calendrier de ces saints martyrs se voit sur la porte de la chapelle de Notre-Dame, et parmi eux on distingue saint Ignace, évêque d'Antioche, qui fut livré aux bêtes, l'an 107 de Jésus-Christ, sous l'empereur Trajan; car quoiqu'il fût alors défendu de rechercher les chrétiens, on ne laissoit pas de les con-

damner à mort, lorsqu'ils étoient dénoncés.

Je ne sais, mon cher ami, si vous connoissez la vie de ce généreux martyr; pour moi, j'ai voulu la lire au lieu même où il en avoit fait le sacrifice, et hier matin, m'étant rendu au Colisée, je lus ce qui suit :

« Saint Ignace, surnommé *Théophore* ou *Porte-Dieu*, étoit disciple de saint Jean l'Evangéliste. Il fut élevé sur le siége d'Antioche après la mort de saint Evode. Pendant les quarante ans qu'il gouverna son église, il donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. La paix ayant été rendue aux chrétiens par la mort de l'empereur Domitien, Théophore s'en réjouit pour l'amour des fidèles; mais il s'attrista en même temps de n'avoir pas été jugé digne de souffrir pour le Seigneur. La persécution se ralluma dans quelques provinces sous l'empereur Trajan. Ce prince, étant à Antioche, voulut pourvoir à la gloire de ses dieux, auxquels il rapportoit les victoires qu'il avoit remportées sur les Scythes, et il exigea des chrétiens qu'ils adorassent ces dieux, sous peine d'être condamnés à mort.

» Le saint évêque fut conduit devant son tribunal. « C'est donc vous, lui dit l'empe-
» reur, c'est donc vous, mauvais démon, qui

» osez enfreindre mes ordres, et persuader » aux autres de périr misérablement? — Per- » sonne n'appelle Théophore mauvais dé- » mon. — Et qui est Théophore? — Celui qui » porte Jésus-Christ dans son cœur. — Vous » croyez donc que nous n'avons pas dans nos » cœurs les dieux qui nous aident à vaincre » nos ennemis? — C'est une erreur d'appeler » dieux les démons que vous adorez; car il » n'y a qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel et la » terre avec tout ce qu'ils contiennent, et un » Jésus-Christ, son Fils unique, dans le » royaume duquel je désire ardemment d'être » admis. — Vous voulez sans doute parler de » celui qui fut crucifié sous Ponce-Pilate? » — C'est celui-là même, qui par sa mort a » crucifié le péché avec l'auteur du péché; » qui a triomphé de la malice des démons, » et les a assujétis sous les pieds de ceux qui » le portent dans leur cœur. — Vous portez » donc le Christ en vous? — Oui, car il est » écrit : *J'habiterai et je me reposerai en » eux.* »

» Trajan, irrité de la fermeté avec laquelle il avoit confessé sa foi, prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui » dit porter en lui le crucifié, soit lié et con-

» duit à Rome, pour y être dévoré par les » bêtes, et y servir de spectacle au peuple. » — Seigneur, s'écria le martyr, je vous » rends grâces de ce que vous m'avez donné » un parfait amour pour vous, et de ce que » vous permettez que je sois lié de chaînes, » comme Paul votre apôtre. » En achevant ces paroles, il mit lui même ses chaines, pria pour son église, la recommanda à Dieu avec larmes, et se livra aux soldats chargés de le conduire à Rome.

» Etant arrivé à Séleucie, on l'embarqua sur un vaisseau qui devoit ranger les côtes de l'Asie mineure. On choisit depuis une autre route qui alongeoit de beaucoup le voyage. Ignace étoit gardé nuit et jour, sur terre comme sur mer, par dix soldats, auxquels il donna le titre de léopards, à cause de leur cruauté, et parce que sa patience et sa douceur ne faisoient que les aigrir. Malgré la vigilance de ses gardes, il ne laissoit pas de trouver le moyen de confirmer dans la foi les églises des villes par lesquelles il passoit. Dans les instructions qu'il leur donnoit, il insistoit principalement sur la nécessité de fuir les hérésies, et de s'attacher à la tradition des apôtres. Tous les fidèles dans le voisinage

desquels il passoit, accouroient pour lui offrir les secours dont il pouvoit avoir besoin. Les églises d'Asie députèrent vers lui des évêques et des prêtres, et chargèrent plusieurs fidèles de l'accompagner pendant le reste du voyage; ce qui faisoit dire au saint, qu'il avoit avec lui plusieurs églises. Tous étoient remplis d'une grande consolation, en le voyant porter à un si haut degré l'amour des souffrances.

» Saint Ignace, qui connoissoit le pouvoir des saints auprès de Dieu, appréhendoit que l'on ne demandât et que l'on n'obtînt sa délivrance. Il prioit les fidèles de réunir leurs prières aux siennes, afin que le Seigneur lui fît la grâce d'être dévoré par les bêtes, et d'aller ainsi à Jésus-Christ. Ce fut encore dans cette vue, qu'il écrivit de Smyrne aux chrétiens de Rome, qui auroient pu demander sa grâce, et lui ravir la couronne du martyre, si les bêtes l'épargnoient miraculeusement, comme elles avoient déjà épargné d'autres martyrs. Cette lettre, peut-être unique dans son genre, est l'expression d'un cœur embrasé de la plus ardente charité. En voici quelques traits :

» Vous ne pouvez me donner une plus

grande preuve de votre tendresse, que de me laisser immoler à Dieu, tandis que l'autel est préparé. Toute la grâce que je vous demande, c'est que vous chantiez un cantique d'actions de grâces à Dieu le Père, de ce que, par les mérites de Jésus-Christ, il a fait venir l'évêque de Syrie en occident, afin de le transporter dans le sein de sa gloire. Ne vous laissez point aller à une fausse compassion pour moi. Souffrez que je sois la pâture des bêtes, afin que je jouisse de Dieu. Je suis le froment de Dieu, et il faut que je sois moulu par les dents des bêtes, pour être un pain tout pur de Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes, afin qu'elles deviennent mon tombeau, et qu'elles ne laissent rien de mon corps... Priez le Seigneur pour moi, afin que je sois une victime de Dieu.... Si je souffre, je serai l'affranchi de Jésus-Christ, et il me ressuscitera dans une parfaite liberté.... Puissent ces bêtes me mettre en pièces sur-le-champ. Je les irriterai afin qu'elles me dévorent promptement, et qu'il n'en soit point de moi comme de quelques-uns qu'elles n'ont osé toucher. Si elles ne le veulent pas, je les y forcerai.... Je ne désire que le bonheur d'être réuni à Jésus-Christ. Oui, pourvu que je jouisse de Jésus-

Christ, je ne crains ni le fer, ni la croix, ni les bêtes, ni la séparation de mes os, ni la division de mes membres, ni la destruction de mon corps, ni tous les tourmens que la rage du démon peut inventer. »

» Le bruit s'étant répandu qu'Ignace étoit sur le point d'arriver, les chrétiens de Rome allèrent au-devant de lui, souhaitant que le peuple pût obtenir sa grâce. Le martyr, qui, par une lumière surnaturelle, vit ce qui se passoit dans leurs cœurs, les conjura, avec encore plus de force qu'il n'avoit fait dans sa lettre, de ne pas s'opposer à son bonheur. Il se mit ensuite à genoux avec ses frères, pour prier le Fils de Dieu d'avoir pitié de l'Eglise, de mettre fin à la persécution, et de conserver la charité parmi les fidèles.

» Il arriva à Rome le 20 décembre, et fut conduit à l'amphithéâtre. Deux lions se jetèrent sur lui, et le dévorèrent en un instant, sans rien laisser de son corps que les plus gros et les plus durs de ses os. »

Ici le livre me tomba des mains : je croyois entendre les cris de joie des spectateurs, à la vue des lions se disputant les membres de saint Ignace, et je me demandois avec effroi de quelles furies étoit agité ce peuple qui

Digitized by Google

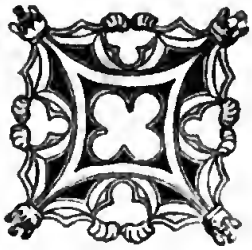
voyoit avec délices couler le sang humain: ce peuple, qui n'étoit jamais plus content que quand il revenoit de ces scènes d'horreur, et qui cependant, par un mépris étrange, donnoit aux autres peuples le nom de Barbares. Jetant ensuite les yeux sur les stations du chemin de la croix, établies au lieu même où tant de sang avoit été répandu, je considérai ce que notre Seigneur a souffert, et je vis, dans ses plaies adorables, la source où les martyrs ont puisé leur force et leur constance.

On rapporte que des gladiateurs dirent un jour à un empereur en défilant devant lui : César, ceux qui vont mourir te saluent. *Cæsar, morituri te salutant.* Que signifioient ces paroles? Les insensés! se seroient-ils fait un honneur d'amuser de leurs dernières convulsions, la cruelle oisiveté d'un tyran? La situation des martyrs étoit bien différente : eux aussi disoient en entrant sur l'amphithéâtre : Ceux qui vont mourir te saluent : *morituri te salutant;* mais c'est à un Dieu qu'ils le disoient, à un Dieu qui est mort pour notre salut; et levant en même temps les yeux vers le ciel, ils voyoient, comme Etienne, le sein de la gloire, s'élançoient en esprit dans cette patrie immortelle après laquelle ils

avoient tant soupiré, et ne laissoient aux bourreaux qu'un corps insensible.

L'Eglise n'est plus arrosée du sang des martyrs, nous n'avons plus de persécutions à redouter, mais n'avons-nous plus d'ennemis à vaincre? Trouvant en moi-même la réponse à cette question, je me prosternai au pied de la croix, j'adorai le Sauveur du monde, et rentrai au couvent recueilli et silencieux.

Adieu, mon cher ami.



Digitized by Google

Lettre Dix-huitième.

Rome, le 31 mars 1838.

L'OBSERVATION qu'on a faite sur le Colisée, je l'appliquerai volontiers à Rome entière. Oui, mon ami, quels que soient les changemens qu'a fait subir à cette ville la succession des siècles, l'imagination peut la reconstruire; et si le voyageur qui la visite marche à la clarté du flambeau que lui présente l'histoire, il jouit également de la Rome qui existe, et de la Rome qui n'est plus. En effet, comment s'apercevroit-il de l'intervalle qui les sépare, quand tout fait revivre à ses yeux ces hommes célèbres, avec lesquels il s'est familiarisé dès son enfance; et, qu'au défaut de leurs images, leurs ombres lui apparoissent et réveillent encore tant de souvenirs. J'allai hier au palais Spada, et j'y vis la statue

de Pompée, cette statue au pied de laquelle César, percé de vingt-trois coups, alla tomber en se couvrant la tête d'un pan de sa robe. Pompée étoit aussi tombé sous un fer assassin, et, à la vue de sa tête, César avoit détourné les yeux et fait retirer celui qui la lui apportoit. On dit même que cette funeste image de la vicissitude des choses humaines lui arracha quelques larmes; cependant il ne profita point de cette terrible leçon, et le vainqueur eut le même sort que le vaincu.

Quelle cause arma ces illustres rivaux, et rompit la paix qui paroissoit régner entre eux? Si nous en croyons les historiens et les poètes, ce fut la jalousie, l'émulation de la gloire. Ecoutez Lucain :

Pompée avec chagrin voit ses travaux passés
Par de plus grands exploits tout près d'être effacés.
Par dix ans de combats la Gaule assujétie,
Semble faire oublier le vainqueur de l'Asie;
Et des braves Gaulois le hardi conquérant
Pour la seconde place est désormais trop grand.
De leurs prétentions, la guerre enfin va naître;
L'un ne veut point d'égal, et l'autre point de maître.
Le fer doit décider.....

Il est certain que les passions des grands ont souvent allumé le feu de la guerre; mais

souvent aussi Dieu a fait tourner ces passions à l'accomplissement de ses desseins, et, quel que soit l'orgueil des conquérans, ils ne sont jamais que les ministres, que les instrumens fragiles de ses éternels décrets. Ouvrez l'histoire, et vous verrez qu'il s'est servi des Babyloniens pour châtier son peuple; des Perses, pour le rétablir; d'Alexandre, pour le protéger; des Romains, pour le soutenir contre les rois de Syrie qui vouloient l'asservir; et quand ce peuple l'eut crucifié, ces mêmes Romains ne prêtèrent-ils pas, sans y penser, leur mains à la vengeance divine?

Ces faits sont aujourd'hui bien connus, mais il a fallu que le temps vînt nous en dévoiler la véritable cause; et, en attendant, les écrivains ont attribué à des moyens purement humains, des révolutions qui étoient arrêtées dans les conseils de la providence. Pour moi, mon cher ami, quand je considère d'un côté, que la victoire de Pharsale mit fin à la république; de l'autre, que la nouvelle forme de gouvernement devoit être favorable à l'établissement du christianisme; convaincu que je suis que Dieu rapporte tout au triomphe de son Eglise, je ne crains pas d'affirmer que César, comme Cyrus, comme

Alexandre, a été un instrument dont il a plu à Dieu de se servir pour ouvrir la voie à l'Evangile, et soumettre les peuples à la même loi. « Dieu, nous dit Bossuet, ayant résolu de se former de toutes les nations un peuple nouveau, a premièrement réuni les terres et les mers sous le même empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination romaine, a été un des plus puissans moyens dont la providence se soit servie pour donner cours à l'Evangile. Si le même empire romain a persécuté durant trois cents ans ce peuple nouveau qui naissoit de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'Eglise chrétienne : elle a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. Enfin l'empire romain a cédé ; et ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette Église à laquelle il avoit fait une si longue et si cruelle guerre. Les empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéir l'Église, et Rome a été le chef de l'empire spirituel que Jésus-Christ a voulu étendre par toute la terre.

» Quand le temps a été venu où la puissance romaine devoit tomber, et où ce grand em-

pire qui s'étoit vainement promis l'éternité, devoit subir la destinée de tous les autres, Rome devenue la proie des Barbares a conservé par la religion son ancienne majesté.

» Cependant Rome qui avoit vieilli dans le culte des idoles, avoit une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens; et le sénat se faisoit un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuoit toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étoient fatigués des députations de ce grand corps qui demandoit le rétablissement de ses idoles, et qui croyoit que corriger Rome de ses vieilles superstitions, c'étoit faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avoit de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvoient presque tous les plus puissans de Rome, ne pouvoient être retirés de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion de presque tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisoient le christianisme. Au contraire, ils continuoient à charger d'opprobres l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accu-

soient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire; toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étoient encore en cet état au quatrième siècle de l'Eglise, et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglans décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont le peuple romain, avide du sang chrétien, avoit si souvent fait retentir l'amphithéâtre. Il livra donc aux Barbares cette ville *enivrée du sang des martyrs*, comme parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtimens qu'il avoit exercés sur Babylone. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes qu'elle attribuoit à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux Barbares, prise trois ou quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première, et c'est seulement

après l'inondation des Barbares, que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non-seulement détruits, mais oubliés. »

Cette citation est un peu longue, mais elle est trop belle pour que je vous en demande pardon. Relisez-la, mon cher ami, remarquez bien que le sénat tenoit aux dieux de Romulus, même après la conversion de Constantin, et vous conviendrez que, sans une autorité absolue, la lutte du paganisme expirant auroit été beaucoup plus longue. Il importoit donc au christianisme que la république fût détruite, et que les empereurs, en accoutumant les nations à ne reconnoître qu'un seul maître, les préparassent à n'adorer aussi qu'un seul Dieu. Pierre avoit son siége dans leur capitale, il y a des successeurs, c'est de leur chaire que part la lumière évangélique, et Rome devient alors véritablement la ville éternelle.

Nous venons de voir que Dieu irrité contre Rome la livra quatre fois aux Barbares, et qu'elle fut pillée, saccagée, détruite. J'essaierai de vous donner dans ma première lettre quelques détails sur ces événemens. Mon récit achèvera de vous découvrir les jugemens de Dieu sur cette ville, et vous fera voir en même

temps ce qu'elle doit de reconnoissance à ses Pontifes. J'aurai quelques recherches à faire à ce sujet; permettez qu'avant de m'y livrer je revienne au palais Spada, dont je me suis bien écarté, et vous dise encore un mot de la statue de Pompée.

Dans la cour de ce palais, on voit plusieurs bas-reliefs, dont les uns appartiennent à l'antiquité profane, et les autres sont des premiers temps du christianisme. Il y a quelques monumens antiques; mais celui qui attire toute l'attention, c'est la statue de Pompée, la seule qui soit à Rome, et la même, assure-t-on, comme je l'ai déjà dit, au pied de laquelle César fut assassiné. Cette statue a été retrouvée dans l'endroit où étoit l'habitation de Pompée, sous les fondations d'un mur qui servoit de séparation à deux caves, de sorte que la tête se trouvoit dans l'une, et le reste du corps dans l'autre, ce qui occasionna un procès entre les deux propriétaires voisins, chacun voulant avoir la statue tout entière. Le juge, croyant imiter la sagesse de Salomon, prononça que la statue seroit partagée en deux, et que chacun auroit la partie qui étoit sur son terrain. Le malheureux Pompée étoit donc condamné à perdre une seconde fois la tête, et

ce jugement alloit avoir son exécution, quand Jules III, qui régnoit alors, en fut informé. Ce Pape, amateur des beaux-arts, résolut aussitôt de sauver la statue; il l'acheta quinze cents écus, et le procès fut ainsi terminé au gré des deux parties.

Cette statue est haute de douze pieds environ : Pompée soutient un globe de la main gauche, et il a la droite étendue, comme s'il parloit en public. Ce globe représente les diverses parties du monde connu, où il avoit porté ses armes, et dont il avoit successivement triomphé.

Adieu, mon cher ami.

Digitized by Google

Lettre Dix-neuvième.

Rome, le 2 avril 1838.

C'est du règne d'Arcadius et d'Honorius que l'on peut dater le déclin de la puissance romaine. Ces fils du grand Théodose ne possédoient aucune des belles qualités de leur père. Également incapables de gouverner par eux-mêmes et de se choisir de bons ministres, ils donnèrent leur confiance à des ambitieux, qui, pour se rendre nécessaires, troublèrent l'empire et y appelèrent même les Barbares.

A cette époque parut Alaric, Goth d'origine. Cet homme, qu'Arcadius avoit eu l'imprudence de nommer commandant des troupes auxiliaires en Illyrie, s'ennuyant d'un honneur oisif, conçut le projet de faire une incursion en Italie. Les soldats, dont il n'avoit encore été que le chef, le proclamèrent alors

roi; et, sous ce nouveau titre, il se dirigea sur les Alpes Juliennes.

A la première nouvelle de cette invasion, Stilicon, qui avoit toute l'autorité en Occident, marcha contre lui, le défit et le força de reprendre le chemin de l'Illyrie.

Cinq ans après, le roi des Goths revint en Italie, mais il revint appelé par celui qui l'en avoit chassé, et qui, cette fois, lui en ouvroit le chemin, dans l'intention de le faire servir à ses vues d'agrandissement.

Quelque dissimulé que fût Stilicon, sa conspiration fut découverte, et il eut la tête tranchée. Les soldats romains firent alors main basse sur les femmes et sur les enfans des Barbares qui servoient dans les armées romaines, et qu'ils regardoient comme ses satellites; ceux-ci, de leur côté, furieux de cette perfidie, allèrent de toutes parts joindre Alaric, et lui offrirent le secours de leurs bras contre Rome.

Cette circonstance lui étoit favorable, toutefois il montra de la modération, et se contenta de demander les sommes d'argent que Stilicon lui avoit promises. A cette condition, il offroit de retourner en Illyrie. Refuser la paix sans être en état de faire la guerre, étoit le comble

de l'aveuglement, et ce fut pourtant le parti que prit Honorius. Alaric, voyant ses propositions rejetées, traversa le Pô; et, sans perdre le temps à attaquer les villes qu'il rencontroit sur son passage, il descendit sur la capitale, et vint camper à ses portes.

Alors se dévoila le destin de Rome réservée comme une proie aux Barbares. Alaric l'investit de tous côtés, et se rendit maître des deux bords du Tibre, de sorte qu'on ne pouvoit plus y faire entrer de vivres; bientôt la famine s'y fit sentir, la peste la suivit, Rome fut remplie de cadavres : les habitans étoient réduits à un tel désespoir, qu'ils étoient sur le point de se dévorer les uns les autres. Enfin, après avoir épuisé toutes les ressources, on se décida à envoyer une ambassade à Alaric pour implorer la paix. Alaric ne la refusa pas, mais il exigeoit tout l'or, tout l'argent et tous les ameublemens précieux qui étoient dans la ville. *Roi*, s'écrièrent les envoyés, *que restera-t-il donc aux Romains ?—La vie*, répondit le Barbare. Il se radoucit cependant, et consentit à traiter pour une somme considérable. On députa vers Honorius, qui se tenoit à Ravenne, pour le prier de ratifier ce traité; alors le roi des Goths leva le siége et alla camper dans la

Toscane, attendant la réponse de la cour et la conclusion de la paix.

La cour indécise ne voulut rien terminer. Alaric, se croyant joué, retourna sur Rome, et l'assiégea une seconde fois.

Il n'avoit pas encore été possible d'y faire entrer des secours, et le sénat, voyant qu'on alloit retomber dans les extrémités de la disette, députa de nouveau à l'empereur pour lui représenter la nécessité de traiter avec les Goths. Il y consentit enfin. Le prince goth retira alors son armée de devant les remparts de Rome, et s'approcha de Ravenne pour conférer avec Honorius. Il étoit à croire qu'Honorius, voyant les plaies de l'Italie, accorderoit quelque chose à Alaric, et tout sembloit disposé à la paix, quand des intérêts particuliers suscitèrent de nouvelles difficultés, et renversèrent toutes ces espérances. Alaric reprit alors le chemin de Rome, et ce fut pendant cette marche qu'abordé par un religieux qui le supplioit d'épargner cette ville, il répondit : *Je ne puis m'arrêter, je sens au-dedans de moi quelqu'un qui me presse et me pousse à la saccager.* Il assiégea donc Rome pour la troisième fois. Nous n'avons aucun détail sur ce siége; il paroît cependant qu'il fut assez long pour faire

endurer aux habitans toutes les horreurs de la famine. « Cette ville qui avoit soumis le monde, » dit saint Jérôme, périt de faim avant de périr » par le glaive; à peine y resta-t-il quelques per- » sonnes pour porter les fers du vainqueur. » Alaric y entra de nuit le 24 août de l'an 410, et abandonna la ville à la férocité de ses soldats, qui, durant six jours, furent occupés à la piller et à la saccager. Des femmes, des enfans furent égorgés sur le corps de leurs maris, sur le corps de leurs pères : beaucoup de maisons furent livrées aux flammes; et, comme si le ciel se fût armé de concert pour châtier cette métropole de l'idolâtrie, un furieux orage se joignit aux ravages des Goths; la foudre écrasa plusieurs temples, fondit des lambris d'airain, et réduisit en poudre ces statues autrefois adorées, que les empereurs chrétiens avoient conservées pour la décoration de la ville.

Le respect des vainqueurs pour le christianisme épargna cependant beaucoup de sang aux Romains. Alaric, avant d'entrer dans la ville, avoit ordonné d'épargner tous les habitans qui se réfugieroient dans les églises. Ses soldats lui obéirent fidèlement. On les vit conduire dans ces asiles les personnes qu'ils vouloient préserver du massacre. Plusieurs païens

sauvèrent leur vie en s'y réfugiant, ou seulement en se déclarant chrétiens. Les Goths respectèrent les vases sacrés qu'ils trouvèrent cachés dans des maisons chrétiennes, et les firent déposer religieusement dans les temples. Lorsque ces furieux approchoient de ces lieux sacrés, on voyoit s'éteindre en eux l'ardeur avec laquelle partout ailleurs ils répandoient le sang ou faisoient des prisonniers. Ce furent ces fugitifs échappés à la faveur des asiles, qui repeuplèrent Rome, et bâtirent en quelque sorte une ville nouvelle sur les ruines de l'ancienne. Au bout de quelques jours, Alaric abandonna sa conquête : sa mission étoit remplie.

Rome n'avoit pas eu le temps de se relever de ses pertes, lorsque Attila, roi des Huns, tourna ses vues vers l'Italie, avec l'intention de venger sur cette contrée l'affront qu'il avoit essuyé dans les Gaules.

Ce conquérant, que ses ennemis désignoient sous le nom de fléau de Dieu, traînoit à sa suite une multitude innombrable de Barbares. Après avoir saccagé Milan, il s'arrêta sur les bords du Pô, et resta quelque temps dans sa tente à délibérer s'il devoit retourner sur ses pas ou marcher contre la ville éternelle. Cependant Valentinien trembloit dans sa capi-

tale, et le sénat ne savoit quel parti prendre. Après bien des délibérations, on ne trouva d'autre voie de salut que d'adresser au prince Hun des ambassadeurs pour implorer la paix. Le Pape saint Léon, l'honneur de Rome et de l'Église, fut choisi pour cette ambassade, comme un Pontife que sa vertu, son éloquence et son âge devoient rendre vénérable, même à un Barbare, l'effroi du monde. Persuadé que Dieu dispose à son gré des cœurs les plus durs, saint Léon se chargea de cette périlleuse négociation; et suivi d'une partie de son clergé, il se rendit au camp d'Attila. Admis en sa présence, il lui parla avec respect, mais avec force, pour l'engager à rendre la tranquillité à l'Italie. La fermeté du Pontife imposa à ce prince féroce; étonné de se trouver sensible, il dit à ceux qui l'environnoient: « Je ne sais pourquoi les paroles de ce prêtre m'ont touché. » Dès ce moment, devenu plus traitable, il écouta les propositions de l'empereur, fit cesser les hostilités, et retirer son armée de l'Italie.

De nouveaux malheurs devoient procurer à saint Léon de nouveaux droits à la reconnoissance des Romains : Genséric, roi des Vandales, venoit à son tour ravager l'Italie, et

laissoit partout des marques de sa cruauté. Déjà il étoit sous les murs de Rome, et Rome se trouvoit sans défense. Saint Léon ne craint pas de se présenter à lui, et le supplie, puisque la justice divine met en ses mains la ville et ses trésors, d'épargner au moins le sang des habitans, et de ne pas mettre le feu aux édifices. Il en obtient cette faveur. Le roi Vandale entra dans Rome le 5 de juin de l'an 455, quarante-six ans depuis qu'elle étoit tombée au pouvoir d'Alaric. Ni le fer ni le feu ne furent employés, mais le pillage dura quatorze jours. Pendant ce temps-là les Vandales enlevèrent tout ce qui avoit échappé aux Goths, et Genséric en se rembarquant porta à Carthage les richesses de Rome, comme Scipion avoit apporté à Rome les richesses de Carthage. Tous les vaisseaux arrivèrent heureusement, excepté, remarque un historien, celui qui étoit chargé des statues des faux dieux. Ainsi au milieu du cinquième siècle il restoit encore à Rome des traces sensibles de l'idolâtrie, et je ne m'étonne plus après cela des maux qu'elle vient de souffrir, ni de ceux que lui réserve encore la vengeance céleste.

Pour accomplir les desseins de la providence et faire de la métropole de l'idolâtrie la

capitale du monde chrétien, il falloit un peuple nouveau, un peuple plus pur que ces Romains, qui, usés par leurs vices, et toujours fiers d'un vain nom, étoient trop orgueilleux pour se soumettre au joug de la foi, trop lâches pour s'élever à une civilisation nouvelle. Dieu a parlé, et déjà des nuées de Barbares se sont précipitées deux fois sur l'Italie. Hors d'état de les repousser, les empereurs leur ont donné des terres et les ont même incorporés dans leurs armées; de sorte qu'à cette époque les forces de l'empire n'étoient qu'un ramas de Goths, d'Alains et d'Hérules que l'État avoit à sa solde.

Parmi cette soldatesque étoit un homme dont on ignore l'origine, Odoacre, esprit audacieux et fait pour dominer les autres. Voyant ses compagnons mécontens de la manière dont on payoit leurs services, il les pousse à la révolte, se met à leur tête, et, le 23 août 476, il se rend maître de Rome. De Rome il marche sur Ravenne où étoit le jeune Augustule, le dépouille de la pourpre, et le relègue dans la Campanie, en le condamnant à y mener une vie privée avec ses parens. Par là Odoacre mit fin à l'empire d'Occident; car il ne prit pas le titre d'empereur, il ne prit que le titre de roi.

Digitized by Google

Odoacre régnoit depuis quatorze ans, quand il eut à combattre Théodoric, roi des Ostrogoths; il fut vaincu, et périt de la main de son vainqueur. Théodoric sut recueillir les fruits de sa victoire; il se rendit à Rome, y fut reçu du sénat et du peuple avec tous les signes de la soumission, et, s'annonçant comme le restaurateur de la puissance romaine, il voulut que sa nation adoptât les lois et les coutumes des Romains, et ne fit plus avec eux qu'un seul et même peuple. Après avoir régné trente-sept ans avec gloire, Théodoric devint avare et cruel. Il fit, sur de simples soupçons, jeter dans un cachot le saint Pape Jean, et l'y laissa mourir de maladie; il ne lui survécut que trois mois.

A la mort de Théodoric, Justinien, empereur d'Orient, conçut le projet de rattacher à son empire les provinces occidentales qui en avoient été démembrées. A cet effet il envoie Bélisaire en Italie, et Bélisaire se rend maître de Rome. Il le rappelle, les Ostrogoths reprennent courage, proclament Totila, et sous la conduite de ce nouveau roi vont assiéger Rome. Les habitans étoient déjà pressés par la famine, quand Justinien renvoya Bélisaire en Italie; mais ce général n'y revint que pour voir

tomber entre les mains des Barbares la ville qu'il étoit chargé de délivrer. Totila entra dans Rome la nuit du 16 au 17 décembre 546, et dès que le jour fut venu il se rendit à l'église de Saint-Pierre pour remercier Dieu du succès de ses armes. Plusieurs des principaux de la ville s'y étoient réfugiés : Totila défendit à ses soldats de tuer personne, il leur défendit aussi d'insulter les femmes, mais il leur permit le pillage, et aucune maison ne fut épargnée. Les plus riches citoyens perdirent alors ce qui leur restoit encore, et l'on vit des sénateurs couverts de haillons, réduits à mendier leur pain de porte en porte, et à vivre des aumônes qu'ils recevoient des Barbares.

Totila connoissant qu'il ne pouvoit garder Rome, prit le parti de la détruire; il en fit donc abattre les murs, et il l'auroit renversée de fond en comble, s'il n'eût été détourné de ce dessein par les remontrances de Bélisaire, qui lui écrivit pour l'engager à ne pas détruire cette ancienne maîtresse du monde, le plus beau monument de sa victoire. Les sages conseils de saint Benoît avoient sans doute disposé Totila à recevoir favorablement cette lettre. En traversant la Campanie il étoit allé le visiter dans son monastère du mont Cassin;

et le saint lui avoit dit : « Vous faites beaucoup » de mal, vous en avez beaucoup fait ; cessez » enfin de commettre des injustices. Vous en- » trerez à Rome, vous passerez la mer, et, » après avoir régné neuf ans, vous mourrez. » Tout cela fut accompli dans la suite. Avant de quitter Rome, Totila en fit sortir tous les habitans avec leurs femmes et leurs enfans ; il les dispersa dans les provinces voisines, de sorte que l'ancienne capitale du monde se trouva changée en une affreuse solitude, et si Dieu ne l'eût destinée à devenir le sanctuaire de la religion, elle se seroit probablement ensevelie sous un tas de ruines, et n'auroit laissé que l'ombre d'un grand nom.

Je n'irai pas plus loin, mon cher ami, et comme je ne vous ai rien dit des Gaulois, qui les premiers saccagèrent Rome, l'an 564 de sa fondation, je ne vous parlerai ni de Charles-Quint qui s'en empara l'an 1527, ni des Français qui l'envahirent au commencement de l'année 1798. Il ne m'appartient pas de faire l'office d'historien, et je ne me suis proposé que de vous rappeler les voies qu'a suivies la providence pour dessiller les yeux des Romains, briser ces cœurs endurcis, et se créer un peuple nouveau. Ce n'est pas que tout fût fait à

l'époque où je m'arrête, et quand vous parcourrez les annales du moyen âge, vous verrez qu'après avoir été soumise aux Goths, Rome eut encore à souffrir des exarques de Ravenne, et qu'elle alloit tomber au pouvoir des Lombards, quand Charlemagne passa en Italie, confirma les donations que Pepin avoit faites à l'Eglise, rendit le successeur de saint Pierre plus puissant qu'il ne l'avoit jamais été, et voulut qu'il fût à jamais affranchi de toute autorité étrangère. Plusieurs événemens ont contribué depuis à augmenter les États de l'Eglise, et la possession de ces Etats établie par des actes authentiques, confirmée par une longue suite de siècles, est encore, selon la remarque d'un écrivain anglais, garantie par le libre consentement des Romains, dont la reconnoissance et l'admiration ont déféré à leur évêque le pouvoir suprême. Oui, mon ami, la reconnoissance et l'admiration ajoutent aux titres sur lesquels repose le pouvoir temporel des Papes. Après l'expulsion des Barbares, quand la famine et la peste consumoient les familles désolées, c'est vers leur évêque que les Romains tournèrent leurs regards, et ils trouvèrent en lui un puissant protecteur, qui sacrifia son patrimoine pour les nourrir, re-

leva leurs remparts à ses frais, intéressa en leur faveur les différens princes de l'Europe, pourvut à tous leurs besoins et les soulagea dans tous leurs maux. Tels se sont constamment montrés les Papes; et, grâce à la sagesse de leur administration, les États romains, comme je vous l'ai déjà dit, jouissent de tout le bonheur que l'humanité peut raisonnablement désirer.

Adieu, mon cher Charles.

Lettre Vingtième.

Rome, avril 1838.

Le choléra, ce fléau qui avoit consterné l'Europe, décimé plusieurs villes et déconcerté toutes les mesures; ce fléau, dont on ne connoît que les ravages, et devant lequel la science reste encore muette, après avoir parcouru la majeure partie de l'Italie et menacé Rome deux fois, s'y abattit de tout son poids, au commencement de l'année dernière, et la glaça d'épouvante. Cette irruption fut si imprévue et si subite qu'elle produisit la stupeur, la confusion, le désordre; et que les habitans, qui s'étoient peut-être crus invulnérables, n'éprouvèrent plus qu'un besoin, n'eurent plus qu'un seul désir, celui de se dérober au péril, et de pourvoir à leur conservation par la fuite ou par un isolement absolu.

Les ennemis de notre sainte religion ne manquèrent pas d'insulter en cette occasion à la piété des catholiques romains; ils demandèrent sans doute à quoi servoit la protection des saints, puisque cette ville enrichie de leurs dépouilles, n'étoit pas pour cela à l'abri des coups de l'ange exterminateur.

Laissons-les triompher de ces malheurs auxquels nous sommes tous exposés; et sachant que les afflictions peuvent être des moyens de salut, soumettons-nous sans murmure aux ordres de la providence. Le monde est gouverné par des lois générales, et je ne suis pas plus étonné de voir la peste tomber sur le juste comme sur le méchant, que je ne le suis de voir le soleil se lever sur le méchant comme sur le juste. Ainsi les maux dont est semée notre carrière, ne partent pas toujours de la main d'un Dieu vengeur, et il en est même que la providence ne permet que pour donner à la terre de grands exemples de vertu.

Parmi les ordres religieux qui se sont dévoués au soulagement des cholériques, il y en a qui sont au-dessus de tout éloge, parce que leur zèle les a mis au-dessus de toute crainte, et qu'en cette cruelle conjoncture ils se sont élevés à toute la hauteur de leur vocation. Tels

sont les pères *Cruciferi*. Les actes multipliés de leur bienfaisance vivront éternellement dans le souvenir des Romains, et tous les hommes qui en entendront parler admireront la bonté de la providence, qui, en affligeant ces contrées d'un nouveau fléau, leur a préparé dans les enfans de saint Camille de Lellis une source intarissable de consolations. Fidèles aux vœux qu'ils avoient prononcés au pied des autels, attentifs à remplir l'engagement qu'ils avoient contracté d'assister au lit de mort quiconque réclameroit leur secours, dût ce secours leur être funeste, ils n'ont cessé, tant qu'a duré le fléau, de se tenir près des malades; et, méprisant leur vie pour sauver celle de leurs frères, ils en ont dérobé plusieurs à la mort, et ont adouci aux autres le passage à l'éternité.

Ne pouvant pas, mon cher Charles, faire entrer dans les bornes d'une lettre tout ce que j'ai recueilli d'édifiant, concernant le service des cholériques, je ne vous parlerai que de ce qui m'a le plus frappé, et je laisserai à d'autres mille petits détails, qui pour être moins saillans, ne laissent pas d'être d'un grand mérite devant Dieu. Je regrette cependant de n'avoir pas à citer, parmi tant de prêtres et de reli-

gieux, un certain nombre de séculiers qui aient partagé leurs peines et se soient associés à leurs dangers; mais comme celui qui souffre devient par ses souffrances un membre de Jésus-Christ, j'aime à croire que Dieu a voulu que ses ministres fussent plus particulièrement honorés de ce soin.

Il existe une société célèbre, dont vous connoissez l'origine et les progrès : fondée par saint Ignace vers le milieu du seizième siècle, elle reçut à sa naissance le nom de Jésus, parce qu'elle devoit être, comme son divin modèle, en butte aux contradictions et aux outrages. Étonnante, et, pour ainsi dire, mystérieuse, cette société fait, comme l'Église dont elle est l'ornement, l'amour et l'admiration des uns, l'épouvante et l'exécration des autres; comme l'Église encore elle tire sa force de l'intime union de ceux qui la composent, et, par une faveur particulière du Saint-Esprit, elle trouve dans son sein de quoi réfuter toutes les erreurs, soulager toutes les misères, et pourvoir à tous les besoins. Hé bien, mon cher Charles, cette société comptoit des ennemis même au milieu de la ville sainte : la fausse philosophie, qu'elle a démasquée et poursuivie jusque dans ses derniers retranchemens;

l'irrégularité, qu'elle a fait rougir par la pratique exacte de sa règle; la faveur spéciale du souverain Pontife, qui trouve parmi ses membres des serviteurs nombreux, toujours prêts à voler aux extrémités du monde; la haute confiance, l'immense crédit que lui ont mérités auprès de quelques puissans du siècle, la sincérité de ses vertus et la supériorité de ses lumières: tous ces avantages, qui le croiroit? avoient armé l'enfer contre elle, et fourni des prétextes aux calomnies les plus odieuses. Mais Dieu s'est souvenu d'une congrégation qu'il a possédée dès le commencement, et tandis qu'elle poursuivoit son œuvre en silence, voilà que ce terrible fléau est venu mettre en tout leur jour les qualités précieuses dont elle est enrichie.

En effet, dans cette conjoncture, pouvoit-on désirer plus de dévouement que n'en ont montré les Jésuites? Quel spectacle n'ont-ils pas donné à Rome, je dirai même à l'Europe, car c'est sur Rome que l'Europe entière fixoit alors ses regards? On les a vus, s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature, courir dans tous les lieux qu'avoit infectés la contagion; et là ils donnoient aux pauvres d'abondantes aumônes, et aux riches

de touchantes consolations. Vous savez qu'en ces jours de calamité le danger est presque égal en celui qui souffre et en celui qui l'assiste; ils s'exposoient néanmoins aux soupirs qu'exhaloient les morts et les mourans; ils portoient en leurs mains secourables les remèdes de l'ame et du corps, écoutoient les confessions, administroient l'extrême-onction, s'offroient à Dieu pour racheter les pères de famille, et si leur sacrifice n'étoit pas accepté, ils retiroient les orphelins dans leur maison, les adoptoient, et remplissant tous les devoirs dont croient pouvoir se dispenser alors l'amitié, le sang et la nature, ils montroient évidemment qu'ils n'ont de l'ambition que pour le salut des ames, des richesses que pour les besoins de ceux qui n'ont rien.

Voilà, mon cher ami, ce que Rome a vu, ce que Rome a admiré; aussi, unanime dans ses sentimens, elle bénit aujourd'hui ceux contre qui on lui avoit inspiré tant de défiances; et, fière de les posséder, elle se fait un devoir de les signaler parmi ses bienfaiteurs.

La reconnoissance que les Romains témoignent aux Jésuites, ne leur fait oublier ni les Capucins, ni les Franciscains, ni les bons Frères des Écoles chrétiennes, ni les Pères de l'ordre

de la Miséricorde, ni les chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, ni les Frères de Saint-Jean-de-Dieu (1) : il est donc juste que j'associe tous ces noms vénérés; et ceux qui ont été l'objet de leur sollicitude, qui doivent peut-être à leurs soins la vie dont ils jouissent, me sauroient mauvais gré, si je différois d'être ici l'interprète de leur reconnoissance.

Mon but étant de démontrer que le sanctuaire de la religion est aussi celui de la charité, je ne remplirois pas ma tâche, si, m'arrêtant à des faits isolés, qui sont admirables sans doute, mais qui ne sont pourtant pas uniques, et que la divine miséricorde reproduit même ordinairement en de semblables rencontres, je passois sous silence ces établissemens précieux que la charité a fondés depuis long-temps, qu'elle soutient de ses inépuisables ressources, et qu'elle développe encore chaque jour. Oui, mon ami, mon travail seroit incomplet, si, voyant Rome en chrétien et en religieux, je ne disois rien des fruits abondans qu'a fait naître en son sein l'esprit dont elle est animée.

Je vais donc essayer d'offrir le tableau de

(1) Voyez les *Pièces justificatives*.

ces établissemens, et si ce tableau n'est pas en tout conforme à celui que vous ont déjà présenté quelques voyageurs, considérez, je vous prie, vous qui connoissez mon caractère, que j'écris sur les lieux, et qu'avant d'écrire, j'ai voulu consulter les titres, les actes, les choses et les hommes.

Parmi les établissemens de bienfaisance que Rome possède, se présente d'abord le Mont-de-Piété. Barnabé de Terni, humble Frère Mineur, voyant, avec une extrême douleur, que le pauvre étoit souvent la proie de l'usurier, chercha à le soulager dans ses besoins, sans le favoriser dans sa paresse, et il fit à Pérouse l'essai d'une maison de ce genre. Le succès répondit à ses désirs, et cette institution, autorisée par Léon X qui régnoit alors, favorisée ensuite par Paul III et par Grégoire XIII, a été vivifiée de nos jours par Pie VII de glorieuse mémoire, et rend d'importans services à la classe la moins favorisée de la fortune. Cet établissement ne pouvoit échapper aux vicissitudes politiques, aussi a-t-il été tantôt florissant et tantôt négligé. Aux jours de sa prospérité, les sommes qu'il prêtoit étoient si considérables, et l'intérêt qu'il retenoit si modique, que si Rome se fût

alors tournée du côté du commerce et de l'industrie, il lui en auroit singulièrement élargi la voie; aujourd'hui, malgré les désastres passés, il se soutient et porte encore d'heureux fruits; mais si, comme l'a fort bien dit Spina, on y rattachoit une caisse d'épargne, garantie par l'État, desservie, comme en France, par une administration gratuite, et dont le numéraire passât tout entier de la main du déposant dans celle de l'emprunteur, on le rendroit encore plus avantageux, parce qu'en lui ôtant l'inconvénient d'inspirer l'oisiveté, on offriroit un appât au travail, un encouragement à l'économie.

Les fonds que l'établissement a en circulation sont d'un million cent cinquante mille francs, et il reçoit chaque année deux cent mille gages environ : avec de tels moyens, à quel degré d'amélioration ne s'éleveroit-il pas, si la direction en étoit confiée à un zèle plus libre !

Quoique le Mont-de-Piété laisse beaucoup à désirer, tant sous le rapport du maniement de ses fonds, que sous celui de son administration qui pourroit être plus en harmonie avec son objet, il n'en est pas moins vrai qu'il a bien mérité de la religion, laquelle ne manque

pas d'accueillir avec joie tout ce qui peut être utile à ses enfans.

Le meilleur emploi qu'on puisse faire des fonds destinés à de bonnes œuvres, c'est, sans contredit, de fournir de l'occupation au pauvre valide. Le travail auquel il est appelé ayant presque toujours un but d'utilité publique, il en résulte un double avantage, celui d'augmenter les jouissances sociales par l'embellissement des localités, et, ce qui n'est pas moins important, celui d'arracher l'indigent à l'oisiveté, et de le relever à ses propres yeux, en convertissant en salaire l'aumône qu'il reçoit. Rome, si souvent accusée d'entretenir le désœuvrement, dans l'intention d'humilier le peuple et de l'assujétir plus facilement; Rome, qu'on s'est plu à figurer sous les couleurs du plus odieux despotisme, qui ne redouteroit rien tant que l'aisance, fruit du travail, et qui ne seroit forte que de la foiblesse des Romains et riche que de leur pauvreté; hé bien! cette Rome si calomniée l'emporte de beaucoup sur toutes les autres villes en fait de travaux publics, et j'ajoute qu'il n'y en a point où ils soient payés aussi généreusement. Les Pontifes Pie V et Innocent XI fondèrent la caisse des travaux pu-

blics; Léon XII donna à ces travaux une nouvelle activité, et sous le règne de ce Pape chaque travailleur recevoit vingt-deux sous par jour et le pain; aux fêtes solennelles, leur salaire étoit doublé, et ils recevoient en outre de la viande et une certaine mesure de toile. Pie VIII consacra à ces mêmes travaux cinq cents écus romains par semaine; et Grégoire XVI, dont le pontificat est aussi difficile que glorieux, a trouvé dans sa charité le secret de porter ce subside à six cent quarante, ce qui fait une somme de trente-trois mille deux cent quatre-vingts écus par an pris sur le trésor public.

Toutefois les indigens s'étant multipliés, il a fallu réduire le salaire des travailleurs, et ils ne reçoivent plus aujourd'hui que treize sous et un pain. La commission des subsides me paroît bien organisée; je regrette cependant qu'à tant d'employés salariés qui en composent le personnel, on ne puisse pas aisément substituer un certain nombre de ces hommes marquans et par leur rang et par leur capacité, lesquels se font ailleurs une gloire d'entrer dans les affaires du pauvre, et un devoir de lui offrir gratuitement leur puissante coopération.

Vous voyez, mon ami, par cette esquisse, qu'à Rome, la paresse, la misère et le vagabondage ne peuvent trouver d'excuse que dans une sorte de propension invincible au *far niente*.

De tous les moyens que la charité a imaginés pour soulager les nécessiteux, il n'y en a pas de meilleurs, de plus charitables, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que les secours à domicile. Les secours qui se distribuent dans les établissemens publics, ne profitent qu'à celui qui y a été admis; les secours à domicile profitent à tout une famille. Le père qui les reçoit les partage avec sa femme et ses enfans; ceux-ci lui en deviennent plus chers, les liens de la nature sont resserrés par cette participation, et tous ensemble, les yeux baignés de larmes, remercient la providence qui les a visités. Ajoutez à cela que la part du pauvre s'accroît en pareil cas de tout ce qu'il auroit fallu prélever pour des employés, gens toujours intéressés, et quelquefois assez durs pour s'engraisser de la substance des malheureux. Le Pape Conon, au septième siècle, se créa le premier un aumônier, qu'il chargea spécialement de secourir les familles nécessiteuses; soit en leur payant une pension fixe, soit en

versant secrètement dans leurs mains des secours proportionnés à leurs besoins. Ses successeurs imitèrent son exemple, et ce ministère de consolation est aujourd'hui confié à un prélat, évêque titulaire, intimement attaché à la maison de Sa Sainteté.

L'aumônerie apostolique, attentive à soulager tous les genres d'infortune, fait aussi remettre à chaque prisonnier, ainsi qu'à ceux et à celles qui sont détenus dans les maisons de pénitence, trois fois par an, à Pâque, à Noël et à l'anniversaire du couronnement, un *paolo*, c'est-à-dire onze sous de France. Elle étend la même faveur sur tous les pauvres; et si les Papes sont réduits, comme l'étoit votre bon Henri, à faire des vœux pour que les derniers de leurs sujets puissent mettre le dimanche la poule au pot, ils font si bien qu'aux grandes solennités, au moins, les malheureux oublient leur misère, et ces jours sont réellement pour eux des jours de fête.

Saint Grégoire, ce saint et savant Pontife, vouloit que chaque jour douze pauvres fussent admis à manger dans son palais. Cette œuvre si chrétienne, si digne des apôtres, après avoir été suspendue par suite des vicissitudes du temps, fut remise en pratique par

Léon XII, qui exigeoit de son aumônier qu'il présidât la table où ces douze pauvres étoient servis. On a cru plus convenable aujourd'hui de leur donner l'équivalent, afin qu'ils en fissent jouir leur famille.

L'aumônerie a encore beaucoup d'autres charges, et ses revenus ne montent qu'à 22,800 écus, qui lui sont fournis par la *daterie*, et qu'absorbent entièrement les bonnes œuvres dont j'ai fait mention.

Vous comprenez, mon cher Charles, et à merveille, par les détails que je viens de vous donner, lesquels sont basés sur des documens certains, que les Papes ont toujours fait aux pauvres une large part des ressources dont ils ont pu disposer. Vous devez reconnoître en même temps que le siége de la vérité est celui de la charité; et je ne crains pas d'avancer que tous les établissemens de bienfaisance que l'on trouve en divers pays, et dont s'honore la philantropie, ont eu pour type et pour premier modèle, sauf pourtant les modifications qu'exigent les temps et les lieux, cette aumônerie apostolique dont j'ai tâché de vous donner une légère idée. C'est donc à la religion qu'il faut rapporter tout le bien qui se fait aux hommes, sous quelque forme qu'il

se fasse; et c'est dans un esprit de religion que nous devons faire le bien, si nous voulons en recevoir la récompense.

Adieu, mon cher Charles.

P. S. Le choléra, mon cher, dont je vous ai long-temps entretenu, a laissé après lui de nombreuses misères. Les plus touchantes, celles qui remuent le plus les entrailles, sont sans contredit celles qui pèsent sur de pauvres petits orphelins, innocentes créatures, à qui il ne reste d'autre avantage que celui d'ignorer leur malheur. Rome compte un grand nombre de ces orphelins, et elle ne s'en est pas moins empressée de leur ouvrir un asile et de se charger de leur tutelle. Il s'agissoit en cette circonstance de réaliser une œuvre nouvelle, capable de fournir à des besoins nouveaux; besoins qui dureront au moins autant que l'enfance de ceux qui en sont l'objet. Après avoir épuisé les ressources que la charité suggère, la princesse Borghèse, voyant ces ressources insuffisantes, a eu recours à l'industrie. Elle a imaginé une loterie à laquelle on s'est fait généralement un devoir de fournir son lot. Le résultat en a été fort bon; mais qu'il reste encore de bien à faire à cet égard!

La princesse Borghèse, la comtesse de Lutzow, femme de l'ambassadeur d'Autriche, et lady Acton, sont à Rome l'ame de toutes les bonnes œuvres.

Ces dames montent au réduit du pauvre, comme portées sur des ailes, et en descendent plus heureuses encore, et de l'aumône qu'elles y ont laissée, et de la joie qu'elles ressentent d'avoir séché quelques larmes.

Ce sont trois sœurs de la charité, mais trois sœurs qui mettent également leur bonheur et leur gloire à servir Jésus-Christ dans la personne des pauvres. La comtesse de Lutzow fait élever trente pauvres petites filles dans une maison voisine de son palais; elle les visite souvent, les encourage, les caresse, et leur inspire avec l'amour du travail, l'amour de la vertu.

Lettre Vingt-unième.

Rome, avril 1838.

Si je ne connoissois pas la bonté de votre cœur, je craindrois d'abuser de votre patience, en continuant à vous entretenir des établissemens de charité dont Rome est couverte; mais je sais que rien de ce qui intéresse l'humanité ne vous est étranger, et je ne crains pas d'entrer avec vous dans quelques détails qu'on a généralement négligés, et qu'il importe cependant de connoitre, tant pour apprécier l'esprit qui créa ces établissemens, que pour en sentir l'excellence et l'utilité.

Je vous ai déjà dit qu'à Rome toute misère, de quelque nature qu'elle soit, trouve un soulagement, une consolation, un refuge. La charité y est sans ostentation; elle n'a pas be-

soin pour s'exercer de délivrer de *bons* sur un boulanger; et, ménageant la pudeur du pauvre, elle ne lui fait pas payer ses aumônes au prix de la honte qui s'attache à leur publicité.

Vers la fin du seizième siècle, dans l'église des douze apôtres, au pied de l'autel du très-Saint-Sacrement, Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de toute pensée salutaire, inspira à quelques bons chrétiens la résolution de se consacrer spécialement au soulagement de cette classe de malheureux qui souffrent moins du poids de l'indigence présente, que du souvenir importun du bien-être passé. Le père Jacques Lainez, deuxième général des Jésuites, bénit leur engagement, et les seconda de tout son pouvoir. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils rendirent depuis, à cette portion si intéressante de l'humanité, des services de tout genre; je me contenterai d'ajouter que leur zèle, entretenu par le concours des cardinaux Barberini et Altiéri, s'est conservé jusqu'ici aussi ardent, aussi éclairé, qu'avoit été délicate et sublime la pensée qui l'avoit inspiré. Ils ont un emblême qui m'a touché : Jésus-Christ faisant la cène avec ses disciples, c'est-à-dire Jésus-Christ se donnant lui-même à ses

disciples. Quel exemple! quel précepte! Voilà ce que j'y découvre, et ce qu'ont si bien compris ceux qui l'ont adopté.

Il est une autre congrégation, connue ici sous le nom de la *divine Piété*, dont l'objet principal, comme celui de la confraternité des Saints-Apôtres, est de soulager les misères les plus secrètes. Cette congrégation fut fondée en 1679, par un vénérable prêtre, Jean Stanchi di Castel-Nuovo, et eut pour premier protecteur le cardinal Carpegna. Je l'aurois passée sous silence, à cause des mille traits de ressemblance qu'elle a avec la précédente, si je n'eusse surpris dans ses statuts un article qui fait, selon moi, beaucoup d'honneur à ceux qui les ont rédigés. Le voici : « Aucun associé ou visiteur ne pourra être requis de rendre compte de l'emploi de la somme qui lui aura été confiée pour être distribuée en aumônes, les noms des personnes secourues devant être ignorés, et, à cause du respect dû à une certaine classe d'infortunés, ne jamais figurer sur un registre. » Je ne sais si je me trompe, mais je trouve dans cette clause tant de noblesse et tant de délicatesse en même temps, que je voudrois qu'elle fût adoptée dans les autres contrées, et que toutes les

institutions de charité fussent calquées sur celle de la *divine Piété*. Oui, mon ami, en la concevant, l'humble Jean Stanchi a honoré l'humanité tout entière : le pauvre, en révérant en lui un membre souffrant de Jésus-Christ ; le riche, en le jugeant incapable d'une bassesse.

Le nom des Carpegna est un nom vénéré : je viens de signaler le cardinal, et il me sera doux d'ajouter ici quelques mots sur le marquis et la marquise. La vie de ces respectables personnages n'eut rien de saillant, rien qui pût les relever aux yeux du siècle, rien même qui dût leur attirer les éloges que mérite leur mémoire, et dont je me plais à honorer leur tombeau. Comblés des dons de la fortune, ils n'en usèrent que pour le soulagement de leurs frères. Leur économie pour eux-mêmes fut si sévère, que le public, qu'ils n'avoient pas initié à leur secret, les accusa plus d'une fois d'avarice. La mort les justifia, et souleva le voile qui déroboit leurs bonnes œuvres à tous les regards. Leur testament est un chef-d'œuvre de charité, et la lecture en est très-intéressante : il contient la donation totale de leurs biens en faveur des vieillards impotens, des pauvres veuves, des orphelins, des aveu-

gles, des estropiés, et des chefs de famille dont le labeur est insuffisant pour sustenter les personnes qu'ils ont à leur charge. Voulant que leurs aumônes contribuassent à inspirer l'amour de la vertu, ils ont eu soin d'ajouter qu'elles ne seront jamais appliquées qu'à ceux qui travailleront selon leurs forces, qui ne se livreront pas au vice, mais qui auront la crainte de Dieu, rempliront leurs devoirs de religion, éleveront chrétiennement leurs enfans, et les enverront exactement au catéchisme. Le cardinal-vicaire, prince Odescalchi, fut nommé par les testateurs exécuteur de ces saintes dispositions; et il continue de faire de cet héritage l'application la plus judicieuse : habitué de longue main à répandre des aumônes abondantes, hors de proportion même avec ses ressources privées, quelle joie ne ressent-il pas de ce que la providence, afin de récompenser ses propres sacrifices, se sert de lui pour dispenser encore le bien d'autrui, et consoler un plus grand nombre de malheureux !

Vous pensez bien, mon cher ami, que dans une ville qui compte tant d'ecclésiastiques, il doit se trouver aussi un secours qui leur soit spécialement appliqué; car ils ne sont

pas tous suffisamment pourvus, et une lacune en ce point ne pourroit ni s'expliquer, ni se pardonner. Parmi les institutions faites en leur faveur, je remarque d'abord celle du subside ecclésiastique. Pierre Miré, qui en fut l'auteur, en confia la direction à douze prêtres séculiers, à la charge de subvenir aux besoins de douze pauvres clercs, de les surveiller, de les diriger dans leurs études, et d'en faire un jour de bons prêtres. Ceux qui, ayant atteint leur but, cessent de participer aux bienfaits de l'œuvre, sont remplacés par de jeunes aspirans, qui deviennent à leur tour l'objet de la surveillance des directeurs de l'établissement. Le pieux Miré exerça cette belle fonction quarante ans, et laissa en mourant tout son bien à la maison qu'il avoit fondée. La providence s'est chargée d'en augmenter les revenus, et ces revenus sont aujourd'hui assez considérables pour fournir à l'éducation d'un plus grand nombre de clercs.

Après ces jeunes lévites destinés à perpétuer le sacerdoce, je vois les anciens du sanctuaire, ces prêtres respectables qui ont blanchi dans les travaux du ministère, qui n'ont voulu thésauriser que pour le ciel, qui se

sont peut-être dépouillés afin de vêtir leurs frères. Qui a plus de droits aux secours de la charité? Pour prix de leur long dévouement, ils trouvent ici, dans un hospice particulier, les remèdes qu'exigent les infirmités de la vieillesse, avec un chevet pour reposer leur tête et rendre le dernier soupir.

Les jeunes filles pauvres sont ici mieux assistées que partout ailleurs. Il y a six siècles qu'une association se forma sous le patronage de Sainte-Marie-Majeure, dans l'intention de pourvoir à l'établissement des filles malaisées, qui se sentent appelées au mariage, et qui, faute de moyens, passeroient leur vie dans un triste et dangereux célibat. Une entreprise si intéressante ne pouvoit manquer d'être encouragée: aussi l'association s'est-elle enrichie avec le temps, et remplit-elle convenablement encore aujourd'hui le but qu'elle s'est proposé à son origine. Chaque année elle dote quatorze filles. Saint Bonaventure a établi que huit dots seroient données au nom des membres les plus fervens de l'association.

Une autre œuvre, ayant le même objet, et portant le nom d'*Archifraternité de la très-sainte Annonciation*, prit naissance à Rome,

en 1460, sous le pontificat de Pie II. Le cardinal Torrecremata, qui en avoit conçu la pensée, forma d'abord un conseil de deux cents citoyens romains, qu'il chargea de recueillir des offrandes pour constituer des dots à de pauvres filles, et les arracher par là au danger de la séduction. L'œuvre prospéra, et l'on en appliqua les ressources à de jeunes Romaines, pauvres, bien famées, et nées d'un mariage légitime. Les statuts exigent en outre que les jeunes filles qui veulent jouir de cette libéralité se présentent dès l'âge de quinze ans, munies de certificats favorables. Du moment où elles sont reçues au nombre des aspirantes, elles sont soumises à une surveillance fort active. Cette mesure, cette espèce de probation me paroît fort juste, et j'estime qu'elle doit avoir une heureuse influence sur la morale publique. Le jour de l'Annonciation elles reçoivent leur dot, et sont admises à baiser le pied de Sa Sainteté, dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve, d'où elles sortent ensuite processionnellement, suivant l'ancien usage.

Les jeunes filles à qui une piété plus tendre inspire le goût de la vie religieuse, et qui soupirent après un époux immortel, ne sau-

roient être oubliées dans les encouragemens offerts à la vertu. Le monastère qu'elles ont choisi reçoit en leur nom la somme modique qu'elles lui auroient payée volontairement, si le ciel les eût fait naître dans une condition meilleure. La dot de celles qui se marient est de deux cents francs; la dot de celles qui entrent dans le cloître est de trois cents. Ces sommes étoient raisonnables sans doute à l'époque de ces institutions; elles ne sont presque rien aujourd'hui; mais la générosité de certaines familles y ajoute ordinairement, et, par un des secrets de la providence, les ressources se multiplient comme les besoins. Que deviendroient sans cela la plupart des établissemens de charité? Qu'on admire la pensée qui les a fait naître! j'admire encore plus le doigt qui les soutient; c'est le doigt de Dieu.

Sur le modèle de ces associations se sont formées plus tard celle de Sainte-Apolline, du Saint-Rosaire, celle du Saint-Rédempteur, et enfin, en 1773, celle de l'Immaculée-Conception. Comme elles ont le même but, elles ont aussi à peu près les mêmes statuts, et je ne vous les aurois pas indiquées, si cette énumération ne m'avoit paru propre à vous faire connoître combien la charité des

Romains est prévoyante, combien elle est active, combien elle est féconde en ressources. Parmi ces ressources, il en est une que j'hésite à vous présenter ; je crains de vous faire crier au scandale. —Quelle est-elle donc?— C'est la loterie. Oui, mon ami, la loterie que la France, votre patrie, le centre de toutes les libertés, le foyer de toutes les lumières, a cru devoir, après maintes réflexions, effacer du tableau de ses institutions, et qu'elle a pour ainsi dire attachée au pilori de l'immoralité, la loterie existe encore à Rome, et elle y est non-seulement protégée, mais sanctionnée par l'autorité supérieure. Or, qu'à la loterie soient attachés des inconvéniens, qu'il en résulte quelques désordres, c'est ce dont personne ne doute; mais comme il en est de même de la plupart des institutions humaines, ne devons-nous pas distinguer celles qui sont mauvaises par leur nature, de celles qui ne le sont que par l'abus qu'on en peut faire, et, en proscrivant les unes, chercher à donner aux autres une direction salutaire? En France, et partout ailleurs, les produits de la loterie ont été jusqu'à ce jour un des revenus publics; à Rome, ils ne tournent point au profit du gouvernement; là, je vois une

lutte inégale, une spéculation sur la convoitise, compagne de la misère, et conséquemment un gain illicite; ici un tribut prélevé sur une folle passion, et ensuite consciencieusement restitué. En France, le pauvre qui ne mettoit pas à la loterie n'avoit pas pour cela moins de besoins, parce que rien ne lui revenoit des énormes bénéfices qu'elle procuroit à l'État; à Rome, au contraire, l'enjeu du riche devient l'aliment du pauvre, et l'arrache souvent aux angoisses du désespoir. Oui, mon ami, la loterie cesse d'être une institution vicieuse, lorsque la religion en corrige les abus, et que, ne pouvant pas attaquer avec succès l'inclination prononcée du joueur, elle s'attache à en retrancher ce qui la rend préjudiciable, et parvient à tirer en quelque sorte le bien du mal. C'est ce qu'a fait Benoît XIV : ce grand Pape, considérant que la loterie étoit pour le peuple un appât trompeur, la supprima et infligea même des peines contre ceux qui y mettroient clandestinement. Qu'en arriva-t-il? le peuple ne tint aucun compte de ces mesures, il fit éclater son mécontentement et continua à jouer, mais en secret, bravant ainsi l'autorité, que le grand nombre des contrevenans mettoit hors d'état de sévir.

Le Pontife crut devoir alors la rétablir ; mais, toujours animé du même esprit, il en changea la nature, et la métamorphosa en œuvre de charité. Il établit entre autres qu'à chaque tirage cinq jeunes filles prélèveroient leur dot sur le gain des cinq numéros sortans. Cela s'est constamment pratiqué depuis, de sorte que tous les mois le public voit accolé à chaque numéro le nom de la Romaine à laquelle le hasard procure les chances d'un mari, et que celle-ci allant à l'autel donner à ce mari son cœur et sa main, n'y porte ni un nom commun, ni un nom propre, mais un nom de nombre : c'est mademoiselle Trente-six, ou mademoiselle Quatre-vingt-huit.

Que dites-vous de cette invention ? Pour moi qui ai applaudi à la suppression de la loterie, là où elle m'a semblé une plaie, un chancre rongeur, je ne saurois la condamner ici, parce que sa direction, son but, ses effets s'y présentent à moi sous un aspect tout différent, et qu'elle me paroît plus utile que nuisible.

Voici une autre institution, qui réunira certainement tous les suffrages : c'est celle qui a pour objet spécial la défense des droits du pauvre. Le pieux Yvon, dont elle porte le

nom, et qui l'inspira, reçut le jour dans cette partie de la France, qui sait le mieux allier avec la foi des premiers siècles qu'elle a conservée pure, cette douceur, cette urbanité qui est le fruit de la religion, et non le résultat d'une égoïste et desséchante civilisation. Avocat des pauvres dans ces heureuses contrées, il y exerça, pendant nombre d'années, ce glorieux patronage; sa mort dévoila la sainteté de sa vie; et, en répandant le bruit de ses vertus, lui suscita des imitateurs. Rome, à qui il n'avoit manqué que de lui donner le jour, voulut être la première à l'imiter; et la magistrature de cette grande ville s'empressa, en se plaçant sous sa protection, de continuer l'œuvre qu'il avoit heureusement commencée. Rome vit donc, pour la première fois, se former dans son sein une réunion d'hommes prêts à voler au secours d'une classe d'infortunés, que l'indigence des biens de ce monde avoit souvent réduits à attendre dans un monde meilleur la justice qu'on ne trouve pas toujours sur la terre, et qui, pendant des siècles, a paru inféodée au riche et au puissant. Pour faire valoir ses droits, et au besoin les faire triompher, le pauvre n'eut plus besoin d'or, et il trouva dans une institution aussi éclairée

que charitable toutes les ressources nécessaires pour s'élever devant le tribunal des hommes au niveau de celui qui l'y avoit cité, quel que fût d'ailleurs son titre, quels que fussent ses trésors. Cette utile et précieuse ressource est aujourd'hui, comme par le passé, offerte à quiconque, appelé devant la justice, ne pourroit pas supporter les frais qu'elle nécessite, et l'Église de Rome, malgré les pertes temporelles qu'elle a supportées, se fait un devoir de maintenir une institution qui préserve le pauvre, des embûches du riche, le foible, de l'oppression du puissant, et par là entre si bien dans l'esprit du divin législateur.

Vous parlerai-je à présent, mon cher Charles, des diverses associations qui s'attachent à visiter, consoler, instruire et corriger les prisonniers? Cet objet n'est pas le moins utile sans doute, et je crois qu'en ce genre la charité des Romains est beaucoup mieux entendue que la bienfaisance des inventeurs du bouillon économique. Ceux-ci, ne voyant rien au-delà des besoins physiques, réduisent tout à des chiffres; et, pour procurer quelques sous de plus à des détenus, ils les forcent à travailler du matin au soir: ceux-là, songeant que ces malheureux ont une ame à sauver, ne

se contentent pas de leur donner du pain, ils leur donnent encore du temps pour prier, ils les instruisent, ils cherchent à les rendre meilleurs.

C'est un spectacle bien édifiant que celui que présente les dimanches et les jours de fête cette procession de personnes dévotes qui s'acheminent vers les prisons. Suivez-les, entrez avec elles dans ces tristes réduits, voyez quels services elles rendent aux détenus, avec quelle douceur elles leur parlent, comme elles les soutiennent dans leur détresse, comme elles s'efforcent de leur inspirer, et le repentir et l'espérance !

Le coupable que la justice des hommes envoie à l'échafaud, trouve aussi, comme je vous le dirai plus amplement dans une autre lettre, non-seulement des prêtres qui l'assistent en ce terrible moment, mais des corporations entières qui se font un devoir de le préparer à son sacrifice, de l'accompagner, de recueillir ses dépouilles et de l'ensevelir.

Je sais que des associations de ce genre existoient autrefois dans votre patrie, et qu'elles ont été détruites dans ces jours désastreux où l'innocent étoit envoyé à la mort comme le coupable, et où il n'étoit pas permis de pleu-

rer; je voudrois qu'elles se rétablissent aujourd'hui, qu'elles se répandissent partout, puisque partout il y a des crimes à punir, et qu'on ne laissât plus au bourreau le soin d'ensevelir un malheureux que le repentir a souvent justifié, et qui, rendu à la terre, attend, au même titre que nous, l'effet des promesses éternelles.

Après vous avoir exposé les diverses formes que prend à Rome la charité pour s'adapter plus aisément à tous les genres d'infortunes, je ne craindrai pas de vous demander, mon ami, s'il est au monde une ville où, relativement toutefois à sa population, il se fasse autant de bonnes œuvres; une ville où les pauvres, les vieillards, les orphelins, les jeunes filles, les prisonniers trouvent autant de soulagemens, de consolations, de ressources? Croyez-vous, dites-moi, que vos philanthropes avec leurs belles théories obtiennent jamais des résultats aussi satisfaisans? Pour moi, que les voyages ont mis à même de comparer, je déclare n'avoir rien vu de pareil, et ce caractère, quand il seroit seul, suffiroit, à mon avis, pour assurer à Rome les noms glorieux de ville sainte, de capitale du christianisme. En effet, mon cher Charles, si des païens ou

des Barbares visitoient les différentes capitales, seroient-ce les beaux édifices, les palais somptueux qui leur en feroient aimer les habitans, qui les porteroient à suivre leurs usages, à adopter leurs mœurs, à pratiquer leur religion? Ah! ce seroient bien plutôt ces maisons où tant de personnes ferventes se devouent au service de leurs frères. Oui, rien ne leur paroîtroit plus grand que ces ames généreuses qui se dépouillent de leurs biens pour en soulager l'indigence; et la ville qui leur fourniroit le plus d'exemples en ce genre, seroit à leurs yeux le siége de la vraie religion et la reine de l'univers.

La France, me direz-vous peut-être, compte aussi beaucoup d'établissemens de charité. Je le sais, et l'on ne sauroit lui refuser cette gloire; mais, permettez-moi de le dire, car, étranger aux deux nations, je me crois exempt de partialité; Rome reste supérieure à la France par le nombre d'asiles qu'elle a ouverts à l'humanité souffrante, par les sacrifices qu'elle a faits pour les fonder et les enrichir, par son zèle à les desservir, par les privations que les Romains s'imposent souvent pour les soutenir; que seroit-ce donc si elle possédoit!... Oui, la France en ce point

me paroît plus heureuse; la France possède un trésor que Rome ne connoît pas, toute digne qu'elle est d'en jouir; ce trésor, c'est l'institution des Filles de la Charité. Ah! je le dis avec attendrissement et reconnoissance, Vincent de Paul a donné à la charité en France un caractère de dignité, une nuance de délicatesse dont elle manque même au centre de la chrétienté. En parcourant les rues de la ville sainte, je cherchois de tous mes yeux une blanche coiffe de lin, un de ces visages d'ange, un de ces chastes fronts, une de ces mains pures..... Cette rencontre m'auroit fait tressaillir; que n'aurois-je pas donné pour la découvrir cette modeste fille, la mère des pauvres, la consolation des affligés? N'en trouvant point, je me suis écrié plus d'une fois: « O Rome! si grande entre toutes les villes, il ne te manque que d'avoir donné le jour à saint Vincent de Paul, ou d'avoir ouvert tes portes à ses enfans. »

Je pourrois ajouter beaucoup de traits au tableau que j'ai essayé de vous faire; mais je m'arrête pour ne pas vous fatiguer par la longueur de ma lettre.

Adieu, mon bon ami.

Lettre Vingt-deuxième.

Rome, avril 1838.

Il est des circonstances où les magistrats ne peuvent se dispenser de condamner un coupable à la peine de mort; mais, en l'y condamnant, ils ne doivent pas oublier que ce coupable a une ame à sauver. On ne l'oublie pas à Rome.

L'homme, pâle et défait, au supplice est traîné:
Le ministre du ciel et celui de la terre,
Le prêtre et le bourreau, suivent le condamné.
La justice de l'homme est fertile en souffrances,
La justice de Dieu féconde en espérances.
Dieu n'abandonne pas ceux que l'homme proscrit.
Le prêtre au criminel tend la croix consolante,
Il exhorte, il pardonne..... ; et la hache sanglante
Frappe un membre de Jésus-Christ.

Parmi les pieuses institutions qui ornent la

capitale du monde, et y font briller dans tout son éclat cet esprit de charité qui est le caractère distinctif du catholicisme, il en est une spécialement consacrée à l'assistance des malfaiteurs condamnés au dernier supplice. Cette institution s'appelle l'archi-confraternité de la décollation de saint Jean. Elle est composée d'hommes pieux, soit ecclésiastiques, soit séculiers, et les souverains Pontifes l'ont enrichie de priviléges et d'indulgences, en considération des services qu'elle rend à ces malheureux.

La veille de l'exécution, les confrères font afficher dans tous les quartiers de la ville, que, dans leur église, le très-saint Sacrement restera exposé, et que les fidèles sont invités à venir implorer en faveur du coupable un heureux passage à l'éternité. Ils donnent le même avis à tous les monastères, ils leur font la même invitation; ensuite, couverts de leur sac, ils parcourent la ville une bourse à la main, et les aumônes qu'ils recueillent servent à faire dire des messes pour le repos de l'ame du justicié.

Ne voulant rien omettre de tout ce qui se pratique en cette occasion, je remonterai à l'avis que le tribunal du gouvernement trans-

met la veille de l'exécution au provéditeur de la confraternité de Saint-Jean, afin de l'informer que le lendemain, à telle heure, en tel lieu, il y aura exécution d'un ou de plusieurs condamnés.

Aussitôt que le provéditeur a reçu cet avis, il invite quatre ou cinq confrères, parmi lesquels doit se trouver un prêtre, à se rendre le soir dans l'église de Saint-Jean, pour se transporter de là aux prisons nouvelles, qui en sont peu éloignées. A l'heure marquée les confrères réunis récitent devant l'autel quelques prières pour implorer l'assistance divine dans le douloureux ministère qu'ils vont entreprendre. Ils terminent ces prières en répétant trois fois : *O sapientia.....* etc. Après cela ils sortent de l'église deux à deux, et, précédés de lanternes, se dirigent en silence vers les prisons, où ils sont reçus par les employés du gouvernement. Y étant entrés, ils se rendent directement à la chapelle qu'on appelle *conforteria*, ou lieu de confortation, endossent leur sac noir, et se ceignent d'un cordon de chanvre grossièrement tressé. Le chapelain bénit alors de l'eau, et quand il a fait sur eux l'aspersion, ils passent dans une chambre où le provéditeur assigne à chaque confrère la fonction qu'il aura

à remplir. Deux prennent le nom d'assistans : ils s'occuperont plus particulièrement des besoins spirituels ; le troisième fera l'office de sacristain, et le quatrième écrira sur un livre destiné à cela, et dans le plus grand détail, sans en rien supprimer, tout ce qui se passera durant cette assistance, c'est-à-dire depuis le moment où le coupable entendra l'arrêt de sa condamnation, jusqu'à l'instant de l'exécution. Ces livres conservés dans les archives de la confraternité remontent à une ancienne date, et sont fort curieux à cause des révélations qu'ils renferment, et des règles de conduite qu'ils fournissent pour différens cas.

Les choses ainsi disposées, à minuit, les concierges vont prendre le condamné dans son cachot, lui lient les mains, et lui font monter un escalier secret qui aboutit à la chapelle susdite. Au dernier étage de cet escalier est une salle où le notaire du gouvernement lui intime la sentence de mort. A peine cet arrêt est-il prononcé, que les confrères assistans se présentent à lui, l'embrassent, et mettant sous ses yeux l'image de Jésus crucifié, et celle de la mère de douleurs, cherchent à adoucir l'amertume de cette sentence par tous les motifs que la religion peut leur suggérer. Ce

moment est ordinairement terrible : plus frappé de la sentence qui lui a été intimée, que touché des consolations qu'on lui présente, le malheureux s'agite, se désole, et il éprouve souvent de violentes convulsions. Les assistans redoublent alors de soins, ils lui donnent des calmans, et quand ils voient que son corps est abattu, que son esprit est tranquille, ils profitent de cet état pour lui inspirer des pensées salutaires, et le préparer à une bonne confession. Avant qu'il la fasse, on l'interroge sur les principaux articles de la religion, afin de voir s'il est suffisamment instruit de ce qu'il faut savoir pour être sauvé. On évite cependant de le fatiguer par de continuelles exhortations; car l'expérience a prouvé qu'en prolongeant trop ces exhortations, on irrite et on rebute celui qu'il faut instruire et consoler; on se retire donc un moment, on le laisse seul..... Une voix intérieure parle alors à son cœur, et le repentir lui mérite la grâce de la réconciliation. Quand le condamné a achevé sa confession, il dispose de ce qui lui reste, fait son testament, s'il le veut, et déclare, par le même acte, qu'il meurt dans le sein de l'Église catholique, qu'il pardonne à ceux qui l'ont offensé, et qu'il est dans l'intention

de réparer le tort qu'il peut avoir fait au prochain.

Pendant ce temps-là, les confrères qui sont dans la chapelle récitent alternativement des prières pour obtenir de la miséricorde divine les secours dont le criminel a besoin pour aller à la mort avec résignation, et rendre le dernier soupir dans la paix du Seigneur. Les confrères sont dans l'usage de se confesser aussi cette nuit-là, et de communier à l'une des messes qui se disent dans la chapelle avant l'aurore. Car parmi les priviléges accordés par les souverains Pontifes à l'archifraternité de Saint-Jean, est celui de pouvoir en cette circonstance faire célébrer des messes deux heures plus tôt que les autres jours. Si donc le condamné le désire, sans attendre l'aurore, on fait célébrer plusieurs messes, à l'une desquelles il communie en viatique, puisqu'il lui est permis de prendre quelque nourriture avant de recevoir la divine Eucharistie, et qu'ainsi l'exige l'état d'affaissement où il se trouve.

Plus on approche du terme fatal, plus le condamné est abattu : sa tête se penche, ses pieds ne peuvent plus le soutenir. Les confrères assistans redoublent alors de zèle et de charité, et mettent tout en œuvre pour qu'il

ne perde pas le fruit des sacremens qu'il a reçus. On récite à cet effet les litanies des Saints, on visite les stations du chemin de la croix, et, quand on est au moment de partir, on l'excite de nouveau à la contrition, et on lui donne la bénédiction papale avec indulgence plénière. On le bénit en outre avec une relique du bois de la vraie croix. Pendant que ces exercices de piété se font dans la prison, d'autres confrères réunis dans leur église, entendent une messe, après laquelle ils vont en silence, deux à deux, couverts de leur sac noir, prendre le malheureux pour l'accompagner au lieu du supplice. Devant eux est portée entre deux torches jaunes, une grande image de Jésus crucifié, couverte à l'extrémité d'un drap noir. Le condamné descend, et, au milieu de l'escalier de la prison, il trouve une image de la sainte Vierge, devant laquelle il se met à genoux. Le prêtre assistant l'exhorte en peu de mots à s'abandonner à cette mère de miséricorde. Le condamné se relève, il marche, et au bas de l'escalier il trouve la croix, dont en venant étoient précédés les confrères. Là, le même prêtre l'arrête une seconde fois, et, lui montrant les plaies du Sauveur, il lui rappelle de la manière la plus touchante que

ce sang est d'un prix infini, et qu'il a été répandu pour tous les hommes.

Il est rare que les criminels, voyant la mort de près, ne fassent pas un retour sur eux-mêmes, et ne cherchent pas à désarmer la colère du Dieu devant lequel ils vont paroître; si cependant l'insensé se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre, s'il refusoit les secours de la religion, et qu'il s'obstinât à ne vouloir pas se confesser.... ah! dans ce cas-là que ne font pas les confrères! il n'est rien qu'ils n'emploient pour toucher ce cœur endurci : vives représentations, exhortations pathétiques, larmes, prières, ils mettent tout en usage; et les prêtres eux-mêmes, se jetant à ses genoux, le conjurent d'avoir pitié de son ame, et de ne pas se condamner à une double mort. Autrefois, pour effrayer ces pécheurs obstinés, et les amener au repentir par la crainte des feux de l'enfer, on approchoit de leur main une torche allumée; mais ce moyen n'est plus employé, c'est au cœur seul que s'adressent les ministres du Seigneur. Si le malheureux ne se rend pas encore, on fait en sorte d'obtenir du gouvernement que l'exécution soit différée de quelques heures, et pendant ce sursis, on cherche d'autres ecclé-

siastiques éminens en science, plus encore en sainteté, afin qu'ils essaient, à leur tour, de triompher de l'incrédulité. Dieu bénit ordinairement cette dernière tentative, et tel, qui par son obstination avoit fait trembler les assistans, les a enfin rassurés en se confessant, et en donnant toutes les marques d'une véritable contrition.

Suivons le condamné. L'heure sonne, on le fait monter sur une charrette, et il est conduit au supplice, le dos tourné au lieu où il va expirer. Hélas ! mon cher ami, permettez-moi de le dire, méchans ou vertueux, nous lui ressemblons tous en ce point. La pensée de la mort nous fait horreur, nous détournons aussi la tête, et nous n'en sommes pas moins entraînés dans la tombe.

Cependant les deux confrères assistans montent sur la charrette avec lui, ils se placent à ses côtés, et tandis que l'un le serre entre ses bras, l'arrose de ses larmes, l'autre tient sous ses yeux un tableau représentant Jésus et Marie. Cette image consolante affermit l'espérance du pénitent, elle diminue l'amertume de son sacrifice, et, en fixant ses regards, lui dérobe la vue d'un peuple, toujours avide de ces tristes exécutions.

La charrette s'arrête, le patient en descend, et il est introduit dans une salle qui est tendue de noir, et éclairée seulement d'une pâle lumière. Un crucifix y a été placé, il l'embrasse, se réconcilie, reçoit de nouveau l'absolution, et pendant qu'il répète avec les confrères des oraisons jaculatoires et les actes des vertus théologales, le bourreau lui bande les yeux, le mène à l'échafaud, laisse tomber le fer, et la justice des hommes est satisfaite.

Il n'est plus cet homme, qui, pendant plusieurs années, peut-être, avoit été l'effroi de ses concitoyens; déjà son ame a comparu au tribunal du souverain juge; que deviendra son corps? Les confrères le font enlever, le transportent dans leur église, et après les absoutes prescrites, lui donnent une place dans leur cimetière.

Quoique les œuvres de miséricorde soient regardées comme un excellent moyen de sanctification, et que Dieu nous ait déclaré qu'il les préfère aux holocaustes, trop humbles pour attacher quelque prix à celles qu'ils exercent avec tant de zèle, les confrères de Saint-Jean, après avoir prié pour l'ame du justicié, prient pour eux-mêmes, et, prosternés humblement au pied de leur autel, réci-

Digitized by Google

tent le *Confiteor* en expiation des négligences qui peuvent leur être échappées, et ne se retirent qu'après avoir reçu de leur chapelain une bénédiction particulière.

Je ne vous ai pas fait remarquer que l'intervention de ces frères assistans, qui appartiennent souvent au premier rang de la noblesse, empêche toute insulte de la part des valets de bourreau; que le peuple, ému par ce spectacle, ne manifeste que des sentimens d'effroi et de compassion, et que les scènes qui précèdent et suivent les exécutions, dans beaucoup de pays, n'ont pas lieu à Rome, où d'ailleurs les exécutions à mort sont très-rares.

Adieu, mon cher Charles.

Digitized by Google

Lettre Vingt-troisième.

Rome, avril 1838.

Les étrangers, mon bon ami, ont toujours admiré à Rome une congrégation de dames qui a été long-temps sous le priorat de la princesse Doria. Cette institution étoit dirigée par le père Ponciléoni, et se composoit d'à peu près vingt-quatre dames. Toutes appartenoient à la première classe de la société de Rome, les princesses et les duchesses, et un petit nombre de marquises.

Voilà, direz-vous, mon cher Charles, une institution bien aristocratique. Vous avez raison, et il ne faut pas, pensez-vous, offrir des occasions de jalousie, ni s'attribuer des priviléges qui blessent l'orgueil des autres classes de la noblesse. Cela est vrai, mais écoutez en quoi consistent les priviléges de

cette aristocratie. Tous les dimanches, deux de ces dames sont désignées comme étant de service, à l'hôpital des femmes *incurables*. Arrivées de bonne heure, le matin, elles ceignent le véritable tablier des infirmières, et après les pansemens, se présentent à chaque lit des malades, peignent leurs cheveux, lavent leurs mains, écoutent leurs plaintes, acceptent leurs commissions pour leur famille, adressent des consolations et distribuent une aumône, selon l'intérêt qu'inspirent ces malades. Les dames de service font ainsi le tour des lits, et s'il y a des sœurs absentes, ou incommodées, les remplacent avec zèle, ce qui fait que le service revient quelquefois tous les trois mois. Une dame m'a dit qu'après trois mois l'impression laissée dans son esprit par un tel spectacle duroit encore, mais le courage de la charité n'en devenoit que plus vif et plus animé.

Parmi ces dames, quelques-unes étoient apparemment plus adroites, avoient la main plus douce; il falloit voir, le jour où ces dames reparoissoient, la joie des infortunées qui les attendoient : c'étoit un cri général de bénédiction et d'amour. Maintenant, mon cher Charles, serez-vous tenté de déclamer contre

le privilége de cette aristocratie du patriciat le plus distingué de Rome? Je n'ai pas pu vous donner les détails de ce qu'avoient à souffrir ces charitables dames, à la vue de maux, de plaies, de véritables dissolutions du pauvre corps humain, et d'une foule d'horribles désolations, suite nécessaire et déplorable de l'inconduite, de la misère, et des passions du monde.

Quand il y a une place vacante dans cette congrégation, on peut choisir parmi un grand nombre de surnuméraires du même rang, qui ont sollicité long-temps l'honneur et le bonheur d'y être admises.

Je crois, mon cher Charles, que vous ne trouverez en aucun pays autant de beaux établissemens pour les malades, les vieillards, les infirmes, qu'il y en a dans les villes principales d'Italie, et surtout à Rome, où ils sont très-multipliés. La dévotion des anciens pélerinages a porté la plupart des nations catholiques à y fonder des hôpitaux pour leurs pélerins et leurs malades.

On ne peut rien voir de plus magnifique que le grand hôpital du Saint-Esprit en Saxe, *di San-Spirito in Sassia;* aussi, pour le distinguer des autres, lui a-t-on donné le titre

d'Archihôpital, *Archiospedale*. Il doit son établissement au pape Innocent III, et les souverains Pontifes ses successeurs en ont eu un soin particulier. Les édifices en sont très-vastes, et les revenus immenses. Vos hôpitaux ne sont certainement pas aussi riches, et cependant les malades y sont mieux. Saint Vincent de Paul vous a donné le secret d'ouvrir aux infirmes, à peu de frais, des asiles où règne un ordre admirable, et qu'entoure la plus juste reconnoissance. Le pauvre qui y entre est étonné de se voir l'objet de tant de soins, il bénit les Sœurs qui le soulagent, et, quand il est rétabli, il ne les quitte pas sans arroser leurs mains de ses larmes. Je n'ai pas vu dans les hôpitaux de Rome cette administration de famille, et je n'en dois pas moins tenir compte à ceux qui les régissent, de leurs bons désirs et de leurs pieuses intentions. Il sera toujours beau de se charger d'un tel emploi; je dis emploi, et ne le dis pas sans peine, mais quel mot devois-je employer? car, si je ne me trompe, vous n'appelez bons offices, actes de dévouement, œuvres de miséricorde, que ces services qui n'attendent leur récompense que du ciel.

Je crois que les personnes employées aux

hôpitaux de Rome remplissent leur devoir avec exactitude ; mais les devoirs dont on s'acquitte par intérêt, valent-ils ceux dont on s'acquitte par charité? Les premiers sont froids, parce qu'ils sont froidement calculés; les seconds sont actifs, bravent tout, même la mort, parce qu'ils ont Dieu pour objet. Vous donnerez bien à un malade, pour de l'argent, les remèdes que lui aura prescrits le médecin, mais sans une grâce particulière vous ne lui adoucirez point l'amertume de ces remèdes, vous ne le panserez point sans répugnance, vous ne remuerez point sa couche sans dégoût, vous ne prêterez point à ses plaintes une oreille compatissante. Oui, je l'ai déjà dit, et je ne me lasserai pas de le répéter, je regrette que les vénérables filles de Saint-Vincent de Paul, qui devroient être partout où il y a des maux à soulager, n'aient pas la direction des hôpitaux de Rome. Entre leurs mains, ces établissemens deviendroient des temples : et ne doit-ce pas être un temple, qu'un asile ouvert à la douleur, et desservi par la piété? On donne pour expliquer leur absence, diverses raisons tirées du climat, des localités; pour moi qui sais qu'une digne fille de la Charité est la même en tous lieux, je soutiens qu'elles seroient à Rome

ce qu'elles sont à Paris, et que leur présence détruiroit des abus qui n'existent que là où elles ne sont pas.

Je visitai hier l'hôpital du Saint-Sauveur : en y entrant, je remarquai une certaine propreté, que je n'avois pas vue au même point dans les autres, et devinai qu'il étoit tenu par des Sœurs. Je ne me trompois pas : en 1821, la princesse Thérèse Doria-Pamphili, dont le nom est ici en bénédiction, conçut la pensée d'introduire au milieu de la ville sainte les filles de la Charité de France. Quelques difficultés s'y étant opposées, elle fonda une société de Sœurs hospitalières pour le service de cet hôpital, et leur donna une règle qui fut approuvée par Léon XII. J'ai été édifié de leur modestie, de leur douceur, de leur zèle; et pensant que les Sœurs de la Miséricorde, c'est le nom sous lequel elles sont connues, feroient un jour autant de bien en Italie qu'en font en France celles de la Charité, j'adresse à Dieu des vœux pour le prompt accroissement de cette société naissante.

Rome, devenant à l'époque du jubilé le rendez-vous du monde catholique, a, dans sa charité, préparé des asiles aux pénitens qu'y attire le désir de gagner l'indulgence. L'hôpital

de la Sainte-Trinité est alors ouvert aux pélerins; ils y sont accueillis sans distinction de patrie, sur l'attestation de leur évêque, ou de leur curé simplement, et ils y restent l'espace de temps réglé par les fondateurs. Des frères les servent, et, après leur avoir rendu tous les services qu'exige leur position, leur remettent encore, au moment de leur départ, une assez forte aumône. Aux religieux qui ont soin de l'établissement, ne manquent pas de s'adjoindre en cette circonstance des hommes de haute naissance, qui rivalisent de zèle avec eux dans les bons offices à rendre aux étrangers. En 1825, plus de deux cent mille pélerins furent reçus à l'hôpital de la Sainte-Trinité. Comment, me direz-vous, peut-on suffire à tant de besoins? A ne considérer que les ressources de ce petit État, il y a de quoi s'y perdre; mais, mon ami, le bras de Dieu ne s'est point raccourci, et le Sauveur est encore aujourd'hui ce qu'il étoit aux environs du lac de Génésareth, quand il dit : « J'ai pitié de ce peuple, » je ne veux pas les renvoyer sans rien prendre. Si je les renvoie chez eux sans avoir » mangé, ils tomberont en défaillance dans » le chemin, car quelques-uns sont venus de » loin. » Oui, oui, Dieu n'abandonne jamais

ceux qui quittent tout pour le suivre, et le miracle de la multiplication des pains se renouvelle plus souvent qu'on ne pense.

Il y a dans Rome plusieurs conservatoires ouverts aux jeunes filles; et dans les règles prescrites à ces maisons on admire beaucoup de discernement et de délicatesse. La fille du pauvre ouvrier y est admise comme la fille du prince déchu, mais elles ne sont pas confondues pour cela; et pendant qu'on apprend à l'une un métier propre à la faire subsister, on enseigne à l'autre les beaux arts, et on lui donne une éducation digne du rang où elle est née, et qu'elle peut reprendre.

L'établissement de Sainte-Marie in Aquiro, établissement richement doté, est destiné spécialement aux orphelins dont les parens ont connu le bien-être et l'aisance. On les dirige ordinairement vers l'étude des lettres, et la manière dont on les traite est propre à les consoler des coups de la fortune. Ainsi sont distingués les divers degrés du malheur, et la charité sait se faire toute à tous.

L'hôpital du Saint-Esprit, dont je vous ai déjà dit un mot, se charge des enfans exposés, fruits d'illicites amours, ou nés de parens dénaturés. Innocent III, sur la fin du douzième

siècle, indigné de la cruauté de tant de mères qui étouffoient leurs enfans dans leur sein, ou les précipitoient dans le Tibre, voulut que cette maison reçût ces innocentes créatures, et ce fut la première de ce genre en Europe. Vincent de Paul, à qui il suffit de quelques paroles pour en fonder une à Paris, vers le milieu du dix-septième siècle, avoit peut-être jeté les yeux sur celle de Rome, ou, pour mieux dire, le même sentiment lui inspira la même pensée.

Les personnes de l'un ou de l'autre sexe, qui, nées hors du sein de l'Eglise, veulent revenir à la foi catholique, trouvent ici un établissement, connu sous le nom de conservatoire des Cathécumènes. Elles y sont préparées au baptême pendant quarante jours consécutifs, au bout desquels elles font leur profession de foi. Les hommes quittent alors l'établissement, mais les femmes ont la liberté d'y demeurer. Si elles en sortent pour se marier, elles reçoivent en dot 750 fr., et dans le cas où elles voudroient entrer en religion, le monastère de l'Annonciation est obligé de les accueillir.

L'hospice de Saint-Michel, fondé par Sixte V, agrandi par Innocent XII, enrichi et protégé plus tard par les princes Odescalchi,

est un quartier-général et de misères et de ressources. C'est tout à la fois une Salpétrière, un Bicêtre. C'est le dépôt de mendicité de Saint-Quentin, ce sont les petits Ménages, et les Incurables. On y trouve tous les sexes, tous les âges, et cela bien distribué, bien divisé, sans confusion, sans mélange. En un mot, c'est un établissement immense, c'est un chef-d'œuvre de charité. Le président et le vice-président, Mgr Antonio Tosti et Morichini, sont des prélats d'un mérite fort rare, dont les noms ne se prononcent qu'avec amour et vénération. L'ouvroir de Tata Giovanni recueille les orphelins abandonnés : c'est l'école des Arts et Métiers de Châlons, plus la direction religieuse qu'on donne à ces jeunes plantes. Le fondateur de cette maison a eu pour but de procurer une profession aux jeunes orphelins pauvres, aux pauvres seulement ; car il a mis cette restriction dans l'acte de sa fondation. Bon artisan lui-même, et chrétien éclairé, il a voulu sauver ces enfans de la misère, en les accoutumant de bonne heure au travail ; et pour ne pas perdre le fruit de son généreux sacrifice, il a voulu qu'ils sanctifiassent encore leur travail par la pratique des vertus chrétiennes.

Dans le courant du dix-septième siècle, un

saint prêtre de la famille Odescalchi ouvrit à Sainte-Galle un refuge pour les pauvres que le manque de domicile, ou le manque d'argent, réduisoit à coucher en plein air. Il leur fournissoit un lit, une soupe, et, pour me servir d'une expression un peu soldatesque, place au feu et à la chandelle. Il les servoit ensuite de ses mains, raccommodoit leurs vêtemens, et, ce qui étoit encore plus précieux, il leur disoit un mot du Dieu qui les avoit conservés. Cet établissement dure encore, et, loin d'avoir souffert des vicissitudes du temps, il s'est étonnamment développé, par le zèle des princes de ce nom, et sous leur sage direction.

Saint-Louis, voisin de Sainte-Galle, reçoit aussi la nuit les femmes sans asile. C'est une œuvre toute semblable à la précédente, et les pauvres en sont redevables à un prêtre florentin, dont le nom est bien digne de s'associer dans leur mémoire à celui de Marc-Antonio Odescalchi.

Rome contient beaucoup d'autres maisons de charité, mais il seroit trop long de vous les faire connoître; au reste, elles ne sont que les succursales ou les copies de celles dont j'ai cru devoir vous entretenir. Qu'il me suffise d'ajouter en terminant ma lettre, que j'ai

remarqué dans toutes ces maisons une prévoyance étonnante, une sage économie, et néanmoins une telle multiplication de secours qu'on ne peut l'attribuer qu'à la providence. « La charité, dit M. de Chateaubriand, vertu absolument chrétienne, et inconnue des anciens, a pris naissance dans Jésus-Christ; c'est la vertu qui le distingua principalement du reste des mortels, et qui fut en lui le sceau de la rénovation de la nature humaine. » Si cette remarque est vraie, et toutes les histoires la confirment, vous étonnerez-vous que Dieu fournisse à son vicaire assez de ressources pour exercer une vertu dont il a donné tant d'exemples, et qu'il a si souvent recommandée à ses apôtres ?

Adieu, mon cher Charles, je crois en avoir assez dit, pour prouver que l'esprit de charité est répandu à Rome plus qu'en aucun autre lieu. Le trait par lequel je finis vous fera voir que cet esprit y a un des caractères distinctifs du catholicisme, qu'il s'étend même sur l'homme qui n'est plus, et que la mort, en mettant un terme aux misères de cette vie, ne met pas pour cela un terme à son zèle.

Il existe à Rome une confrérie dite *de la Mort et de la Prière :* elle a pour fin de pro-

curer la sépulture aux habitans de la ville ou de la campagne, assez malheureux pour mourir loin de tout secours, et dans un abandonnement complet. Cette confrérie compte parmi ses membres les hommes les plus marquans de la cité. Aussi modestes que généreux, ces confrères se couvrent d'un sac de pénitent, et par ce moyen, trompant tous les regards, se dévouent tout entiers à leurs œuvres de miséricorde. En 1598, sous le pontificat de Clément VIII, après une inondation qui avoit emporté deux arcades du pont Triomphal, et étendu ses ravages à dix-huit milles de distance, on vit courir ces confrères à la recherche des cadavres gisans dans la campagne, les enlever, les transporter à Rome, et leur donner la sépulture. A ce devoir, ils joignoient de ferventes prières, d'abondantes aumônes, et surtout le saint sacrifice de la messe, qu'ils offroient à Dieu pour le repos de ces infortunés.

Daigne le ciel épargner aux Romains de semblables exemples! Si cependant il vouloit les affliger un jour, les confrères ne manqueroient point à leur institut, et l'on verroit en eux le même courage, le même dévouement. Ces Tobie de la loi nouvelle exercent une

œuvre dont nous ne sentons pas assez le mérite. Nous voulons des actions d'éclat, comme en offroit l'ancienne Rome; juges insensés que nous sommes, nous ne considérons pas que ces actions, dont une vaine gloire étoit le motif, n'ont reçu qu'une vaine récompense, tandis que les bonnes œuvres, si multipliées dans Rome chrétienne, ayant Dieu seul pour objet, auront pour récompense Dieu même.

Adieu encore une fois, mon cher Charles.

Lettre Vingt-quatrième.

Rome, avril 1838.

Vous avez sans doute admiré le zèle avec lequel les Romains soulagent toutes les misères, et vous avez reconnu que ce zèle ne pouvoit avoir pour principe que l'amour de Dieu. Or, je vous le demande, mon cher ami, est-il à croire qu'un clergé qui coopère à tant de bonnes œuvres, qu'un clergé qui soutient tant d'établissemens, qui est un parfait modèle de charité, et qui par là accomplit toute la loi, selon la parole du Sauveur lui-même, scandalise d'un autre côté son prochain par le dérèglement de ses mœurs, et donne lieu aux accusations que quelques écrivains se plaisent à intenter contre lui? Je n'entreprendrai pas de répondre à ces invectives; je sais que l'homme a plus de goût pour le mensonge

que pour la vérité, et, si je m'engageois dans une discussion, j'aurois besoin, pour me faire écouter, d'y semer la plaisanterie, et je franchirois insensiblement des limites dont mon caractère, ma règle, et plusieurs autres considérations, ne me permettent point de sortir. Cependant, comme tout chrétien est soldat quand il s'agit de défendre sa mère, je me croirois complice de la calomnie, déserteur de l'Église, indigne de sa communion, si ayant passé plusieurs mois à Rome, ayant été admis à la cour du souverain Pontife, ayant vu de près les différens ordres du clergé, et visité la plupart des maisons religieuses, je ne m'élevois pas contre des imputations qui compromettent le saint Siége, et tendent à affoiblir la foi.

Je vénère trop le vicaire de Jésus-Christ pour m'arrêter aux reproches qu'on oseroit lui adresser : son titre seul le met hors de toute atteinte. C'est une majesté que l'imposture ne sauroit blesser, et qui, partant, n'a pas besoin de défense. Moins élevés, chargés de l'examen de toutes les affaires, quelquefois ministres de rigueur, les cardinaux et les autres prélats sont plus exposés aux regards de la multitude; aussi la critique les a-t-elle

souvent attaqués, et il n'y a pas jusqu'à la pourpre dont ils sont revêtus, qui n'ait fourni matière à de méchantes interprétations. Pour moi, j'en connois personnellement un grand nombre, et suis encore assez heureux pour compter des amis dans le sacré collége et dans la prélature. Qu'il me seroit doux de livrer leurs noms à la vénération publique! et, pour faire partager mes sentimens, je n'aurois qu'à rapporter ce que j'ai vu de mes yeux, ce que j'ai entendu de mes oreilles; mais je connois leur modestie, et dois sacrifier à la crainte de leur déplaire, le plaisir que j'aurois à les louer.

O vous, que je n'ose pas même nommer, vous qui préférez la cendre à l'éclat des grandeurs, et qui, au milieu des occupations que vous imposent les différentes branches d'administration confiées à vos soins, tenez vos regards élevés vers le ciel, et ne soupirez qu'après le bonheur de posséder bientôt votre Dieu, que ne puis-je soulever le voile qui dérobe à la vue des hommes vos héroïques vertus! Et toi, jéune prélat, qui n'en es pas moins en dignité le premier des prélats romains, toi que j'ai vu enfant sur les genoux de la meilleure des mères, dans cette ville,

où, non loin de la tombe de sainte Rosalie, repose celle qui donna le jour à mes enfans, pourquoi m'est-il défendu de parler de ton angélique piété, de manifester l'élévation de tes sentimens, la variété de tes connoissances, et mille qualités diverses que tu sais si bien concilier par ta prudence! Je ne signalerai donc personne; mais qu'il me soit au moins permis de dire que plusieurs princes de l'Église, après s'être montrés dans la journée avec tous les attributs de leur dignité, passent la nuit couverts des livrées de la pénitence, et, baignant leur couche de leurs larmes, cherchent à désarmer le Dieu qu'ont irrité nos crimes. Oui, je puis en attester ce Dieu qui me voit tracer ces lignes, j'allai voir, il y a quelques jours, un cardinal qui étoit malade : il me reçut dans un lit conforme à sa dignité, et je savois qu'il n'en passoit pas moins des nuits douloureuses sur une simple paillasse, et loin du lit pompeux où il se mettoit pour recevoir ceux que les affaires appeloient auprès de lui; ce qui désoloit son valet de chambre, seul témoin ici bas des austérités de son maître.

Il existe dans le sacré collége un cardinal connu de toute l'Europe, qui joint à une haute

piété, *le don des langues*, d'une manière si surprenante et si extraordinaire, qu'il en parle près de quarante, et cela avec une facilité qui saisit de stupeur et d'admiration tous les étrangers admis à l'entendre. Un jour j'en entretenois un des plus saints prélats de Rome, qui est très-lié avec le savant cardinal; je lui disois que l'on n'avoit jamais rien vu de semblable depuis le Cénacle : il me répondit que c'étoit un miracle par lequel le Seigneur avoit voulu récompenser la charité de son serviteur, qui, dans sa jeunesse, pendant les guerres d'Italie, faisoit consister son bonheur à passer les jours et les nuits dans les hôpitaux, pour porter les secours de la religion aux malheureux étendus sur le lit de douleur; mais ce qui le désoloit, c'étoit de ne pouvoir ni comprendre la plupart de ces militaires de différentes nations, ni se faire entendre d'eux. Il prit donc le parti de se livrer à l'étude des langues, demandant à Dieu, avec larmes, de lui en faciliter l'intelligence; et le Dieu de charité exauçant la prière de son serviteur, dont il apprécioit les vues si nobles et si pures, lui prodigua ces rares connoissances, qui en font l'homme unique de son temps.

Quant au clergé, soit séculier, soit régu-

lier, je puis affirmer qu'il compte aujourd'hui parmi ses membres beaucoup de saints et beaucoup de savans. Si, dans un si grand nombre d'ecclésiastiques, il se trouvoit des sujets payant un tribut honteux à l'humanité, l'Église seroit la première à les condamner; et si jamais un tel malheur venoit à l'affliger, notre devoir seroit de gémir avec elle. Puisque leur caractère ne les affranchit pas de toutes les passions, n'allons pas grossir leurs fautes, et gardons-nous surtout d'en rendre responsable le corps auquel ils appartiennent. Les ennemis du clergé auront beau dire, ce corps sera toujours le plus respectable, parce que c'est celui qui est le plus fidèle à ses principes, et que ses principes ne varient point. Les novateurs le savent bien, mais ils se font un jeu d'en imposer à la crédulité du vulgaire; et, comme je vous l'ai déjà dit, mon cher ami, ils suivent le précepte de leur maître : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose »; et ils mentent. C'est à l'Église universelle qu'en veulent ceux qui attaquent le clergé romain; et, pour s'en convaincre, il suffit de considérer que les reproches qu'ils lui adressent, sont précisément les mêmes que nous adressent, sous d'autres termes, nos

frères séparés. Il est fanatique, disent-ils, il endoctrine le peuple, il lui fait adorer la Madone. Mais, de grâce, où est le fanatisme dont ils l'accusent? L'ont-ils vu quelquefois enseigner des dogmes nouveaux, prêcher une morale atroce, et soumettre les pécheurs à des pénitences infamantes? Pour moi, je soutiens qu'il est impossible de trouver des prêtres plus indulgens, plus concilians, qui retracent mieux la miséricorde du Sauveur, et qui dispensent avec plus de discernement les grâces dont ils sont les dépositaires. Ils veulent propager les vérités de la foi; mais Jésus-Christ n'a-t-il pas dit à ses apôtres : Prêchez l'Évangile à toutes les nations; et parce qu'ils s'acquittent de ce devoir, parce qu'ils ne peuvent pas souffrir que la loi de Dieu plie devant nos mœurs et nos usages, on les traitera de fanatiques, on dira qu'ils *endoctrinent* le peuple! Pourquoi ne dit-on pas simplement qu'ils l'instruisent? En voici la raison : l'usage attache un sens injurieux au mot *endoctriner*, et ce mot a été préféré.

Ne vous y trompez pas, mon cher ami, ceux qui trouvent mauvais que les prêtres du Seigneur enseignent au peuple les vérités éternelles, voudroient qu'ils se contentassent de lui

dire : *Lisez la Bible*. L'Écriture sainte n'est cependant pas aussi claire qu'ils le prétendent, il n'est pas toujours aisé d'en déterminer le sens ; et demander que la raison en soit le seul interprète, c'est s'exposer à avoir autant d'interprétations, et par conséquent autant de croyances qu'il y a de raisonneurs. D'ailleurs tout n'est pas écrit, et il ne nous suffit pas de croire et de pratiquer ce qui est contenu dans les livres saints ; de là vient que, dans son enseignement, l'Église catholique surajoute la tradition, qui est la seconde source de la révélation que Dieu nous a faite, et à qui nous devons la connoissance de plusieurs points de dogme qui ne se trouvent pas dans l'Ecriture.

C'est encore en abusant d'une expression toute simple, que les novateurs ont commencé à affoiblir dans certains cœurs le culte de Marie. Tant qu'ils ont dit que le clergé portoit le peuple à honorer Notre-Dame d'un culte particulier, personne n'a rien trouvé en cela qui ne fût juste et salutaire, puisque c'est un ancien usage de l'Église, et que les hommes les plus éminens en doctrine et en sainteté l'ont enseigné et pratiqué. Ce nom de Notre-Dame ne perdoit rien de sa douceur dans le

nom de *Madonna* de la langue italienne, mais ils ont trouvé plaisant de le parodier en quelque sorte, en le traduisant dans votre langue par le nom barbare de Madone, et le sourire a paru sur les lèvres de l'impie.

Ah ! cruels, si vous ne respectez pas celle que Jésus mourant vous a laissée pour mère, celle en qui le Seigneur a opéré de grandes choses, et que tous les âges doivent appeler bienheureuse, respectez au moins, je vous en conjure, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés !

Nous n'avons jamais pensé à rendre à Marie le même hommage qu'à son fils. Étant la servante du Seigneur, elle refuseroit un encens qui ne lui est pas dû. Nous nous bornons à lui exposer nos besoins et à réclamer sa protection, parce que nous savons qu'elle ne délaisse pas le malheureux qui sollicite ses suffrages, et qu'elle est le canal par lequel les les grâces les plus abondantes se répandent sur la terre.

« O Vierge Marie ! les mondes n'existoient pas ; Dieu ne les avoit point encore semés dans les espaces immenses, comme les grains de sable sur le rivage de la mer ; et déjà

vous étiez, pour ce Dieu saint et puissant, un objet de complaisance et d'amour; et déjà dans les splendeurs éternelles, il préparoit vos magnifiques destinées de gloire, de pureté d'amour maternel. Que toutes les créatures vous bénissent !

» Vierge Marie ! les mondes n'existoient pas : Dieu ne les avoit point encore semés dans les espaces immenses, comme les grains de sable sur le rivage des mers; et déjà, des hauteurs de l'éternité, Dieu voyoit l'homme créé, l'homme innocent, l'homme tombé, l'homme relevé par un Rédempteur; et, dans un mystérieux conseil, l'auguste Trinité vous avoit choisie pour être la Mère de ce Rédempteur, et ce Rédempteur devoit être un homme-Dieu. Que toutes les créatures vous bénissent !

» Vierge Marie ! vous êtes la Mère du Verbe fait chair. Jamais le péché d'Adam ne souilla donc votre innocence, jamais le serpent dont vous deviez écraser la tête, ne put dire de vous un seul instant : Tu es à moi. Jamais la moindre faute de fragilité ne jeta la plus légère vapeur sur votre ame pure comme la lumière. Vous avez été conçue, vous êtes née, vous êtes demeurée toujours immaculée, et votre sainteté brille dans l'éternité, ainsi que les astres dans

le firmament. Que toutes les créatures vous bénissent !

» Vierge Marie ! quand le sang de votre Fils tomboit du haut de la croix sur la terre coupable, quand vous l'offriez à la divine justice pour le salut du genre humain, ce Fils, consumé par la douleur, vous proclama la Mère de tous les hommes, et tous les hommes furent représentés au pied de la croix, dans la personne du disciple bien-aimé; sans doute, en cet instant solennel vous dites, comme au commencement de l'incarnation du Verbe : *Qu'il me soit fait selon votre parole.....* Que toutes les créatures vous bénissent !

» O Vierge Marie, Mère de Dieu et des hommes ! vous êtes réellement bénie dans tous les lieux de l'univers. Le nautonnier vous invoque sur sa nacelle battue par les flots et penchée vers l'abîme; le guerrier porte votre image comme un bouclier au milieu des périls du combat; le lévite, le solitaire implorent votre secours dans les épreuves de la vertu; la mère vous consacre son premier-né; le mourant s'appuie sur vous; les rois déposent à vos pieds leurs couronnes; pasteurs et fidèles, tous s'unissent pour célébrer vos grandeurs. Que toutes les créatures vous bénissent !

» O Vierge Marie, Mère de Dieu et des hommes! du haut des cieux vous étendez votre royal manteau sur les nations qui vous invoquent, sur les innombrables enfans dispersés dans la vallée de larmes, qui soupirent, qui crient vers vous. Aucun n'échappe à vos regards maternels; vous les voyez, vous les comptez dans le sein de Dieu, à la lumière de Dieu, comme le berger voit et compte ses brebis à la lumière du soleil. Que toutes les créatures vous bénissent!

» Vierge Marie, Mère de Dieu et des hommes! après Dieu vous serez la première dans mes cantiques; tant que je pourrai louer et bénir ici bas, je vous louerai, je vous bénirai; et lorsque ma langue glacée cessera de former des sons, quand mon cœur, saisi par la mort, cessera de battre, j'irai dans l'éternité louer et bénir, avec le Dieu trois fois saint, l'auguste Mère de Dieu et des hommes.

» Ainsi soit-il. »

Adieu, mon ami, je vais à Sainte-Marie-Majeure.

Lettre Vingt-cinquième.

Rome, avril 1838.

Je veux, mon cher Charles, vous parler de l'état de l'instruction publique à Rome : je ne ferai qu'effleurer cette matière, et je vous en dirai pourtant assez pour vous mettre à même de repousser l'imputation d'ignorance qu'on se plaît à faire peser sur le peuple romain.

Me promenant un jour dans le quartier le plus ancien de Rome, dans celui où l'on trouve encore le plus de ce vieux caractère romain, un peu décisif, un peu âpre, et même un peu féroce; où les physionomies tiennent encore du Caton, du Cincinnatus, voire même du Brutus; où l'on ne méprise pas encore la charrue, et où l'on se sert quelquefois de la carabine et du poignard; où un jeune homme joue du stylet avec élégance, et

prononce par tradition les noms sacrés du Janicule et du Capitole ; dans ce quartier où les figures n'ont rien de celles de l'autre rive du fleuve, où il y a enfin plus du romain et peut-être aussi plus du chrétien ; me promenant, dis-je, à travers ce quartier, je regardois tout, j'interrogeois tout, quand j'aperçus posé sur une crète, un gracieux et élégant pavillon. Je voulus savoir à qui il appartenoit, et j'appris d'un vieillard qu'il venait d'être acquis par des religieuses françaises. Je le pressai de me dire de quel ordre elles étoient. — Ce sont autant de princesses, me répondit-il, et la mère abbesse est cousine du roi des Français. — Savez-vous son nom, repris-je? — Son nom de famille, je l'ignore; mais, depuis le choléra, on l'a surnommée l'aumônière. Le vieillard avoit stimulé ma curiosité, et ne l'avoit point satisfaite; je m'empressai donc de repasser le Tibre, et j'appris que la noble congrégation des dames du Sacré-Cœur de Paris, établie à la Trinité-du-Mont depuis plusieurs années déjà, venoit d'acquérir la villa Lante, pour en faire un noviciat, que la supérieure générale étoit venue ouvrir et comme consacrer par sa présence. Mon interlocuteur avoit eu raison de dire qu'elle étoit

surnommée l'aumônière, car c'est un titre que sa charité lui a mérité à Rome, où elle s'est montrée la mère d'une foule d'orphelins. Quant à sa parenté avec le roi des Français, le brave homme avoit été mal informé, ou peut-être vouloit-il me faire sentir qu'à ses yeux la générosité est une vertu toute royale; et je le crois comme lui. Quoi qu'il en soit, cette mère abbesse est simplement la bonne et respectable mère Bara. Je fus très-content d'apprendre ce que d'autres savoient, sans doute, depuis long-temps, que le Sacré-Cœur de Paris avoit été introduit à Rome par le zèle éclairé du cardinal Lambruschini, et que cet établissement avoit été approuvé par Léon XII, pontife judicieux, qui connoissoit les besoins de son époque, et les moyens les plus propres à y satisfaire. Je fais donc les vœux les plus ardens pour cette société, et je me réjouis de la voir établie au sein de la capitale du monde chrétien; car tout Trappiste que je suis, j'aime à voir l'instruction, et même la piété, parées des grâces de l'éducation. C'est un vêtement qui leur sied fort bien et qui leur est même devenu absolument nécessaire.

Ainsi les dames du Sacré-Cœur ont maintenant trois maisons à Rome : la première, c'est

le pensionnat de la Trinité-du-Mont, qu'on pourroit appeler le collége des nobles filles romaines. C'est un ancien couvent situé sur le mont Pincio : il est flanqué d'une charmante église, ornée merveilleusement, où l'on chante mélodieusement les saluts. Les jardins sont vastes, et disposés avec une admirable intelligence des exigences du climat. La supérieure, madame de Cauzans, dirige cet établissement avec une sagesse et une bonté qui lui ont concilié l'affection de toutes les personnes qui y vivent, et l'estime de toutes celles qui la connoissent. Ces dames ont accepté la direction d'une seconde maison, celle de Sainte-Rufine au Transtevère. Elles y donnent des soins aux enfans pauvres, et cette tâche est d'autant plus difficile que l'instruction n'est pas comptée pour beaucoup dans ce quartier. De quelle patience elles ont besoin pour porter au travail ces petites filles rétives, qui apprennent volontiers l'Angelus et la méthode du chapelet, mais qui se déterminent difficilement à aller au-delà !

Leur troisième établissement est celui de la villa Lante, où, comme je vous l'ai dit plus haut, elles ont jeté les fondemens d'un noviciat pour la province romaine. La position de

cette maison est ravissante : située sur le point le plus élevé qui existe aux environs, elle domine au loin la campagne. Quelle vue ! aucun tableau ne peut en approcher. L'œil embrasse de là Rome avec ses mille variétés ; j'avois devant moi, et pour ainsi dire à mes pieds, son fleuve, ses dômes, ses belvédères, ses clochers divers, et son impérissable Colisée. Les jeunes personnes qui, pour s'y renfermer, ont renoncé aux magnifiques villa de l'intérieur, n'y ont assurément rien perdu ; car en échange des productions des arts, elles trouvent une nature riche et variée, des bois de citronniers, des bois d'orangers, des allées à perte de vue, une perspective immense, et un air pur, qui tient beaucoup de la subtilité de celui de Frascati. Les dames qui y sont établies accueillent parfaitement les étrangers, et à travers leur modestie percent les qualités les plus précieuses.

Le collége romain, que Léon XII a rendu à la compagnie de Jésus, avec tous les priviléges dont il jouissoit autrefois, est, sans contredit, le plus complet des colléges de Rome. C'est une université où l'on enseigne gratuitement les lettres et les sciences, hors la médecine et le droit. On y confère le degré de

docteur ès-arts, et celui de docteur en théologie. Diverses maisons d'éducation y envoient les sujets qui leur sont confiés, et on y compte plus de deux mille étudians. Ce collége possède une vaste bibliothèque, où se conservent de précieux manuscrits; un musée d'antiques, connu dans le monde savant sous le nom de musée *Kirkerianum*, du nom de son fondateur; un observatoire bien fourni. Que ce collége est bien tenu! quel ordre! quelle régularité! quelle précision dans tous les exercices! quel zèle et quelle bonté de la part des maîtres! quel respect et quelle docilité de la part des élèves! J'ai été surpris, je l'avoue, de trouver sous un ciel aussi ardent, tant de décence, tant de recueillement, même dans les externes qui fréquentent les cours. Mais les Jésuites sont partout les mêmes; leurs succès dans l'instruction ne sauroient être contestés, et leur supériorité en ce genre suffit pour imposer silence à leurs adversaires. Puissent leurs heureux élèves ne jamais oublier leurs leçons, et honorer leurs maîtres par la solidité de leurs vertus, comme ils le font par la variété de leurs connoissances!

La *Sapience*, université plus célèbre par ses anciens souvenirs que par ses succès pré-

sens, est une école publique où l'on enseigne tout. Les professeurs, les uns laïques, les autres ecclésiastiques, n'y forment point un corps, ce qui nuit toujours à l'unité de l'enseignement. Il en sort cependant des sujets remarquables, parce que de grands talens n'ont besoin que d'être mis sur la voie pour devancer bientôt tous les autres. Je trouve que l'organisation de la *Sapience* ressemble un peu trop à celle d'une école de médecine de France, ou d'une école publique d'Allemagne. Je suis surtout fâché d'y voir les jeunes gens, qui se destinent à l'état ecclésiastique, confondus avec ceux qui doivent exercer un jour une profession purement civile. Ainsi que leur instruction, leur genre de vie doit être différent; et les réglemens qui sont bons pour de jeunes séculiers, ne suffisent pas, ce me semble, pour préparer à l'autel de dignes ministres.

Outre le collége romain et la *Sapieuce*, il y a ici divers établissemens secondaires, où des maîtres choisis enseignent les élémens des belles lettres. Les pauvres ont mille écoles où ils peuvent envoyer leurs enfans, de sorte qu'à Rome le père de famille qui laisse ses fils croupir dans l'ignorance, est plus coupable

que partout ailleurs ; en effet, le nombre des écoles gratuites y est presque infini, et le prosélytisme de l'instruction y est devenu un des traits caractéristiques, non-seulement de la classe supérieure, mais encore de toutes les personnes pieuses. Je vous répète donc, mon cher ami, et je le fais avec une intime conviction, que Rome est le siége de l'instruction, aussi bien que celui de la foi ; que la religion, dirigée par l'Esprit saint, qui est l'esprit de lumière, y tient les sources de la science ouvertes à tous les sexes, à tous les âges, à toutes les conditions ; qu'elle combat l'ignorance, qu'elle réfute les erreurs, et que, tandis qu'on la calomnie, elle ne travaille pas moins à former des littérateurs et des savans, qu'à former des confesseurs et des apôtres.

Adieu, mon cher Charles.

Lettre Vingt-sixième.

Rome, avril 1838.

Mon cher ami, vous voudriez trouver dans mes lettres plus d'ordre, plus de suite; mais, je vous l'ai déjà dit, je vous écris sans prétention, et quand j'ai pu le soir vous transmettre les impressions que j'ai reçues dans la journée, je crois avoir rempli ma tâche. Je ne cherche pas non plus à vous enchanter par mon style; j'use au contraire de toute la liberté qu'autorise ce genre d'écrire, et ne veux que vous intéresser.

Hier au soir, à l'*Ave Maria*, à nuit close, j'entrai dans une chapelle dépendante du collége romain, et dont les pères Jésuites ont la direction. Après avoir assisté à la récitation de certaines prières, sévères et presque de la Trappe, j'entendis une instruction fort solide

sur les souffrances de notre Sauveur. Je comptois qu'une bénédiction mettroit fin à cet exercice, et que chaque assistant, je dis assistant, car les femmes n'y sont point admises, pourroit se retirer en paix; mais voilà que tout à coup, comme par enchantement, les lumières s'éteignent, et qu'il se fait une profonde nuit. Ah! mon Dieu, m'écriai-je intérieurement, qu'est-ce qui se prépare? Et aussitôt le bruit perçant des clefs se fit entendre, et une porte se ferma avec fracas. Pour le coup, me dis-je, c'est tout neuf; où veut-on en venir? Je prête l'oreille : pendant trois ou quatre minutes règne un silence de sépulcre; puis j'entends ces paroles solennelles proférées par une voix qui convenoit bien à la chose : « Le Christ est mort » pour nous, il a expié nos iniquités. A l'exem- » ple de saint Paul, accomplissons, par la mor- » tification de notre chair, ce qui manque à sa » Passion. Courage, mes frères, offrons notre » corps en hostie, et méritons, avec le pardon » de nos crimes, la délivrance de l'ame la plus » délaissée du purgatoire. » A l'instant quelques voix commencèrent le chant du *Mirerere*, et avec elles se fit entendre une grêle de coups de disciplines et d'autres instrumens de pénitence. Quel moment! quelle surprise! moi

Trappiste, à qui la discipline ne fait pas peur, je ne pus me défendre d'un certain frémissement, car jamais les saintes austérités de mon cloître n'avoient produit sur mon ame une si profonde impression. Vous dire ce que je sentis alors, ce que je me dis, les reproches que je m'adressai, les résolutions que je pris, autant de choses impossibles. Cette œuvre de mortification dura pendant tout le *Miserere*, chanté posément, gravement; elle alla même au-delà, car la ferveur des pénitens ne se modéra qu'au troisième coup de cloche, le premier n'ayant pas été entendu, ou, plutôt, n'ayant pas été pris en considération.

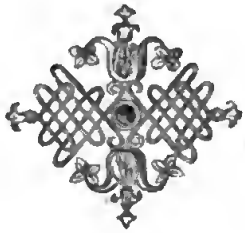
J'ai hésité quelque temps à vous faire ce récit, et je ne m'y suis décidé qu'en considérant que vous êtes chrétien, et que, pour vivre au milieu du monde, vous ne pensez cependant pas comme le monde. « A quoi bon, dira un jeune philosophe, qui n'a jamais réfléchi au péché, ni aux peines qu'il mérite, à quoi bon affliger son corps et ajouter à ses douleurs? l'homme est fait pour le bonheur, et c'est s'éloigner de sa fin que de se tourmenter ainsi soi-même. De pareils excès ont pu être en usage chez des moines ignorans; mais la raison a interprété l'Évangile, et élargi la voie du ciel. »

Que gagnerois-je à répondre à ces gens-là? pour dessiller leurs yeux il faut une autre autorité que la mienne; je les renvoie donc à saint Paul qui autorise par son exemple ces sortes d'austérités, qui les prêche, et qui promet la vie à ceux qui en useront pour assujétir leur corps à leur esprit, et leur esprit à Dieu.

Je veux vous dire un mot du couvent des Chartreux à Rome. Ce n'est pas m'éloigner de mon sujet : on ne sauroit parler de la nécessité de la pénitence, sans penser aux religieux qui en exercent sur eux les salutaires rigueurs. Ce couvent, situé à une des extrémités de la ville, et posé, pour ainsi dire, au milieu des restes informes des Thermes de Dioclétien, est assurément fort beau; mais sa beauté, comme *celle de la fille du roi*, est toute cachée en lui-même. Le cloître, dont Michel-Ange a dessiné le plan, est d'une étendue, d'une régularité et d'une richesse remarquables. Le préau qu'il enserre est cultivé avec soin, il fournit à la maison les herbes potagères dont elle a besoin, et il est ombragé par de superbes orangers. L'église est un chef-d'œuvre, non au dehors, car elle est presque invisible, mais au dedans; étant vaste, pavée d'un marbre pré-

cieux, et revêtue d'admirables peintures. Dans le nombre se distingue le martyre de saint Sébastien, grande composition du Dominiquin. Que de poésie, que d'expression dans l'ensemble comme dans les détails! quoi de plus noble que la figure du saint que l'on attache à un arbre! quelques-uns de ses archers se préparent à le tourmenter, et le saint regarde au ciel, où il voit le Sauveur qui lui prépare sa couronne. Je ne pouvois m'arracher de cette merveille. Ce couvent m'a vivement intéressé, d'autant plus intéressé qu'il est depuis quelques années habité par des Français anachorètes de la grande Chartreuse, qui en ont fait un asile de pénitence et une école de sanctification.

Adieu, mon bon ami.



Digitized by Google

Digitized by Google

Lettre Vingt-septième.

Sacro-Speco, le 8 mai 1838.

Mon cher Charles, qu'un descendant de ces hommes illustres, auxquels personne ne conteste ni l'ancienneté du nom, ni la supériorité du mérite, cherche à voir le lieu où vécurent ses pères; et que, tout plein de sa grandeur, il soit curieux de remonter jusqu'au berceau de sa race; c'est un sentiment naturel et même louable. Ce désir, mon cher ami, pouvois-je ne pas l'éprouver, quand, au milieu des affaires qui m'occupoient à Rome, je pensois qu'à treize lieues seulement étoit la grotte où le fondateur de la vie monastique en Occident, avoit passé plusieurs années consécutives; grotte à jamais vénérable, aux environs de laquelle il fit construire plusieurs cellules, et qu'il ne quitta que pour aller fonder

sur le mont Cassin le célèbre monastère qui a été depuis le chef-lieu de son ordre.

Cependant, je dois vous en faire l'aveu, un sentiment plus fort encore m'entraînoit vers cette heureuse solitude; ce sentiment, c'étoit celui de ma dignité. Oui, mon cher ami, fils indigne du grand saint Benoît, je sentois le besoin de me retremper dans la ferveur de ma vocation, et je pensois que le monastère où cette grotte est enclavée, et qu'on appelle, pour cela, *Sacro-Speco*, parleroit puissamment à mon ame, et me fourniroit les réflexions les plus salutaires. Ce saint pélerinage, intéressant même pour la plupart des étrangers, devoit donc avoir un attrait particulier pour moi. Les lieux signalés par la présence des personnes que nous vénérons, lors même que ces personnes ont vu d'autres jours, ne manquent pas de faire sur notre ame une impression profonde; nous croyons y retrouver la trace de leurs pas, et nous redemandons leurs pensées aux antres même où ils se sont plu à méditer.

Déjà décidé à faire ce petit voyage, j'avois un motif pour ne plus le différer : nous touchions à la semaine que d'un commun accord les Grecs et les Latins ont toujours appelée la grande semaine, à cause de la grandeur des

mystères qu'on y célèbre. Car c'est dans ces jours que la mort fut désarmée, et que le ciel fut ouvert à l'homme qui par là devint l'égal des anges. Peu d'années auparavant j'avois eu le bonheur de passer cette semaine près du saint Sépulcre, dans le saint Sépulcre même; cette image ne pouvoit pas s'être effacée; oui, je crois voir encore la place où Joseph avoit mis le corps inanimé du Sauveur; mais qui me rendra le calme, le silence qui régnoit autour de moi, et cette obscurité qui me rappeloit si bien celle qui couvroit la nature au moment où tout fut consommé. Poursuivi par ces souvenirs, je voulois m'éloigner de cette multitude d'étrangers qui affluent à Rome en ces jours de douleur, et qui sont en général le désespoir des catholiques. Ils y viennent pour contempler les cérémonies de l'Église, et moi, je m'en vais pour ne pas être témoin de leurs scandales. D'ailleurs, je crois vous l'avoir déjà dit, je ne pourrois pas les voir de sang froid insulter à ce que la religion chrétienne a de plus sacré, et contraster par leurs rires indécens avec nos pieuses lamentations. Suivez-les, pourtant, au sortir de la chapelle Sixtine, et vous les verrez visiter avec respect le tombeau des Scipions. Ces étrangers, mon cher

ami, n'ont certainement pas le même Dieu que nous. Pour pouvoir séjourner dans le monastère de *Sacro-Speco*, pour y passer même une nuit, il faut en avoir obtenu la permission du saint Père. Sans cette permission on n'y seroit pas reçu. C'est le seul monastère de la chrétienté où une pareille formalité soit nécessaire. Je la demandai donc; Sa Sainteté daigna me l'accorder, et je partis de Rome pour m'y rendre. Sur la route se trouve Tivoli.

Cette ville, qui existoit, quand Enée aborda en Italie, et dont on fait remonter la fondation aux temps héroïques, est située à six lieues de Rome, sur une hauteur agréable, dont toutes les vues sont belles par le mélange singulier des eaux, des arbres, des bâtimens modernes et des ruines. Cette situation, la fertilité de son terroir, et le bon air qu'on y respire, engagèrent les anciens Romains à bâtir aux environs des maisons de campagne, où ils se plaisoient beaucoup, et où ils ne manquoient pas de se réfugier pendant les chaleurs de l'été. Le culte d'Hercule y étoit alors solennel, et son temple étoit accompagné de portiques sous lesquels, au rapport de Suétone, Auguste rendoit souvent la justice.

Tivoli est baigné par l'Anio : cette rivière,

plus connue aujourd'hui sous le nom de Teverone, prend sa source au mont de Trévi, vers les frontières de l'Abruzze, et coule d'abord dans un large vallon, bordé des deux côtés de montagnes peu élevées; mais arrivée au-dessus de Tivoli, elle se rétrécit entre deux collines, et trouvant un rocher taillé à pic, elle se précipite de quarante à cinquante pieds de hauteur sur un bassin qu'elle s'est creusé, et d'où elle sort avec rapidité pour aller former plus loin ce qu'on appelle les Cascatelles.

Déjà, sur la fin du seizième siècle, le Pape Sixte V avoit fait faire à grands frais une grosse muraille pour diviser ces eaux et en rendre la chute plus belle. Il y avoit réussi, et l'on ne pouvoit rien voir de si pittoresque que le site de la grande cascade, dont les voyageurs se sont amusés à faire la description; mais le Pape actuel considérant que ces eaux causoient encore quelquefois de grands dommages, et qu'un de ses premiers devoirs étoit de s'occuper des intérêts de ses sujets, a fait percer le mont Catillo, a ouvert sous ses voûtes un nouveau passage à l'Anio : par ce travail, qui a duré trois ans, et qui est digne des anciens Romains, il a garanti les Tivoliens de la crainte des inondations, et s'est acquis un titre

de plus à leur reconnoissance. Aussi les habitans de cette petite ville, voulant transmettre à la postérité le souvenir du danger et celui du bienfait, ont fait frapper une médaille d'une grande dimension, qui présente d'un côté des eaux qui se précipitent du haut d'un rocher; de l'autre, des eaux qui, sortant d'une grotte, déploient une surface tranquille; et autour on lit ces mots : *Tiburtes, Catillo perforato, inducto Aniene, servati. Anno Domini* MDCCCXXXV.

Parmi les ruines que présentent les environs de Tivoli, on remarque la maison de campagne de Mécène, dont les écuries et un appartement sont assez bien conservés. Ce sont de grandes pièces voûtées, au-dessus desquelles sont d'autres voûtes, sur lesquelles règne une galerie découverte. Ces constructions abandonnées n'en sont pas moins d'une solidité à durer encore très-long-temps; la maçonnerie n'en est point dégradée.

D'espace en espace on rencontre des massifs informes de briques, des fragmens de statues, des tronçons de colonnes; c'est tout ce qui reste de ces maisons délicieuses qu'occupèrent jadis Horace, Tibulle, Salluste et d'autres hommes illustres.

Au bas de Tivoli, sont les débris de la fameuse maison de plaisance d'Adrien. Cette maison avoit au moins trois milles de longueur, sur un peu plus d'un mille de largeur; c'étoit une ville, aussi l'appeloit-on quelquefois Tivoli, *Tivoli Vecchio*. L'empereur, après avoir parcouru la Grèce, l'Égypte et l'Asie, voulut rassembler dans cette *villa* tout ce qu'il avoit remarqué de plus curieux dans ces diverses contrées : on y trouvoit le temple de Neptune égyptien, appelé *Canope;* le lycée, le portique et le pécile d'Athènes; un hippodrome, une naumachie, plusieurs théâtres, plusieurs palais, de longs aqueducs et de vastes jardins; on y trouvoit même les Champs-Elysées et les gouffres du Tartare; en un mot, tout le royaume de Pluton : car Adrien, qui avoit donné lui-même le plan de cette maison, et qui prétendoit tout renfermer dans son enceinte, y avoit pratiqué des canaux qui figuroient le Cocyte et le Phlégéton; et, pour que l'illusion fût complète, des sculpteurs y représentoient les supplices de Prométhée, de Tantale et de quelques autres grands criminels. Que reste-t-il de ces constructions ambitieuses, qui sembloient défier la faux du temps, et ne devoir jamais disparoître du sol qui les

portoit? Il y avoit à peine quatre-vingts ans qu'elles étoient achevées, lorsque Caracalla en tira plusieurs statues pour décorer ses bains; ses successeurs, suivant son exemple, y prirent ce qu'ils jugèrent convenable; les Goths vinrent ensuite et les ruinèrent presque entièrement, de manière qu'on est réduit à deviner la forme et l'usage de chaque partie, et que l'œil cherche en vain les cent chambres, *le cento celle*, où logeoient les gardes de ce maître du monde.

Sur la hauteur de Tivoli est la *villa Estense*. Cette maison fut bâtie avec une magnificence royale par le cardinal Hippolyte d'Est, vers l'an 1542. Elle appartient aujourd'hui au duc de Modène. On croit que l'Arioste y a composé la plus grande partie de son poème. J'ai visité cette maison avec plaisir : j'en ai admiré la belle situation, les longues allées, les charmantes fontaines; mais je n'entreprendrai pas de vous en faire la description. Je me suis trop arrêté à Tivoli, et il est temps de reprendre le chemin de Sacro-Speco.

J'avois pris à Rome un voiturin qui avoit une bonne voiture et trois bons chevaux, et il étoit expressément convenu qu'il me mèneroit jusqu'à Subiaco; quelle fut donc ma sur-

prise quand, au moment de quitter Tivoli, je vis arriver un autre voiturin, et une autre voiture beaucoup moins commode que la première. J'en témoignai mon mécontement, ce qui choqua sans doute le nouveau voiturin, qui me dit d'un air de dignité et en me toisant, qu'il étoit fort surpris de mes plaintes; que sa voiture, que je semblois dédaigner, faisoit les délices de tous les voyageurs; et qu'elle revenoit de Venise, où elle avoit mené un grand seigneur français, *M. le marquis de la France* avec toute sa famille; et, en prononçant le mot de marquis, mon homme me regardoit d'un air assez significatif. Que répondre à cette raison? Je me rendis, et montai humblement dans la voiture. A peine avions-nous fait une heure de chemin que le temps changea, il plut à verse. Je m'étois endormi, et, à mon réveil, je m'aperçus à mon grand regret que ma robe, qui étoit blanche comme la neige, en montant dans la voiture, étoit devenue verte en quelques endroits. Les glaces à moitié brisées avoient permis à la pluie de baigner les rideaux qui étoient verts; et ces rideaux en se déteignant m'avoient mis dans l'état où je me trouvois. Aussitôt je fis arrêter pour parer à cet inconvénient, et le conduc-

teur de répondre à mes reproches, que c'étoient sans doute les enfans de *M. le marquis de la France*, qui, en jouant, avoient cassé le haut des glaces, qu'au reste un peu d'eau enleveroit tout ça. Force fut encore de me contenter de cette réponse; le fait est cependant que ma robe étoit abîmée, et que, pour la couleur, je ressemblois plus à un dragon qu'à un Trappiste.

Nous arrivâmes tard à Subiaco : mon cocher me fit descendre à une auberge, où, selon lui, descendoient les Français et les Anglais de distinction; *M. le marquis de la France* s'y étoit même arrêté vingt-quatre heures avec sa charmante famille. Comment résister à tant d'autorités ! Si j'avois les pinceaux de Callot ou de Téniers, je ferois le tableau de cette guinguette; mais, ne m'étant jamais exercé dans ce genre, je me contenterai de vous dire que la plus mauvaise auberge du dernier village de l'Estramadure est encore beaucoup mieux fournie. J'entendois l'aubergiste crier à sa servante : « Va chercher pour deux baïoques de pain, pour un baïoque d'huile, n'oublie pas le sel, apporte des macaroni. » A cela près, ces aubergistes étoient de braves gens.

Cependant, j'expédiai sur-le-champ au su-

périeur de Sacro-Speco un messager pour lui annoncer mon arrivée. Il avoit été prévenu que je devois venir passer quelque temps dans son monastère, et il me fit dire que le lendemain il m'enverroit une mule, un guide et une femme pour porter mes effets. Il n'y manqua pas : à six heures du matin, je dis adieu à mon hôte, je montai sur ma mule, et traversai la ville de Subiaco. Mon habit de Trappiste attiroit les regards, et tout le monde presque me saluoit. Cette petite ville n'est que montées et descentes : il avoit plu, et il y avoit des passages si rapides, un pavé si glissant, que j'éprouvois quelque crainte. Ma monture n'étoit pas très-forte, cependant elle ne fit pas un faux pas. Mon guide lui avoit d'abord mis une longue corde au cou dans l'intention de la tirer après lui; mais je lui représentai qu'il n'étoit pas un bateau à vapeur, ni moi une frégate, et que je n'avois pas besoin d'être remorqué. Il me comprit, et la bête fut déliée pour un moment.

Nous marchions depuis un quart d'heure, et nous distinguions fort bien une centaine d'ouvriers, hommes et femmes, qui travailloi à un nouveau chemin par lequel on arriv à Sacro-Speco. Quand nous fûmes à l'end

où ils se trouvoient en plus grand nombre, quelques-uns d'entre eux, jugeant sans doute que ce nouveau chemin n'étoit pas encore praticable, s'avisèrent de nous montrer un sentier où nous pourrions passer plus commodément. Aussitôt mon guide d'acquiescer à cette idée, et de remettre la corde à la mule pour me remorquer. Prêtez-moi à présent une oreille attentive, et suivez-moi de l'œil seulement. Le sentier où nous nous engagions avoit à peu près deux palmes de largeur, et devenoit si escarpé, que, tout en me penchant sur le cou de ma mule, je craignois de tomber à la renverse. A gauche j'étois appuyé par une montagne, mais à droite étoit un précipice perpendiculaire de plus de cinquante palmes de profondeur. Je vis tout de suite le danger auquel je m'exposois, et j'aurois bien voulu m'arrêter et mettre pied à terre; mais plus de cent personnes me regardoient, et mon guide, allant en avant avec sa corde, crioit d'une voix ferme : *Non abbia paura*, n'ayez pas peur. Devois-je avoir moins de courage que lui? Je ferme donc les yeux et j'avance. Les pieds de mon mulet rasoient le précipice. Tout à coup la terre s'écroule, l'animal s'abat, et lui et moi restons suspendus sur l'abime, retenus seulement par

quelques racines que la terre en s'entr'ouvrant avoit laissées à découvert. Me débarrasser de mes étriers et m'élancer de l'autre côté fut pour moi l'affaire d'un instant, et je me félicitois d'en être quitte à si bon marché, tandis que mon muletier, sans s'inquiéter de ma personne, déploroit le sort de sa mule qui s'étoit, disoit-il, cassé la cuisse. Il n'en étoit rien; nous n'avions point de mal, ni l'un ni l'autre. Les ouvriers, qui ne nous avoient pas perdus de vue, accoururent avec empressement : Miracle! miracle! crioient-ils tous ensemble. O mon père, vous devez votre vie à saint Benoît. J'admirai la foi de ces pauvres gens : je les remerciai de l'intérêt qu'ils me témoignoient, et repris tranquillement ma route; mais lorsque je fus un peu éloigné de la foule qui aidoit à relever ma monture, et qu'assis sur un tertre je considérai le précipice sur lequel j'avois été un moment suspendu, je ne pus me défendre d'un sentiment d'effroi. Ainsi, me dis-je alors, sans le miracle qui vient d'avoir lieu, ton corps défiguré seroit au fond de cet abîme, et ton ame auroit déjà paru au tribunal du souverain juge. Pour avoir échappé à de grands périls, pour conserver encore de l'activité, tu te promets une longue carrière; ignores-tu que le

fils de l'homme doit venir à l'heure où il n'est pas attendu. Ah! si tu te laisses surprendre, tu seras d'autant plus condamnable que tu as dit toi-même aux autres : « L'éternité s'avance, et nous n'y pensons pas. » Penses-y donc. Peux-tu méconnoître ici un nouveau trait de la providence? Oui, Dieu a voulu te tirer de ton assoupissement, réveille-toi... tu côtoies tous les jours l'abîme de l'éternité.

Cependant j'étois remonté sur mon mulet, et j'avançois silencieusement. Quoique les chemins plus spacieux n'offrissent aucun danger, l'œil ne voyoit encore que des précipices et des montagnes; et le bruit des torrens se précipitant dans les vallées, interrompoit seul le silence qui régnoit en ces lieux. J'étois profondément ému. Je passai bientôt devant un couvent de Bénédictins, qu'on appelle Sainte-Scholastique; et vingt minutes après, ayant traversé un petit bois, je me trouvai devant la porte du monastère de Sacro-Speco. Le supérieur, dom Luigi-Marincola, me reçut avec une politesse remarquable; et je fus conduit dans un bel appartement où je trouvai un grand feu allumé, parce que la matinée étoit froide. Sans m'y arrêter, j'allai à l'église pour remercier encore le Créateur de m'avoir sauvé

du danger que je venois de courir; et de l'église je passai à la grotte de saint Benoît. On voit dans cette grotte sa statue en marbre blanc. Le saint est représenté à l'âge de vingt-cinq ans, et dans l'attitude d'une profonde méditation. De là je me rendis à un bosquet de rosiers, au milieu duquel, selon la tradition, il se précipita nu pour amortir une tentation, et se préserver d'une chute honteuse. Vous redire, mon cher Charles, les pensées salutaires, les réflexions profondes que réveillèrent en mon ame ce monastère, cette grotte, ces épines, c'est ce dont je ne saurois venir à bout, c'est ce que je n'oserois jamais entreprendre.

J'ai donc eu le bonheur de voir le berceau d'un ordre auquel je suis fier d'appartenir, d'un ordre auquel l'Europe est redevable de sa civilisation, d'un ordre enfin qui dans les siècles d'ignorance sut conserver le feu sacré qui devoit plus tard éclairer le monde. Oui, mon cher ami, sans les enfans de saint Benoît, l'Europe seroit peut-être encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance, et l'Italie auroit perdu jusqu'au nom des hommes célèbres dont elle se glorifie. Ce bienfait est immense, et nous en jouissons sans songer que nous le tenons

d'un jeune homme, qui, né de parens nobles, quitta de bonne heure les délices de Rome, prit l'habit religieux, et se retira dans une caverne pour y mener la vie des Antoine et des Hilarion. Il y avoit déjà passé trois ans, sans être connu de qui que ce fût, excepté d'un moine du voisinage, qui lui apportoit de temps en temps de la nourriture, quand Dieu qui le destinoit à répandre dans l'Occident une lumière éclatante, permit qu'il fût découvert par des bergers. Dès lors un concours immense accourut à sa caverne : plusieurs personnes de la première qualité se prosternoient à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et implorer le secours de ses prières; d'autres, touchés de ses discours et fortifiés par ses exemples, embrassoient les austérités de la pénitence, se rangeoient sous sa conduite, et vouloient apprendre de lui les voies de la perfection. Quelque temps après, comme le nombre de ses disciples augmentoit chaque jour, il fut obligé de quitter sa solitude de Subiaco, et alla jeter sur le mont Cassin les premiers fondemens d'un monastère qui devoit être à jamais célèbre. Dans l'ordre de saint Benoît, ordre si simple à son développement, ne reconnoissez-vous pas, mon ami, cette précieuse semence dont il est

fait mention dans l'Évangile, ce grain de sénevé, qui, fort petit et presque imperceptible, croît cependant jusqu'à devenir un grand arbre, de sorte que les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. En effet, saint Benoît vit, de son vivant, des maisons de son ordre s'élever dans plusieurs royaumes; et sa règle, fondée principalement sur le silence, la prière et l'humilité, a été plus tard adoptée par tous les moines d'Occident.

Vous viendrez un jour à Rome, mon cher Charles; ah! de grâce, après avoir examiné tout ce que cette capitale offre à l'admiration des étrangers, après avoir satisfait une juste curiosité, faites un pélerinage au monastère de Sacro-Speco; c'est une belle étude pour le peintre, et c'est pour le chrétien un sublime sujet de méditation. Là l'homme entre comme malgré lui en commerce avec son Dieu; il sent Dieu qui lui parle, il ne veut plus se nourrir que de sa parole, il ne veut plus s'appuyer que sur lui, et son ame épurée participe aux délices du céleste séjour. Tels sont les sentimens que cette grotte m'a fait éprouver, et je ne m'étonne plus qu'un Benoît, qu'un Bernard, et tant d'autres grands hommes, renonçant aux plaisirs du siècle, soient

venus chercher dans la solitude le calme et le bonheur ; ce qui m'étonne, c'est que les partisans du monde, si souvent trompés, veuillent se laisser tromper encore. Il est vrai que nous ne pouvons pas leur dire : « Venez, et voyez combien la retraite est douce ; » ils l'ont en horreur, ils l'évitent, ils craignent de se trouver seuls avec eux-mêmes. Pour moi, qui ne suis entré dans le port qu'après avoir été battu par la tempête, et qui sais par expérience que le joug du Seigneur est plus léger que celui des princes de la terre, je regrette les jours consacrés autrefois aux soins de la fortune, ou à la recherche des honneurs, et, goûtant de plus en plus les avantages de la vie religieuse, je bénis nos pères d'avoir senti que nous avons un cœur, et qu'il étoit nécessaire d'ouvrir des asiles où ce cœur, fait pour Dieu, pût se consacrer à Dieu seul.

J'ai passé la quinzaine de Pâque aussi heureux qu'on peut l'être en ce bas monde, me trouvant au sein d'une communauté peu nombreuse, mais d'une ferveur et d'une charité qui me retraçoient les beaux jours de la vie monastique. La manière dont ces religieux chantent l'office est fort édifiante ; ils ont toujours présente à l'esprit cette maxime de saint

Bernard : *Acquittons-nous avec tant de piété de l'office divin, qu'il soit vrai de dire, que nos cœurs parlent de concert avec nos bouches ;* et ils disent comme le Psalmiste : *Je chanterai vos louanges, ô mon Dieu, en présence de vos saints anges.* Le silence qui règne autour du monastère, donne encore à leurs chants plus de gravité : on n'entend près de là ni le bruit de l'homme affairé, qui oublie qu'il passe devant une église ; ni les cris indécens de l'impie, qui se croit tout permis dans le temple du Seigneur; et quand les torrens grossis par les orages se précipitent avec plus d'impétuosité, que les vents déchainés font frémir les vitraux de l'église et du cloître, l'accent de la prière s'élève avec plus de force, et se met en harmonie avec la voix de la nature.

La semaine sainte, je fis le chemin de la croix avec les religieux. Les stations sont établies à côté de la grotte de saint Benoît, dans un large escalier appelé *scala santa*, lequel conduit au bosquet des rosiers. Vous peindrai-je ces bons Pères, marchant à pas lents sous ces voûtes éclairées seulement par la pâle lueur de cinq lampes brûlant nuit et jour devant notre glorieux fondateur? Ils s'arrêtent, ils se prosternent, ils

reprennent leur marche, ils méditent les différens points de la Passion du Sauveur, et le conjurent par l'intercession de sa mère, de nous appliquer les mérites infinis de ses souffrances. Rien n'étoit plus propre à me retracer cette voie douloureuse que j'avois réellement parcourue à Jérusalem : je croyois voir Jésus pressé par les flots d'une populace effrénée, et succombant sous le poids de sa croix ; je suivois en pensée la victime pâle, sanglante, défigurée, et je pleurois.... La dernière station étoit faite, Jésus étoit dans le sépulcre, et nous retournions au maître autel, en priant le Seigneur de graver dans nos ames le souvenir des maux qu'il avoit soufferts, quand j'entendis deux belles voix chanter le *Stabat Mater* avec une exquise sensibilité.

« La mère au pied de la croix ressent des » douleurs inexprimables ; tout son cœur se » brise au moment où le Sauveur expire.

» Oh ! que vos vœux ardens vous trans- » portent tous avec moi, dans les régions » infinies ! Que votre ame brûlante voie, sente » et comprenne. Au lieu où cette croix fut » arrosée de larmes, des fleurs éblouissantes » vont naître ; de là la lumière et un jour tout

» nouveau vont se répandre sur l'univers.

» Quelles souffrances, ô Marie, devoient » poignarder votre ame ! n'avez-vous pas plus » ressenti la mort que votre divin fils lui-» même !

» Anges du ciel, rendez-vous visibles; » faites entendre vos voix pures. N'environ-» niez-vous pas la croix du Sauveur quand » elle descendit sur la terre? Que rien, si ce » n'est le bruit mystérieux de vos ailes, ne se » mêle à la mélodie de vos chants!

» Quand par la mort du fils fut immolé le » cœur de la mère, elle endura, sans que rien » vînt la soutenir, les plus cruelles angoisses » du trépas; car où étoit sa consolation? Son » ame oppressée poussa vers le ciel un long » cri de douleur : O Père, ayez pitié de votre » Fils!

» Qui pourroit ne pas pleurer avec vous, » Marie, ne pas s'unir à vous d'ame et de » cœur! Que les larmes coulent en abon-» dance, qu'elles se répandent en gémisse-» mens, en lamentations, en sanglots; voyez » comme le Saint par excellence est brisé par » les humiliations, les insultes, l'oppression » de la douleur et les tortures de l'agonie!

» Mais pleurer.... Pourquoi? Ah plutôt

» brillez joyeusement, larmes saintes, et que » béni soit le Seigneur. Une voix d'en haut » ne vous dit-elle pas : C'est pour toi que j'ai » souffert. O Jésus, que mon cœur aussi » puisse être cloué à votre croix ! Ses bles- » sures seront comme des fleurs précieuses, » et ses soupirs comme l'encens qui monte » vers le ciel.

» Ardens désirs, joies divines, larmes dé- » licieuses, comme vous exaltez mon ame ! » La mort même ne me séparera pas de vos » souffrances, Jésus ; et vous, Marie, soyez- » moi propice ! Que votre douce image de- » vienne mon bouclier dans les combats de » la vie ; et, quand sonnera l'heure dernière, » que mon ame, pleine d'amour, soit reçue » dans le ciel. Ainsi soit-il. »

Les chants avoient cessé, et j'écoutois encore, à genoux, les mains sur le visage, dans l'extase du bonheur.

Que la voix humaine est belle ! quel est l'instrument qui peut lui être comparé ? Dieu ne l'a-t-il pas destinée à chanter ses louanges, et l'harmonie n'est-elle pas fille du ciel ? On a beau dire : le chant que nous avons à la Trappe est sans contredit plus analogue

à l'austérité de nos règles ; comme la plupart des ordres religieux, nous n'avons ni orgue, ni instrumens ; mais les cantiques de l'Église, modulés par une belle voix, vont bien autrement au cœur.

Je vous ai dit que vingt minutes avant d'arriver à Sacro-Speco, j'avois passé devant un couvent appelé Sainte-Scholastique. Sainte Scholastique étoit sœur de saint Benoît, et l'histoire rapporte qu'elle vivoit dans un monastère que son frère avoit fait bâtir près du sien. Il est donc à croire que ce couvent, occupé depuis plusieurs siècles par des Bénédictins, a été dans l'origine occupé par des religieuses. Il est aujourd'hui fort riche, et fait de grandes aumônes, surtout dans les temps de calamité. C'est de là que sont sortis les premiers livres qui ont paru en Italie, lors de l'invention de l'imprimerie.

Quoique tout soit sérieux dans le sujet que je traite, et que le temps où nous sommes m'interdise la joie, je n'ai pas pu m'empêcher de rire, et vous me permettrez de finir par un trait plaisant.

Les religieux de Sacro-Speco, reconnoissant la main de Dieu dans la manière dont j'avois été conservé, pensoient à élever un

monument dans l'endroit même où j'avois failli périr. Sachant qu'à Subiaco étoit un ouvrier capable de remplir leur dessein, ils l'invitent à se rendre au monastère. Il y vient sans se le faire dire deux fois... On l'annonce... J'étois alors dans mon appartement avec quelques Pères. Nous voyons entrer un homme superbe, qui, par sa mise et ses manières, ressembloit parfaitement à ces brigands de la Calabre, dont les peintres se plaisent à charger la figure. Quand nous lui eûmes exposé ce que nous voulions, et que nous fûmes convenus du prix, comme un des Pères revenoit sur ce qui m'étoit arrivé, et insistoit sur le miracle auquel je devois ma conservation : — Je ne vois pas grand miracle à cela, répondit mon homme d'un ton sérieux; le mulet étoit pesant, et celui-là, en me montrant du doigt, pesoit encore plus que le mulet; ça ne pouvoit pas arriver autrement. — A cette naïveté, nous ne pûmes nous empêcher de rire, j'en ris même plus franchement que tout autre; cependant j'en voulois un peu à mon embonpoint qui me valoit ce joli rapprochement.

Le monument a été élevé. C'est une colonne surmontée d'une croix; sur le piedestal, les

religieux ont fait graver ces mots du Psalmiste : *In manibus portabunt te.*

Adieu, mon cher ami ; cette lettre est bien longue, mais Sacro-Speco est bien agréable, et je n'oublierai jamais ni le voyage, ni le séjour.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lettre Vingt-huitième.

Rome, 18 mai 1838.

Mon cher ami, je viens de visiter, à Rome, l'église de Saint-Sébastien. Ce saint, né à Narbonne, servit dans les armées de Dioclétien, et il étoit même préfet des gardes prétoriennes, quand l'empereur, informé qu'il étoit chrétien, le fit percer de flèches par des archers qui le laissèrent pour mort sur la place. Deux saintes femmes étant venues pour l'enterrer le trouvèrent vivant encore. Elles le firent transporter dans leur maison; et en peu de temps toutes ses plaies furent cicatrisées.

Sébastien n'en étoit pas devenu moins zélé pour la propagation de la foi : au lieu de se cacher, comme l'y exhortoient les chrétiens, il se mit un jour sur un escalier par où l'empereur devoit passer. Quand il le vit près de lui, il lui

représenta l'injustice de ses préventions contre les chrétiens, qui se faisoient un devoir de prier pour la prospérité de son règne. Dioclétien, surpris de cette liberté, le fut bien plus encore quand il reconnut Sébastien qu'il croyoit mort. Il le fit prendre de nouveau, et traîner dans le cirque : là il fut assommé à coups de bâton, et jeté ensuite dans un cloaque.

L'église de Saint-Sébastien a le titre de basilique : elle fut fondée, en 367, par le Pape Damase, à deux milles de Rome, sur le bord de l'ancienne voie Appienne, à l'endroit même où étoit le cimetière de Saint-Calixte, cimetière où ce saint reposoit alors, où avoient été d'abord déposés les corps des apôtres saint Pierre et saint Paul, et où avoit été transporté plus tard celui de saint Sébastien par les soins de sainte Lucine, dame romaine.

Cette église, après avoir été restaurée par plusieurs Papes, fut entièrement reconstruite, en 1612, par le cardinal Scipion Borghèse, qui la décora d'un portique que soutiennent six belles colonnes de granit. On y voit la statue du saint sculptée en marbre blanc par un élève du chevalier Bernin. Le saint est représenté mort et couché.

De cette église, on descend dans des cata-

combes, par un escalier étroit et difficile. On assure que ces catacombes ont plusieurs milles d'étendue. Ce sont des galeries qui, creusées dans la terre ou dans le sable, se partagent en plusieurs branches, lesquelles se coupent dans tous les sens, et composent un labyrinthe, dont on se tireroit difficilement, si l'on s'y engageoit sans un guide qui les eût souvent visitées. Elles ont trois ou quatre pieds de largeur seulement, et ordinairement six à sept de hauteur.

A quelle époque et par quels motifs ces galeries ont-elles été creusées? On n'est pas d'accord là-dessus; cependant, l'opinion la plus générale c'est qu'elles l'ont été par les premiers chrétiens qui, dans le temps des persécutions, s'y retiroient et y célébroient les saints mystères. Mais comment ces premiers chrétiens auroient-ils pu faire de pareilles excavations? Sous quelle protection auroient-ils conduit à terme ces immenses travaux, eux qui étoient pauvres, foibles et persécutés?

Il est donc plus probable que ces souterrains sont l'ouvrage des Romains, qui les creusèrent dans l'intention d'en tirer la terre qu'on a depuis appelée *pouzzolane*, terre qui est excellente pour bâtir, et dont ils faisoient

un grand usage dans les édifices de tout genre qu'ils élevoient alors à l'envi. Les chrétiens, trouvant ces souterrains tout faits, les regardèrent comme une ressource que leur avoit préparée la providence; ils les agrandirent encore, ils s'y cachèrent, ils y prièrent ensemble; ils y enterrèrent aussi leurs morts, afin que les corps des saints ne restassent pas mêlés avec ceux des infidèles; et les catacombes leur servirent ainsi tout à la fois d'asile, d'oratoire et de cimetière.

L'étendue et l'irrégularité des catacombes en rendent la visite fort dangereuse; il s'y fait aussi des éboulemens qui en ferment le retour, et plusieurs personnes ont été les victimes de leur curiosité. On m'avoit affirmé qu'un Suédois, ayant voulu aller avec sa femme au-delà du terme que lui fixoit son guide, n'avoit jamais reparu; que l'on n'avoit plus revu une douzaine d'écoliers, qui, s'étant dérobés à la surveillance de leur maître, s'y étoient imprudemment engagés, et que tout récemment quelques voyageurs, après y avoir erré long-temps, ne s'en étoient tirés, que parce qu'ils avoient eu le bonheur d'entendre des ouvriers qui, par hasard, y travailloient. A quoi tient la vie de l'homme! Ce trait me

rappelle l'épisode qui termine le quatrième chant du poème de l'*Imagination;* le voici :

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monumens et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense;
Depuis, loin du regard et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfans,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connoître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parens, l'espoir de la peinture,
Brûloit de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main et dans l'autre un flambeau,
Il entre ; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses ;
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre : hélas!
Il a perdu le fil qui conduisoit ses pas.

Il cherche, mais en vain ; il s'égare, il se trouble ;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncemens de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite ;
Il appelle, l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.
Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
L'heure approche, déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit ; toutefois, d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir ! Par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :

De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le délire brûlant, le désespoir affreux,
La mort!... non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchans viennent aigrir ses peines!
Ses parens, ses amis qu'il ne reverra plus,
Et ses nobles travaux qu'il laissa suspendus;
Ces travaux qui devoient illustrer sa mémoire,
Qui donnoient le bonheur et promettoient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!,
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossemens,
De la mort qu'il veut fuir horribles monumens,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle;
Il y porte la main. O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnoît le fil qu'il a perdu;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.

Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son ame encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux! quel ravissement quand il revoit les cieux,
Qu'il croyoit pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister aux premiers jours du monde.

Nous lisons dans les notes qui sont à la suite du chant, que cette aventure, qu'on est tenté de prendre pour une fiction, est réellement arrivée à un élève de l'Académie de France. Quoi qu'il en soit, divers accidens de ce genre ont été cause qu'on a fermé plusieurs galeries à une certaine distance de leur ouverture, en en laissant cependant assez pour satisfaire la curiosité des voyageurs sur leur forme et sur l'arrangement des tombeaux.

Ceux qui ne craignent pas d'y pénétrer,

voient à droite et à gauche des cavités percées horizontalement, de la longueur et de la profondeur nécessaires pour recevoir un corps. Il y en a quelquefois trois, quatre et même cinq les unes sur les autres. Lorsque les corps y étoient déposés, on en fermoit l'entrée avec des briques que l'on scelloit à chaux et à ciment. La plupart de ces cavités sont vides aujourd'hui, parce que les corps de plusieurs martyrs célèbres ont été transférés hors des catacombes; il en reste cependant encore où reposent des corps assez bien conservés, et c'est de là que se tirent même actuellement les précieuses reliques que le Pape accorde aux églises des pays catholiques. Cette fouille ne se fait certainement pas de la manière que les protestans l'ont avancé. A les entendre, on prendroit au hasard un corps dans les catacombes; et, après l'avoir décoré d'un beau nom, on en feroit sur-le-champ un martyr. Cette calomnie n'a pas le moindre fondement: nous disons bien que les catacombes étoient le cimetière des premiers chrétiens; mais nous n'avons jamais ajouté que tous les premiers chrétiens étoient des saints: aussi prend-on à Rome les plus grandes précautions pour éviter des méprises à cet égard, et aime-t-on mieux

enterrer avec décence les reliques douteuses, que de les distribuer aux fidèles.

Dans les loges ou cavités se trouvent ordinairement près des corps une lampe sépulcrale et un vase appelé urne lacrymatoire. Ce vase est de terre cuite ou de verre. S'il conserve une teinte rouge, et que l'on remarque au fond un sédiment, on a tout lieu de croire que le corps est celui d'un martyr. Des philosophes, intéressés à infirmer cette preuve, ont prétendu que ce sédiment provenoit du vin que les chrétiens réservoient pour participer à la sainte Eucharistie; mais le savant Leibnitz, ayant fait à ce sujet des expériences chimiques, a démontré que ce ne pouvoit être qu'une croûte de sang congelé, qui en retenoit encore la couleur après plusieurs siècles. On sait d'ailleurs avec quelle dévotion les chrétiens recueilloient le sang de leurs frères; ils tâchoient d'en ramasser toutes les gouttes, et c'est pour cela qu'on trouve quelquefois dans les vases une éponge ou des linges teints de sang.

Sur la brique qui fermoit l'entrée de la cavité est assez ordinairement représenté quelque symbole, comme une fleur, une palme, une branche de chêne : la fleur désignoit la virgi-

nité; la palme, le martyre; la branche de chêne, la force et la constance. Ces symboles, bien respectables sans doute, ne suffisent pourtant pas, quand ils sont seuls, pour dénoter le martyre ou la sainteté; mais si dans la même cavité se trouve la fiole teinte de sang, ils tirent de cette union une force nouvelle, et il ne reste plus aucun doute sur l'authenticité des reliques. Tenons-nous-en à cette règle : c'est celle qu'en 1668 traça la congrégation des indulgences, et les termes dans lesquels est conçue sa déclaration font assez connoitre que la question n'avoit pas été traitée à la légère : « *Cùm de notis disceptaretur ex quibus veræ sanctorum martyrum reliquiæ à falsis et dubiis dignosci possint, sancta congregatio, re diligentiùs examinatâ, censuit palmam et vas illorum sanguine tinctum pro signis certissimis habenda esse; aliorum verò signorum examen in aliud tempus rejecit. Dat. Romæ, die X aprilis* 1668. »

On trouve fréquemment dans les tombeaux, des inscriptions relatives à la résurrection et aux autres mystères de la foi; mais il est rare d'y trouver des noms avec des dates, ou d'autres notions capables de satisfaire les curieux. Je n'en suis pas surpris : les martyrs ne son-

geoient pas à la postérité; c'étoit assez pour eux que leurs noms fussent écrits dans le livre de vie, et, comme ils quittoient tout pour Dieu, ils ne vouloient que Dieu pour récompense. Il y a donc des reliques de saints inconnus; mais ces reliques, lors même qu'elles sont distinguées par des marques certaines, ne sont point mises dans la même classe que les autres, et l'Église ne permet jamais d'honorer ces sortes de saints par un office particulier.

Je vous ai dit que les catacombes qui servoient de cimetière aux premiers chrétiens, leur servoient en même temps d'oratoire. En effet, mon ami, ils s'y retiroient aussi pour prier, et il n'est pas indifférent pour nous de reconnoître la place où se célébroient les saints mystères.

En entrant dans ces catacombes on passe par une espèce de salle ronde, assez vaste, au milieu de laquelle est un autel de pierre: autour de cette salle sont des restes de siéges taillés dans le roc, sur lesquels les fidèles s'asseyoient pendant les assemblées. Là se rendoit avant le jour un pontife vénérable, qui avoit peut-être échappé au fer des bourreaux, et qui, sur un corps épuisé déjà par les austé-

rités, portoit les marques des tourmens qu'il venoit d'endurer pour la foi. Il lisoit à ses frères, les saintes Écritures, leur expliquoit l'Évangile, et ne manquoit pas d'y ajouter quelque exhortation convenable à leurs besoins. Instruits et encouragés par ses paroles, les assistans se levoient, et, se tournant vers l'Orient, faisoient des prières pour toutes sortes de personnes, même pour ceux qui les persécutoient.

On offroit ensuite les dons, c'est-à-dire le pain et le vin qui devoient être la matière du sacrifice. Le prêtre recevoit ces dons, des mains des fidèles, et les offroit à Dieu en leur nom. Cette offrande faite, il commençoit le saint sacrifice; et, après avoir pris la communion, il la distribuoit à son troupeau par la main des diacres.

Combien de fois, hélas! ces saintes cérémonies ne furent-elles pas interrompues par l'arrivée de quelques chrétiens, apportant au milieu de l'assemblée les cadavres de leurs frères qu'ils avoient arrachés aux bêtes? On ne gémissoit pas alors, on ne pleuroit pas; on se remettoit à prier... on avoit au ciel un intercesseur de plus. Mais que devenoit-on, quand de sinistres clameurs pénétroient sous

ces voûtes?..... Car, il faut en convenir, les chrétiens des premiers siècles étoient en butte à la haine publique; on les accusoit d'être les ennemis du genre humain; la prévention empoisonnoit jusqu'à leurs vertus, et, quelques précautions qu'ils prissent pour se cacher, ils étoient trop nombreux pour n'être pas facilement découverts.

Je crois, mon cher ami, qu'en de telles alarmes les femmes, les enfans pouvoient prendre la fuite; mais, pour les hommes, entendez-les se dire les uns aux autres : « Pourquoi craindrions-nous? comme si nous avions oublié les promesses que Jésus-Christ a faites à son Eglise. Une grande tempête s'est élevée; mais il dira à la mer, Calme-toi, et aussitôt il se fera un grand calme. »

Il y a d'autres catacombes à Rome et dans les environs; mais celles de Saint-Sébastien sont les plus vastes et les plus célèbres : les auteurs disent que dix-sept Papes et cent soixante-quatorze mille martyrs y ont été enterrés. Au reste, tous ces monumens sont aussi curieux, aussi respectables les uns que les autres, puisqu'ils nous rappellent tous également la naissance de l'Église et la constance des anciens héros du christianisme.

En reprenant le chemin de Rome, j'ai vu le beau mausolée de Cécilia Métella, femme de Crassus, et fille de Quintus Métellus le Crétois. Les siècles, les Barbares et les guerres civiles du moyen âge ont heureusement respecté la majeure partie de ce monument, qui remonte aux derniers temps de la république. Sur un grand socle carré s'élève une tour ronde, de quatre-vingt-dix pieds de diamètre, laquelle est revêtue de pierres tiburtines, travaillées avec tant d'art, qu'on a de la peine à en apercevoir les jointures. Au haut est une corniche avec une frise ornée de têtes de bœufs et de guirlandes. Cette décoration a fait donner à la tour le nom de *Capo di Bove*. Au-dessous, sur le côté qui regarde le chemin, on lit cette inscription :

CÆCILIÆ
J. CRETICI F.
METELLÆ CRASSI.

Que d'erreurs on nous épargneroit, a dit un savant, en voyant cette épitaphe, si l'on ne gravoit jamais sur le marbre que des inscriptions aussi simples !

Eudore, dans l'épopée des *Martyrs*, raconte qu'ayant voulu regagner la voie Ap-

pienne, au commencement de la nuit, il s'étoit dirigé sur le tombeau de Cécilia Métella, et s'étoit, sans le savoir, trouvé bientôt dans les catacombes. Ces catacombes étoient donc précisément celles de Saint-Sébastien. Si vous voulez en avoir une nouvelle description, mais faite par un grand maître, écoutez le récit que M. de Chateaubriand met dans la bouche d'Eudore.

« J'étois allé visiter la fontaine Égérie. La » nuit me surprit : pour regagner la voie Ap- » pienne, je me dirigeai sur le tombeau de » Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur » et d'élégance. En traversant des champs » abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes » qui se glissoient dans l'ombre, et qui, toutes » s'arrêtant au même endroit, disparoissoient » subitement. Poussé par la curiosité, je m'a- » vance, et j'entre hardiment dans la caverne » où s'étoient plongés les mystérieux fantômes : » je vis s'allonger devant moi des galeries sou- » terraines, qu'à peine éclairoient de loin en » loin quelques lampes suspendues. Les murs » des corridors funèbres étoient bordés d'un » triple rang de cercueils placés les uns au- » dessus des autres. La lumière lugubre des » lampes, rampant sur les parois des voûtes,

» et se mouvant avec lenteur le long des sé-
» pulcres, répandoit une mobilité effrayante
» sur ces objets éternellement immobiles. En
» vain, prêtant une oreille attentive, je cher-
» che à saisir quelques sons pour me diriger
» à travers un abîme de silence, je n'entends
» que le battement de mon cœur dans le repos
» absolu de ces lieux. Je voulus retourner en
» arrière, mais il n'étoit plus temps : je pris une
» fausse route ; et, au lieu de sortir du dédale,
» je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui
» s'ouvrent et se croisent de toutes parts, aug-
» mentent à chaque instant mes perplexités.
» Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus
» je m'égare ; tantôt je m'avance avec lenteur,
» tantôt je passe avec vitesse : alors, par un
» effet des échos qui répétoient le bruit de mes
» pas, je croyois entendre marcher précipi-
» tamment derrière moi.

» Il y avoit déjà long-temps que j'errois
» ainsi ; mes forces commençoient à s'épuiser :
» je m'assis à un carrefour solitaire de la cité
» des morts. Je regardois avec inquiétude la
» lumière des lampes presque consumées qui
» menaçoient de s'éteindre. Tout à coup une
» harmonie, semblable au chœur lointain des
» esprits célestes, sort du fond de ces demeures

» sépulcrales : ces divins accens expiroient et
» renaissoient tour à tour ; ils sembloient s'a-
» doucir encore en s'égarant dans les routes
» tortueuses du souterrain. Je me lève, et je
« m'avance vers les lieux d'où s'échappent les
» magiques concerts : je découvre une salle il-
» luminée. Sur un tombeau paré de fleurs,
» Marcellin célébroit le mystère des chrétiens :
» des jeunes filles, couvertes de voiles blancs,
» chantoient au pied de l'autel ; une nom-
» breuse assemblée assistoit au sacrifice. Je
» reconnois les catacombes !..... Tandis que
» je m'abandonne à mes réflexions, un diacre
» se penche à l'oreille du pontife, dit quelques
» mots, fait un signe : soudain les chants ces-
» sent, les lampes s'éteignent..... Emporté par
» les flots du peuple saint, je me trouve à l'en-
» trée des catacombes. »

En vous citant un morceau de M. de Chateaubriand, je me suis condamné au silence. Adieu donc, mon cher Charles.

Lettre Vingt-neuvième.

Rome, 27 mai 1838.

J'allois, il y a quelques jours, au Capitole, lorsque je vis venir vers moi un religieux Franciscain, dont les traits respectables ne m'étoient pas inconnus. Je fis encore quelques pas, et je reconnus tout de suite, quoiqu'il ne portât plus une longue barbe, comme lorsque je le vis pour la première fois, le révérend Père Francesco de la Grotte, ce digne gardien du saint Sépulcre, qui me reçut avec tant de bonté lors de mon pélerinage à Jérusalem, et qui, ayant fini son temps en Terre-Sainte, étoit revenu vivre, comme simple religieux, dans son premier monastère. Je me jetai aussitôt dans ses bras, je le serrai sur mon cœur, et, dans mon empressement, je

lui fis mille questions, auxquelles je lui laissois à peine le temps de répondre.

Quelle fut ma surprise, quand, lui demandant des nouvelles de plusieurs de mes connoissances, je vis ses yeux se remplir de larmes! Après un moment de silence, il m'engagea à le suivre dans son monastère, qui étoit près de là. Arrivés dans sa pauvre cellule, qui me représentoit celle que j'avois occupée chez les bons Pères de Jérusalem, il me dit, et de profonds soupirs interrompirent souvent ce récit : — Ceux dont vous me demandez des nouvelles, et qui étoient si dignes de votre souvenir, ont été assassinés.—Comment, m'écriai-je, assassinés! par des Arabes, sans doute? — Non, par des Grecs; voici le fait :

«Vers le milieu du mois de juillet 1833, six religieux espagnols, dont deux prêtres, le révérend Père Isidoro Banals, procureur-général de Terre-Sainte, et le Père Zacharie Bettarnero; quatre frères convers, Alexandre Gomez, Mathias Céprian, Paul Gonzalez et François Artiq; avec deux jeunes catholiques, Benoit Gallard, frère du drogman du supérieur de Terre-Sainte, et le fils du vice-consul de Jaffa, s'embarquèrent pour aller à

Alexandrie, et de là passer en Espagne. Le bâtiment étoit chargé de planches, et appartenoit à un Turc qui avoit aussi reçu à bord, comme passagers, quatre Turcs et deux Juifs ; l'équipage se composoit, en outre, de trois Turcs et de sept Grecs schismatiques. A peine l'ancre fut-elle levée, et la voile déployée, que le timonnier mit la proue dans la direction de Chypre, au lieu de la tourner vers Alexandrie. On lui demanda pourquoi il prenoit cette route, et il répondit que c'étoit pour aller faire de l'eau à Cimarole, en Chypre. Quelques jours après, comme on étoit dans le voisinage de cette île, les sept Grecs, saisissant le moment où tous les passagers reposoient, montent sur le pont, et, armés chacun d'un poignard, ils percent de coups le capitaine, l'officier qui avoit soin des étrangers, quatre religieux, les deux jeunes catholiques, les quatre Turcs passagers et les deux marchands juifs. Ils n'avoient pas épargné les deux autres Turcs de l'équipage, et ils les croyoient morts ; mais ceux-ci n'étoient que blessés, et se tenoient cachés sous des planches. Les Grecs laissèrent donc la vie à deux religieux seulement, et leur promirent de les sauver, s'ils leur indiquoient l'endroit où étoit l'argent. Sur leur

refus, ils cassèrent les coffres et les malles, firent un trou au bâtiment, dans l'intention de le submerger; et, l'abandonnant, ils se jetèrent dans la barque, et y firent descendre avec eux les deux religieux, qu'ils massacrèrent un moment après.

« Cependant les deux Turcs qui, de dessous leurs planches, suivoient, autant qu'ils le pouvoient, les mouvemens de leurs assassins, ne les eurent pas plus tôt vus s'éloigner, qu'ils cherchèrent à boucher le trou, et se dirigèrent vers le port de Larnaca, où ils arrivèrent heureusement le second jour. Celui qui étoit le moins blessé gagna terre, et raconta cette horrible aventure. Le consul de France n'en fut pas plus tôt instruit qu'il envoya son chancelier avec le témoin à bord du bâtiment, pour interroger l'autre Turc, qui n'avoit pas eu la force d'en sortir, et qui, par sa déposition, confirma tout ce que le premier avoit rapporté.

« La relation de cet affreux événement fut expédiée sur-le-champ à notre procureur-général à Jérusalem, ainsi qu'à moi, qui me trouvois alors à six lieues d'Antioche, sur le chemin d'Alep, où je me rendois pour la sainte visite. J'en fis sur-le-champ deux copies : j'en

expédiai une au Père commissaire de Terre-Sainte, à Constantinople, afin qu'il en informât, sans délai l'ambassadeur de France, et je gardai l'autre.

«Cet attentat ne devoit pas rester long-temps impuni. Les assassins furent pris peu de temps après, dans une petite île, près de Chypre; trois furent condamnés et exécutés sur le lieu même, et les quatre autres conduits à Constantinople, pour être mis au bagne. Ils avouèrent avoir jeté à la mer les deux religieux; en effet un bâtiment européen rencontra le cadavre de l'un d'eux, à quelque distance de Chypre.»

A ce récit en succéda un autre bien triste aussi. Ce bon Père m'apprit que, peu de temps après mon départ, la peste avoit enlevé la plus grande partie des religieux du couvent de Saint-Sauveur. Je donnai quelques larmes à ces bons amis, et cependant j'enviois leur sort. Mourir à Jérusalem, à quelques pas du Calvaire, près de la tombe du Sauveur du monde, et mourir victime de la charité, quelle mort!... quel réveil!....

Je restai long-temps avec cet ancien gardien du saint Sépulcre : sa présence me rappeloit tout ce que j'avois vu à Jérusalem; elle

renouveloit toutes les impressions que j'y avois reçues. De retour dans le couvent que j'habite, je me prosternai devant mon crucifix, et là, dans les sentimens d'une vive componction, je répétai ce que j'avois dit si souvent, et ce que je n'avois pas assez mis en pratique :— « Que suis-je, en comparaison de tous ces fervens religieux? m'oublier, me sacrifier pour vous qui vous êtes volontairement sacrifié pour moi, tel sera désormais, ô mon Dieu, mon unique soin, mon unique bonheur. Que ne sont-ils retranchés du nombre de mes jours, ces jours infortunés que j'ai passés sans vous servir! Non, je ne m'en consolerai jamais; sans cesse je vous dirai avec Augustin pénitent : *Serò te amavi*, je vous ai aimé trop tard; mais à présent je vous aime, je vous aimerai, et, par l'ardeur de mon amour, je compenserai le temps que j'ai passé sans vous aimer. Et vous, croix sainte, croix adorable, le moment viendra où tout m'échappera; vous me resterez cependant, et vous serez alors mon unique espérance. On vous mettra dans mes mains défaillantes, on vous présentera à mes yeux obscurcis, on vous appliquera sur mes lèvres décolorées; puissé-je auparavant apprendre à vous por-

ter ; c'est par les souffrances que le Christ est entré dans sa gloire ; et pour partager un jour sa gloire, il me faut en ce monde partager aussi ses souffrances. »

Hier encore, j'eus un souvenir de Terre-Sainte. J'étois allé faire une dernière visite au collége de la Propagande, collége où l'on trouve, comme vous le savez, plus de deux cents jeunes gens, venus de toutes les parties du monde, lesquels étudient la science ecclésiastique, avec l'intention de retourner dans leur pays, et d'y porter la foi. Le supérieur de cette maison, père Jésuite, aussi recommandable par ses connoissances que par ses vertus, me reçut avec la politesse qui caractérise les membres de cette société, et, après m'avoir parlé de mon pélerinage à Jérusalem, il me dit qu'il avoit parmi ses élèves un jeune homme de Bethléem, qui se disposoit à prendre les ordres sacrés. Je lui dis que je pourrois le connoître, et il le fit aussitôt appeler. Effectivement, malgré tout le temps qui s'étoit écoulé dans l'intervalle, je reconnus sans peine, dans ce jeune homme, un arabe catholique, nommé Abdalha Comindari, que j'avois souvent vu à Bethléem, dans la sacristie de l'église, et chez son frère, célèbre fabri-

cant de chapelets. Le supérieur lui demanda s'il me reconnoissoit. Le jeune arabe me regarda quelque temps, et répondit que non : je n'en fus pas surpris ; j'avois à Jérusalem une barbe fort épaisse, et je portois sur ma robe de Trappiste un scapulaire noir, tandis que je portois ici la grande cuculle blanche. Cependant il ne cessoit de me regarder ; puis, tout à coup, comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, joignant les mains, et avec l'accent du bonheur, il s'écria : — Ah ! je le reconnois, c'est ce bon pélerin qui, avant de quitter Bethléem, oignit d'huile de rose la crèche de l'enfant Jésus, et embauma le lieu de la Nativité. — Oui, mon enfant, c'est lui-même ; et je le serrai sur mon cœur palpitant de joie au souvenir de ce lieu de la Nativité, au seul nom de la crèche et de l'enfant Jésus.

Adieu, mon cher Charles, de semblables momens font oublier bien des peines !

Lettre Trentième.

Rome, 1er juin 1838.

Qu'est-ce que la religion doit espérer ou craindre de la disposition des esprits en Europe? Tel est, mon cher Charles, le sujet que je voulois examiner dans ma première lettre; mais, comme on l'a dit avec raison, l'homme propose, et c'est Dieu qui dispose. Pendant que je m'occupois de cette question, et que, pour la traiter d'une manière plus satisfaisante, je consultois les prélats les plus recommandables par leurs lumières, j'ai eu l'honneur de recevoir du Saint-Père une bulle par laquelle je suis nommé abbé de la Trappe. Cette nomination m'oblige à me rendre sur-le-champ en France, et je ne reste plus ici que le temps qui m'est absolument nécessaire pour faire mes préparatifs, et prendre congé de Sa Sain-

Digitized by Google

teté. Ainsi, mon ami, dans deux ou trois jours, sans différer plus loin mon départ, j'irai baiser les pieds du vénérable pontife qui m'a accueilli avec tant de bienveillance et m'a donné des marques si sensibles de sa bonté. Quand j'aurai reçu sa bénédiction je me rendrai à l'église de Saint-Pierre, et là, prosterné devant le tombeau des apôtres, je demanderai au Seigneur, par leur intercession, les grâces dont j'ai besoin pour ne pas fléchir sous le fardeau qui m'est imposé.

Quel changement, ô ciel! Je croyois rentrer bientôt dans l'obscurité du cloître, et je suis obligé de me choisir un domicile au milieu de Rome, car c'est dans la capitale du monde chrétien que sera désormais ma résidence, ayant été aussi nommé procureur-général de l'ordre. C'est de là que je correspondrai avec nos différentes maisons et que je partirai chaque année pour me rendre, au chapitre général, qui se tient ordinairement à la grande Trappe, près de Mortagne, dans le mois de septembre. Ainsi, au lieu de passer le reste de mes jours, comme je me l'étois promis, à méditer les vérités éternelles, je vais avoir à m'occuper des intérêts de mes frères. Qu'est devenu le temps où, dans mon monastère, je vaquois,

oublié du monde entier, aux occupations les plus viles? Je trouvois cependant mon bonheur dans cette abjection, et je n'aurois pas changé mon sort contre celui des princes de la terre. Libre alors de tout autre soin, je ne songeois qu'à la seule chose nécessaire, et n'aspirois qu'à l'éternel repos. La méditation m'avoit appris que, hors de là, il n'y a que vanité et inquiétude; et quand une heureuse expérience m'a rendu cette vérité plus sensible, que mon âge plus avancé et le dépérissement de mes forces m'avertissent de ma dernière heure, me voilà pour ainsi dire écarté du port où, après tant d'orages, j'avois trouvé le calme et la félicité..... N'importe, j'obéirai, sachant d'ailleurs que ce Dieu nous mène quelquefois à ses fins par des voies extraordinaires, et ayant aussi reconnu que ses desseins sur moi sont tous des desseins de miséricorde. Priez seulement pour votre ami, mon cher Charles, priez; je n'eus jamais un si grand besoin de vos prières, car la dignité à laquelle je suis élevé n'a pas diminué la charge que je m'étois imposée moi-même, elle l'a au contraire aggravée; de cette dignité naissent des obligations nouvelles. Pour concilier tous ces devoirs, pour satisfaire à la règle que j'ai em-

brassée, je vivrai autant que possible en Trappiste, je ne me montrerai que sous ma robe de religieux, et je chercherai à me faire une solitude dans mon cœur. Oui, la croix que je porte sur ma poitrine ne sera pas pour moi un simple ornement; l'ayant sans cesse sous les yeux, je considérerai de plus près les traces de mon Sauveur, et je m'animerai sans cesse à les suivre. Pour m'affermir, j'ai besoin, je le sens, de grâces particulières; redoublez donc vos prières, mon bien bon ami. Et vous, lecteur, que j'ai tant de fois associé aux confidences de l'amitié, priez aussi pour moi, afin qu'en digne enfant de saint Bernard, je fasse quelque chose d'utile à son ordre, et que je mérite par là de rentrer un jour dans le cloître, et d'y mourir sur la cendre, entouré de mes frères.

Adieu.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

COUR D'ASSISES

DU HAUT-RHIN (COLMAR).

Présidence de M. Marande. Audience du 2 mars 1837.

INCENDIE DU COUVENT DE LA TRAPPE.

Accusation contre un Frère Novice. — Incident inattendu.

La commune de Reiningen, située dans l'arrondissement d'Altkirch, à quelques lieues de Mulhausen, ville toute protestante, possède un couvent de Trappistes, situé dans un riant canton appelé Oulnuberg. Inquiétés par quelques personnes dans les premiers jours de la révolution de juillet, les pères Trappistes s'étoient d'abord réfugiés à l'étranger. Mais la marche régulière du nouveau gouvernement, et la tolérance reli-

gieuse dont il s'est fait une sévère loi, ayant encouragé les Trappistes, ils sont successivement revenus au couvent, où ils continuent à mener, comme par le passé, une vie silencieuse et austère. Aimés dans la commune de Reiningen et dans ses environs, absorbés par leurs pratiques religieuses et par leurs travaux agricoles, étrangers à toute menée politique, rien n'avoit jamais troublé la tranquillité et le calme du couvent.

Mais le 13 novembre 1836, vers deux heures après midi, le feu se manifesta à l'une des granges de l'établissement. En peu d'instans, et malgré les plus prompts secours, la grange et les riches produits agricoles qu'elle contenoit sont devenus la proie des flammes; on parvint seulement à sauver le reste de l'établissement. Le dommage fut évalué à 30,000 fr. environ. Tout, dans l'incendie, indiquoit la main de la malveillance. Mais qui en étoit l'auteur? On s'épuisoit en conjectures, car les frères Trappistes étoient aimés, et on ne leur connoissoit pas d'ennemis.

Cependant, au moment où l'incendie attiroit tous les regards, un homme fut apperçu, fuyant loin de la direction du couvent. Cette circonstance, et les allures de cet homme, éveillèrent les soupçons de ceux qui le rencontrèrent. Il fut arrêté, conduit devant le maire de Reiningen, et sommairement interrogé. Comme on vouloit le fouiller, il remit lui-même deux livres de prières, des

certificats de l'évêque de Strasbourg, un rasoir et quelques autres objets insignifians. Sur la demande qui lui fut faite s'il étoit l'auteur de l'incendie, il répondit négativement. Il prétendit ensuite qu'il venoit du couvent, où il avoit assisté à l'office; ce qui fut démenti.

Il fut conduit en prison, et une information eut lieu. Elle fit découvrir que cet individu se nommoit Schutz, qu'il avoit habité le couvent pendant huit mois, en qualité de novice, et qu'il en avoit été renvoyé, comme n'ayant pas la vocation. Du reste, ses antécédens étoient excellens; jamais aucune plainte ne s'étoit élevée contre lui. Son caractère étoit sombre, taciturne, mais ses mœurs étoient douces. Aucun méfait ne lui étoit reproché; aucun propos annonçant même un esprit de haine ou de vengeance contre le couvent n'étoit sorti de sa bouche. Cependant, malgré ses bons antécédens, malgré le peu d'importance des charges découvertes contre lui, on persistoit à le considérer comme l'auteur de l'incendie.

L'information ne révéla que des circonstances peu aggravantes. En somme, il y avoit bien contre cet homme des indices, des présomptions, mais il n'existoit aucune preuve de nature à entraîner la conviction. Aussi lorsque l'affaire parvint devant la chambre d'accusation de la cour royale de Colmar, l'organe du ministère public n'hésita pas à requérir un arrêt de non-lieu; car le renvoi de-

vant les assises lui sembloit inutile, tant les charges étoient légères, pour ne pas dire insignifiantes. Cependant la chambre d'accusation ne crut pas devoir faire droit à ces conclusions; elle ordonna que Schutz comparoîtroit devant le jury.

C'est le 2 mars que Schutz s'est présenté à l'audience, pour répondre à l'accusation. Son défenseur, Me Baillet, étoit plein de confiance.

La cour paroissoit croire que l'affaire se terminéroit promptement par l'acquittement de l'accusé. L'organe du ministère public, qui avoit demandé que Schutz ne fût pas mis en accusation, ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'il lui étoit impossible de plaider la culpabilité. Tout annonçoit donc que le drame arrivoit rapidement à un dénouement favorable pour l'accusé.

Aussi, défenseur, président, jurés, ministère public, tous avoient un air riant et heureux. Nulle préoccupation, nulle émotion, nulle anxiété ne venoient rembrunir les physionomies. Mais en regardant l'accusé, on est frappé de son maintien. Son costume annonce quelque chose de clérical; sa figure est commune, triviale; sa tête est penchée sur sa poitrine, ses yeux fixés vers la terre, ses mains croisées sur ses genoux. Une impassibilité profonde caractérise tout son maintien. Comment concilier cette componction, ce calme, cette indifférence, avec l'air de bonheur et de confiance de son conseil, avec les paroles

d'encouragement qu'il ne cesse de lui prodiguer? Nous allons bientôt l'apprendre.

Après la lecture de l'acte d'accusation et de l'arrêt de renvoi, M. le président invite l'accusé à se lever et lui dit : « Vous avez entendu l'accusation portée contre vous; qu'avez-vous à répondre? Les faits de l'acte sont-ils vrais?

L'accusé, d'une voix foible et les yeux baissés : — Oui, ils sont vrais. (Mouvement prolongé dans l'auditoire.)

M. le président. Comment, ils sont vrais! Vous êtes donc coupable?

L'accusé, avec le même son de voix : Oui, je suis coupable. (Nouveau mouvement.)

Rien ne sauroit peindre l'effet produit sur la cour, sur le ministère public, sur le défenseur, sur l'auditoire, par ce peu de paroles.

L'accusé demeure impassible; il est debout, les mains appuyées sur l'estrade; son maintien est plein de componction. Il ose à peine lever les yeux; tous les regards se portent sur lui. A l'indifférence générale a succédé l'intérêt, l'anxiété, le trouble; chacun se demande si on a bien entendu, si l'accusé a bien compris du moins la portée de ce qu'il a dit; car on sent que cet aveu, s'il persiste, doit donner aux foibles indices de l'accusation une force extraordinaire.

M. le président. Accusé, avez-vous réfléchi à ce que vous venez de dire?

L'accusé. Oui.... je suis coupable.

M. le président. Mais cet aveu ne vous lie pas.

L'accusé. Cet aveu est la vérité.

M. le président. Réfléchissez.... il est temps encore.

L'accusé. Je suis coupable.

M. le président. C'est vous qui avez mis le feu à la grange?

L'accusé. C'est moi qui ai mis le feu à la grange.

M. le président. Pourquoi l'avez-vous fait?

L'accusé. Par esprit de vengeance. On m'avoit renvoyé du couvent injustement; j'ai voulu me venger.

M. le président. Et pourquoi, après avoir nié, vous reconnoissez-vous coupable?

L'accusé. La vérité est plus forte que moi; ma conscience m'oblige à le dire.

M. le président. Quelqu'un vous a-t-il excité à faire cet aveu? Vous l'a-t-on écrit?

L'accusé. Personne ne m'a parlé, personne ne m'a écrit. C'est ma conscience qui m'oblige à me reconnoître coupable.

Alors Schutz explique comment il a mis le feu. Il donne la description de la grange, celle de la prison de Reiningen, où il a été enfermé. Tous les détails qu'il révèle sont confirmés par les dépositions des témoins. La cour ne semble plus occupée que d'une chose, c'est de contrôler l'aveu de

Schutz; et cet aveu paroît sincère. Interpellé à plusieurs reprises, il le réitère toujours avec le même calme, avec la même impassibilité.

Quoique surpris à l'improviste par cette dramatique péripétie, le défenseur, Me Baillet, et M. Dillemann, substitut du procureur-général, ont été à la hauteur de la position nouvelle que cette nouvelle circonstance leur avoit faite.

L'organe du ministère public, reprenant toutes les présomptions qui, isolées, étoient sans force, et les reliant à l'aveu de l'accusé, établit sa culpabilité, tout en invoquant en sa faveur des circonstances atténuantes.

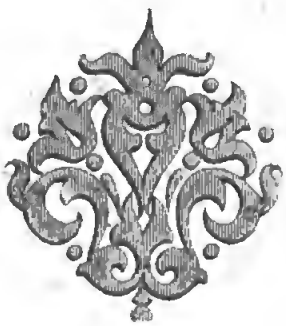
Me Baillet ne peut se décider à l'idée que l'accusé soit condamné, lui qui croyoit n'avoir aucun effort à faire pour obtenir son acquittement; aussi plaide-t-il avec force contre son client lui-même. Son aveu n'est sans doute pas spontané : *il lui aura été inspiré par de fausses idées d'ascétisme.* D'ailleurs, en droit, cet aveu est sans valeur, puisque c'est à l'aveu seul que l'accusation doit en quelque sorte son existence. Un pareil aveu décèle un esprit affoibli, une absence de facultés intellectuelles; et il est évident que l'accusé n'en comprend pas la portée. Certain d'un acquittement, il se condamne lui-même par son aveu. C'est l'acte d'un homme en démence. Le jury ne doit y avoir aucun égard.

Après des répliques animées du ministère pu-

blic et du défenseur, et un sage et impartial résumé de M. le président, le jury entre en délibération. Il revient à l'audience une heure après, avec un verdict qui reconnoît l'accusé coupable d'avoir mis le feu à la grange, sans la circonstance aggravante de maison habitée, mais avec des circonstances atténuantes.

L'accusé est condamné à cinq ans de réclusion.

Il entend sa condamnation avec la même impassibilité qu'il a conservée pendant tout le cours des débats.



Digitized by Google

(Extrait de l'*Ami de la Religion*, n° 2841.)

Le baron de Geramb, connu de nos lecteurs sous son nom de religion de Père Marie-Joseph, vient d'adresser la lettre suivante à M. l'abbé de La Mennais.

MONSIEUR,

J'ai hésité à vous tracer ces lignes, mais le tendre intérêt que je vous porte, l'amitié que je vous avois vouée, sans avoir l'honneur de vous connoître personnellement, m'en font un devoir, un devoir d'autant plus impérieux que ma conscience me reprocheroit le peu de jours que j'ai encore à vivre, si je gardois envers vous un lâche silence qui ne cesseroit de peser sur ma pensée et d'attrister mon cœur.

Il y a bien des années, Monsieur, que, me rendant à la Trappe, le premier volume de votre *Essai sur l'indifférence* me tomba sous la main; je ne chercherai point à vous dépeindre l'impression qu'il fit sur moi; je vous aimai et admirai tellement, que j'hésitai si, avant d'entrer dans mon

monastère, je ne devois pas aller faire la connoissance de l'homme dont le génie alloit devenir la gloire de la France, le bonheur de l'Église et le désespoir de l'impie; votre nom et votre image se montroient depuis, dans ma solitude, toujours à ma pensée, environnés, comme je n'en doutois pas, du respect et de l'admiration de vos contemporains.

Je vécus nombre d'années à l'ombre du cloître, sans connoissance de ce qui se passoit dans le monde; et plus tard, obligé de quitter mon monastère, je visitai le Mont-Sinaï et la Terre-Sainte. Je perdis de vue l'Europe, et ce ne fut qu'à mon retour de la haute Égypte que j'entendis quelque nouvelle vague à votre sujet. J'étois à peine de retour de mon long pélerinage, lorsqu'on me présenta un ouvrage ayant pour titre: *Paroles d'un croyant*. Le livre me tomba des mains, et je soutins hautement qu'il n'étoit pas de vous; mais ayant eu bientôt la certitude que je m'étois trompé, je me serois cru heureux si j'avois pu, Monsieur, effacer avec mon sang, la plus grande partie de cet ouvrage infernalement beau.

Cependant, je devois éprouver, si cela étoit possible, une douleur encore plus profonde; car un nouvel outrage étoit réservé au Saint-Siége, au vicaire de Jésus-Christ, et dans sa personne à notre sainte religion; je veux parler de votre dernier ouvrage sur les affaires de Rome. En tour-

nant convulsivement les feuilles de cet écrit, je me prosternai souvent la face contre terre, en priant pour vous, car il me sembloit entendre le bruit des ailes de l'ange précipité. Eh bien! Monsieur, toute l'amitié que je vous portois n'a pas diminué; elle a même augmenté, parce que vous avez atteint, selon moi, le dernier degré de l'infortune. Votre état me fait éprouver une sensation de souffrance inconnue qui flétrit jusqu'au sentiment de l'existence. Je vous trouve l'homme le plus à plaindre dans cette vallée de larmes; car j'ai l'intime conviction qu'il ne se passe pas de jour, que vous ne mesuriez, d'un œil effrayé, l'abîme profond dans lequel vous vous trouvez, et que pas une nuit ne s'écoule, où, seul avec votre génie, votre nom et votre célébrité, vous n'enviiez le sort du dernier frère ignorantin du dernier village de France.

Il viendra un temps, Monsieur, où étendu sur un lit de douleur, l'éternité, se présentant devant nos yeux, fera disparoître nos passions, brisera notre orgueil, et nous forcera de donner un dernier instant à la justice et à la vérité. C'est par ce dernier moment, ô mon cher M. de La Mennais, que je vous conjure d'écouter la voix d'un homme qui vous aime sincèrement, et qui donneroit tout au monde pour vous savoir heureux, et pour contribuer à vous replacer dans votre ancienne gloire.

Partant pour Rome, où je resterai deux ou trois

mois, je vais vous faire une proposition qui vous surprendra sans doute dès le premier moment, mais dont vous sentirez toute l'importance et la nécessité, lorsque, revenu de votre premier étonnement, vous y réfléchirez sérieusement devant votre crucifix.

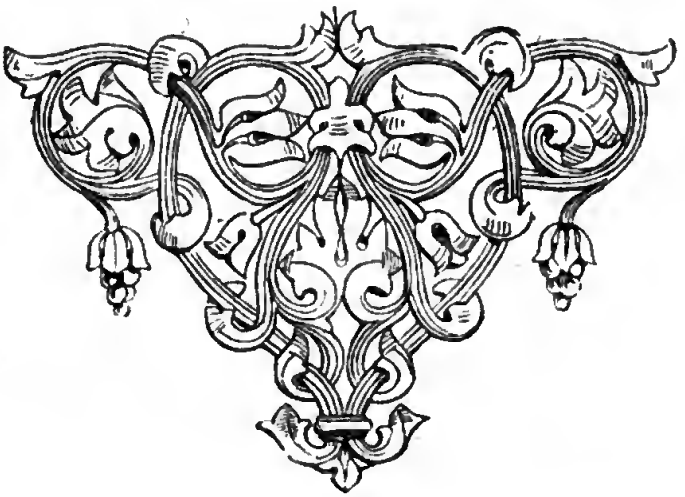
Soyez, mon cher M. de La Mennais, le compagnon de voyage d'un religieux qui aura pour vous les plus grands égards, et qui vous entourera de respect et de tendresse. Venez vous jeter avec lui aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, ce souverain Pontife, ce vieillard auguste et sacré dont vous avez si cruellement déchiré les entrailles paternelles. Dites-lui : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, » et vous trouverez dans sa personne le digne représentant du Dieu qui pardonne, et dans ses traits augustes, qui annoncent toutes les vertus de son cœur, le bonheur d'avoir retrouvé un fils bien-aimé. L'Église se réjouira, l'Europe bien pensante vous admirera, et moi, misérable pécheur, je bénirai, le front dans la poussière, celui qui vous inspira pendant tant d'années des pages si belles, et au service duquel vous consacrerez de rechef vos jours et vos veilles.

Veuillez m'honorer, Monsieur, d'une réponse, que vous auriez la bonté de m'adresser, soit chez MM. Adrien Le Clerc et Cie, mes libraires à Paris, qui connoîtront mon itinéraire, soit à

Marseille où je vous attendrai du 1er au 15 septembre, et croire à mes sentimens les plus distingués et les plus affectueux pour vous.

Frère Marie-Joseph DE GERAMB.

Mont-des-Olives de N. D. de la Trappe, le 25 juin 1837.



LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL SALA

AU PÈRE GÉNÉRAL DES RELIGIEUX DE LA CHARITÉ DE SAINT-JEAN-DE-DIEU, A ROME.

La fin principale et caractéristique des religieux de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu a toujours été de s'appliquer, sans relâche, au service des pauvres malades, et de leur prodiguer tous les genres de soins que l'ingénieuse charité chrétienne est seule capable d'inspirer. La triste et affligeante circonstance de l'invasion du choléra asiatique dans cette capitale du monde chrétien, tout en ouvrant un vaste champ au zèle des dignes fils de leur saint fondateur, a prouvé jusqu'à quel degré ces religieux peuvent porter l'exercice d'une si héroïque vertu. Personne ne pouvoit être mieux à portée de voir et d'apprécier la charité extraordinaire de ces dignes religieux, que la commission sanitaire établie dans cette célèbre cité; elle a vu ces charitables religieux, dans les plus grands besoins, enflammés de zèle et de générosité, prodiguer leurs soins et leurs fatigues, sans avoir égard aux

dangers auxquels ils exposoient leur vie, avec la persévérance la plus constante et la plus admirable.

Il seroit trop long d'énumérer ici les vertus qu'on a vues briller en eux dans cette circonstance. Cependant la commission ne pourra jamais taire la promptitude extraordinaire que votre paternité révérendissime, au premier avis du danger qui menaçoit Rome, mit à procurer les secours dont on avoit un si pressant besoin, en faisant venir de la Toscane et des autres provinces des religieux pour aider ceux qui déjà étoient occupés à donner leurs soins aux malheureux cholériques.

Elle aime aussi à se rappeler les immenses fatigues qu'eurent à supporter les religieux, non-seulement dans le traitement des cholériques, mais aussi dans l'ordre et le réglement qu'exigeoit dans les infirmeries ce genre de maladie. C'est ce qu'ils firent avec une intelligence admirable. Le zèle qui les porta à se charger des offices les plus répugnans à la nature, leur fit oublier le danger où ils s'exposoient évidemment eux-mêmes, puisque plusieurs d'entre eux sont morts victimes de leur charité et de leur dévouement.

Enfin, grâce à la miséricorde divine, le fléau destructeur, qui avoit semé partout sur son passage le deuil et l'épouvante, cessa d'exercer ses horribles ravages; cependant ils ne virent pas encore la fin de leurs fatigues, puisqu'ils se char-

Digitized by Google

gèrent des moyens à prendre pour prévenir le retour de la maladie.

La crainte d'offenser la modestie de votre paternité et celle de vos bons religieux, m'empêche de m'étendre davantage, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire de rappeler ici la juste reconnoissance que le public se plaît à rendre d'une voix unanime à leur vertu.

Mais la commission passera-t-elle sous silence le noble désintéressement avec lequel vous avez bien voulu subvenir aux doubles frais qu'ont occasionnés en même temps et les nombreux pansemens des malades, et les dépenses que les bons Frères ont été obligés de faire dans leurs voyages? Taira-t-elle la généreuse délicatesse avec laquelle a procédé le couvent en refusant l'indemnité qui lui avoit été offerte par la commission?

Puisse cette lettre vous exprimer les honorables témoignages de reconnoissance que la commission se fait gloire de rendre à des hommes si respectables; puisse-t-elle être aussi connue que leur conduite, qui toujours, mais surtout dans cette circonstance, a si bien su mériter les éloges qu'on est forcé de lui rendre!

La commission ne pouvant résister au vif désir de vous témoigner les sentimens de reconnoissance dont elle est pénétrée, prie votre paternité de vouloir bien accepter le petit don d'un calice qu'elle destine à l'église de votre couvent, afin que dans

la célébration des saints mystères, il puisse rappeler chaque jour l'affligeante circonstance qui provoqua ce témoignage de sa gratitude, et qu'il serve dans la suite à exciter les religieux de l'ordre à marcher sur les traces de leurs devanciers, et à imiter leur zèle et leur vertu.

Le soussigné cardinal président se tient très-honoré d'être l'organe de la commission pour vous témoigner les honorables sentimens dont elle est remplie et qu'elle conservera tant pour vous que pour vos enfans.

Plein de reconnoissance et d'estime, il se dit

Votre très-affectionné serviteur,

G. A., *cardinal* SALA.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Avertissement, Pag. vii.

LETTRE PREMIÈRE, P. 1.

Départ de Lyon. — Maladie à Colmar. — Arrivée au monastère du Mont-des-Olives de Notre-Dame de la Trappe. — Sensations. — Le Prieur et son frère. — Leur mort. — Incendie au Mont-des-Olives. — Novice qui y avoit mis le feu. — Cour d'assises. — Grippe. — Mort de deux religieux.

LETTRE DEUXIÈME, P. 15.

Maladie. — Souffrances. — Départ du monastère pour aller à Rome. — Voyage en Suisse. — Convalescence. — Notre-Dame des Ermites, pélerinage. — Réflexions sur la Suisse. — Lettre à M. de La Mennais. — Arrivée à Paris.

LETTRE TROISIÈME, P. 25.

Vincennes. — Ressouvenirs. — Arrestation à Husum en 1812. — Aix-la-Chapelle. — Le baron Desprès-des-Coudrais. — Trait admirable. — Captivité. — Translation. — L'abbé de Boulogne, évêque de Troyes. — Monseigneur de Grégorio.

— Le Père Fontana. — L'abbé Pedicini. — Entrée des alliés à Paris. — Délivrance.

LETTRE QUATRIEME, P. 39.

Église de Notre-Dame de Lorette. — Église de la Madeleine. — Obélisque de Luxor. — Louis XVI. — Marie-Autoinette. — Monument expiatoire. — Arc de Triomphe de l'Étoile. — Versailles. — Musée national. — Fieschi. — Église française de Châtel. — Saint-Sulpice. — Saint-Roch. — Sainte-Geneviève. — Son fronton. — Départ de Paris.

LETTRE CINQUIÈME, P. 67.

Voyage à Lyon. — Bords enchanteurs de la Saône. — Ile Barbe. — Foi vive des Lyonnais. — Nombreux établissemens de charité. — OEuvre de la Propagation de la Foi. — Fourvières. — Dévotion à la Vierge. — Saint Pothin. — Premiers martyrs des Gaules. — Sainte Blandine. — Église de Saint-Irénée.

LETTRE SIXIÈME, P. 81.

Départ de Lyon. — Bateau à vapeur. — Valence. — Avignon. — Portefaix, fléau des voyageurs. — Chapelle de la Miséricorde. — Christ en ivoire d'une rare beauté. — Tableau et vers du bon roi René. — Vaucluse. — Laure. — Pétrarque. — Crillon. — Pie VI. — La Glacière.

LETTRE SEPTIEME, P. 99.

Marseille. — Bateau à vapeur Marie-Christine. —

Nice. — Cassini. — Gênes. — Christophe Colomb. — André Doria. — Livourne. — L'île d'Elbe. — Bonaparte. — Ode de Manzoni sur la mort de Napoléon. — Civita-Vecchia. — Son port. — M. de La Mennais. — Bagne. — Galériens. — Le brigand Gasparone.

LETTRE HUITIÈME, P. 131.

Départ de Civita-Vecchia. — Monteroni. — Coupole de l'église de Saint-Pierre. — Émotion en approchant de Rome.

LETTRE NEUVIÈME, P. 139.

Arrivée dans la ville sainte. — Visite à l'église Saint-Pierre. — Aperçu sur Rome. — Tibre. — Couvent de Sainte-Madeleine. — Visite au cardinal de Gregorio. — Au cardinal Lambruschini. — Audience de Sa Sainteté. — Le pape Grégoire XVI.

LETTRE DIXIÈME, P. 151.

Habillement du Pape. — Sa cour. — Son autorité.

LETTRE ONZIÈME, P. 165.

États romains. — Double autorité du souverain Pontife.

LETTRE DOUZIÈME, P. 181.

Les Papes, protecteurs de la liberté civile, les conservateurs des arts et les bienfaiteurs du genre humain.

LETTRE TREIZIÈME, P. 197.

Sainte-Marie-Majeure. — Saint-Pierre.

LETTRE QUATORZIÈME, P. 243.

Saint-Jean-de-Latran. — Saint-Paul.

LETTRE QUINZIÈME, P. 255.

Pompes qui président aux saintes cérémonies de l'Église. — Fête-Dieu. — Rose d'or. — *Agnus Dei*. — Jour de sainte Agnès. — Bénédiction de deux agneaux dont la laine sert à tisser le Pallium.

LETTRE SEIZIÈME, P. 273.

Le Panthéon.

LETTRE DIX-SEPTIÈME, P. 283.

Le Colisée. — Saint Ignace, martyr.

LETTRE DIX-HUITIÈME, P. 297.

Statue de Pompée. — Rome, chef de l'empire spirituel que J. C. a voulu étendre sur toute la terre.

LETTRE DIX-NEUVIÈME, P. 307.

Suite de la lettre précédente.

LETTRE VINGTIÈME, P. 321.

Le Choléra. — Etablissemens de bienfaisance. — La princesse Borghèse. — La comtesse Lutzow. — Lady Acton.

LETTRE VINGT-UNIÈME, P. 337.

Suite des établissemens de bienfaisance.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME, P. 355.

Exécutions à Rome.

LETTRE VINGT-TROISIÈME, P. 367.

Congrégation de Dames romaines. — Hôpital du Saint-Esprit en Saxe. — Hôpital du Saint-Sauveur. — Hôpital de la Sainte-Trinité. — Conservatoires ouverts aux jeunes filles. — Établissement de Sainte-Marie *in Aquiro*. — Hôpital du Saint-Esprit. — Hospice de Saint-Michel. — De Saint-Louis, pour les femmes sans asile. — Confrérie de la Mort et de la Prière, etc.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME, P. 381.

Sur le clergé romain. — Sur la sainte Vierge.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME, P. 393.

Instruction publique à Rome. — Dames du Sacré-Cœur.

LETTRE VINGT-SIXIÈME, P. 401.

Œuvre de mortification dans une chapelle dépendant du collége romain, dont les Pères Jésuites ont la direction. — Chartreuse de Rome.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME, P. 407.

Tivoli. — Subiaco. — Accident. — Sacro-Speco. — Grotte de Saint-Benoît.

Digitized by Google

LETTRE VINGT-HUITIÈME, P. 433.

Église de Saint-Sébastien. — Catacombes.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME, P. 451.

Le Père Francesco de la Grotte, ancien gardien du Saint-Sépulcre. —Assassinat de plusieurs religieux de Terre-Sainte par des Grecs. — Peste à Jérusalem. — Collége de la Propagande. — Rencontre d'un jeune homme de Bethléem.

LETTRE TRENTIÈME, P. 459.

Départ de Rome.

Pièces Justificatives, P. 463.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

PÉLERINAGE A JÉRUSALEM ET AU MONT SINAÏ, en 1831, 1832, 1833, nouvelle édition, 3 vol. in-8°, ornés de 8 gravures sur acier, représentant *Jérusalem*, le *saint Sépulcre*, le *Jardin des Oliviers*, le *Jourdain*, le *mont Thabor*, le *mont Liban*, *Malte*, et les *Ruines de Balbek*. 22 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, 3 vol. in-12, sans cartes ni gravures. 10 fr.

UNIQUE (l') CHOSE NÉCESSAIRE, ou Réflexions, Pensées et Prières pour mourir saintement, 1 vol. in-12, 2e édition, orné d'une jolie gravure et d'un titre gravé. 3 fr.

ÉTERNITÉ (l') S'AVANCE ET NOUS N'Y PENSONS PAS, ou Réflexions et Pensées pour mourir saintement, pour servir de suite à l'*Unique chose nécessaire*, 1 vol. in-12, orné d'une jolie gravure et d'un titre gravé. 3 fr.

LETTRES A EUGÈNE SUR L'EUCHARISTIE, 1 vol. in-12, sur papier superfin, satiné, orné d'une jolie gravure en taille-douce, et d'un titre gravé, 4e édition; Paris, 1833. 2 fr.

UNE JOURNÉE CONSACRÉE A MARIE, 1 vol. in-18. 1 fr. 50

ASPIRATIONS AUX SACRÉES PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST, 6e édition, in-18, 1830. 50 c.

JÉSUS CRUCIFIÉ; 1 vol. grand in-18, gravure, vignette, titre et couverture en taille-douce. 75 c.

MARIE AU PIED DE LA CROIX, ou Prières à Notre-Dame des Sept-Douleurs; 1 vol. grand in-18; gravure, titre, vignette et couverture en taille-douce. Paris, 1830. 1 fr.

AU TOMBEAU DE MON SAUVEUR, 1 vol. grand in-18, avec titre gravé. 75 c.

LITANIES en l'honneur de Jésus-Christ souffrant, modèle et soutien des ames affligées; 1 vol. in-18 sur grand papier vélin superfin, gravure, titre, vignette et couverture en taille-douce. Paris, 1830, 75 c.

LITANIES pour une bonne mort, in-18, papier fin satiné, avec une jolie gravure. 30 c.

Digitized by Google

A01 1468845

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google